

Crayonne

Le Pacte

Chapitre 1

Les lourdes portes de chêne de l'université se refermèrent derrière Rosemary Reed avec un gémissement de ferraille et de bois ancien, un son profond qui sembla s'élever des fondations mêmes du bâtiment pour résonner dans l'air frais du matin comme une cloche funèbre annonçant quelque mystérieux office. La jeune femme de dix-neuf ans frissonna, non pas du froid—car le soleil d'automne répandait déjà une lumière pâle et dorée sur les pavés—mais de cette sensation intime, familière, d'être une intruse dans un monde qui n'était pas le sien. Elle remonta le col de son manteau noir, un vêtement aux épaules tombantes qui avait connu des décennies et sentait encore le cèdre et l'encens des placards de son grand-père, et serra contre sa poitrine son sac en cuir usé dont les fermoirs d'argent terni cliquetaient doucement comme des ossements secoués.

Son regard, dissimulé sous une épaisse frange noire qui coupait son front pâle comme un voile de deuil, balaya la cour monumentale avec une méfiance animale, presque préternaturelle. Chaque pierre semblait porter la mémoire des siècles, chaque fenêtre gothique semblait être un œil aveugle observant son passage. Le matin n'était pas seulement un nouveau jour

pour Rosemary—c'était un défi, une lutte quotidienne contre les souvenirs douloureux qui s'accrochaient à elle comme des lierres et les ombres menaçantes qui dansaient aux limites de sa vision périphérique, ces fantômes du quotidien qui semblaient prendre forme dans la brume matinale.

«Je suis réelle,» murmura-t-elle à voix basse, ses lèvres teintées de pourpre à peine bougeant. «Je suis ici, maintenant. Ce n'est qu'une cour, ce ne sont que des pierres.» Mais les pierres, elle le savait, pouvaient être des témoins. Les murs pouvaient retenir les échos. Et quelque chose dans cette architecture imposante—ces arcs-boutants qui s'élançaient comme des côtes décharnées, ces gargouilles usées par les pluies qui semblaient suivre son passage avec des yeux de pierre—éveillait en elle cette sensation ancestrale de malaise, cette connaissance primitive que certains lieux étaient chargés d'une mémoire qui dépassait leurs habitants actuels.

Rosemary n'avait jamais cherché à se faire remarquer. Sa petite silhouette, menue et fragile comme celle d'un oiseau nocturne, se fondait facilement dans les recoins obscurs, les embrasures de portes, les espaces entre les rayonnages de bibliothèques. Pourtant, son style vestimentaire attirait toujours les regards, créant autour d'elle une aura visible qui la trahissait à chaque pas. Ses cheveux

courts, d'un noir corbeau si profond qu'il semblait absorber la lumière plutôt que la refléter, étaient striés de mèches rouges éclatantes qui ressemblaient à des traces de feu dans la nuit, à des blessures lumineuses s'ouvrant sur quelque réalité plus vive. Elle portait une longue jupe en velours noir qui bruissait contre ses bottes cloutées—un son de feuilles mortes et de soie froissée—et un corset de dentelle sombre qui sculptait sa silhouette frêle en une forme d'heure gothique, soulignée par un maquillage qui la pâlassait jusqu'à la translucidité et ces lèvres pourpres qui semblaient une entaille vivante sur son visage de porcelaine.

Elle incarnait à la perfection l'esthétique gothique, non pas comme un simple choix de mode, mais comme un bouclier qu'elle avait érigé pierre par pierre, couche par couche, contre un monde qui l'avait trop souvent trahie. Chaque épingle, chaque lacet, chaque nuance de noir était une armure contre le regard des autres, une barrière entre son âme meurtrie et la cruelle luminosité du quotidien.

En traversant la cour pour se rendre à son cours d'arts, elle sentit le poids des regards se poser sur elle—ces regards qui étaient comme des doigts froids effleurant sa peau à travers les vêtements. C'était toujours les mêmes, ces murmures insidieux qui se glissaient entre les rires moqueurs comme

des serpents dans l'herbe. Au coin de l'une des allées bordées de tilleuls aux feuilles jaunissantes, elle aperçut la bande de filles qui lui faisait la vie dure depuis le début de l'année, ces créatures dorées et éclatantes qui semblaient faites d'une substance différente de la sienne, plus légère, moins dense, insouciant.

Leur meneuse, Alice, une blonde aux cheveux couleur de blé mûr et au sourire acéré comme du verre pilé, se pencha vers ses amies, son cou pâle et gracile s'inclinant avec une grâce calculée. Le soleil captura les paillettes de son gloss, transformant ses lèvres en quelque chose d'artificiellement humide et désirable.

«Regardez, mes chéries,» murmura-t-elle, et sa voix portait malgré le chuchotement, traversant la distance entre elles comme une flèche bien dirigée. «La petite sorcière est de sortie. On dirait qu'elle a rampé hors de sa tombe pour profiter du soleil.»

Les autres filles—des copies pâles d'Alice, des reflets atténués de sa beauté cruelle—ricanèrent, un son aigu et artificiel qui résonna dans l'air frais du matin. L'une d'elles, une rousse aux taches de rousseur parfaitement disposées sur un nez retroussé, ajouta: «Elle sent probablement le moisi et la cire de bougie. Comment peut-elle supporter de se regarder dans le miroir?»

Rosemary ne répondit pas. Ses yeux, d'un gris sombre qui pouvait paraître presque violet dans certaines lumières, se fixèrent sur les pavés usés du sol, sur les fissures où poussaient de minuscules herbes tenaces. Elle accéléra le pas, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine, ce tambour affolé qui semblait vouloir s'échapper de sa cage d'os. Chaque pas résonnait dans ses oreilles, chaque respiration était un combat. Chaque jour, les mêmes attaques, les mêmes insultes déguisées en observations, les mêmes rires qui la transperçaient comme des épingles. Elle se demandait, non pour la première fois, combien de temps encore la fine membrane de son être pourrait contenir tout ce qu'elle ressentait avant de se déchirer, laissant s'échapper ce qu'il restait de Rosemary Reed dans un cri silencieux. «Elle fuit comme un petit rat,» entendit-elle encore Alice dire alors qu'elle tournait le coin du bâtiment des arts, ses bottes claquant sur les marches de pierre. Une fois arrivée dans la salle de classe—une vaste pièce aux hauts plafonds voûtés dont les murs étaient tapissés de reproductions de maîtres anciens—elle trouva refuge dans le silence reconfortant de son coin préféré, près de la fenêtre qui donnait sur le jardin abandonné de l'université. Ici, la lumière tombait en oblique, coupée par les vitraux

sales, créant des prismes de poussière dansants. Elle posa son sac sur la table en chêne usé, sentant sous ses doigts les graffiti gravés par des générations d'étudiants—initiales entrelacées, dates, déclarations d'amour et de désespoir qui avaient survécu à leurs auteurs.

Le professeur Davenport—un homme long et mince dont les vêtements sentaient toujours la térébenthine et le tabac—commença à parler de l'art romantique, de Géricault et de Delacroix, des tempêtes de couleurs et des passions déchaînées. Mais Rosemary peinait à se concentrer. Les mots du professeur semblaient flotter autour d'elle, insaisissables, alors que ses propres pensées dérivaien, incontrôlables, vers une époque lointaine, avant que tout ne s'écroule, avant que le monde ne devienne ce lieu d'ombres et de regards accusateurs. *Elle avait huit ans. Huit ans, et le monde était encore un endroit de couleurs vives et de certitudes. Ils revenaient d'une fête, tard dans la nuit, par une route de campagne qui serpentait entre des champs endormis. Sa mère au volant, chantant doucement une chanson que Rosemary ne se rappelait plus maintenant—seulement la mélodie, comme un fil d'or brisé dans sa mémoire. Son père sur le siège passager, tourné vers elle à l'arrière, lui faisant des grimaces pour la faire rire tandis que les phares des voitures*

croisées illuminaient par intermittence son profil familial.

Puis la pluie avait commencé—une pluie fine et glacée qui se transforma vite en grésil. Le pare-brise était un kaléidoscope de cristaux fondants. Sa mère avait ralenti, ses mains blanches sur le volant. «Ça va aller, ma chérie,» avait-elle dit, et sa voix était si calme, si assurée.

Le virage était trop serré. La route trop glissante. Rosemary se souvenait du cri étouffé de sa mère, du visage de son père qui se tournait brusquement vers l'avant, des yeux écarquillés. Puis la voiture avait commencé à tourner, lentement d'abord, puis avec une violence terrible, un tourbillon de lumières et d'arbres et de ciel nocturne. Le choc. Le bruit du métal se déchirant. Le verre éclatant en mille étoiles mortes.

Et puis le silence. Un silence si complet, si absolu, qu'il semblait être un être vivant. La douleur à sa tempe. Le goût du sang dans sa bouche. Et cette connaissance, immédiate et définitive, qu'elle était seule. Complètement seule dans cette nuit glacée, avec seulement les gémissements de la carrosserie pour lui répondre.

Un frisson la traversa, si violent que son pinceau—qu'elle tenait sans s'en rendre compte—glissa de ses doigts et roula sur le sol avec un léger cliquetis. Elle baissa les yeux, respirant profondément, ramenant

son esprit au présent, à cette salle de classe, à cette lumière d'automne. *Je suis ici*, se répéta-t-elle mentalement. *Je suis vivante*.

Mais depuis ce jour, elle avait été recueillie par son grand-père, Elijah Reed, un homme aimant mais aveugle, qui vivait seul dans une vieille maison victorienne en périphérie de la ville—une maison qui semblait retenir son souffle, qui parlait dans ses craquements et ses gémissements nocturnes.

La cloche sonna, la libérant de ses pensées. Elle ramassa ses affaires, évitant les regards, et se dirigea vers la sortie, sentant sur sa nuque le poids des yeux qui la suivaient. Le reste de la journée passa dans un brouillard—cours, couloirs, visages flous, voix étouffées. Elle était un fantôme parmi les vivants, traversant les murs de leur réalité sans y laisser de trace.

Ce n'est qu'en rentrant chez elle, en poussant la lourde porte en chêne sculpté de la maison de son grand-père, qu'elle put enfin respirer. L'air sentait la cire d'abeille, les vieux livres, et cette odeur indéfinissable du temps qui s'était accumulé dans les coins, comme de la poussière fine mais plus substantielle.

«Rosemary?» appela la voix de son grand-père depuis le salon, une voix grave et usée mais toujours douce, toujours accueillante.

«C'est moi, grand-père.»

Elle monta l'escalier en spirale jusqu'au grenier qu'elle avait transformé en sa chambre—un espace encombré de vieilles malles aux serrures rouillées, de meubles poussiéreux recouverts de draps blancs comme des spectres domestiques, et de piles de livres dont les pages jaunies exhalaient un parfum de nostalgie. Mais elle en avait fait un sanctuaire. Les murs, autrefois recouverts d'un papier peint aux motifs floraux fanés, étaient maintenant tapissés de ses dessins—des paysages mélancoliques où la lune se reflétait toujours dans des eaux noires, des visages oubliés aux yeux trop expressifs, et des créatures fantastiques qui peuplaient son imaginaire, mi-anges mi-démons, avec des ailes de chauves-souris et des regards remplis d'une sagesse ancienne.

Une grande lucarne laissait entrer un mince filet de lumière du soir, baignant la pièce d'une lueur dorée et poussiéreuse dans laquelle dansaient des millions de particules minuscules. Dans un coin, sur un coussin de velours usé d'un rouge passé, son chat Salem était enroulé en une boule de fourrure noire. Le félin ouvrit un œil—un globe d'or vert traversé d'une fente noire—et émit un ronronnement sourd qui semblait venir des profondeurs de la terre.

«Salem,» murmura-t-elle, s'agenouillant à côté de lui.

Il étira une patte, déployant des griffes aussi noires que de l'obsidienne, puis se dressa et vint se frotter contre son menton. Salem la suivait partout depuis son enfance, apparu mystérieusement dans le jardin peu après la mort de ses parents—une ombre silencieuse qui semblait comprendre ses humeurs, ses peurs. Il était son seul véritable ami, le seul être en qui elle avait une confiance absolue, inébranlable.

Elle s'assit à côté de lui sur le sol de bois nu, laissant échapper un soupir qui venait des profondeurs de son être. Le poids de la solitude et du harcèlement devenait parfois insupportable, une pression constante sur sa poitrine qui menaçait de briser ses côtes. Mais dans ces moments-là, la présence de Salem, cette chaleur vivante et ce ronronnement apaisant, lui apportait un semblant de paix, un ancrage dans la tempête.

Elle caressa doucement le pelage soyeux de Salem, ses doigts fins s'enfonçant dans cette fourrure qui absorbait la lumière, son regard se perdant dans la contemplation des étendues infinies au-delà de la lucarne. Le monde extérieur lui semblait toujours hostile, rempli de dangers qu'elle préférait éviter—regards accusateurs, rires cruels, souvenirs douloureux qui attendaient dans

les ombres. Pourtant, au fond d'elle-même, dans ce lieu secret qu'elle n'osait explorer qu'à de rares moments, une petite voix murmurait que peut-être, quelque part au-delà de ces murs, au-delà de cette ville, il existait un endroit où elle pourrait enfin se sentir en sécurité, où son apparence ne serait pas un drapeau rouge, où ses ombres intérieures trouveraient un écho plutôt qu'un rejet.

Mais pour l'instant, cet endroit n'existait que dans ses rêves—ces rêves étranges et vivaces où elle marchait dans des forêts sans fin sous des lunes multiples, où des créatures aux yeux brillants l'observaient depuis l'obscurité sans hostilité, seulement une curiosité ancienne.

La voix de son grand-père monta doucement depuis le rez-de-chaussée, traversant les planchers comme une vapeur chaude. «Rosemary, ma chérie, le dîner est prêt.»

Elle se leva lentement, ses articulations craquant doucement, Salem la suivant de près, sa queue dressée comme un sceptre noir. En descendant les escaliers—ces marches qui gémissaient sous son poids comme si elles racontaient chaque pas—elle sentit la chaleur familière de la maison l'entourer, une sensation de sécurité qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs. Ici, dans ces mers, elle n'était pas l'étrangère, la sorcière,

la marginale. Elle était simplement Rosemary, la petite-fille d'Elijah, l'enfant de la maison.

Le vieux monsieur l'attendait à la table de la salle à manger, une pièce sombre aux boiseries de noyer où les portraits d'ancêtres aux regards sévères observaient silencieusement les repas. Son visage ridé—un réseau complexe de lignes qui racontaient quatre-vingts années de vie, de joies et de chagrins—s'illumina d'un sourire bienveillant lorsqu'elle entra. Ses yeux, d'un bleu pâle et laiteux, semblaient regarder à travers elle plutôt que vers elle, mais elle savait qu'il la «voyait» mieux que quiconque.

«Comment s'est passée ta journée, ma petite?» demanda-t-il en tendant une main tremblante parsemée de taches brunes pour saisir la sienne.

Elle prit sa main, sentant sous ses doigts la peau fine comme du parchemin, les veines saillantes comme des rivières bleues sous une surface de neige fondante. «Comme d'habitude, grand-père,» répondit-elle doucement, prenant soin de ne pas laisser transparaître la douleur qu'elle portait en elle, ce poids qu'elle refusait de partager avec lui. Il avait déjà assez porté dans sa vie.

«Les jeunes peuvent être cruels,» dit-il soudain, ses yeux laiteux fixant un point au-

dessus de son épaule. «Ils ne comprennent pas que la différence n'est pas une malédiction, mais un don. Ta mère...» Il s'interrompt, une ombre passant sur son visage. «Ta mère aussi était différente. Elle voyait des choses que les autres ne voyaient pas.»

Rosemary retint son souffle. «Quelles choses?»

Mais Elijah secoua la tête, un geste lent et pesant. «Des lumières. Des ombres qui bougeaient quand il n'y avait personne. Des présences.» Il serra sa main. «Ne laisse pas leurs rires t'atteindre, Rosemary. Le monde est plus vaste, plus étrange qu'ils ne le soupçonnent. Et certaines âmes sont faites pour percevoir cette étrangeté.»

Ils partagèrent un repas simple—une soupe aux légumes et du pain frais—mais pour Rosemary, c'était plus qu'assez. Chaque soir, ces moments avec son grand-père et Salem étaient les seuls instants où elle se sentait aimée, comprise, malgré tout ce qu'elle avait perdu. La conversation dériva vers des sujets plus légers—un livre qu'Elijah écoutait en braille, les chrysanthèmes qui fleurissaient dans le jardin, les nouvelles du vieux voisin M. Henderson.

Après le dîner, Rosemary retourna dans son grenier, Salem sur ses talons comme une ombre dévouée. Elle alluma une bougie

parfumée à la lavande—une fragrance qui évoquait pour elle les champs de Provence dont lui parlait parfois son grand-père, bien qu'elle ne les ait jamais vus—et s'assit à son bureau, une vieille table d'architecte couverte de taches de peinture et d'encrier. Face à elle, une toile blanche l'attendait, vierge et menaçante, comme une invitation à libérer les émotions qu'elle gardait enfermées dans la cage de ses côtes. Elle prit un pinceau—un vieux pinceau en poils de martre dont le manche était usé par d'innombrables heures de travail—plongea dans la peinture noire, épaisse comme du goudron, et commença à dessiner. D'abord des lignes incertaines, puis des formes plus définies. Un visage émergea de la toile—pas le sien, mais celui d'une femme aux yeux immenses, avec des cheveux qui semblaient flotter dans un vent invisible. Autour d'elle, des ombres dansaient, mais ces ombres n'étaient pas menaçantes. Elles étaient des compagnes, des protectrices. Les heures s'écoulèrent sans qu'elle s'en rende compte, le temps perdant toute signification dans le sanctuaire du grenier. Ses pensées se mêlaient aux coups de pinceau, créant un monde où les ombres et la lumière se côtoyaient en parfaite harmonie, où le noir n'était pas une absence de couleur mais une présence riche et complexe, une substance vivante.

Salem sauta sur le bureau, évitant avec une grâce féline les pots de peinture et les coupes d'eau sale. Il s'assit, sa queue enveloppant ses pattes, et observa avec ses yeux perçants chaque mouvement de sa maîtresse, comme s'il suivait non seulement le pinceau mais aussi ce qui se passait dans son esprit.

Rosemary lui sourit faiblement, une expression rare qui transformait son visage pâle, y apportant une chaleur fugace. Puis elle se pencha, sentant ses vertèbres craquer doucement, et déposa un baiser sur le sommet de sa tête, là où le crâne était le plus dur sous la fourrure soyeuse. Ce chat avait toujours été là pour elle, un gardien silencieux dans un monde plein de chaos, un lien vivant avec ces parties d'elle-même qu'elle ne comprenait pas entièrement.

Alors qu'elle terminait son œuvre, ajoutant les dernières touches—des reflets d'argent dans les yeux de la femme, des éclats de rouge cramoisi dans ses cheveux—une silhouette apparut dans l'obscurité de la toile, un reflet de ses propres peurs et espoirs, de cette partie d'elle qui soupirait pour un monde différent, plus accueillant aux âmes comme la sienne.

Rosemary posa le pinceau, le reposant sur le bord du pot avec un soin presque cérémoniel. Elle recula, contemplant son travail à la lumière tremblotante de la

bougie. Ce n'était peut-être qu'un simple tableau pour certains—une image sombre d'une femme fantomatique—mais pour elle, c'était une partie d'elle-même, un morceau de son âme offert au monde, même si personne ne le comprendrait jamais vraiment. Même si personne ne le verrait jamais, à part Salem et peut-être son grand-père, dont les doigts sensibles pourraient en tracer les contours.

La fatigue la submergea soudain, une vague qui sembla venir du sol même, traversant ses pieds pour remonter le long de ses jambes, remplir son torse, alourdir ses paupières. Elle se laissa tomber sur son lit—un matelas posé à même le sol, entouré de montagnes d'oreillers et de couvertures—et ferma les yeux.

Salem vint se blottir contre elle, son corps chaud et vibrant pressé contre son flanc. Elle enroula un bras autour de lui, sentant le ronronnement profond qui semblait être la vibration même de la nuit. Ensemble, ils fermèrent les yeux, plongeant dans un sommeil où, pour quelques heures au moins, les tourments de la réalité n'avaient plus aucune emprise, où les ombres n'étaient pas des menaces mais des compagnes, et où une jeune femme aux cheveux de nuit et de feu pouvait marcher dans des forêts de rêve sans craindre les regards ni les rires, seulement écoutant le

chant ancien des étoiles et le murmure des
feuilles dans un vent qui ne soufflait dans
aucun monde que les autres pouvaient voir.

Chapitre 2 :

La pluie battait contre les hautes fenêtres gothiques de l'université avec une violence presque personnelle, comme si le ciel lui-même, gris et gonflé de peine, ressentait l'agonie de Rosemary Reed et pleurait des larmes glacées qui glissaient le long des vitraux en rigoles argentées. Chaque goutte semblait un petit marteau frappant le verre, créant une symphonie discordante qui accompagnait les battements affolés de son cœur. La journée avait été plus éprouvante que d'habitude, si une gradation pouvait exister dans cette souffrance constante qui définissait son existence. Alice et sa bande—ces créatures de lumière cruelle—s'étaient surpassées dans leur inventivité malveillante, atteignant des sommets de cruauté que Rosemary n'aurait pas cru possibles.

C'était pendant le cours d'histoire de l'art, dans cette salle immense où les échos semblaient vivre leur propre vie. Rosemary avait travaillé pendant des heures sur un croquis—une étude méticuleuse de l'ange déchu de la chapelle, ce marbre tourmenté qui l'attirait comme un aimant—et elle l'avait laissé un instant sur sa table pour aller chercher une gomme. À son retour, Alice se tenait là, tenant le dessin entre ses

doigts délicats comme s'il s'agissait d'un objet contaminé.

«Regardez, mes chéries,» avait-elle dit, sa voix de miel empoisonné portant dans le silence studieux. «La petite sorcière dessine ses démons intérieurs. On dirait presque qu'elle communique avec eux.»

Puis, avec un mouvement lent, théâtral, elle avait commencé à déchirer la feuille. Non pas d'un geste brusque, mais avec une lenteur calculée, déchirant d'abord un coin, puis l'autre, créant une croix de déchirures qui divisait l'ange en quatre fragments disjoints. Le bruit du papier se déchirant avait été extraordinairement fort dans le silence—un son sec, violent, définitif.

«Il ne méritait pas d'exister de toute façon,» avait ajouté Alice en laissant tomber les morceaux qui tourbillonnèrent lentement jusqu'au sol, comme des feuilles mortes, des pétales fanés d'une fleur vénéneuse.

«L'art devrait être beau, pas... morbide.»

Les rires qui avaient suivi—ces rires aigus, faux, qui se voulaient légers mais étaient chargés de haine—résonnaient encore dans les oreilles de Rosemary tandis qu'elle rentrait chez elle, le cœur lourd comme une pierre tombale, le visage baissé sous l'ombre noire de son parapluie qui ne la protégeait guère de la pluie horizontale. Chaque pas sur les pavés luisants était un effort, chaque respiration un rappel qu'elle

était encore en vie, encore présente dans ce monde qui ne voulait pas d'elle.

«Pourquoi?» murmura-t-elle à la pluie, à la nuit qui tombait prématurément. «Qu'ai-je fait pour mériter cela?»

Mais la pluie ne répondit que par son battement monotone, et les réverbères qui s'allumaient un à un le long de la rue semblaient autant d'yeux indifférents observant son chemin solitaire.

Arrivée à la maison—cette vieille demeure victorienne qui semblait se pencher sur la rue comme un vieillard courbé par les ans—elle poussa la lourde porte avec un gémissement qui était plus humain que mécanique. Le hall était plongé dans une pénombre chaude, sentant la cire d'abeille et le thé à la bergamote. Son grand-père, Elijah, était assis dans son fauteuil près de la cheminée, ses mains ridées posées sur les bras du siège, ses yeux laiteux tournés vers les flammes qu'il ne pouvait voir mais dont il sentait la chaleur.

«Rosemary?» dit-il sans tourner la tête, sa voix usée par les décennies mais toujours précise, toujours présente.

«C'est moi, grand-père,» répondit-elle, et sa voix était si faible, si brisée, qu'elle se demanda s'il l'avait entendue.

Il se tourna lentement, son visage un réseau de rides profondes qui semblaient raconter toute l'histoire de l'humanité dans leur

géographie complexe. «Tu es en avance. Le dîner n'est pas encore prêt.»

«Je... je n'ai pas très faim,» murmura-t-elle, et avant qu'il ne puisse répondre, elle se dirigea vers l'escalier, ses bottes laissant des traces humides sur le parquet ciré. Salem l'attendait sur la première marche, ses yeux d'or vert brillant dans la pénombre. Il émit un petit miaulement, une question silencieuse, puis se leva et la suivit alors qu'elle montait vers le grenier, ses pattes silencieuses contrastant avec le bruit lourd de ses pas à elle.

À peine la porte du grenier refermée—ce loquet qui claqua avec une finalité qui lui parut définitive—Rosemary se laissa glisser le long du mur, son dos suivant la texture rugueuse du plâtre jusqu'à ce qu'elle atteigne le sol poussiéreux. Là, elle s'effondra, incapable de retenir plus longtemps les larmes qui avaient menacé de déborder tout au long du chemin de retour. Elles coulèrent maintenant librement, chaudes et salées sur ses joues pâles, tombant sur ses mains jointes comme des offrandes à une divinité cruelle.

«Je n'en peux plus...» murmura-t-elle, et sa voix était un filet à peine audible dans le vaste silence du grenier. «Pourquoi tout cela m'arrive-t-il? Pourquoi suis-je toujours seule? Pourquoi... pourquoi suis-je encore ici?»

Salem s'approcha, frottant sa tête contre son genou, son ronronnement un bourdonnement bas et constant qui semblait vouloir combler le vide grandissant en elle. Mais même cette présence familière, cette chaleur vivante, ne parvenait pas à atteindre l'endroit froid et sombre qui s'était formé au centre de son être.

Les pensées sombres qui l'envahissaient habituellement par vagues discrètes se firent plus intenses, plus insistantes, prenant la forme d'images vives et douloureuses. Elle revit l'accident—non pas comme un souvenir flou, mais avec une clarté terrible qui lui arracha un gémissement. Les phares dans la nuit, le crissement des pneus sur le verglas, le choc, le silence. La mort de ses parents, cette absence qui avait creusé un vide dans le monde, un vide qui semblait aspirer tout ce qui était bon et lumineux. La solitude qui l'avait accompagnée depuis ce jour fatidique, comme une ombre plus fidèle que n'importe quel ami.

Elle avait essayé d'être forte. Elle avait essayé de tenir bon, de se construire une carapace, de trouver refuge dans l'art, dans le silence du grenier, dans la présence aimante mais distante de son grand-père. Mais chaque jour était un combat, chaque interaction une bataille, et aujourd'hui, elle avait l'impression d'avoir perdu la guerre.

Les cicatrices invisibles qu'elle portait depuis tant d'années—ces blessures de l'âme qui ne guérissaient jamais vraiment—s'ouvraient à nouveau, plus douloureuses que jamais, saignant des larmes noires de désespoir.

«Ce monde est tellement injuste...» murmura-t-elle, regardant à travers la lucarne la pluie qui semblait maintenant pleurer avec elle. «Tellement cruel. Peut-être que... peut-être que je devrais simplement en finir. Cesser de lutter. Cesser d'exister.»

L'idée lui traversa l'esprit, sinistre et pourtant étrangement séduisante. Un monde sans douleur. Sans moqueries. Sans ce vide constant qui rongait son cœur comme un parasite insatiable. Elle se demanda ce que cela ferait, de s'échapper enfin, d'abandonner ce combat qu'elle menait depuis l'enfance. De rejoindre ses parents dans ce néant qu'elle imaginait comme un sommeil sans rêves, sans souvenirs, sans conscience.

Pourtant, une petite voix en elle—la même qui l'avait poussée à survivre la nuit de l'accident, à se relever chaque matin malgré tout—la retenait encore. Un fil ténu d'espoir, fragile comme une toile d'araignée par une matinée de gel. Mais ce fil était si mince, si usé...

Alors qu'elle se perdait dans ces pensées sombres, un changement imperceptible

d'abord se produisit dans la pièce. Le grenier, habituellement plongé dans un silence seulement rompu par les craquements de la vieille maison et le ronronnement de Salem, sembla soudainement se remplir d'une présence. Ce n'était pas un son, pas une lumière, mais une qualité de l'air qui changeait, devenant plus dense, plus chargé, comme avant un orage.

Salem dressa la tête, ses oreilles pointues tournées vers le coin le plus sombre de la pièce, là où les ombres semblaient plus profondes, plus substantielles que partout ailleurs. Un grondement bas, presque inaudible, sortit de sa gorge—non pas un ronronnement, mais un avertissement. Rosemary leva les yeux, essuyant ses larmes d'un revers de main. «Qu'y a-t-il, Salem? Qu'est-ce que...»

Elle s'interrompit, car les ombres dans le coin bougeaient. Non pas comme des ombres projetées par une lumière vacillante, mais comme une substance vivante, une obscurité qui se repliait sur elle-même, se densifiait, prenait forme. Une silhouette se dessina, grandissant peu à peu, s'élevant du sol comme une fumée noire qui se solidifiait. Rosemary sursauta, reculant instinctivement jusqu'à ce que son dos heurte le mur. Ses yeux, encore rougis par les larmes, s'écarquillèrent d'une surprise qui se mua

rapidement en terreur primitive. Devant elle, à moins de trois mètres, une silhouette humanoïde se matérialisait, se détachant lentement de l'obscurité environnante comme une statue émergeant d'un bloc de marbre noir.

C'était un être d'une beauté terrifiante. Sa peau était d'un noir profond qui ne reflétait pas la lumière mais semblait l'absorber, créant l'illusion d'un vide en forme d'homme. Pourtant, cette noirceur n'était pas uniforme—elle avait des reflets violets et bleutés, comme de l'huile sur de l'eau, changeant avec chaque mouvement à peine perceptible. Ses yeux étaient rouges, mais pas d'un rouge sang ou feu—c'était un rouge profond, sombre, comme des braises sous des cendres, et ils brillaient d'une intelligence ancienne et étrangère. Ses cheveux, d'un noir plus profond encore que sa peau, tombaient en cascade sur ses épaules, mouvants comme s'ils flottaient dans une brise imperceptible. Et sa bouche, légèrement entrouverte, révélait des crocs acérés qui brillaient d'une lueur propre, comme de l'ivoire poli.

«Qui... qui es-tu?» balbutia Rosemary, et sa voix était un filet à peine audible, étranglée par la peur.

L'être—car elle ne pouvait penser à lui comme à un homme—laissa échapper un petit rire, un son bas et mélodieux qui

semblait venir de partout à la fois. «Moi?» dit-il, et sa voix était suave, veloutée, avec des harmoniques étranges qui faisaient vibrer quelque chose de profond en elle. «Oh, je suis Mathym. Un humble démon mineur, à ton service.» Il s'inclina légèrement, un geste d'une grâce presque théâtrale.

Rosemary, toujours sous le choc, tenta de reculer davantage, mais le mur était déjà derrière elle. Ses mains cherchèrent quelque chose à quoi s'accrocher, trouvant seulement le plâtre rugueux. «Démon...» murmura-t-elle, le mot lui semblant irréel, sorti d'un conte gothique.

Mathym leva une main—une main aux doigts longs et élégants, aux ongles noirs et pointus—dans un geste apaisant.

«Doucement, petite créature. Je ne suis pas ici pour te faire du mal. Je suis venu répondre à ton appel.»

«Mon... appel?» répéta-t-elle, perplexe. Ses yeux allèrent de Mathym à Salem, qui s'était placé entre elle et l'intrus, le dos arqué, le poil hérissé, mais immobile, comme figé par une fascination mêlée de terreur.

Mathym s'approcha lentement, ses pieds ne semblant pas toucher le sol, ou du moins créant ce mirage. Sa silhouette projetait des ombres qui bougeaient de leur propre chef, s'étirant et se contractant comme des créatures vivantes. «Oui, ton appel. Ton

désespoir. Ta solitude.» Ses yeux rouges la fixaient avec une curiosité intense, comme un scientifique observant un spécimen rare. «Tu sais, nous autres démons, nous ressentons ce genre de choses. Les émotions fortes, surtout celles liées à la douleur, à la perte... elles créent des ondes, des fissures dans la réalité. Et moi, j'étais justement dans le coin.»

Il s'arrêta à moins d'un mètre d'elle, et Rosemary sentit une vague de chaleur étrange émaner de lui, une chaleur qui contrastait avec le froid de la pièce mais qui n'avait rien de réconfortant. C'était une chaleur sèche, comme celle d'un four, avec une odeur subtile de soufre et d'ambre brûlé.

«Mais ne t'inquiète pas,» poursuivit Mathym, un sourire jouant sur ses lèvres minces. «Je ne suis pas là pour te tourmenter... à moins que tu ne le veuilles, bien sûr.» Il ajouta cette dernière phrase avec un clin d'œil qui était terrifiant dans son humanité feinte.

Rosemary l'observa, son esprit luttant pour accepter ce qu'elle voyait. Un démon. Dans son grenier. Était-elle en train de devenir folle? Le stress, la douleur avaient-ils finalement brisé son esprit? Pourtant, la présence de Mathym était indéniablement réelle—elle pouvait sentir cette chaleur, voir la manière dont l'air semblait vibrer autour

de lui, entendre ce léger bourdonnement qui accompagnait sa présence.

«Pourquoi... pourquoi es-tu ici?» demanda-t-elle enfin, rassemblant ce qui lui restait de courage. «Vraiment.»

Mathym haussa les épaules, un geste étonnamment humain. «Eh bien, comme je l'ai dit, la curiosité. Les humains sont toujours si fascinants avec vos émotions... Vous êtes capables des pires horreurs—et j'en ai vu, crois-moi—et pourtant, vous avez aussi cette... comment dire... cette capacité à espérer malgré tout. À continuer. C'est captivant. Absurde, mais captivant.»

Il se pencha légèrement, ses yeux rouges brillant d'un éclat plus intense. «Et toi, petite Rosemary... tu es particulièrement intéressante. Tant de douleur. Tant de solitude. Et pourtant, cette flamme minuscule qui refuse de s'éteindre. Alors je me suis dit... peut-être que je pourrais t'aider.»

Rosemary fronça les sourcils, sa méfiance luttant contre un désespoir si profond qu'il la rendait vulnérable à n'importe quelle offre, même la plus dangereuse. «M'aider?

Comment un démon pourrait-il m'aider?»

Mathym croisa les bras, ses longues mains aux ongles noirs se posant sur ses avant-bras. «Un marché, bien sûr. C'est comme ça que ça marche, depuis le début des temps. Je peux t'offrir ce que tu veux, en échange

d'une petite faveur. Gloire, richesse, vengeance contre ces petites créatures cruelles qui te tourmentent... Tu n'as qu'à demander.»

«La vengeance...» murmura Rosemary, et l'idée lui traversa l'esprit—Alice humiliée, ses amies dispersées, leurs rires transformés en pleurs. Mais presque aussitôt, elle rejeta cette pensée. Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Pas vraiment. Mathym observait son visage changeant, lisant ses pensées comme si elles étaient écrites en lettres de feu sur son front. «Non,» dit-il doucement. «Pas la vengeance. Alors quoi? La richesse? Le pouvoir? La beauté?»

Rosemary secoua la tête lentement, ses yeux remplis d'une tristesse si profonde qu'elle semblait être une substance tangible, un liquide sombre dans lequel elle se noyait. «Ce que je veux...» murmura-t-elle, et sa voix tremblait mais était claire. «Ce que je veux vraiment... c'est tellement plus simple. Et tellement plus difficile.»

«Dis-moi,» encouragea Mathym, et il y avait dans sa voix une note de curiosité sincère. Elle leva les yeux, affrontant directement ce regard rouge qui semblait voir jusqu'au fond de son âme. «Je veux un ami. Juste... un ami.»

Le sourire de Mathym se figea sur son visage aux traits parfaits. Ses sourcils—des

arcs élégants au-dessus de ses yeux de braise—se soulevèrent légèrement. «Un... ami?» répéta-t-il, et pour la première fois, il semblait véritablement surpris, déconcerté. «Tu es sérieuse?»

Rosemary hocha la tête, une larme silencieuse traçant un chemin sur sa joue. «Oui. Je veux juste quelqu'un qui soit là pour moi. Qui ne me trahira pas. Qui ne se moquera pas de moi. Qui ne me jugera pas. Quelqu'un qui... qui me verra. Vraiment.» Mathym resta silencieux un long moment, ses yeux rouges fixés sur elle, analysant, évaluant. Le grenier semblait retenir son souffle, le temps lui-même suspendu dans l'attente. Même Salem avait cessé de grogner, observant la scène avec des yeux dilatés.

«Eh bien...» dit enfin Mathym, et un sourire lent, presque tendre, se dessina sur ses lèvres. «C'est certainement inattendu. La plupart des humains veulent de l'or, du pouvoir, l'amour de quelqu'un... Mais un ami?» Il secoua la tête, un rire doux s'échappant de lui. «Pourquoi pas? Après tout, je suis un démon mineur. Je n'ai pas de grandes ambitions comme mes frères plus puissants. Je ne cherche pas à conquérir des âmes par milliers ou à semer le chaos sur des continents.» Il s'approcha encore, s'accroupissant devant elle pour être

à sa hauteur. «Alors, si un ami est ce que tu veux, un ami tu auras.»

Rosemary sentit une lueur d'espoir naître en elle—une petite flamme fragile dans les ténèbres de son désespoir. Mais elle savait, avec une certitude ancienne, que rien n'était gratuit dans ce genre de transaction. Les contes, les légendes, toutes les histoires mettaient en garde contre les marchés avec les démons.

«Et... qu'est-ce que tu veux en échange?» demanda-t-elle, sa voix à peine plus qu'un souffle.

Mathym la regarda, et ses yeux rouges semblaient s'adoucir, prendre une teinte plus sombre, presque triste. «Le prix,» murmura-t-il. «Oui, il y a toujours un prix.» Il tendit la main, et ses doigts effleurèrent doucement son visage, caressant la courbe de sa joue. Son toucher était chaud, presque brûlant, mais pas douloureux. «Je prends généralement des âmes,» continuait-il. «C'est la monnaie courante de mon monde. Mais toi...» Il pencha la tête, étudiant son visage comme s'il contemplait une œuvre d'art. «Ton âme est déjà si meurtrie, si fragile. La prendre serait comme briser un verre déjà fissuré. Pas très satisfaisant.»

Il retira sa main, se relevant avec cette grâce fluide qui semblait défier la gravité. «Comme je t'aime bien, petite Rosemary—et

oui, les démons peuvent éprouver une forme d'affection, aussi déformée soit-elle— je vais juste prendre un petit quelque chose. Une partie de toi, mais pas tout.»

«Quoi?» demanda-t-elle, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine.

Mathym pointa un doigt élégant vers son visage. «Un de tes yeux. Le gauche, je pense. Il a une belle mélancolie.»

Rosemary sentit une vague de terreur la traverser—une terreur primitive, animale, à l'idée de perdre une partie de son corps, de son être. Mais presque aussitôt, cette terreur fut submergée par la fatigue, par le désespoir, par cette conviction profonde qu'elle n'avait plus rien à perdre. Et cette offre—un ami, un véritable ami—était plus qu'elle n'avait jamais osé espérer.

Elle ferma les yeux un instant, sentant les larmes presser contre ses paupières closes. Puis elle les rouvrit, regardant Mathym droit dans ses yeux de braise.

«D'accord,» murmura-t-elle. «Prends-le.» Mathym sourit—un sourire qui était à la fois tendre et terrifiant. «Très bien. Cela ne prendra qu'un instant. Et je te promets, tu ne sentiras presque rien. Juste... une petite séparation.»

Il tendit à nouveau la main, mais cette fois, ses doigts se posèrent délicatement sur son œil gauche. Rosemary ferma les deux yeux, se préparant à la douleur. Elle sentit une

pression douce, puis une sensation étrange—comme si quelque chose en elle se détachait, se libérait. Ce n'était pas douloureux, pas vraiment. C'était plutôt comme un dénouement, une libération. Comme si une partie d'elle qu'elle n'avait jamais vraiment comprise partait pour un autre voyage.

Quand elle rouvrit les yeux—l'œil droit—elle vit que Mathym tenait quelque chose dans sa paume. Une sphère parfaite, luminescente, d'un gris violacé avec des reflets d'or—son œil, mais transformé, devenu un objet de beauté étrange. De son propre visage, il ne restait qu'une sensation de vide, et quand elle porta la main à son visage, elle sentit la peau lisse et intacte, mais là où son œil avait été, il n'y avait plus qu'un espace vide, comme si l'œil n'avait jamais existé.

«Voilà,» dit Mathym doucement, refermant ses doigts sur la sphère luminescente qui disparut dans sa main comme absorbée par sa peau noire. «C'est fait.»

Il fit un geste de l'autre main, et un bandeau apparut, matérialisant dans l'air avant de se poser doucement sur le visage de Rosemary. C'était un bandeau de soie noire, brodé de fils d'argent formant des symboles complexes—des cercles entrelacés, des étoiles à cinq branches, des

runes qui semblaient bouger lorsqu'on les regardait de travers.

«Pour cacher ce qui manque,» expliqua Mathym. «Et pour protéger. Ces symboles... ils t'aideront à voir d'une autre manière.»

Rosemary porta une main tremblante au bandeau, sentant la soie douce contre sa peau. Elle tourna la tête, et quelque chose d'étrange se produisit. Avec son œil droit, elle voyait le grenier normalement. Mais avec l'espace où son œil gauche avait été—maintenant couvert par le bandeau—elle percevait autre chose. Des formes de lumière, des auras autour des objets, autour de Salem qui s'approchait prudemment, autour de Mathym lui-même qui brillait d'une lumière sombre, violacée, fascinante. «Et voilà!» déclara Mathym joyeusement, mais sa voix avait une note de gravité nouvelle. «Maintenant, tu n'es plus seule, Rosemary Reed. Tu as un ami. Un ami qui ne te trahira jamais. Un ami qui te verra toujours telle que tu es.»

Rosemary le regarda—de son œil droit qui voyait la forme du démon, et de cette nouvelle perception qui voyait son essence—et un léger sourire se dessina sur ses lèvres. Un vrai sourire, le premier depuis des années peut-être.

«Merci... Mathym,» murmura-t-elle.

Le démon hocha la tête, un éclat de malice—mais aussi de tendresse—dans ses

yeux rouges. «De rien, ma chère. Tu as été surprenante, je dois l'admettre. Nous allons bien nous amuser, toi et moi. Il y a tant à voir, tant à expérimenter...»

Il tendit la main, et après une hésitation, Rosemary la prit. Sa main était chaude, réelle, solide. Pas une illusion, pas un rêve. Réelle.

«Pour commencer,» dit Mathym, ses yeux brillant d'un éclat amusé, «peut-être pourrions-nous parler de ces filles qui te tourmentent. Non pas pour se venger... mais pour trouver une manière créative de les... détourner.»

Rosemary ne répondit pas, mais pour la première fois depuis la mort de ses parents, elle sentit une chaleur réconfortante l'envahir—une chaleur qui venait non pas de l'extérieur, mais du fait même de ne plus être seule. Peut-être que ce monde était injuste, cruel même. Mais désormais, elle n'était plus seule pour y faire face. Elle avait un ami, un allié, un compagnon. Même si cet ami venait des ténèbres elles-mêmes. Peut-être surtout parce qu'il venait des ténèbres.

Et tandis que la nuit avançait, enveloppant la vieille maison dans son manteau d'obscurité et de pluie, Rosemary savait, avec une certitude absolue, que sa vie venait de changer à jamais. Les ombres n'étaient plus seulement des menaces, des

cachettes. Elles étaient devenues un refuge. Et dans ces ténèbres, elle avait enfin trouvé une lueur—une lueur rouge et chaude qui promettait de l'accompagner dans les jours à venir, quels qu'ils soient.

Chapitre 3 :

Rosemary se réveilla dans le grenier, les premiers rayons d'un soleil pâle filtrant à travers la lucarne pour tracer des chemins de poussière dorée dans l'air immobile. Elle ouvrit son unique œil—le droit, celui qui voyait le monde tel qu'il était, ou du moins tel que les humains le percevaient—et une étrange sensation de chaleur dans sa poitrine l'envahit immédiatement. Ce n'était pas la chaleur physique de la pièce, mais quelque chose de plus profond, plus organique, comme si une petite braise avait pris résidence derrière ses côtes et y brûlait doucement, constamment.

C'était une journée ordinaire, ou plutôt ce qui aurait dû être une journée ordinaire. Le même lever de soleil, les mêmes craquements de la vieille maison, le même poids du souvenir. Mais avec une différence notable, fondamentale, qui changeait tout: Mathym.

Le démon mineur s'était installé dans sa vie comme une tempête imprévisible—non pas un orage violent qui déracine tout sur son passage, mais une perturbation atmosphérique constante qui avait redéfini le climat de son existence. Trois semaines s'étaient écoulées depuis le pacte, et elle n'arrivait toujours pas à croire entièrement à cet étrange marché qu'elle avait conclu dans

le désespoir de cette nuit de pluie. Elle n'avait plus qu'un seul œil—le bandeau de soie noire brodé de symboles argentés était maintenant une partie d'elle, comme un bijou funèbre, une marque de son choix—mais en échange, elle n'était plus seule. Et cette absence de solitude était une présence si vaste, si complexe, qu'elle remplissait les espaces vides de son âme.

Elle tourna la tête sur l'oreiller, et là, assis dans le fauteuil en velours usé près de la lucarne, Mathym l'observait. Sous sa forme humaine—une forme qu'il avait adoptée avec un enthousiasme théâtral—il était un jeune homme d'une minceur élégante, presque androgyne, avec une allure vaguement surnaturelle qui faisait frémir quelque chose de primal chez ceux qui le croisaient. Ses yeux, d'un rouge vif et profond comme du vin vieilli sous la lumière des bougies, étaient impossibles à dissimuler complètement, trahissant ses origines démoniaques à quiconque regardait de trop près. Mais il les portait avec une fierté déconcertante, expliquant à qui voulait l'entendre que c'étaient des lentilles de contact «ultra-stylées» d'une marque japonaise exclusive.

«Tu rêvais,» dit-il doucement, sa voix veloutée avec ces harmoniques étranges qui faisaient vibrer l'air autour de lui. «Je pouvais le voir. Tes paupières bougeaient

rapidement, et tes doigts se crispaient sur la couverture.»

Rosemary s'assit, repoussant les couvertures. «Je ne me souviens de rien.» «Les humains oublient souvent leurs rêves,» observa Mathym, se levant avec cette grâce fluide qui défiait les lois de la physique. Ses cheveux noirs, d'une noirceur si profonde qu'elle semblait absorber la lumière, tombaient en cascade parfaites sur ses épaules, encadrant un visage aux angles aigus—des pommettes saillantes, une mâchoire fine, des lèvres minces qui souriaient toujours légèrement, comme s'il était au courant d'une blague cosmique que personne d'autre ne comprenait. «C'est dommage. Les rêves sont des fenêtres sur des mondes parallèles. J'en visite parfois, quand je m'ennuie.»

Il s'approcha du lit, et Rosemary sentit cette chaleur qui émanait toujours de lui—une chaleur sèche et aromatique, avec des notes de soufre, d'encens brûlé, et quelque chose d'autre, d'indéfinissable, qui rappelait l'odeur de l'air après un orage. «Tu as faim? Ton grand-père prépare des crêpes. J'ai observé le processus. C'est fascinant—cette alchimie qui transforme des ingrédients simples en quelque chose de... délicieux.» Rosemary passa ses doigts sur le bandeau, une habitude qu'elle avait développée, comme pour vérifier qu'il était toujours là,

que tout cela était réel. «Tu ne manges jamais avec nous.»

Mathym fit une moue théâtrale. «La nourriture humaine traverse mon système sans être digérée. C'est comme mettre du sable dans un sablier—ça passe, mais ça ne nourrit pas. Mais les odeurs! Les arômes!» Il ferma les yeux rouges, inhalant profondément. «Ça, c'est un plaisir que même les démons peuvent apprécier.»

Il se tourna vers le bureau, où trônait une bouteille de soda à moitié vide—une de ses découvertes récentes. Mathym abordait la vie humaine avec un enthousiasme d'explorateur découvrant un nouveau continent. Chaque expérience sensorielle était pour lui une révélation, une petite épiphanie qu'il célébrait avec une joie presque enfantine.

«Regarde,» dit-il en prenant la bouteille, la secouant légèrement pour faire danser les bulles. «Cette boisson. Elle est... miraculeuse.»

Rosemary se leva, enfilant sa robe de chambre—un vêtement ample en velours noir qui avait appartenu à son grand-père. «C'est du cola, Mathym. Ce n'est pas miraculeux, c'est juste du sucre et de l'eau gazéifiée.»

«Ah, mais c'est là que tu te trompes,» répliqua-t-il avec une intensité soudaine. Il dévissa le bouchon avec un petit *pssht*

satisfaisant, puis prit une gorgée, fermant à nouveau les yeux pour mieux savourer.

«C'est pétillant, sucré, ça chatouille la langue d'une manière qui est à la fois agressive et délicate... Comment faites-vous, vous les humains, pour ne pas être constamment émerveillés par ce genre de choses? Vous marchez parmi les miracles et vous les appelez "ordinaires".»

Rosemary s'approcha de la lucarne, regardant le jardin encore endormi. «Quand on grandit avec quelque chose, on cesse de le remarquer.»

«Quel gaspillage,» murmura Mathym, rejoignant son regard par la fenêtre. «Dans mon monde—enfin, dans la partie où j'évolue—tout est... statique. Prévisible. Les plaisirs sont intellectuels, politiques, stratégiques. Mais ces petites joies sensorielles?» Il prit une autre gorgée.

«Absentes. Complètement absentes.»

Il se tourna vers elle, ses yeux rouges brillant d'une intensité qui, au début, l'avait terrifiée, mais à laquelle elle commençait à s'habituer. «Sérieusement, Rosemary. Un jour, tu devrais essayer de voir le monde comme moi—comme si c'était la première fois. Comme si chaque sensation était une révélation.»

Elle esquaissa un sourire—un vrai sourire, quelque chose qui venait plus facilement

maintenant. «Tu te passionnes pour des choses vraiment simples, tu sais.»

Mathym la fixa, et dans ses yeux rouges, elle vit quelque chose de doux, de presque tendre. «C'est là tout le secret, ma chère. Les simples plaisirs sont les plus magiques parce qu'ils sont accessibles. La grandeur, la gloire—ce sont des abstractions. Mais une bulle de gaz qui éclate sur ta langue? Une brise fraîche sur ta peau? La texture du velours sous tes doigts?» Il toucha la manche de sa robe de chambre. «Ça, c'est réel. Ça, c'est maintenant.»

Ils se préparèrent pour aller en cours, un rituel que Mathym abordait avec un sérieux cérémonial. Il avait adopté une tenue—un costume noir légèrement démodé, avec une chemise pourpre et des bottes qui semblaient faites de la même matière que sa peau démoniaque. Rosemary, de son côté, avait choisi une robe victorienne noire avec des détails en dentelle, ses cheveux courts coiffés pour mettre en valeur les mèches rouges.

«Je dois vraiment t'accompagner?» demanda-t-elle alors qu'ils descendaient l'escalier. «Tu pourrais rester ici. Explorer d'autres... plaisirs simples.»

Mathym fit un petit saut pour descendre les trois dernières marches d'un bond. «Et manquer le spectacle? Jamais. L'université est un théâtre miniature de la condition

humaine. Les rivalités, les ambitions, les amours, les haines...» Il se tourna vers elle, un sourire malicieux aux lèvres. «Et puis, il y a tes petites harceleuses. Elles sont devenues mon... projet artistique.»

Rosemary soupira. «Mathym, tu ne dois pas—»

«Mais si, je dois,» l'interrompit-il gaiement. «C'est dans notre contrat. Je suis ton ami. Et les amis protègent leurs amis. D'une manière... créative.»

À l'université, l'arrivée de Mathym avait créé une onde de choc qui se propageait encore. Le premier jour, alors qu'il l'avait accompagnée, les regards avaient été un mélange de curiosité, de méfiance et, chez certaines, d'une fascination malsaine. Ses yeux rouges, qu'il expliquait avec désinvolture comme étant des lentilles, son allure étrange, sa manière de se déplacer comme s'il était constamment au bord de danser—tout cela faisait de lui une figure impossible à ignorer.

Ce matin-là, Rosemary s'assit dans la cour, à sa place habituelle sous le vieux tilleul dont les feuilles commençaient à jaunir. Elle savait qu'Alice et sa bande n'étaient jamais loin, telles des araignées attendant dans leur toile. Mais aujourd'hui, elle se sentait différente. Le bandeau sur son œil, qu'elle expliquait comme étant le résultat d'un «accident de peinture», était une barrière

visible entre elle et le monde. Et puis, il y avait Mathym.

Il apparut soudain à côté d'elle, s'asseyant sur le banc avec une élégance étudiée.

«Elles arrivent,» murmura-t-il, sans tourner la tête. «À ta gauche. La blonde en premier, comme d'habitude.»

Rosemary ne regarda pas. Elle concentra son attention sur le livre qu'elle tenait—un recueil de poèmes de Baudelaire que Mathym lui avait offert, affirmant que le poète «comprendait certaines vérités sur les ténèbres».

Alice s'approcha, son sourire acéré déjà en place. Elle portait une jupe rose et un chemisier blanc, un uniforme de normalité cruelle. Ses amies, ces copies pâles, la suivaient comme des satellites.

«Eh bien, la petite sorcière est de retour,» lança-t-elle d'une voix sucrée qui dissimulait mal le venin. «Et elle a son accessoire de pirate maintenant. C'est mignon. Tu joues à Captain Hook?»

Les filles ricanèrent, un son aigu et faux. Rosemary serra le livre, sentant la vieille honte monter en elle comme une marée. Mais avant qu'elle ne puisse répondre—avant même qu'elle ne décide si elle allait répondre—Mathym se leva.

Il ne se leva pas comme un humain se lève—avec un mouvement impliquant muscles et gravité. Il sembla plutôt se

déplier, s'élever du banc comme une fumée qui prend forme, une fluidité si parfaite qu'elle en était déconcertante.

«Bonjour,» dit-il, et sa voix était douce, polie, avec un undercurrent d'amusement.

«Je suis Mathym. Un ami de Rosemary.»

Alice le dévisagea, son sourire vacillant légèrement. Elle n'avait pas remarqué sa présence, ou plutôt, elle l'avait remarqué mais l'avait ignoré, le classant comme un de ces marginaux attirés par l'étrangeté de Rosemary.

«Qui tu es, toi?» demanda-t-elle, son ton légèrement moins assuré.

Mathym inclina légèrement la tête, un geste qui aurait pu être courtois mais qui, venant de lui, semblait presque menaçant. «Je crois que je viens de me présenter. Mathym. Ami de Rosemary.» Il fit une pause, laissant ses mots résonner. «Et vous êtes Alice, n'est-ce pas? Rosemary m'a parlé de vous.»

Alice jeta un regard rapide à Rosemary, puis revint à Mathym. «Elle a parlé de moi?»

«Oh, abondamment,» répondit Mathym avec un sourire qui montrait juste assez de dents.

«Elle dit que vous avez un... intérêt particulier pour son apparence. Pour son art. Pour son existence en général. C'est touchant, vraiment. Une telle attention.»

Alice rougit—de colère, de confusion. «Je ne sais pas de quoi tu parles.»

«Bien sûr que non,» acquiesça Mathym, prenant un pas en avant. Il était plus grand qu'elle, et maintenant qu'il se tenait droit, il semblait encore plus grand, projetant une ombre qui s'étirait vers elle. «Mais laissez-moi être clair, Alice. Rosemary a des amis maintenant. Des amis qui apprécient sa compagnie. Sa créativité. Sa... singularité.» Il s'arrêta, laissant le silence s'installer. Les amies d'Alice avaient reculé imperceptiblement, instinctivement.

«Et ces amis,» continua Mathym, sa voix tombant à un murmure confidentiel que tout le monde pouvait néanmoins entendre, «n'apprécie pas particulièrement quand on dérange Rosemary. Quand on déchire son travail. Quand on fait des commentaires désobligeants.»

Alice ouvrit la bouche pour répondre, mais Mathym leva un doigt—un doigt long et élégant aux ongles légèrement pointus.

«Non, laissez-moi finir,» dit-il doucement.

«Parce que voici la chose, Alice. La vie est pleine de... conséquences. De petites répercussions qui suivent nos actions. Parfois immédiates. Parfois... différées.»

Il fit une pause, ses yeux rouges fixant les siens. Rosemary, qui observait la scène, vit quelque chose d'étrange—une lueur dans les yeux de Mathym, une lueur qui n'était pas une réflexion de la lumière, mais qui venait de l'intérieur, profonde et ancienne.

«Alors je vais vous faire une suggestion,» continua Mathym, son sourire revenant, plus large, plus chaleureux, et donc plus terrifiant. «Occupez-vous de votre vie. De vos études. De vos amis.» Son regard balaya brièvement les autres filles. «Et laissez Rosemary tranquille. Parce que si vous ne le faites pas...»

Il laissa la phrase en suspens, se penchant légèrement comme pour partager un secret. «Eh bien, disons simplement que vous pourriez découvrir que certaines choses... vous suivent. Dans vos rêves. Dans les coins de votre chambre la nuit. Dans le reflet de votre miroir quand vous êtes seule.»

Alice pâlit visiblement. «Tu... tu me menaces?»

«Moi?» Mathym mit une main sur son cœur, feignant l'offense. «Je ne menace jamais. Je... informe. Je donne des conseils d'ami.» Il se tourna vers Rosemary. «Allons, ma chère. Nous allons être en retard pour notre cours.»

Il lui tendit la main, et après une hésitation, Rosemary la prit. Sa main était chaude, solide, réelle. Ils s'éloignèrent, laissant Alice et ses amies silencieuses derrière eux. Une fois à l'intérieur du bâtiment, dans le couloir vide menant aux salles de classe, Rosemary s'arrêta. «Qu'est-ce que tu lui as fait?»

Mathym haussa les épaules. «Rien. Enfin, presque rien. J'ai juste... planté une petite graine. Une suggestion. Une idée qui va germer dans son esprit et grandir toute seule.» Il la regarda, ses yeux rouges brillant de satisfaction. «Les humains ont une imagination si fertile. Une fois qu'on leur donne le bon départ, ils font tout le travail eux-mêmes.»

«Mais elle va penser que je...»

«Elle va penser que tu as un ami étrange et protecteur,» l'interrompit Mathym. «Et elle aura raison. Mais elle va aussi penser—sans vraiment y croire, mais en y croyant assez pour être prudente—que peut-être, peut-être, il y a quelque chose de... surnaturel dans ton entourage. Et cette petite incertitude, cette petite fissure dans sa certitude, va la rendre hésitante.»

Il s'arrêta, se tournant vers elle. «Tu vois, Rosemary, les tyrans sont des lâches. Ils attaquent ceux qui sont seuls, ceux qui n'ont pas de défense. Montre-leur que tu n'es plus seule, que tu as une défense—même si elle est imaginaire—et ils reculeront.»

Rosemary le regarda, et soudain, elle rit—un rire clair et libérateur qui sembla surprendre même Mathym. «Tu es terrible.»

«C'est ce qui fait tout mon charme, n'est-ce pas?» répondit-il, lui rendant son sourire.

Les jours suivants confirmèrent la prédiction de Mathym. Alice et sa bande évitaient

Rosemary, la regardant de loin avec une méfiance nouvelle. Parfois, Alice la fixait avec une expression perplexe, comme si elle essayait de résoudre une énigme. Mais elle ne s'approchait plus. Les remarques cinglantes avaient cessé. Les rires moqueurs s'étaient éteints.

En cours, Mathym s'asseyait à côté d'elle, prenant des notes avec une concentration intense qui contrastait avec son attitude habituellement désinvolte. Un jour, un étudiant assis derrière eux—un garçon aux cheveux courts et au regard curieux—se pencha en avant.

«Hé, mec,» dit-il à Mathym. «Tes yeux... ils sont bizarres.»

Mathym se tourna lentement, un sourire jouant sur ses lèvres. «Ce sont des lentilles de contact. D'une marque japonaise. Très rare.»

Le garçon fronça les sourcils. «On dirait vraiment... je ne sais pas. Du vrai.»

«C'est le but,» répondit Mathym avec un clin d'œil. «Vous devriez essayer. Ça change votre perspective.»

Le garçon secoua la tête, s'éloignant, et Mathym retourna à ses notes. «Ils sont si facilement satisfaits,» murmura-t-il à Rosemary. «Donnez-leur une explication plausible, et ils l'acceptent. Même quand leurs instincts leur crient que quelque chose ne va pas.»

Rosemary le regarda, cette créature des ténèbres assise à côté d'elle dans une salle de classe universitaire, prenant des notes sur l'histoire de l'art romantique avec une application sincère. «Tu aimes vraiment ça, n'est-ce pas? Être ici. Apprendre.»

Mathym posa son stylo. «J'aime la nouveauté. La découverte. Et oui, apprendre.» Ses yeux rouges se posèrent sur elle. «Je suis un démon mineur, Rosemary. Dans ma hiérarchie, je suis... insignifiant. Ici, avec toi, dans ce monde... je suis quelque chose. Je fais l'expérience de choses que même les archidémons ne connaissent pas.»

Le soir, dans le grenier, ils partageaient des moments de calme après les journées mouvementées. Mathym avait développé une fascination pour la télévision, qu'il regardait avec l'intensité d'un anthropologue étudiant une culture étrangère.

«Alors, ce concept de "publicités",» dit-il un soir alors qu'ils zappaient entre les chaînes.

«Pourquoi les humains les tolèrent-ils? Pourquoi ne pas simplement... éteindre l'appareil?»

Rosemary, étendue sur le lit avec Salem blotti contre elle, sourit. «C'est plus compliqué que ça. Les publicités paient pour les émissions.»

Mathym secoua la tête, incrédule. «C'est comme si, dans mon monde, on vous

demandait de regarder des démons inférieurs se torturer pendant quelques minutes avant de pouvoir assister à une bataille intéressante. Absurde.»

Il éteignit la télévision et se tourna vers elle. «Je préfère te regarder, toi. Tu es bien plus intéressante.»

Rosemary rougit, une réaction qu'elle n'avait jamais eue auparavant. «Arrête.»

«Pourquoi? C'est vrai.» Il s'approcha, s'asseyant au bord du lit. «Tu changes, tu sais. Tu ris plus. Tu te redresses quand tu marches. Tu regardes les gens dans les yeux—enfin, l'œil.»

Elle passa ses doigts sur le bandeau. «C'est grâce à toi.»

«Non,» dit-il doucement. «C'est en toi. Je t'ai juste... rappelé qu'elle était là, cette force.»

Salem émit un ronronnement approuvateur, et Mathym tendit la main pour le caresser. Le chat, qui avait d'abord été méfiant envers le démon, s'était maintenant habitué à sa présence, acceptant même ses caresses.

«Il me voit comme je suis vraiment,» observa Mathym en caressant le pelage noir. «Les animaux le font toujours. Ils ne sont pas trompés par les apparences.»

Un samedi après-midi, alors qu'ils se promenaient en ville, Mathym s'arrêta brusquement devant une vitrine. C'était une confiserie ancienne, avec des bocaux en

verre remplis de bonbons multicolores qui brillaient comme des gemmes sous la lumière.

«Oh, Rosemary, regarde!» s'exclama-t-il, sa voix chargée d'une joie si pure qu'elle en était presque enfantine. «Des sucreries! Des vraies!»

Il pressa son visage contre la vitre, ses yeux rouges s'écarquillant. «Ils ont toutes les couleurs! Et les formes! Regarde celui-là—il est en forme de cœur! Et celui-là—des bâtons rayés!»

Rosemary sourit, touchée par son enthousiasme. «Tu veux en acheter?»

Mathym se tourna vers elle, un sourire éclatant illuminant son visage anguleux. «Tu lis dans mes pensées, ma chère.»

Ils entrèrent dans la boutique, et Mathym se comporta comme un enfant dans un royaume enchanté. Il examina chaque bocal avec une attention minutieuse, demandant à la vendeuse—une vieille dame aux lunettes épaisses—des détails sur chaque variété.

«Et ceux-là?» demanda-t-il, pointant vers des bonbons acidulés. «Ils sont comment?»

«Acides,» répondit la vendeuse, amusée par son enthousiasme. «Très acides.»

«Parfait!» s'exclama Mathym. «Je veux en essayer!»

Ils quittèrent la boutique avec un sac rempli de bonbons, et Mathym en ouvrit un immédiatement—un bonbon au citron vert

en forme de citron. Il le mit dans sa bouche, et son visage passa par une série d'expressions comiques: d'abord la surprise, puis une grimace, puis un sourire de pure extase.

«C'est... incroyable!» dit-il, la bouche encore pleine. «Ça pique! Ça brûle! C'est délicieux!»

Rosemary éclata de rire, un rire libre et heureux qui attira les regards des passants. Elle s'en moquait. Pour la première fois depuis des années, elle se sentait légère, insouciante. Heureuse.

Mathym avala le bonbon et lui offrit le sac. «Goûte.»

Elle prit un bonbon—un rouge en forme de fraise—et le mit dans sa bouche. La douceur du sucre, puis la pointe d'acidité. C'était bon. Simple, mais bon.

«Les démons ne connaissent pas ce genre de délices,» expliqua Mathym alors qu'ils continuaient leur marche. «Dans les cercles inférieurs, tout est... amer. Âcre. Les plaisirs sont différents. Plus intellectuels. Plus cruels.» Il prit un autre bonbon. «Mais ça... c'est innocent. Pur. C'est un plaisir qui ne fait de mal à personne.»

Il s'arrêta, la regardant. «C'est pour ça que j'aime ton monde, Rosemary. Malgré toute sa cruauté, sa stupidité, sa petitesse... il a ces moments de beauté pure. Ces petits éclats de lumière dans les ténèbres.»

Rosemary le regarda, cet être des ténèbres qui trouvait de la lumière dans les bonbons acidulés et les sodas pétillants. Et elle réalisa soudain quelque chose—quelque chose d'important.

«Tu n'es pas ce que je pensais que les démons seraient,» dit-elle doucement. Mathym sourit, un sourire un peu triste cette fois. «Qu'est-ce que tu pensais que nous serions?»

«Des monstres. Des créatures de pure malveillance.»

Il secoua la tête. «La malveillance est trop simple. Trop humaine. Nous sommes... complexes. Comme vous. Mais avec des priorités différentes. Des perspectives différentes.» Il fit une pause. «Et certains d'entre nous—une minorité—s'ennuient de l'éternelle politique démoniaque. Nous cherchons... autre chose.»

Ils continuèrent à marcher, partageant les bonbons, riant de choses simples. Et tandis que le soleil déclinait, projetant des ombres longues sur les pavés, Rosemary réalisa qu'elle avait enfin trouvé ce qu'elle avait cherché toute sa vie: un véritable ami. Pas parfait—qui l'était?—mais réel. Présent. Fidèle.

Même s'il venait des ténèbres. Peut-être surtout parce qu'il venait des ténèbres. Parce que lui, au moins, ne prétendait pas être de la lumière. Il était ce qu'il était: un

démon mineur fasciné par la beauté du monde humain. Et elle, Rosemary Reed, la jeune femme solitaire au bandeau noir, était sa guide dans ce monde. Son amie. Et cette amitié, aussi étrange, aussi improbable fût-elle, était la chose la plus réelle, la plus précieuse qu'elle ait jamais connue.

Chapitre 4 :

Les semaines s'étaient écoulées, se transformant en un flux continu de jours et de nuits que Rosemary Reed vivait avec une intensité qu'elle n'aurait jamais crue possible. Le passage du temps, autrefois une succession monotone de souffrances et d'évitements, avait acquis une texture riche, complexe, comme un tissu brodé de fils aux couleurs vives et sombres entremêlées. Et au centre de ce changement, il y avait Mathym.

Leur amitié, cette alliance étrange entre une jeune femme humaine et un démon mineur, s'était renforcée, s'enracinant dans le terreau fertile de leurs différences et de leur solitude partagée. Chaque jour apportait une nouvelle découverte, une nouvelle nuance à leur relation. Mathym, avec sa curiosité insatiable pour le monde humain, était comme un enfant éternel découvrant un royaume enchanté, et Rosemary, sa guide parfois réticente, redécouvrait à travers ses yeux la beauté cachée dans les choses les plus ordinaires.

Ce jour-là, un après-midi d'octobre où l'air était chargé de l'odeur des feuilles mortes et de la promesse de l'hiver, ils se trouvaient dans un café. L'établissement, nommé "Le Café des Corbeaux", était un lieu sombre et intime aux boiseries de chêne noirci, aux

vitraux représentant des oiseaux nocturnes, et aux tables en marbre usé par des décennies d'utilisation. C'était Mathym qui l'avait découvert lors d'une de ses explorations solitaires, affirmant qu'il «sentait l'authenticité».

Ils étaient assis à une petite table près d'une fenêtre en ogive dont les vitraux colorés projetaient sur la nappe en dentelle des motifs de bleus et de pourpres changeants. Rosemary sirotait un thé Earl Grey, dont les vapeurs parfumées à la bergamote s'élevaient en volutes gracieuses. Mathym, lui, avait devant lui une collection de boissons, un soda pétillant, un café noir, un chocolat chaud, qu'il goûtait à tour de rôle avec la concentration d'un œnologue dégustant des grands crus.

«Écoute ce son,» dit-il en tenant sa canette de soda à hauteur d'oreille, agitant doucement le contenu. Le liquide émettait un doux sifflement gazeux. «C'est le son de la joie emprisonnée. Des milliers de bulles microscopiques, chacune contenant un éclat de bonheur éphémère.»

Rosemary sourit par-dessus le bord de sa tasse. «Tu devrais écrire de la poésie.» «Les démons n'écrivent pas de poésie,» répondit Mathym en pressant l'ouverture de la canette avec un *pssht* satisfaisant. «Nous créons des grimoires. Des traités sur la douleur. Des manuels de corruption.» Il prit

une gorgée, fermant ses yeux rouges pour mieux savourer. «Mais rien sur la joie des bulles. C'est un sujet négligé dans ma culture.»

Il posa la canette, un filet de liquide ambré coulant sur le côté. «Tu sais, Rosemary, je commence sérieusement à penser que je pourrais vivre ici pour toujours. Pas juste visiter. Vivre. Faire partie de ce monde.»

Elle le regarda, voyant dans ses yeux rouges une lueur qu'elle n'y avait jamais vue auparavant, quelque chose qui ressemblait à de la nostalgie pour un lieu qu'on n'a pas encore quitté.

«Qu'est-ce qui t'en empêcherait?» demanda-t-elle doucement.

Mathym détourna le regard, suivant des yeux les motifs colorés projetés par le vitrail. «Les règles. Les hiérarchies. Les attentes.» Il fit une pause. «Dans mon monde, on ne... change pas de camp. On ne quitte pas sa place. C'est considéré comme une faiblesse. Une trahison.»

«Mais tu es ici,» fit remarquer Rosemary.

«Je suis en visite,» rectifia-t-il, mais son ton manquait de conviction. «Un séjour prolongé. Une... étude ethnographique.»

Le rire de Rosemary, un son clair et musical qui avait pris l'habitude de résonner plus fréquemment ces dernières semaines, s'éteignit soudain lorsqu'elle aperçut quelque chose à l'extérieur. Sa main se

figea à mi-chemin entre la table et sa bouche, la tasse de thé tremblant légèrement.

De l'autre côté de la vitre, dans la rue pavée baignée de la lumière dorée de l'après-midi, une silhouette attira son attention. C'était une jeune fille, à peine plus jeune qu'elle, seize ans peut-être, qui se tenait immobile au milieu du trottoir, indifférente au flot des passants qui semblaient la traverser sans la remarquer.

Quelque chose en elle était différent, dissonant. Ce n'était pas seulement sa pâleur spectrale ou le fait que ses pieds ne semblaient pas toucher le sol. C'était une qualité de l'être, comme si elle existait sur un plan légèrement décalé de la réalité, projetant une ombre plus pâle que celles des vivants, absorbant moins la lumière, émettant un froid que Rosemary pouvait sentir même à travers la vitre.

Son cœur commença à battre plus fort, un rythme précipité qui résonnait dans ses oreilles. Elle connaissait ce visage. Elle l'avait vu aux informations quelques jours plus tôt, une photographie scolaire souriante accompagnant un reportage sobre. Une jeune fille disparue, puis retrouvée. Mort accidentelle, avait dit le présentateur. Une tragédie familiale.

«Mathym...» murmura-t-elle, en posant lentement sa tasse sur la soucoupe qui tinta doucement.

Le démon, qui examinait avec fascination la mousse de son chocolat chaud, leva les yeux vers elle. «Qu'y a-t-il? Ta voix a changé. Elle est devenue... mince. Tendue.» «Tu vois cette fille dehors?» demanda Rosemary, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Mathym se retourna, suivant son regard. Ses yeux rouges se plissèrent, puis s'écarquillèrent légèrement. «Je vois... une perturbation. Une irrégularité dans le tissu de la réalité.» Il se tourna vers elle, un sourire amusé mais intrigué aux lèvres. «Laisse-moi deviner, ma chère. C'est un fantôme, n'est-ce pas? Un esprit qui refuse de passer de l'autre côté.»

Rosemary hocha la tête, son visage aussi pâle que celui de la jeune fille dehors.

«Oui... Je l'ai vue aux informations. Elle s'appelle Lila. Lila Morgan. Son père...» Elle s'interrompt, cherchant ses mots. «Son père pleurait à la télé. Il disait avoir tout perdu. Que sa vie n'avait plus de sens.»

Mathym se redressa sur sa chaise, ses yeux rouges brillant d'un intérêt intellectuel intense. «Eh bien, c'est fascinant. Je n'avais pas anticipé cet effet secondaire.» Il étudia son visage. «Le pacte que nous avons conclu... il crée parfois des liens. Des échos.

Il est possible que certaines de mes capacités, ma perception des plans de réalité superposés, aient filtré jusqu'à toi.» Il se pencha en avant, baissant la voix. «Et tu peux la voir clairement, n'est-ce pas? Pas comme une vague forme, mais avec des détails. Tu peux voir son expression. L'émotion sur son visage.» Rosemary fit oui de la tête, incapable de détacher son regard de la jeune fille. Lila, si c'était bien elle, ne bougeait pas. Elle regardait fixement quelque chose au loin, son visage empreint d'une tristesse si profonde qu'elle semblait être une substance tangible, un voile sombre qui l'enveloppait. «Ce n'est pas "cool", Mathym,» murmura-t-elle, utilisant le terme qu'il affectionnait. «Elle a l'air... perdue. Brisée.» Le démon haussa les épaules, un geste d'une élégance étudiée. «La mort brise souvent. C'est son but. Mais oui, je vois ce que tu veux dire. Elle n'est pas en paix. Elle est... ancrée. Attachée à quelque chose.» Rosemary sentit une étrange certitude grandir en elle, une conviction profonde, presque viscérale. «Je dois lui parler.» Mathym leva un sourcil. «Parler à un fantôme? Ma chère, ils ne sont généralement pas de bonne compagnie. Ils sont obsédés. Répétitifs. Souvent en colère.»

«Regarde-la,» insista Rosemary. «Elle n'a pas l'air en colère. Elle a l'air... désespérée.» Mathym observa à nouveau la jeune fille, et cette fois, son expression changea légèrement. La curiosité pure céda la place à quelque chose de plus complexe, une reconnaissance, peut-être. «Tu as raison. C'est le désespoir. La substance la plus sombre de toutes.» Il poussa un soupir théâtral. «Très bien. Allons lui parler. Mais prépare-toi. Les morts ne voient pas le monde comme nous.»

Rosemary se leva, ses jambes tremblant légèrement. Elle posa quelques billets sur la table, Mathym, dans son enthousiasme pour l'expérience humaine, oubliait souvent ces détails pratiques, et se dirigea vers la sortie. La clochette au-dessus de la porte tinta doucement lorsqu'elle la poussa.

L'air extérieur était plus froid qu'elle ne l'avait anticipé, avec une morsure automnale qui semblait émaner de la silhouette spectrale. Rosemary s'approcha, sentant le froid augmenter à chaque pas. Les passants continuaient leur chemin, indifférents, certains frôlant même la jeune fille fantôme sans réaction.

En se rapprochant, Rosemary remarqua les détails que la distance avait masqués. Les vêtements de Lila, un jean et un pull-over rose, étaient déchirés à plusieurs endroits. Ses cheveux châtons, qui devaient être

soignés sur la photo scolaire, étaient en désordre, avec des mèches collées comme par de l'eau ou... autre chose. Ses yeux, d'un bleu pâle qui semblait absorber plutôt que refléter la lumière, étaient cernés de marques sombres. Et sur son cou...

Rosemary retint son souffle. Sur son cou, il y avait des marques. Des empreintes digitales violacées qui formaient un collier de blessures.

«Salut,» dit-elle doucement, s'arrêtant à un mètre de distance, juste à la limite du froid intense qui émanait de la jeune fille.

Le fantôme tourna lentement la tête vers elle. Le mouvement était étrange, trop fluide, comme si les articulations n'offraient plus de résistance. Ses yeux bleus pâles se fixèrent sur Rosemary, et dans leur profondeur, il y avait une surprise si vive qu'elle était presque douloureuse à voir.

«Tu... tu peux me voir?» demanda la jeune fille, et sa voix était comme un écho venu de très loin, avec des harmoniques étranges qui semblaient vibrer à une fréquence différente.

Rosemary hocha la tête, incapable de détacher son regard des marques sur son cou. «Oui. Je peux te voir.»

Une lueur d'espoir traversa le visage de Lila, une lueur fragile, tremblante, comme la flamme d'une bougie dans un courant d'air.

«Personne d'autre ne me voit. Ils passent à

travers moi. Ils ne m'entendent pas quand je crie. Quand j'essaye de leur dire...» Sa voix se brisa, et bien que les fantômes ne puissent pleurer, son visage se contracta dans une expression de douleur si pure que Rosemary sentit ses propres yeux se remplir de larmes.

Mathym, qui s'était placé légèrement en retrait, observait la scène avec une intensité clinique. «C'est fascinant,» murmura-t-il, plus pour lui-même que pour elles. «L'ancre émotionnelle est évidente. Le lien non résolu.»

Rosemary lui lança un regard noir avant de se tourner à nouveau vers Lila. «Qu'est-ce qui t'est arrivé?» demanda-t-elle, et sa propre voix était douce, empreinte d'une compassion qu'elle n'avait pas su qu'elle possédait à ce degré.

Le fantôme baissa les yeux vers ses mains pâles, semi-translucides, qui semblaient parfois solides, parfois comme de la fumée. «Mon père...» commença-t-elle, et le mot semblait lui brûler la bouche. «Aux informations, il dit que c'était un accident. Que je suis tombée. Que j'ai glissé dans les escaliers.»

Elle leva les yeux, et cette fois, ce n'était pas de la tristesse qu'on y voyait, mais de la rage, une rage froide et ancienne, aussi glacée que la mort elle-même.

«Mais c'est un mensonge. Il m'a tuée. Il était en colère parce que je voulais partir. Parce que je voulais vivre avec ma tante. Parce que je ne voulais plus...» Elle s'interrompt, serrant ses mains spectrales en poings. «Je ne voulais plus qu'il me touche.»

Les mots tombèrent dans l'air froid comme des pierres dans un puits sans fond. Rosemary sentit une nausée monter en elle, mélange de révolusion et de colère. «Il t'a...» «Il m'a étranglée,» acheva Lila, ses doigts se portant instinctivement à son cou, effleurant les marques violacées. «Dans le salon. Près de l'escalier. Puis il a fait semblant que j'étais tombée. Il a même appelé les secours en pleurant. Le parfait père éploré.»

Mathym siffla doucement entre ses dents, un son sifflant, reptilien. «L'hypocrisie humaine. Toujours un spectacle impressionnant.»

Rosemary ignora son commentaire, se concentrant sur Lila. «Et maintenant? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi es-tu encore ici?»

Le fantôme la regarda, et dans ses yeux bleus pâles, Rosemary vit quelque chose qu'elle reconnut, la même chose qu'elle avait vue dans son propre reflet pendant des années. L'impuissance. Le sentiment d'être piégé. Invisible.

«Je veux qu'il paye,» chuchota Lila. «Je veux que tout le monde sache ce qu'il a fait. Mais comment? Personne ne me voit. Personne ne m'entend. Je suis morte! Et lui, il vit. Il reçoit des condoléances. Des fleurs. On le plaint.»

Elle tendit une main vers Rosemary, une main qui semblait pouvoir la traverser comme elle traversait tout le reste. «Mais toi... tu me vois. Tu m'entends. Pourquoi? Comment?»

Rosemary jeta un regard à Mathym, qui haussa les épaules d'un air qui disait "c'est à toi de répondre". «J'ai... un ami,» dit-elle finalement, indiquant Mathym du menton. «Il m'a donné la capacité de voir. De comprendre.»

Lila regarda Mathym pour la première fois, et son expression changea—de la surprise à la méfiance, puis à une reconnaissance étrange. «Il n'est pas... humain, n'est-ce pas?»

Mathym s'inclina légèrement. «Mathym, démon mineur, à votre service. En visite prolongée.»

Pour la première fois, un véritable sourire, amer, tordu, mais un sourire, effleura les lèvres de Lila. «Un démon. Pour m'aider. L'ironie est presque trop parfaite.»

«Les démons apprécient l'ironie,» répondit Mathym avec un sourire en coin. «C'est l'une de nos nourritures préférées.»

Rosemary reprit la parole, recentrant la conversation. «Si nous voulons que ton père soit puni, il nous faut des preuves. Quelque chose de tangible que les autorités puissent comprendre.»

Lila réfléchit un moment, son front se plissant dans un effort de concentration que Rosemary trouva étrangement touchant. «Il y a la caméra,» dit-elle finalement.

«La caméra?»

«Mon père est paranoïaque. Il a installé un système de sécurité l'année dernière. Des caméras partout dans la maison. Il croit qu'elles sont éteintes quand il est à la maison. Mais...» Elle fit une pause, et un éclat malicieux traversa ses yeux. «Je l'ai observé. Il ne sait pas que le système enregistre quand même. Tout est stocké sur un serveur dans le sous-sol.»

Mathym se redressa, ses yeux rouges brillant d'un intérêt nouveau. «Des preuves vidéo. Parfait. C'est concret. Crédible.»

«Mais comment y accéder?» demanda Rosemary. «Nous ne pouvons pas juste frapper à la porte et demander à voir les enregistrements.»

Mathym émit un petit rire. «Ma chère Rosemary, tu oublies à qui tu parles.» Il se tourna vers Lila. «L'adresse?»

«43, rue des Rosiers. La maison bleue avec la véranda.»

Mathym ferma les yeux un instant, et Rosemary sentit l'air autour de lui changer, devenir plus dense, plus chargé. Quand il les rouvrit, ils brillaient d'un éclat plus intense. «Je la vois. Une maison de style victorien. Bleu pâle. Un jardin négligé. Une voiture est garée devant.»

Lila hocha la tête, impressionnée. «C'est ça.»

«Le serveur est dans le sous-sol?»

«Oui. Derrière une porte dissimulée dans le mur derrière l'établi. Le mot de passe est "Lila1985" l'année de naissance de ma mère.»

Mathym sourit, un sourire large et satisfait qui montrait un peu trop de dents. «Parfait. La sentimentalité humaine est toujours leur plus grande faiblesse.»

Il se tourna vers Rosemary. «Ça te dit une petite expédition nocturne?»

Rosemary hésita, regardant Lila. Le fantôme la fixait avec une expression suppliante, chargée d'un espoir si fragile qu'il faisait mal à voir. «Je... je ne sais pas si je peux faire ça. C'est de l'intrusion. Du vol.»

«C'est de la justice,» corrigea Mathym doucement. «Et parfois, la justice nécessite de contourner les règles.»

Lila s'approcha, ou plutôt, elle sembla glisser vers elle, ses pieds effleurant à peine le sol. «S'il vous plaît, Rosemary. Personne d'autre ne peut m'aider. Je suis coincée ici.

Je le sens. Tant qu'il ne sera pas puni, je ne pourrai pas... partir.»

Elle tendit à nouveau la main, et cette fois, Rosemary sentit un froid intense, une douleur presque physique émané de ce geste. «S'il vous plaît.»

Rosemary ferma son unique œil, prenant une profonde inspiration. Quand elle le rouvrit, sa décision était prise. Elle regarda Mathym. «Comment allons-nous procéder ?»

Le démon sourit, un éclat de fierté dans ses yeux rouges. «Nous attendons la nuit. Nous utilisons les ombres. Et nous récupérons la vérité.»

Il s'approcha de Lila. «Et toi, petit fantôme. Tu vas nous guider. Tu vas nous montrer exactement où se trouve ce serveur.»

Lila hocha la tête, et pour la première fois, Rosemary vit autre chose que du désespoir sur son visage. De la détermination. «Je vous montrerai tout. Chaque détail.»

Le soleil déclinait à l'horizon, teintant le ciel de pourpre et d'oranges sanglants.

Rosemary regarda Mathym, puis Lila, puis de nouveau Mathym. Elle était sur le point de s'embarquer dans quelque chose d'illégal, de dangereux, de profondément irrationnel. Mais en regardant le visage de Lila—ce visage qui aurait dû être vivant, qui aurait dû rire, aimer, grandir—elle sut qu'elle

n'avait pas le choix. Parfois, les règles devaient être brisées. Parfois, la justice nécessitait des mains impures.

«D'accord,» dit-elle finalement. «Allons-y.» Mathym posa une main sur son épaule, une main chaude, réelle, solide dans ce monde de fantômes et de mensonges. «Ne t'inquiète pas, ma chère. J'ai fait des choses bien plus compliquées. Et cette fois...» Il jeta un regard à Lila. «Cette fois, c'est pour une bonne cause. Même un démon peut apprécier la poésie de cela.»

Alors que les ombres de l'après-midi s'allongeaient, fusionnant pour former le manteau de la nuit, Rosemary Reed, la jeune femme solitaire au bandeau noir, se prépara à une nouvelle mission. Non plus seule. Non plus impuissante. Avec un démon comme ami et un fantôme comme guide, elle allait affronter les ténèbres, non pas celles des enfers, mais celles du cœur humain.

La nuit approchait. Et avec elle, la promesse d'une justice longtemps différée.

Chapitre 5 :

La nuit tombait sur la petite ville avec la lenteur majestueuse d'un rideau de velours noir déployé sur un théâtre antique, effaçant progressivement les contours du monde diurne pour révéler une réalité plus ancienne, plus secrète. Les rues se vidaient des dernières traces de l'activité humaine, laissant place au règne de l'ombre et du silence. Mais dans la poitrine de Rosemary Reed, un cœur humain battait avec un rythme effréné, frénétique, comme un oiseau prisonnier tentant de s'échapper de sa cage d'os.

Elle n'avait jamais imaginé—dans ses rêves les plus fous, ses fantasmes les plus sombres, ses cauchemars les plus vivaces—se retrouver dans une situation aussi étrange, aussi profondément irrationnelle. Être là, dans la nuit naissante, accompagnée d'un démon pour résoudre le mystère d'un meurtre, pour chercher la vérité dans les entrailles de la maison d'un assassin. La peur qu'elle aurait normalement ressentie—cette terreur viscérale, animale, face à l'inconnu et au dangereux—était étrangement absente, supplantée par un sentiment d'urgence aussi aigu qu'une lame et une détermination froide, métallique, qu'elle n'avait jamais su qu'elle possédait.

Mathym marchait à ses côtés, ses longues jambes couvrant le trottoir avec une grâce féline qui défiait les lois de la marche humaine. Ses mains étaient enfoncées dans les poches de sa veste en cuir noir—une veste qu'il avait "empruntée" à une boutique et qu'il portait avec la désinvolture d'un archange déchu. Ses yeux rouges, ces globes de braises incandescentes, luisaient faiblement dans l'obscurité grandissante, émettant une lueur propre qui n'éclairait rien mais qui voyait tout, rappelant à Rosemary avec une douce persistance qu'il n'était pas tout à fait humain, malgré la perfection de sa forme actuelle.

«La nuit est belle, n'est-ce pas?» murmura-t-il, levant son visage anguleux vers le ciel où les premières étoiles perçaient le voile du crépuscule comme des clous d'argent sur un drap de deuil. «Elle a une qualité tactile que le jour n'a pas. Elle caresse la peau. Elle murmure des secrets.»

Rosemary tira sur son propre manteau—un manteau noir trop grand pour elle, hérité de son père et qui sentait encore, après toutes ces années, le tabac et le bois de santal. «Je ne peux pas croire que nous faisons ça, Mathym. C'est... illégal. Dangereux.»

Le démon tourna vers elle un sourire en coin. «Tout ce qui en vaut la peine est illégal ou dangereux, ma chère. La sécurité est

pour les morts—et je ne parle pas de ceux qui hantent.»

Ils atteignirent l'intersection où ils devaient tourner vers Elm Street. Rosemary s'arrêta, son cœur battant soudain plus fort, comme s'il essayait de l'avertir, de la retenir. «Et si nous nous faisons attraper?»

Mathym posa une main sur son épaule—une main chaude, réelle, dont la chaleur semblait pénétrer le tissu du manteau pour atteindre sa peau. «Nous ne nous ferons pas attraper. Je suis un démon, Rosemary. Pas un cambrioleur amateur.» Il fit une pause, ses yeux rouges brillant d'une lueur amusée. «Enfin, je suis aussi un cambrioleur, mais avec des siècles d'expérience théorique.» Elle sourit malgré elle—un sourire nerveux, fragile, qui se forma sur ses lèvres comme une fissure dans un mur de glace. «Bon, par où commençons-nous? Tu as dit que tu pouvais localiser les preuves avec... de la magie?»

Mathym leva un doigt élégant. «Je pourrais invoquer un sort de localisation, oui. Une petite incantation qui ferait vibrer l'air autour des objets liés à la mort violente. Mais...» Il pencha la tête, ses cheveux noirs tombant comme un rideau de jais sur son visage. «Ça risquerait d'attirer l'attention. Pas seulement des humains—des choses qui rôdent dans les couches superficielles de la réalité. Et je doute que tu veuilles que toute

la ville—et au-delà—sache qu'un démon et sa protégée rôdent par ici.»

Rosemary sentit un frisson lui parcourir l'échine. «Quelles... choses?»

«Oh, des esprits curieux. Des entités affamées. Des chasseurs.» Il haussa les épaules. «Rien de trop dangereux pour moi, mais toi... tu es encore fragile. Mortevable.»

Le mot—"mortevable"—résonna dans l'air nocturne avec une étrange résonance.

Rosemary leva son unique œil vers Mathym. «Alors comment procédons-nous?»

«De manière humaine,» répondit-il avec un sourire qui montrait juste assez de dents pour rappeler sa nature. «Discrètement. Avec ruse. Le père de cette fille doit encore vivre dans la maison. S'il suit le schéma typique des assassins qui s'en sortent, il sera tiraillé entre la paranoïa et le besoin de normalité. Il aura gardé la maison, peut-être même la caméra, mais il aura aussi créé des failles—des angles morts dans sa vigilance.»

Ils reprirent leur marche, leurs pas étouffés par le tapis de feuilles mortes qui recouvrait le trottoir. Elm Street était une rue tranquille, bordée de maisons victoriennes aux couleurs fanées par les décennies—des bleus lavande, des roses pâles, des verts sauge. Chaque maison semblait retenir son souffle, ses fenêtres éclairées formant des rectangles jaunes dans la nuit comme des yeux observant leur passage.

Le numéro 1143 apparut—une maison de style Queen Anne, plus grande que ses voisines, avec une véranda encerclante et des tourelles qui pointaient vers le ciel nocturne comme des doigts accusateurs. La couleur bleue, autrefois vive, s'était écaillée en de nombreux endroits, révéralant le bois gris en dessous. Le jardin, que Lila avait décrit comme négligé, était en effet un fouillis de plantes sauvages—des ronces qui s'enroulaient autour de la clôture, des herbes hautes qui oscillaient doucement dans la brise nocturne.

«Voilà,» murmura Rosemary en s'arrêtant à une distance prudente, derrière un grand érable dont les branches nues s'étiraient comme des veines noires contre le ciel.

«C'est ici.»

Son estomac se noua, une contraction douloureuse qui lui rappela physiquement le danger de leur entreprise. Mais en même temps, elle sentit monter en elle cette détermination froide—la même qui l'avait poussée à accepter le pacte avec Mathym, la même qui la maintenait debout chaque jour malgré les moqueries, les souvenirs, la douleur.

Mathym étudia la maison avec une intensité qui n'était plus humaine. Ses yeux rouges semblaient s'assombrir, devenir plus profonds, comme s'ils absorbaient la lumière plutôt qu'ils ne la reflétaient. «Il y a de la

douleur ici,» murmura-t-il, et sa voix avait perdu son ton léger habituel. «Une douleur ancienne qui a imbibé les murs. La mort violente laisse des traces—pas seulement physiques. Psychiques.»

Il tourna son regard vers Rosemary. «Tu la sens?»

Elle ferma son œil, se concentrant. Et oui, elle sentait quelque chose—une lourdeur dans l'air, une qualité oppressive qui semblait émaner de la maison elle-même. Ce n'était pas le froid spectral de Lila, mais quelque chose de plus sombre, plus ancré. Comme si la maison avait été blessée et que la blessure suppurait encore.

«Oui,» chuchota-t-elle. «Je la sens.»

Mathym hocha la tête, satisfait. «Ton sensibilité se développe. Le pacte fait son œuvre.» Il se tourna à nouveau vers la maison. «Très bien. Discretion est le maître mot. Heureusement, j'ai plus d'un tour dans mon sac—comme vous dites si pittoresquement.»

Il fit un geste avec sa main—un mouvement fluide, complexe, dont les doigts semblaient tracer des symboles invisibles dans l'air. Et soudain, l'espace autour d'eux changea. L'air devint plus dense, plus sombre, comme si une brume d'encre s'était matérialisée pour les envelopper. Rosemary regarda ses propres mains et les vit devenir floues,

insaisissables, comme si elle regardait à travers de l'eau trouble.

«Qu'est-ce que c'est?» demanda-t-elle, sa voix étouffée par la brume magique.

«Un voile d'obscurité,» répondit Mathym, sa propre voix semblant venir de partout à la fois. «Il ne nous rend pas invisibles—rien ne peut vraiment faire ça—mais il persuade les yeux de ne pas nous voir. Il dit à l'esprit: "Il n'y a rien ici d'intéressant, regarde ailleurs."»

Rosemary frissonna en sentant la magie du démon—une énergie froide et puissante qui l'entourait, pénétrante comme un froid profond qui vient de l'intérieur plutôt que de l'extérieur. C'était une sensation à la fois terrifiante et excitante, comme se tenir au bord d'un précipice et sentir le vent vous appeler.

«Ça ne durera qu'une vingtaine de minutes,» chuchota Mathym, sa forme devenue une silhouette sombre et floue à côté d'elle. «Allons-y.»

Ils avancèrent vers la maison, leurs pas étrangement silencieux sur le gravier de l'allée. La brume magique semblait étouffer tous les sons, créant une bulle de silence autour d'eux. Rosemary regarda les fenêtres de la maison—certaines éclairées, d'autres sombres—se demandant si quelqu'un les observait de l'intérieur.

Arrivés à la porte arrière—une porte en chêne massif avec une vitre dépoli—Mathym s'arrêta. Il sortit de sa poche quelque chose qui brillait faiblement dans l'obscurité: un outil mince et élégant, forgé dans un métal noir qui semblait absorber la lumière.

«Où as-tu eu ça?» murmura Rosemary.

«Je l'ai fait,» répondit-il simplement. «Hier soir. Les atomes sont assez coopératifs quand on sait leur parler.»

Il inséra l'outil dans la serrure, et Rosemary entendit un léger cliquetis—un son étouffé, comme venant de très loin. Mathym ferma les yeux, semblant écouter quelque chose que seul lui pouvait entendre. Puis il y eut un déclic satisfaisant, et la porte s'ouvrit d'un pouce.

«Voilà,» dit-il avec un petit sourire. «Les serrures humaines sont tellement... verbales. Elles parlent toujours de leur mécanisme.»

Ils entrèrent dans la maison, et immédiatement, l'atmosphère changea. À l'extérieur, il y avait la fraîcheur de la nuit d'automne, l'odeur des feuilles mortes et de la terre humide. À l'intérieur, c'était l'air stagnant d'un espace clos, chargé d'odeurs contradictoires—le parfum trop doux d'un assainisseur d'air, l'odeur aigre de la nourriture qui a tourné, et en dessous, quelque chose de plus subtil, plus insidieux: l'odeur de la peur. De la culpabilité.

Le couloir où ils se trouvaient était sombre, seulement éclairé par la lumière qui filtrait d'une pièce plus loin. Le plancher de bois craqua sous leurs pas malgré la magie de Mathym—un son ancien, familier, qui semblait trop fort dans le silence.

Mathym s'arrêta, fermant les yeux. Il tendit une main, les doigts écartés, comme s'il sentait l'air.

«La douleur est plus forte vers la gauche,» murmura-t-il. «Le salon. C'est là que ça s'est passé.»

Ils se dirigèrent dans cette direction, traversant une salle à manger où la table était couverte de papiers en désordre—des factures, des journaux, une bouteille de whisky à moitié vide. La maison avait l'air d'une coquille vide habitée par un fantôme vivant—quelqu'un qui était présent physiquement mais absent à tous les autres niveaux.

Le salon était une pièce spacieuse aux murs tapissés d'un motif floral fané. Un canapé en velours usé faisait face à une cheminée de marbre noir, au-dessus de laquelle était accroché un grand portrait de famille—un homme, une femme, et une jeune fille qui ne pouvait être que Lila, quelques années plus tôt. Ils souriaient tous les trois, un sourire figé, artificiel, qui semblait maintenant une moquerie cruelle.

Rosemary leva les yeux vers le plafond, et là, dans un coin, presque cachée par la moulure, elle vit la caméra. Une petite boîte noire avec un œil de verre rouge qui semblait les observer, indifférente.

«La voilà,» murmura-t-elle.

Mathym suivit son regard. «Parfaite.

Maintenant, l'enregistreur.»

Il se mit à fouiller le meuble sous la télévision—un meuble en acajou massif dont les tiroirs résistaient silencieusement à son exploration. Rosemary, pendant ce temps, regarda autour d'elle, essayant d'imaginer la scène. Ici, dans cette pièce, un père avait tué sa fille. Ici, l'amour s'était transformé en haine, en violence, en mort.

Son regard s'arrêta sur une tache sur le tapis persan—une tache sombre, à peine visible, qui avait été nettoyée mais pas entièrement effacée. Une tache de la taille d'une assiette. Ou d'une tête.

«Je l'ai,» annonça Mathym à voix basse.

Il avait sorti de derrière la télévision une petite boîte noire—l'enregistreur numérique. Il l'alluma, et l'écran s'illumina d'une lumière bleue pâle qui éclaira son visage, transformant ses traits en un masque spectral.

Les images défilèrent—des vues en accéléré des différentes pièces de la maison. Le salon vide. La cuisine vide. Le couloir vide. Puis Mathym trouva le menu des dates, et ses

doigts habiles sélectionnèrent celle que Lila leur avait donnée—le jour de sa mort. Le temps sembla s'arrêter. Rosemary retint son souffle, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Sur l'écran, le salon apparut, vide d'abord, puis la porte s'ouvrit et Lila entra. La vraie Lila, vivante. Elle avait les mêmes cheveux châains, le même pull-over rose, les mêmes yeux bleus qui regardaient autour d'elle avec une expression que Rosemary reconnut immédiatement: la méfiance. La peur. Puis l'homme entra—le père. Sur la photo au-dessus de la cheminée, il souriait. Ici, son visage était un masque de frustration et de colère contenue. Il parlait, ses lèvres bougeaient, mais il n'y avait pas de son. Ses gestes étaient brusques, saccadés. Il pointait un doigt accusateur vers Lila, qui reculait, secouant la tête. Rosemary sentit ses mains devenir moites. Elle savait ce qui allait arriver, elle le savait, et pourtant, voir la scène se dérouler était d'une horreur différente, plus vive, plus réelle. Sur l'écran, la dispute s'intensifia. Le père s'approcha, saisissant Lila par le bras. Elle essaya de se libérer, son visage exprimant maintenant une véritable terreur. Puis il la poussa—une poussée violente qui l'envoya trébucher en arrière. Elle heurta le bord de

la table basse, perdant l'équilibre, et tomba sur le tapis.

C'est à ce moment que la véritable horreur commença. Au lieu de s'arrêter, de vérifier si elle allait bien, le père sembla perdre tout contrôle. Son visage se déforma en une expression de rage pure, primitive. Il se baissa, ramassant quelque chose sur la table—un lourd cendrier en cristal—et le leva au-dessus de sa tête.

«Non,» murmura Rosemary, le mot lui échappant malgré elle.

Sur l'écran, le cendrier descendit. Une fois. Deux fois. Un troisième coup, plus faible, comme si la force commençait à le quitter. Puis il s'arrêta, tenant toujours l'arme, regardant fixement ce qu'il avait fait.

Le temps qui suivit fut presque plus horrible que l'attaque elle-même. L'homme—le père—se laissa tomber à genoux à côté du corps de sa fille. Il tendit une main tremblante, la posa sur son épaule, la secoua doucement. Puis, réalisant, il recula brusquement, comme s'il venait de toucher du feu. Son visage passa par une série d'expressions: l'horreur, l'incrédulité, puis une détermination froide, calculatrice.

Il regarda autour de lui, ses yeux se posant sur la caméra au plafond. Pendant un moment, Rosemary crut qu'il les avait vus, qu'il les voyait à travers le temps. Puis il

détourna les yeux, se mit debout, et commença à nettoyer.

«C'est suffisant,» murmura Mathym, sa voix étrangement douce dans le silence de la pièce. «Nous avons ce qu'il nous faut.»

Mais il ne ferma pas la vidéo tout de suite. Il la laissa jouer, montrant l'homme nettoyer le cendrier, essuyer le tapis, réarranger les meubles. Puis il souleva le corps de sa fille—un geste tendre, presque paternel, qui était le plus horrible de tous—et sortit du champ de vision.

Mathym arrêta enfin la vidéo. L'écran redevint bleu, éclairant leurs visages pâles.

«Il l'a transportée jusqu'à l'escalier,» dit Mathym d'une voix neutre. «Il l'a mise en bas, puis a appelé les secours. L'accident.»

Rosemary hocha la tête, incapable de parler. Elle sentait les larmes lui brûler les yeux, mais elles ne coulaient pas. C'était une douleur trop profonde pour les larmes, une horreur trop absolue.

Mathym sortit une petite clé USB de sa poche—une clé noire avec un motif de flammes gravé—et la brancha à l'enregistreur. Ses doigts bougèrent rapidement, copiant les fichiers. Puis il remit tout en place avec un soin méticuleux, effaçant toute trace de leur passage.

«Maintenant, partons,» murmura-t-il.

«L'odeur de la mort attire parfois... d'autres choses.»

Ils quittèrent la maison aussi silencieusement qu'ils y étaient entrés, le voile d'obscurité de Mathym les enveloppant jusqu'à ce qu'ils soient à plusieurs rues de distance. Une fois dans le parc municipal—un espace ouvert où la lumière des réverbères créait des îlots de sécurité dans l'océan de la nuit—Mathym laissa tomber le sort.

L'air redevint normal, les sons du monde revinrent—le bruissement des feuilles, le lointain grondement de la circulation, le cri d'un oiseau nocturne.

Rosemary s'effondra sur un banc, ses jambes refusant soudain de la soutenir. Elle tenait la clé USB dans sa main serrée, sentant les bords tranchants du métal contre sa paume.

«Nous l'avons,» dit-elle, et sa voix était rauque, étranglée.

Mathym s'assit à côté d'elle. «Oui. La vérité. Complète. Indéniable.»

Il tourna son visage vers elle, et dans la lumière des réverbères, ses yeux rouges semblaient presque humains—presque tristes. «C'est lourd, n'est-ce pas? Le poids de la vérité.»

Rosemary hocha la tête. «Comment peut-il vivre avec ça? Comment peut-il dormir dans cette maison, marcher sur ce tapis, regarder ce portrait...»

«Les humains ont une capacité remarquable à se mentir à eux-mêmes,» répondit Mathym. «À reconstruire la réalité jusqu'à ce qu'elle soit supportable.» Il fit une pause. «Mais cette vérité que nous tenons... elle détruira ce mensonge. Elle le forcera à voir ce qu'il a fait.»

Rosemary regarda la clé USB. «Mais comment? Comment faisons-nous parvenir ça à la police sans... sans nous impliquer?» Mathym réfléchit un moment. «Nous pourrions l'envoyer anonymement. Avec une lettre expliquant où trouver l'original. Mais...» Il pencha la tête. «Il y a un risque. Les polices humaines sont parfois lentes. Corrompues. Incompétentes.»

«Alors que faisons-nous?»

Mathym la regarda, et un sourire lent se dessina sur ses lèvres—un sourire qui n'avait rien d'humain, rien de rassurant, mais qui était néanmoins juste.

«Nous pourrions rendre la justice... plus personnelle,» suggéra-t-il. «Nous pourrions nous assurer que la vérité soit non seulement révélée, mais inévitable.

Incontournable.»

Rosemary le fixa, comprenant ce qu'il proposait. «Comment?»

«Je suis un démon, Rosemary. Je connais les faiblesses humaines. Les peurs. Les vulnérabilités.» Il prit la clé USB de sa main. «Laisse-moi m'en occuper. Je trouverai un

moyen de faire en sorte que cette vérité atteigne non seulement la police, mais aussi les médias. Les voisins. Le monde entier.»

Il fit une pause. «Mais tu dois décider. Veux-tu la justice humaine—lente, imparfaite—ou quelque chose de plus... définitif?»

Rosemary regarda la maison au loin, imaginant l'homme à l'intérieur—vivant avec son mensonge, son crime, sa trahison. Elle pensa à Lila, à son visage spectral rempli de désespoir. À son propre père, mort dans un accident, mais qui l'avait aimée jusqu'au bout.

«Je veux qu'il paye,» dit-elle finalement, et sa voix était ferme, claire. «Je veux qu'il regarde la vérité en face et qu'il ne puisse pas détourner les yeux.»

Mathym sourit—un vrai sourire cette fois, plein de satisfaction sombre. «Alors c'est ce que nous ferons.»

Il se leva, tendant la main pour l'aider à se lever. «Mais pour ce soir, rentrons. Tu as vu assez d'horreur pour une nuit.»

Rosemary prit sa main, sentant sa chaleur, sa solidité. Elle le regarda—cet être des ténèbres, son ami improbable—et sentit une gratitude profonde, complexe, l'envahir.

«Merci, Mathym,» murmura-t-elle. «Merci d'être là. De... comprendre.»

Il inclina la tête, ses yeux rouges brillant doucement dans la nuit. «Toujours,

Rosemary. Je suis lié à toi maintenant. Par le pacte. Par le choix. Par... l'amitié.» Le mot—"amitié"—résonna entre eux, chargé de significations multiples, de possibilités, de dangers. Mais en ce moment, sous les étoiles froides d'octobre, avec la vérité d'un meurtre serrée dans sa main, Rosemary savait que c'était vrai. Elle avait un ami. Un allié. Quelqu'un qui se tenait avec elle dans les ténèbres. Et ensemble, ils allaient apporter la lumière—une lumière crue, impitoyable, révélatrice—sur les mensonges les plus sombres.

Chapitre 6 :

Le matin se leva avec une douceur trompeuse sur la ville endormie, une lumière dorée et pâle qui glissait entre les rideaux du grenier comme un intrus timide, baignant les contours familiers de la pièce d'une lueur qui semblait vouloir effacer les ombres de la nuit précédente. Mais certaines ombres ne se laissent pas si facilement dissiper : elles s'accrochent aux coins des pièces, aux plis des vêtements, aux recoins de l'esprit.

Rosemary se réveilla non pas avec la sensation de fraîcheur d'un nouveau jour, mais avec un poids sur sa poitrine, une oppression qui semblait aussi physique que la couverture sous laquelle elle était ensevelie.

Les événements de la veille étaient encore vifs dans son esprit, non pas comme des souvenirs qui s'estompent avec le sommeil, mais comme des images gravées au fer rouge sur la surface de sa conscience. La maison bleue. La caméra de surveillance. Les images en noir et blanc d'un meurtre. Et surtout, le visage du père, ce mélange de rage et de froide détermination, qui s'était imprimé dans sa mémoire avec une clarté photographique. Elle savait qu'elle devait agir, qu'elle devait envoyer ces preuves à la police, mais une peur profonde, viscérale, la paralysait : la peur de se faire découvrir, la

peur de devoir expliquer l'inexplicable, la peur de cette nouvelle réalité où elle voyait des fantômes et conspirait avec des démons.

Salem, son fidèle compagnon félin, apparut comme une matérialisation de cette réalité nouvelle. Il bondit sur le lit avec cette grâce silencieuse particulière aux chats, ses pattes noires laissant à peine une empreinte sur le couvre-lit. Il se blottit contre elle, son corps chaud et vibrant pressé contre son flanc, son ronronnement un bourdonnement bas et constant qui semblait vouloir ancrer Rosemary au présent, à la normalité.

«Que ferais-je sans toi, Salem?» murmura-t-elle, sa voix encore enrouée par le sommeil, et elle enfonça son visage dans la fourrure noire et soyeuse du chat, respirant son odeur familière, poussière, soleil et quelque chose de félin.

Le chat tourna sa tête vers elle, ses yeux dorés, ces yeux en amande qui semblaient voir bien au-delà du monde visible, la fixant avec une attention qui paraissait presque humaine. Il émit un petit miaulement, un son interrogateur, puis commença à la lécher doucement le menton, comme pour la nettoyer des traces de la nuit.

Rosemary soupira, un son profond qui venait du fond de sa poitrine, et se redressa lentement, ses articulations craquant doucement. La décision était prise, elle le

savait, même avant que sa conscience ne la formule clairement. Elle ne pouvait pas reculer maintenant. Pas après avoir vu. Pas après avoir promis.

Elle se leva, traversant la pièce encore plongée dans la pénombre, et s'habilla avec des mouvements mécaniques. Un jean noir, une chemise de velours, le bandeau de soie noire qu'elle attacha avec un soin particulier, comme un rituel. Puis elle descendit les escaliers en spirale, ses pas réveillant les vieilles marches qui gémissaient sous son poids comme si elles racontaient son passage aux murs attentifs.

Le parfum du café frais flottait déjà dans l'air de la maison, une odeur riche, terreuse, qui se mêlait à celle des toasts et du bacon que son grand-père préparait toujours le dimanche matin. Elle s'arrêta un instant dans le couloir, fermant son unique œil, respirant profondément cet arôme de normalité, de routine, de sécurité. Puis elle entra dans la cuisine.

Elijah, son grand-père, était assis à la table de chêne usé, une tasse de café fumant entre ses mains ridées. Son visage, un réseau complexe de rides profondes qui racontaient quatre-vingts années de vie, de joies, de pertes, était tourné vers la fenêtre, ses yeux laiteux et aveugles semblant suivre le mouvement de la lumière qui entrait à flots. Il sourit quand il entendit ses pas, un

sourire qui transformait son visage en une carte de bienveillance.

«Bonjour, ma chérie,» dit-il avec cette voix grave et usée qui était pour Rosemary l'équivalent sonore d'une couverture chaude par une nuit froide. «Bien dormi?»

Rosemary hésita, ses doigts se refermant instinctivement autour de la clé USB qu'elle avait glissée dans la poche de son jean.

«Oui, bien dormi,» répondit-elle, même si son sommeil avait été agité par des rêves où elle errait dans des maisons sans fin, cherchant quelque chose qu'elle ne pouvait trouver, poursuivie par des ombres qui avaient le visage du père de Lila.

Elle s'installa en face de lui, prenant la tasse de café qu'il avait préparée pour elle. Le liquide noir et chaud lui brûla légèrement la langue, mais la sensation était réelle, tangible, une ancre dans le présent.

Son grand-père, bien qu'aveugle, avait toujours possédé une intuition presque surnaturelle : une capacité à percevoir les humeurs, les tensions, les non-dits qui flottaient dans l'air comme des parfums subtils.

«Tu sembles préoccupée ce matin,» dit-il doucement, tendant sa main par-dessus la table. Ses doigts, tachetés par l'âge mais encore fermes, trouvèrent les siens et les serrèrent. «Comme si un poids reposait sur

tes épaules. Est-ce que quelque chose te tracasse?»

Rosemary ouvrit la bouche, les mots se pressant contre ses lèvres : la vérité, la confession, le besoin de partager ce fardeau qui devenait trop lourd à porter seule. Mais comment expliquer? Comment dire à cet homme qu'elle aimait, qui avait déjà tant perdu, que sa petite-fille voyait maintenant des fantômes? Qu'elle avait fait un pacte avec un démon? Qu'elle venait de s'introduire dans une maison et de voler la preuve d'un meurtre?

Les mots se bloquèrent dans sa gorge, formant une boule douloureuse qui l'empêcha de parler. Elle secoua la tête, espérant que le geste suffirait.

«Non, ça va...» mentit-elle finalement, sa voix plus faible qu'elle ne l'aurait souhaité.

«Juste beaucoup de choses à l'université. Des projets. Des examens.»

Elijah hocha la tête lentement, mais son expression disait qu'il ne croyait pas entièrement à son explication. Pourtant, il n'insista pas, c'était sa façon, respectueuse des secrets des autres, peut-être parce qu'il en portait tant lui-même.

«Si jamais tu as besoin de parler,» dit-il, serrant à nouveau sa main, «je suis là.

Même si mes oreilles sont vieilles, elles sont encore bonnes pour écouter. Et même si

mes yeux ne voient plus, mon cœur, lui, voit clair.»

Rosemary sentit les larmes lui piquer les yeux. «Je sais, grand-père. Merci.»

Ils terminèrent leur petit déjeuner dans un silence doux, brisé seulement par le tic-tac de l'horloge ancienne dans le couloir et les cris occasionnels des oiseaux dans le jardin. Après avoir aidé à débarrasser la table, Rosemary remonta dans sa chambre, prit son sac, et glissa la clé USB dans une poche secrète à l'intérieur. Puis elle descendit, embrassa son grand-père sur la joue ridée, et sortit.

Mathym l'attendait à l'extérieur, adossé à la vieille clôture en fer forgé qui entourait le jardin. Il avait adopté une apparence plus discrète ce matin : jean noir, t-shirt noir, veste en cuir noir, ses cheveux sombres retenus en queue de cheval. Mais ses yeux rouges, ces globes de braises incandescentes, trahissaient sa nature. Il tenait une canette de soda qu'il secouait doucement, écoutant le sifflement des bulles avec une attention fascinée.

Quand il la vit, son expression habituellement moqueuse s'adoucit, prenant une qualité presque protectrice. «Tu as l'air d'avoir passé une nuit blanche à combattre des dragons,» dit-il, mais son ton manquait de sa malice habituelle.

«Pas des dragons,» murmura Rosemary en le rejoignant. «Juste... des souvenirs. Des images.»

Mathym hocha la tête, compréhensif. «La première fois qu'on voit la vraie noirceur humaine, ça marque. C'est comme regarder directement le soleil, ça brûle la rétine de l'âme.»

Il se redressa, jetant un dernier regard à la canette avant de la lancer dans une poubelle avec une précision parfaite. «Alors? Prête pour la grande mission? Le couronnement de nos efforts?»

Rosemary fit un signe affirmatif de la tête, mais son cœur battait un rythme effréné dans sa poitrine, comme un oiseau affolé tentant de s'échapper. «Oui. Je vais envoyer ça à la police. Anonymement.»

Ils prirent la direction du centre-ville, marchant côte à côte dans les rues encore tranquilles du dimanche matin. Mathym, fidèle à lui-même, tentait de la distraire en commentant tout ce qu'ils voyaient : la manière dont la lumière jouait sur les vitrines, l'odeur des boulangeries qui commençaient à ouvrir, le comportement étrange des pigeons qui semblaient mener une guerre secrète pour les miettes.

«Regarde celui-là,» dit-il en désignant un pigeon particulièrement bedonnant qui picorait des restes de croissant. «Il a

clairement gagné la bataille des glucides. Un vrai général de l'empire des graines.»

Rosemary esquissa un sourire, mais son esprit était ailleurs. Elle sentait le poids de la clé USB dans son sac, comme si elle transportait non pas un petit objet en plastique et métal, mais le destin d'un homme, la justice pour une jeune fille morte, la vérité qui allait briser le mensonge soigneusement construit.

Ils trouvèrent enfin ce qu'elle cherchait : un cybercafé encore ouvert malgré l'heure matinale, un endroit sombre et enfumé où quelques personnes solitaires consultaient des écrans bleutés. L'endroit sentait le vieux café, la poussière d'ordinateur et une vague odeur de désespoir.

«Je vais faire le guet,» murmura Mathym en restant près de la porte, prenant une posture décontractée qui dissimulait mal sa vigilance aiguë.

Rosemary s'installa à un ordinateur dans un coin, payant une demi-heure de connexion avec des pièces qu'elle avait prélevées dans son porte-monnaie. Ses doigts tremblaient légèrement lorsqu'elle inséra la clé USB dans le port. L'ordinateur émit un petit bourdonnement, puis l'icône du périphérique apparut à l'écran.

Elle ouvrit un service de messagerie anonyme, ses doigts survolant le clavier avec une hésitation qu'elle détestait en elle-

même. Puis elle commença à taper, ses mots apparaissant sur l'écran comme des aveux, des accusations, une vérité qui allait changer des vies.

À qui de droit,

Ci-joint des preuves vidéo du meurtre de Lila Morgan par son père, Thomas Morgan. Les enregistrements proviennent du système de sécurité de leur maison au 43 rue des Rosiers. La scène a été mise en scène pour ressembler à un accident, mais la vérité est sur ces images.

Je ne peux pas me révéler pour des raisons de sécurité. Mais s'il vous plaît, utilisez ces preuves pour faire justice. Lila mérite que la vérité soit connue.

Un témoin anonyme.

Elle relut le message plusieurs fois, chaque mot lui semblant à la fois inadéquat et trop lourd. Puis, prenant une profonde inspiration, elle joignit les fichiers vidéo et appuya sur "Envoyer".

Il y eut un moment de suspense, la barre de progression qui avançait lentement, le bourdonnement de l'ordinateur, le battement de son cœur qui semblait remplir l'espace entre ses oreilles. Puis un message apparut: *Message envoyé.*

«C'est fait,» murmura-t-elle, et les mots semblaient à la fois un soulagement et une condamnation.

Elle retira la clé USB, l'enveloppa dans un mouchoir en papier, et la glissa dans son sac. Puis elle se leva, ses jambes un peu tremblantes, et rejoignit Mathym à la porte. «Bien joué,» dit-il doucement, posant une main sur son épaule. «Maintenant, on va voir ce que la justice humaine, cette institution si imparfaite, si lente, mais parfois étonnamment efficace, fera de tout ça.»

Ils quittèrent le cybercafé, émergeant dans la lumière du matin qui semblait maintenant plus vive, plus crue. Rosemary cligna des yeux, comme si elle sortait d'une longue période dans l'obscurité. La tension commençait à retomber, laissant place à une étrange sensation de vide, comme si elle venait de franchir un seuil et qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière.

«Et maintenant?» demanda-t-elle alors qu'ils se dirigeaient vers le parc.

«Maintenant, nous attendons,» répondit Mathym. «Nous observons. Nous voyons si ta confiance dans l'humanité est justifiée.»

Ils atteignirent le parc municipal, le même où ils s'étaient assis la nuit précédente après leur expédition. La lumière du matin transformait l'endroit, chassant les ombres nocturnes, révélant les détails que la nuit

avait masqués: les bancs de bois usés, le vieux chêne aux branches tordues, les feuilles mortes qui formaient un tapis doré sur les allées. Et c'est là, près du vieux chêne, qu'ils la virent.

Lila.

Le fantôme de la jeune fille se tenait là, immobile, ses pieds à peine effleurant le sol couvert de feuilles. La lumière du matin la traversait, créant un effet étrange—elle semblait à la fois solide et transparente, réelle et illusion. Son visage n'était plus empreint de la terreur et de la rage de la veille; à la place, il y avait une expression de paix mélancolique, une résignation douce.

Rosemary s'approcha lentement, sentant le froid qui émanait de la forme spectrale augmenter avec chaque pas. «Lila?»

Le fantôme tourna son visage vers elle, et un sourire triste se dessina sur ses lèvres. «Vous l'avez fait, n'est-ce pas? Vous avez envoyé les preuves.»

Rosemary hocha la tête. «Oui. À la police. De manière anonyme.»

«Merci,» murmura Lila, et le mot semblait porter tout le poids de sa gratitude, de son soulagement, de sa libération imminente.

«Je... je le sens déjà. Quelque chose change. Quelque chose se défait.»

Mathym s'approcha à son tour, s'appuyant contre le tronc du chêne. Il observait le

fantôme avec une expression que Rosemary n'avait jamais vue auparavant, un mélange de curiosité scientifique et d'une compassion presque humaine.

«Et maintenant?» demanda-t-il, sa voix plus douce que d'habitude. «Maintenant que la vérité va éclater, que vas-tu faire?»

Lila regarda autour d'elle, son regard balayant le parc, la ville au-delà, le ciel bleu pâle au-dessus. «Je pense que je peux partir maintenant,» dit-elle, et il y avait dans sa voix une note d'émerveillement, comme si elle découvrait une vérité fondamentale. «Je ne suis plus... attachée. Plus enchaînée par le besoin de justice, par la colère, par la peur.»

Rosemary sentit une vague de tristesse la traverser, une tristesse complexe, faite de compassion pour cette jeune fille, de soulagement qu'elle puisse enfin trouver la paix, mais aussi d'une étrange nostalgie pour cette connexion improbable qu'elles avaient partagée.

«Est-ce que... est-ce que ça fait mal?» demanda-t-elle timidement, se souvenant de ses propres pensées sombres, de ces nuits où elle avait envisagé de tout abandonner, de rejoindre ses parents dans le néant.

Lila secoua la tête, et son sourire s'élargit légèrement, perdant un peu de sa tristesse. «Non. Pas du tout. C'est comme... comme

se souvenir qu'on peut respirer après avoir retenu son souffle très longtemps. C'est comme lâcher un poids qu'on portait sans même s'en rendre compte.»

Elle fit une pause, son regard se fixant sur Rosemary. «Merci,» répéta-t-elle. «Pour avoir vu. Pour avoir écouté. Pour avoir agi.» Mathym se redressa, s'approchant. «Tu as eu une vie difficile, petit fantôme,» dit-il, et sa voix avait une gravité inhabituelle. «Une fin injuste. Mais sache ceci : d'une certaine manière, tu as gagné. Tu as refusé de laisser le mensonge triompher. Tu as trouvé quelqu'un pour porter ta vérité. Et cette vérité, comme toutes les vérités importantes, va maintenant vivre sa propre vie.»

Lila hocha la tête, et Rosemary vit ses contours commencer à devenir flous, à perdre leur définition. «Je suis prête maintenant,» murmura-t-elle. «Je pense que ma mère m'attend. Je la sens parfois, très loin, mais elle m'appelle.»

Elle tendit une main, une main qui commençait déjà à se dissiper en brume, vers Rosemary. «Prends soin de toi. Et... merci d'être mon amie, même si c'était pour un si court moment.»

Rosemary sentit les larmes couler sur ses joues, chaudes et salées. «Au revoir, Lila. Repose en paix.»

Le fantôme sourit une dernière fois, puis commença à se dissiper véritablement, non pas comme une image qui s'efface, mais comme de la brume emportée par une brise douce. Ses contours devinrent de plus en plus flous, sa substance de plus en plus légère, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une légère vibration dans l'air, un dernier écho de froid, puis... rien.

Rosemary resta là, immobile, les larmes coulant librement maintenant. Elle ne savait pas exactement pourquoi elle pleurait : pour Lila, pour elle-même, pour toutes les injustices du monde, pour la beauté étrange de cette libération.

Mathym posa une main sur son épaule, la ramenant doucement à la réalité. «Elle est en paix maintenant,» murmura-t-il. «Tu lui as donné ce qu'elle cherchait: non pas la vengeance, mais la justice. La vérité. La possibilité de partir.»

Rosemary hocha la tête, essuyant ses larmes du revers de la main. «Je sais. C'est juste...»

«C'est juste que la mort est toujours triste, même quand elle est une libération,» acheva Mathym pour elle. «Même nous, les démons, le savons. La mort est la fin d'une histoire, et toute fin porte en elle une mélancolie.»

Ils restèrent un moment en silence, contemplant l'endroit où Lila s'était tenue.

Puis Mathym, fidèle à lui-même, brisa la gravité du moment en se tournant vers elle avec un sourire en coin qui ne parvenait pas tout à fait à masquer l'émotion dans ses yeux rouges.

«Et maintenant, que dirais-tu d'une bonne dose de sucreries pour célébrer ta première mission réussie de justicière ?» lança-t-il avec une lueur espiègle retrouvée dans les yeux. «Je connais une boutique qui vend des bonbons en forme de crânes. Ironique, non?»

Rosemary éclata de rire, un rire qui était à moitié un sanglot, à moitié une libération.

«Tu ne penses vraiment qu'à ça, n'est-ce pas?»

Mathym haussa les épaules avec une élégance théâtrale. «Je suis un démon avec des goûts simples, ma chère. La justice, la vérité, les fantômes qui trouvent la paix... tout ça, c'est bien. Mais les bonbons acidulés? C'est l'essence même de la joie.»

Ils quittèrent le parc ensemble, leurs pas se dirigeant vers la confiserie qu'il avait mentionnée. Et tandis qu'ils marchaient côte à côte dans la lumière dorée du matin, Rosemary réalisait quelque chose d'important. Mathym, malgré sa nature démoniaque, malgré ses yeux rouges et ses pouvoirs obscurs, était devenu bien plus qu'un simple allié. Il était devenu un ami, le premier véritable ami qu'elle n'ait jamais eu.

Celui qui l'avait protégée, qui l'avait aidée à trouver sa force, qui se tenait avec elle dans les ténèbres comme dans la lumière.

Et elle, Rosemary Reed, la jeune femme solitaire au bandeau noir, avait découvert en elle-même une capacité qu'elle n'aurait jamais soupçonnée: celle d'aider les autres, de faire la différence, de porter la vérité même quand elle était lourde à porter.

Alors qu'ils entraient dans la confiserie, un endroit minuscule rempli de bocaux de bonbons multicolores qui brillaient comme des gemmes, Rosemary sentit, pour la première fois depuis la mort de ses parents, qu'elle était réellement vivante. Non pas simplement en vie, mais vivante, engagée, connectée, faisant partie de quelque chose de plus grand qu'elle-même.

Et elle savait, avec une certitude profonde et tranquille, que ce n'était que le début.

Chapitre 7 :

Le crépitement familial de la télévision, un bruit de fond granuleux et chuintant qui rappelait les orages lointains, résonnait doucement dans le sanctuaire du grenier de Rosemary, remplissant l'espace encombré d'une lumière vacillante qui dansait sur les murs recouverts de dessins comme des ombres projetées d'un autre monde. Assise sur le vieux canapé en velours usé, un meuble dont les ressorts fatigués s'étaient formés à la silhouette de son grand-père puis à la sienne, Rosemary observait l'écran cathodique avec une concentration silencieuse et intense. Ses jambes étaient repliées sous elle, ses bras enroulés autour d'un coussin brodé qu'elle serrait contre sa poitrine comme un bouclier contre les nouvelles du monde extérieur.

À ses côtés, Mathym se prélassait avec la désinvolture étudiée d'un félin de salon, bien que ses yeux rouges, ces globes de braises incandescentes qui semblaient absorber plutôt que refléter la lumière bleutée du téléviseur, trahissaient une vigilance aiguë. Il tenait une canette de soda qu'il faisait tourner lentement entre ses doigts longs et élégants, écoutant le sifflement des bulles comme s'il s'agissait d'une symphonie secrète.

«La télévision est une invention curieuse,» murmura-t-il sans quitter l'écran des yeux. «Une fenêtre sur le monde, mais une fenêtre déformante, qui ne montre que ce qu'on veut bien y projeter. Une vérité de seconde main, filtrée, édulcorée.»

Rosemary ne répondit pas tout de suite, son regard fixé sur le visage du présentateur, un homme aux traits lisses et impersonnels, aux cheveux parfaitement coiffés, aux dents d'une blancheur artificielle qui brillaient sous les projecteurs. Il parlait d'une voix mesurée, contrôlée, comme si chaque mot avait été pesé, mesuré, approuvé avant d'être prononcé.

Puis les images changèrent, et le sujet d'actualité fit naître un sourire satisfait, un vrai sourire, chaleureux et profond, sur le visage de Rosemary. Sur l'écran, un autre journaliste, en costume sombre qui semblait absorber la lumière, rapportait la dernière évolution dans l'affaire qui avait occupé leurs pensées et leurs actions depuis des jours.

«Nous revenons sur l'affaire du meurtre de la jeune Lila Morgan,» disait le journaliste, et le nom, prononcé à voix haute dans ce grenier silencieux, sembla résonner avec un poids particulier. «Une tournure inattendue s'est produite ce matin avec l'arrestation de Thomas Morgan, le père de la victime,

jusqu'alors considéré comme une victime de cette tragédie familiale.»

L'écran montrait des images floues, prises à distance, un homme aux épaules voûtées, les mains menottées derrière le dos, escorté par deux policiers vers une voiture banalisée. Son visage était caché, mais sa posture disait tout: la défaite, la honte, la fin d'un mensonge qui avait trop duré.

«La police a indiqué avoir reçu hier des preuves accablantes sous la forme d'une clé USB anonyme contenant des enregistrements vidéo de l'intérieur de la résidence des Morgan,» continuait le journaliste. «Ces enregistrements, qui semblent authentiques, montreraient Thomas Morgan en train d'assassiner sa fille avant de mettre en scène ce qui devait passer pour un accident domestique.»

Rosemary sentit un soulagement profond, presque physique, l'envahir, une sensation qui partit du centre de sa poitrine pour se répandre dans tout son corps, desserrant des muscles qu'elle n'avait même pas réalisé être tendus. Elle avait retenu son souffle sans le savoir, et maintenant elle l'expira lentement, laissant échapper un soupir qui semblait porter avec lui le poids de ces derniers jours.

«Le suspect, qui avait jusqu'à présent nié toute implication dans la mort de sa fille, a été placé en garde à vue et sera présenté à

un juge dans les prochaines heures,» concluait le journaliste alors que les images de la maison bleue défilaient en arrière-plan. «La police a refusé de commenter davantage l'affaire en cours d'enquête, mais des sources proches du dossier indiquent que les preuves sont considérées comme solides et accablantes.»

Mathym leva sa canette dans un geste de célébration silencieuse, le métal froid brillant faiblement dans la lumière vacillante. «Eh bien, mission accomplie, ma chère Rosemary,» dit-il, et sa voix était douce, presque tendre. «Qu'est-ce qu'on dit? Tu es une justicière maintenant. Une héroïne des ombres.»

Rosemary rougit légèrement, une réaction qu'elle avait presque oubliée, cette chaleur qui montait à ses joues, ce signe d'une émotion trop vive pour être contenue. «Je n'ai fait que ce qui était juste,» murmura-t-elle, détournant les yeux de l'écran. «Ce n'est pas de l'héroïsme. C'est... de l'humanité.»

Mathym haussa les épaules avec une élégance théâtrale, faisant tourner la canette entre ses doigts. «Parfois, c'est tout ce qui est nécessaire pour être une héroïne. Faire ce qui est juste quand personne d'autre ne le fait. Voir ce qui est invisible pour les autres. Agir quand on pourrait se cacher.» Il fit une pause, ses yeux rouges se

posant sur elle avec une intensité qui la fit frissonner. «C'est plus que la plupart des humains ne font jamais.»

Ils continuèrent à regarder les informations, la lumière bleutée du téléviseur projetant leurs ombres agrandies et déformées sur les murs du grenier. Mais la légèreté du moment, ce soulagement partagé, cette satisfaction d'avoir fait la différence, s'évanouit rapidement lorsque le reportage suivant s'enchaîna.

Les images changèrent pour montrer un bâtiment scolaire imposant et sinistre, entouré de voitures de police dont les gyrophares bleus et rouges tournaient silencieusement, projetant des lumières fugaces sur les murs de brique. Des bandes de plastique jaune, avec les mots "SCÈNE DE CRIME - NE PAS FRANCHIR" imprimés en noir, délimitaient une zone autour de l'entrée principale. Le visage du journaliste, un visage différent, plus jeune, avec des traits tirés par la fatigue, devint grave, ses sourcils se fronçant dans une expression de préoccupation professionnelle.

«Et d'autres nouvelles,» commença-t-il, et sa voix avait pris un ton plus bas, plus solennel, «la police reste sans réponse face aux récentes disparitions inquiétantes qui touchent le collège Sainte-Marie et ses environs. Depuis maintenant trois mois, quatre adolescents, deux garçons et deux

filles, ont disparu dans des circonstances que les autorités qualifient de "mystérieuses et troublantes".»

Rosemary sentit un frisson parcourir son échine, une sensation froide qui monta le long de sa colonne vertébrale comme une vipère se réveillant. Son regard se fixa sur l'écran, où défilait maintenant une série de photographies: des visages jeunes, souriants, pleins de vie, qui contrastaient cruellement avec la gravité du sujet.

«Les autorités n'ont trouvé aucun indice l,» continuait le journaliste, «et la communauté locale est de plus en plus inquiète. Des patrouilles supplémentaires ont été mises en place, et les parents sont encouragés à accompagner leurs enfants jusqu'à l'école. Mais malgré ces mesures, l'angoisse grandit.»

La caméra fit un zoom sur un groupe de parents rassemblés devant le collège, leurs visages marqués par la peur, la colère, l'impuissance. Puis l'image changea à nouveau pour montrer un homme d'âge moyen, le visage creusé, tenant une photographie d'une jeune fille.

«Des rumeurs circulent parmi les habitants,» reprit le journaliste hors champ, «évoquant la présence d'une créature mystérieuse dans les bois environnants. Certains parlent même... d'un loup-garou.»

À ce mot, "loup-garou", Rosemary se redressa brusquement sur le canapé, le coussin qu'elle serrait tombant sur le sol avec un bruit sourd. Son cœur, qui s'était calmé après le reportage sur l'affaire Morgan, se remit à battre plus vite, plus fort, comme un tambour affolé.

«Un loup-garou?» répéta-t-elle, et sa voix était un souffle, à peine audible au-dessus du crépitement de la télévision. «C'est... c'est sérieux, ça?»

Mathym, qui avait observé le reportage avec une expression d'intérêt croissant, éclata de rire doux, mélodieux, qui contrastait étrangement avec la gravité des images.

«Oh, ma chère Rosemary, tu es absolument adorable quand tu es inquiète. Tes yeux s'écarquillent, ta respiration s'accélère, et tu as cette petite ride entre les sourcils...»

Elle lui lança un regard noir. «Ce n'est pas drôle, Mathym. Des enfants disparaissent. On parle de... de monstres.»

Le démon se calma, bien qu'un sourire taquin demeurait sur ses lèvres minces.

«D'accord, d'accord. Pour répondre sérieusement à ta question: oui, les loup-garous existent. Bien sûr qu'ils existent.» Il fit une pause, prenant une gorgée de soda avant de continuer. «Ce sont des créatures assez fascinantes, vraiment. Ni tout à fait humaines, ni tout à fait animales. Une fusion de deux natures qui se détestent

mutuellement. Ils sont liés à la lune, c'est vrai, mais aussi à des émotions très humaines: la rage, la peur, le désir de vengeance...»

Rosemary se mordilla la lèvre inférieure, une habitude nerveuse qu'elle avait développée dans l'enfance et qu'elle n'avait jamais perdue. Ses yeux étaient toujours fixés sur l'écran où défilaient maintenant des images des bois entourant le collège, des arbres sombres, des sentiers étroits, des ombres profondes qui semblaient cacher des secrets.

«Et... tu penses que ça pourrait vraiment être un loup-garou derrière ces disparitions?» demanda-t-elle, sa voix plus ferme maintenant.

Mathym sembla réfléchir, ses yeux rouges se voilant légèrement comme s'il regardait au-delà des murs du grenier, au-delà même de la ville, vers quelque chose que seul lui pouvait percevoir. «L'odeur de la peur est forte dans ce reportage,» murmura-t-il. «Et pas seulement la peur humaine. Il y a autre chose... une trace, une empreinte. Quelque chose de sauvage. D'ancien.»

Il se tourna vers elle, et son sourire joueur s'élargit, montrant juste assez de dents pour rappeler sa propre nature non humaine.

«Qui sait? Ça pourrait être amusant d'aller voir, non? Un peu d'aventure après cette

affaire résolue. Une distraction. Une... enquête.»

Rosemary hésita, ses doigts se tordant dans les franges du coussin qu'elle avait ramassé. Elle regardait Mathym, cet être des ténèbres qui était devenu son ami, son protecteur, son guide dans ce monde étrange où les fantômes existaient et où la justice pouvait être rendue par des mains impures. Elle savait que si elle le laissait partir seul, s'il décidait d'explorer cette piste du loup-garou, il le ferait, avec ou sans elle.

Mais ce n'était pas la seule raison de son hésitation. Au fond d'elle-même, dans un endroit qu'elle n'osait pas trop explorer, une partie d'elle était curieuse. Après avoir vu un fantôme, après avoir fait un pacte avec un démon, après avoir déjoué un meurtrier...

L'idée d'un loup-garou n'était plus si invraisemblable. Et cette idée, aussi terrifiante fût-elle, était aussi excitante. Elle représentait un monde plus vaste, plus étrange, plus dangereux que celui qu'elle avait connu, un monde où elle n'était plus une spectatrice, mais une participante.

«D'accord,» dit-elle finalement, et le mot sembla l'engager bien au-delà de ce qu'elle avait anticipé. «Allons voir ce qu'il en est.»

Mathym éclata de nouveau de rire, mais cette fois, c'était un rire de satisfaction pure, d'excitation anticipée. «Je savais que tu ne me laisserais pas m'amuser tout seul. Après

tout, qu'est-ce qu'une enquête sur un loup-garou sans une humaine curieuse et courageuse pour l'accompagner?»

Ils quittèrent le grenier peu après, alors que la nuit s'installait complètement sur la ville, drapant les rues dans un manteau de velours noir parsemé des lumières orangées des réverbères. Mathym prit soin de masquer leurs intentions avec son attitude désinvolte habituelle, sifflotant un air qui n'appartenait à aucune musique humaine, faisant tourner ses clés autour de son doigt avec une dextérité inquiétante. Rosemary, elle, essayait de se convaincre qu'elle faisait le bon choix, que cette curiosité n'était pas de la folie, que cette envie d'aventure n'était pas un suicide.

Ils prirent un bus en direction du quartier du collège Sainte-Marie, un véhicule presque vide à cette heure, avec seulement quelques passagers solitaires qui regardaient par les fenêtres avec des yeux vides, perdus dans leurs propres pensées. Rosemary regarda par la vitre, observant la ville défiler, les maisons qui devenaient plus grandes, plus anciennes, les arbres qui se faisaient plus nombreux, les rues qui se vidaient progressivement de leur vie diurne.

Quand ils descendirent du bus, la nuit était complètement installée, et le quartier

semblait avoir retenu son souffle. Les rares lampadaires, des modèles anciens avec des globes de verre dépoli, projetaient des cercles de lumière jaunâtre qui semblaient attirer plutôt que repousser les ombres. Les maisons, de style victorien pour la plupart, se dressaient comme des sentinelles silencieuses, leurs fenêtres sombres semblant observer leur passage.

Le collègue lui-même apparut au bout de la rue, une silhouette imposante et austère en pierre grise, avec des tours pointues qui se découpaient contre le ciel nocturne.

L'architecture était gothique, presque ecclésiastique, avec des arches en ogive et des gargouilles usées par le temps qui semblaient surveiller les terrains en contrebas. Des bandes de plastique jaune de la police flottaient encore dans la brise nocturne, attachées à des piquets plantés dans le sol, créant un périmètre sinistre autour de l'entrée principale.

«Atmosphérique,» commenta Mathym en observant le bâtiment, ses yeux rouges brillant d'un éclat intéressé. «Les humains aiment tellement construire des lieux qui ressemblent à des prisons ou des églises pour éduquer leurs jeunes. C'est révélateur, tu ne trouves pas?»

Rosemary ne répondit pas, ses yeux scrutant les alentours. Elle vit des mouvements dans l'ombre, des patrouilles

de police, leurs torches balayant le sol par intermittence, projetant des faisceaux de lumière qui semblaient trop faibles pour percer véritablement l'obscurité.

«Tu penses qu'on trouvera quelque chose ici?» murmura-t-elle, serrant son manteau plus étroitement autour d'elle. La nuit était plus froide qu'elle ne l'avait anticipé, avec une humidité qui semblait pénétrer les os. Mathym sourit, cet éclat malicieux dans ses yeux qui signifiait généralement qu'il savait quelque chose qu'elle ignorait. «Je ne sais pas, mais on va bien s'amuser à chercher. L'aventure, Rosemary, c'est comme la vérité: souvent, on ne sait pas ce qu'on va trouver, mais on sait qu'il faut chercher.» Ils contournèrent le collège, se glissant entre les buissons et les arbres avec une discrétion que Rosemary n'aurait pas crue possible. Mathym, avec son aisance surnaturelle, se déplaçait comme une ombre, ses pas ne faisaient aucun bruit, sa silhouette semblait se fondre avec les ténèbres, devenir une partie de la nuit elle-même. Il guidait Rosemary à travers les recoins sombres du terrain, évitant les zones éclairées, contournant les patrouilles avec une précision qui aurait été impressionnante si elle n'avait pas été aussi inquiétante.

Ils s'arrêtèrent près d'un petit bosquet à l'arrière du collège, là où la lumière des

réverbères n'atteignait pas et où la police ne semblait pas avoir encore fouillé. Les arbres ici étaient plus anciens, plus épais, leurs branches entrelacées formant une canopée qui bloquait une grande partie de la lumière de la lune.

«Il y a une odeur ici,» murmura Mathym en fronçant le nez, ses narines dilatées.

«Quelque chose de sauvage. De primitif. Une odeur de sang séché et de terre remuée.»

Rosemary fronça les sourcils, inhalant profondément. Elle ne sentait que l'odeur humide de la terre, des feuilles pourries, et cette senteur métallique de l'air nocturne.

«Tu sens ça?» demanda-t-elle, se demandant si son propre odorat n'était pas assez développé pour percevoir quoi que ce soit d'anormal, ou si c'était un autre des sens démoniaques de Mathym.

«Oh oui,» répondit-il en souriant, et cette fois, il dévoila brièvement ses crocs, ces dents pointues et blanches qui rappelaient qu'il n'était pas humain. «C'est subtil, mais c'est là. Et ça ne sent pas l'humain. Pas entièrement.» Il fit une pause, fermant les yeux comme pour mieux concentrer son attention. «C'est une odeur de confusion. De douleur. De quelque chose qui est déchiré entre deux natures.»

Ils continuèrent à avancer, Mathym menant la marche avec une détermination étrange,

presque féroce. Rosemary le suivait, ses propres pas prudents, ses sens en alerte. Le sol sous leurs pieds était couvert d'un tapis de feuilles mortes qui étouffait leurs pas, mais aussi d'objets cachés, des branches cassées, des pierres, des débris laissés par des générations d'élèves.

Soudain, Rosemary trébucha sur quelque chose d'enfoui dans le sol. Elle étouffa un cri, se rattrapant de justesse contre le tronc d'un arbre. Puis elle se pencha, écartant les feuilles mortes avec des mains tremblantes. Ce qu'elle découvrit lui fit monter une vague de nausée, un goût amer dans la bouche. C'était un morceau de tissu, de la flanelle bleue, le genre de chemise que portaient les uniformes scolaires. Il était déchiré, comme si des griffes ou des dents l'avaient lacéré, et taché de brun rouille à plusieurs endroits. Du sang. Du sang séché.

«Mathym...» commença-t-elle, mais le démon l'interrompit en posant une main rassurante sur son épaule. Son toucher était chaud, réel, un point d'ancrage dans cette réalité devenue soudain trop tangible, trop violente.

«Calme-toi,» murmura-t-il, et sa voix était douce, presque hypnotique. «Respire. C'est juste un morceau de tissu. Un indice. Une confirmation qu'on est sur la bonne piste.» Il prit le morceau de chemise de ses mains, le portant à son nez. Il inspira

profondément, ses yeux rouges se fermant à moitié. «Jeune. Masculin. Effrayé. Et... autre chose. Une odeur animale. Canine. Mais pas tout à fait chien.»

Il laissa tomber le tissu, reprenant sa progression. Rosemary le suivit, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Ils suivirent la trace de l'odeur, ou du moins, Mathym la suivait, car Rosemary ne percevait toujours rien d'inhabituel, plus profondément dans les bois, s'éloignant du collège, s'enfonçant dans une zone plus sauvage, moins fréquentée.

Finalement, ils arrivèrent à une petite clairière cachée, un endroit où les arbres s'écartaient pour laisser passer la lumière de la lune qui était maintenant presque pleine. La clairière était baignée d'une lumière argentée, pâle et froide, qui transformait tout en nuances de gris et de bleu. Et au milieu de cette lumière lunaire, une scène se déroulait, une scène qui sembla à Rosemary sortir tout droit d'un cauchemar.

Un jeune garçon, il ne devait pas avoir plus de quatorze ou quinze ans, était agenouillé sur le sol, ses vêtements en lambeaux, ses mains nues couvertes de terre et de sang. Il creusait frénétiquement la terre avec ses doigts, comme un animal cherchant à s'enterrer, ou à déterrer quelque chose. Ses mouvements étaient saccadés, désespérés,

et sur son visage juvénile, encore arrondi par l'enfance mais déjà marqué par quelque chose de plus ancien, se lisait une expression de rage pure, désespérée, presque suicidaire.

«C'est lui,» murmura Mathym, et dans sa voix, il y avait une note de reconnaissance, de compréhension. «Le loup-garou. Ou plutôt, celui qui le devient. Celui qui lutte contre la transformation.»

Rosemary regarda le garçon, et une vague de tristesse profonde, presque maternelle, l'envahit. Il n'avait pas l'air d'un monstre. Il avait l'air d'un enfant perdu, terrifié, en colère. D'un enfant qui faisait quelque chose d'horrible parce qu'il ne savait pas comment faire autrement.

«Pourquoi est-ce qu'il fait ça?» demanda-t-elle à Mathym, à voix basse, comme si parler plus fort risquait de briser la scène, de révéler leur présence.

Le démon observa la scène avec un mélange de curiosité clinique et d'une compassion qui surprit Rosemary. «Vengeance, je suppose.

Ou peur. Ou les deux.» Il fit une pause.

«Regarde ses mains. Il ne creuse pas pour enterrer quelque chose. Il creuse pour... trouver quelque chose. Pour atteindre quelque chose.»

Soudain, le garçon s'arrêta de creuser. Ses mains, ensanglantées et terreuses, se figèrent au-dessus du trou qu'il avait creusé.

Puis il leva la tête vers le ciel, vers la lune presque pleine qui brillait comme un œil argenté au-dessus de la clairière.

Et la transformation commença.

Ce ne fut pas le changement lent, progressif, des films d'horreur. Ce fut quelque chose de plus violent, plus immédiat, plus vrai. Le corps du garçon se mit à se déformer, ses os craquant dans un son horrible et sec qui résonna dans le silence de la clairière. Sa peau sembla bouillonner, se déchirer, se recouvrir de poils épais et gris qui poussaient à vue d'œil. Son visage s'allongea, sa mâchoire s'étira, ses dents se transformèrent en crocs.

En quelques secondes à peine, quelques secondes pendant lesquelles Rosemary resta figée, les yeux écarquillés, incapable de détourner le regard, un loup-garou se tenait là où le garçon était agenouillé. Une créature massive, imposante, avec une musculature qui semblait défier les lois de la biologie. Ses yeux, qui avaient été humains, étaient maintenant d'un jaune brillant, inhumain, remplis d'une intelligence bestiale et d'une fureur primitive.

La créature leva la tête et hurla, un son qui n'était ni tout à fait humain, ni tout à fait animal, mais quelque chose d'entre les deux, quelque chose d'ancien et de terrifiant. Le hurlement traversa la clairière,

traversa les bois, sembla vibrer dans l'air même.

Rosemary sentit son cœur battre à tout rompre, un rythme frénétique et affolé qui menaçait de lui faire perdre connaissance. Sa main chercha instinctivement celle de Mathym, trouvant sa chaleur, sa solidité. «Qu'est-ce qu'on fait?» demanda-t-elle, et sa voix était un souffle, un murmure à peine audible.

Mathym sembla réfléchir une seconde, pendant laquelle le loup-garou tourna son regard jaune vers eux, ses narines frémissant, flairant leur présence. Puis le démon sourit, révélant ses propres crocs. «On le maîtrise,» dit-il simplement. «Et on essaie de lui parler. Parce que sous la bête, il y a toujours l'enfant. Et l'enfant a toujours une histoire à raconter.»

Avant que Rosemary n'ait eu le temps de protester, de suggérer une autre approche, une approche plus prudente, plus raisonnable, Mathym s'élança. Il traversa la clairière avec une vitesse surnaturelle, une agilité qui défiait les lois de la physique humaine, devenant une flèche noire dans la lumière lunaire.

Le loup-garou grogna, un son profond et guttural qui semblait venir des entrailles de la terre, et se jeta sur Mathym avec une fureur incontrôlable. Les deux créatures, l'une démoniaque, l'autre lycanthrope, se

heurtèrent avec une force brutale, un choc qui fit trembler le sol sous les pieds de Rosemary.

Elle resta figée un instant, les yeux écarquillés devant cette scène de combat primitif, cette danse de violence sous la lune. Puis elle réalisa qu'elle ne pouvait pas rester là, passive, spectatrice. Elle devait agir. Mais comment? Que pouvait-elle faire, elle, une simple humaine, face à de telles créatures?

Chapitre 8 :

Rosemary, le souffle court et rauque comme celui d'un animal traqué, continuait de courir en cercles autour de la clairière, ses pieds écrasant les feuilles mortes avec un bruissement qui semblait terriblement vulnérable face aux sons du combat qui résonnaient autour d'elle. La lune, presque pleine, suspendue dans le ciel nocturne comme un œil aveugle et argenté, inondait la scène d'une lumière pâle et froide qui transformait chaque mouvement en une danse d'ombres grotesques. Ses poumons brûlaient, ses jambes étaient lourdes, et son cœur—ce tambour affolé dans sa cage d'os—battait avec une frénésie qui menaçait de lui faire perdre conscience.

Les bruits du combat étaient une symphonie primitive, violente: les grognements gutturaux et féroces du loup-garou, semblables au grondement d'un tonnerre souterrain, se mêlaient aux rires désinvoltes et mélodieux de Mathym. Le démon, dans cette confrontation, semblait être dans son élément—non pas le combattant frénétique, mais le danseur gracieux dans un ballet de mort. Il esquivait les assauts du loup-garou avec une habileté qui frisait l'impossible, ses mouvements fluides contrastant cruellement avec la brute force de la créature lycanthropique.

«Allez, allons, mon gros toutou!» lança Mathym d'une voix claire qui traversa le chaos du combat. «Tes attaques sont prévisibles comme les saisons! Un peu d'originalité, je t'en prie!»

Il évita de justesse une griffure qui fendit l'air avec un sifflement sinistre, les griffes du loup-garou manquant de quelques centimètres seulement son visage. La créature, enragée par ces provocations incessantes, redoubla de violence. Son corps massif se tendit comme un arc, chaque muscle saillant sous la fourrure grise, et il bondit avec une force qui fit trembler le sol sous les pieds de Rosemary.

Mais Mathym resta insaisissable. Il ne se contentait pas d'esquiver; il semblait anticiper chaque mouvement, deviner chaque intention. Il se déplaçait avec une rapidité qui laissait des traînées d'ombre derrière lui, comme si la réalité elle-même hésitait à enregistrer son passage. Le loup-garou grogna de frustration—un son profond, désespéré, qui parlait d'une rage ancienne et insatiable.

Pourtant, Rosemary, même dans son état de panique, pouvait voir ce que le démon tentait de cacher derrière ses railleries et son apparente désinvolture. Cette danse ne pouvait pas durer éternellement. Même pour un démon—même pour Mathym avec ses siècles d'existence et ses pouvoirs obscurs—

l'énergie n'était pas infinie. Chaque esquive, chaque mouvement, avait un coût. Et elle pouvait voir, dans l'éclat légèrement moins vif de ses yeux rouges, dans la tension presque imperceptible de ses épaules, que cette confrontation le fatiguait.

Elle devait agir. Elle devait trouver un moyen de stopper cette créature avant que la situation ne dégénère irrémédiablement, avant que l'un d'eux—ou pire, les deux—ne soit gravement blessé.

Et c'est alors qu'elle se souvint. Une conversation, quelques jours auparavant, dans la tranquillité du grenier, alors que la pluie frappait doucement contre la lucarne et que Salem ronronnait sur ses genoux. Ils avaient parlé des créatures surnaturelles, de leurs faiblesses, de leurs forces. Et Mathym avait mentionné les loups-garous.

«Ils sont des tragédies ambulantes,» avait-il dit, sa voix plus douce que d'habitude, presque mélancolique. «Des âmes déchirées entre deux natures qui se détestent. La lune les appelle, oui, mais c'est leur propre humanité qui les torture vraiment. Parce que même dans leur forme bestiale, même quand la rage les consume, une partie d'eux reste humain. Une petite voix qui crie dans la tempête.»

Il l'avait regardée alors, ses yeux rouges brillant d'une intelligence ancienne. «Et parfois—seulement parfois—si tu parles à

cette petite voix, si tu t'adresses à la part humaine plutôt qu'à la bête, tu peux les atteindre. Tu peux les calmer. Pas toujours. Mais parfois.»

Rassemblant tout son courage—un courage qu'elle n'avait jamais su posséder jusqu'à ce que Mathym entre dans sa vie—Rosemary s'approcha du combat. Ses mains tremblaient, ses doigts étaient glacés malgré la chaleur que dégageait la confrontation, mais son esprit était résolu, aiguïlé par l'urgence de la situation.

Elle s'arrêta à quelques mètres de la bête, qui continuait de s'acharner sur Mathym avec une fureur aveugle, ses griffes lacérant l'air, ses crocs brillant dans la lumière lunaire. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait exploser, que ses côtes allaient céder sous la pression. Mais elle prit une profonde inspiration—un souffle qui lui brûla les poumons—et cria :

«Arrête!»

Le mot résonna dans la clairière, plus fort qu'elle ne l'aurait cru possible, coupant net le bruit du combat. Le loup-garou s'immobilisa au milieu d'un mouvement, son corps massif tendu dans une posture d'attaque interrompue. Ses oreilles—des oreilles pointues, animales—se dressèrent, pivotant vers elle. Puis il se retourna lentement, ses muscles saillants bougeant

avec une grâce surprenante pour une créature si massive.

Ses yeux jaunes—ces yeux qui brillaient d'une lumière propre, sauvage—se fixèrent sur elle. Dans leur profondeur, Rosemary vit non seulement de la fureur, mais aussi de la confusion, de la surprise. Comme si personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Comme si personne n'avait jamais essayé. Mathym profita de cet instant de distraction pour se retirer, glissant hors de la portée des griffes avec une fluidité de serpent. Il revint à côté de Rosemary, son souffle légèrement plus rapide qu'à l'accoutumée, un mince filet de sang noir coulant d'une égratignure sur sa joue.

«Tu es sûre de ce que tu fais, Rosemary?» murmura-t-il, sans quitter le loup-garou des yeux, son corps restant tendu, prêt à intervenir à la milliseconde. «Parler à une bête enragée, c'est comme chuchoter à un ouragan. Ça n'écoute pas toujours.»

Rosemary hocha la tête, ses yeux restant fixés sur les yeux jaunes du loup-garou qui semblaient la percer, la voir jusqu'au fond de son âme. «Je... Je veux juste comprendre,» dit-elle, et cette fois, sa voix était plus ferme, plus claire. Elle s'adressait directement à la créature. «Pourquoi fais-tu ça? Pourquoi tuer?»

Le loup-garou émit un grognement bas, un son qui semblait venir des profondeurs de la

terre. Mais il ne bougea pas. Il resta là, immobile, comme si les mots de Rosemary avaient créé une bulle de silence autour de lui.

«Tu n'es pas obligé de continuer,» continua-t-elle, et maintenant sa voix était douce, presque maternelle, contrastant étrangement avec le cadre sauvage de la clairière et la nature bestiale de son interlocuteur. «Je sais que tu es en colère. Je vois la rage dans tes yeux. Mais tuer... tuer ne te ramènera rien. Ça ne remplira pas le vide. Ça n'apaisera pas la douleur.» Elle fit un pas en avant, lentement, prudemment. Mathym fit un mouvement pour la retenir, mais elle leva une main pour l'arrêter. «Qui es-tu vraiment?» demanda-t-elle au loup-garou. «Sous la fourrure, sous les griffes, sous la rage... qui es-tu?» La créature la fixa, et pendant un long moment, Rosemary crut que ses mots n'avaient eu aucun effet. Que la bête était trop loin, trop perdue dans sa fureur pour entendre, pour comprendre. Mais alors, quelque chose changea. Les traits monstrueux du loup-garou semblèrent vaciller, comme une image projetée sur de l'eau troublée. Ses yeux jaunes clignèrent, et pendant une fraction de seconde, Rosemary crut y voir autre chose—de la douleur, de la peur, de la reconnaissance. Ses griffes, qui étaient

enfoncées dans le sol comme des couteaux, se rétractèrent légèrement. Un gémissement—un son étrangement humain—s'échappa de sa gorge. «Tu... tu n'as pas à faire ça,» répéta Rosemary, insistant, sentant qu'elle touchait à quelque chose de fragile, de précieux. «Tu peux arrêter. Tu peux choisir.» Le loup-garou grogna de douleur, cette fois—une douleur qui semblait être plus psychique que physique. Son corps se mit à trembler, des convulsions le parcourant comme des vagues. La lutte était visible maintenant: la bête contre l'humain, la rage contre la raison, la nuit contre ce qui restait de jour en lui. Et lentement, avec une agonie qui était douloureuse à voir, la transformation commença à s'inverser. Ce ne fut pas rapide. Ce ne fut pas gracieux. Ce fut un processus violent, douloureux, comme si chaque cellule du corps de la créature résistait au changement. Les os craquèrent à nouveau, mais cette fois dans l'autre sens, avec des sons qui firent frissonner Rosemary. La fourrure sembla se rétracter dans la peau, les muscles se réarrangèrent avec des contractions spasmodiques, les traits du visage se remodelèrent avec une lenteur cruelle. Mathym observait la scène avec une intensité silencieuse, ses yeux rouges

brillant d'un éclat que Rosemary ne lui avait jamais vu—un mélange de fascination, de respect, et peut-être même d'une certaine admiration.

Finalement, après ce qui sembla une éternité, le loup-garou n'était plus. À sa place, agenouillé sur le sol de la clairière, haletant, épuisé, tremblant de tout son être, se trouvait un garçon. Il ne devait pas avoir plus de quatorze ou quinze ans, avec des cheveux bruns en désordre, un visage encore juvénile mais marqué par des épreuves trop grandes pour son âge, et des yeux... des yeux qui étaient redevenus humains, d'un brun ordinaire, mais remplis d'une douleur si profonde qu'elle semblait être une substance tangible.

Rosemary s'approcha prudemment, Mathym restant près d'elle, son corps toujours tendu, prêt à intervenir si la transformation recommençait. Mais le garçon semblait épuisé, vidé, incapable de redevenir la bête, du moins pour le moment.

Elle s'accroupit à côté de lui, gardant une distance respectueuse mais suffisamment proche pour qu'il sente sa présence.

«Comment t'appelles-tu?» demanda-t-elle doucement.

Le garçon leva les yeux vers elle, et dans son regard, elle vit la même chose qu'elle avait vue dans le miroir pendant des années: la solitude, la peur, la honte.

«Lucas,» murmura-t-il, sa voix rauque, usée, comme s'il n'avait pas parlé depuis très longtemps. «Je m'appelle Lucas.»
«Pourquoi, Lucas?» demanda Rosemary, et sa propre voix tremblait légèrement maintenant, chargée d'une empathie qu'elle ne pouvait réprimer. «Pourquoi as-tu fait ça? Pourquoi as-tu tué?»

Les larmes—de vraies larmes humaines—se mirent à couler sur les joues de Lucas.

«Ils... ils m'ont fait du mal,» dit-il entre deux sanglots qui le secouaient tout entier. «Les garçons du collège... ils se moquaient de moi. Parce que j'étais petit. Parce que j'étais timide. Parce que mon père... mon père nous a quittés.»

Il serra ses poings, ses jointures blanchissant. «Et puis... et puis ça a empiré. Ils ont commencé à me frapper. À me voler. À m'enfermer dans les placards. Et un jour... un jour, j'ai découvert ce que j'étais. Ce que je pouvais devenir.»

Il leva les yeux vers la lune, et dans son regard, il y avait une haine si pure, si intense, que Rosemary en eut le souffle coupé. «La première fois, c'était un accident. Je ne voulais pas... je ne savais pas ce qui se passait. Mais après...» Il ferma les yeux, comme pour chasser des images trop horribles pour être regardées en face. «Après, j'ai compris. J'ai compris que je pouvais leur faire mal, à eux aussi. Que je

pouvais leur faire peur. Qu'ils pouvaient souffrir comme j'avais souffert.»

Rosemary sentit son cœur se serrer, une douleur physique dans sa poitrine. Elle connaissait trop bien cette sensation—cette rage impuissante, ce désir de vengeance, cette conviction que faire mal aux autres pourrait soulager sa propre douleur. Elle l'avait ressentie, ces nuits où elle avait envisagé de se venger d'Alice et de ses amies, où elle avait imaginé leur faire peur, leur faire mal.

«Je comprends,» dit-elle doucement, et les mots étaient vrais, profondément vrais. «Je comprends la colère. La douleur. Le désir de... de rendre la pareille.»

Lucas la regarda, surpris, comme s'il ne s'attendait pas à cette compréhension, à cette empathie.

«Mais tuer, Lucas...» continua-t-elle, et maintenant sa voix était ferme, claire, comme celle d'une adulte parlant à un enfant perdu. «Tuer ne te soulagera jamais. Ça ne fait qu'ajouter à la douleur. Ta douleur, et celle des autres. Ça crée un cercle... un cercle de violence qui ne s'arrête jamais.»

Le garçon éclata en sanglots, de vrais sanglots d'enfant, ses épaules tremblant sous le poids d'une culpabilité et d'un chagrin trop lourds pour son jeune âge. Il se courba, ses mains sur son visage, et

Rosemary vit les cicatrices sur ses bras—des cicatrices qui pouvaient être des griffures, des morsures, ou les deux.

Mathym, qui avait observé la scène avec une gravité rare, s'approcha et posa une main sur l'épaule de Rosemary. «Il a besoin de temps,» murmura-t-il, et sa voix était douce, presque compatissante. «Du temps pour comprendre ce qu'il a fait. Pour accepter ce qu'il est.»

Il regarda Lucas, et dans ses yeux rouges, Rosemary vit quelque chose qu'elle n'y avait jamais vu auparavant: une reconnaissance. Comme si Mathym, le démon, comprenait cette lutte entre deux natures, cette bataille pour l'identité.

«Mais il ne peut pas rester ici,» continua Mathym. «La police le trouvera. Ou pire, il perdra à nouveau le contrôle, et d'autres mourront.»

Rosemary acquiesça, comprenant la vérité de ses mots. «Il doit y avoir un endroit... un endroit où il peut aller. Où il peut être aidé. Où il peut apprendre à... à vivre avec ce qu'il est.»

Mathym hocha la tête, son regard se perdant un instant dans l'obscurité au-delà de la clairière, comme s'il voyait des choses que Rosemary ne pouvait percevoir. «Il y a des endroits,» dit-il. «Des refuges. Des sanctuaires. Pour ceux qui sont comme lui.

Pour ceux qui sont entre deux mondes, ni tout à fait humains, ni tout à fait autres.» Il fit une pause, et un sourire léger—un sourire qui n'était ni moqueur ni malicieux, mais presque tendre—effleura ses lèvres. «Je connais quelqu'un. Quelqu'un qui comprend ces choses. Qui peut l'aider.» Lucas leva des yeux humides, remplis d'une peur si profonde qu'elle semblait être sa nature première. «Vous... vous n'allez pas me livrer à la police?» demanda-t-il, et dans sa voix, il y avait l'espoir ténu d'un condamné.

Mathym secoua la tête, et cette fois, son expression était sérieuse, solennelle. «Non, Lucas. La police ne comprendrait pas. Ils verraient un monstre. Un tueur. Pas un garçon perdu qui a découvert qu'il était un monstre sans l'avoir choisi.»

Il s'accroupit à côté de lui, à sa hauteur. «Mais tu dois partir d'ici. Tu dois quitter cette ville. Si tu restes, ils finiront par te trouver. Et ce ne sera pas joli. Pas pour toi. Pas pour ceux que tu pourrais blesser.»

Le garçon sembla comprendre, et même si l'idée de quitter tout ce qu'il connaissait—même si ce qu'il connaissait était la douleur et la solitude—lui faisait peur, il hocha la tête avec une résignation qui était déchirante à voir.

«Je vais appeler mon ami,» dit Mathym en se relevant.

Il s'éloigna légèrement, s'éloignant du cercle de lumière lunaire qui éclairait Rosemary et Lucas. Il leva les mains, ses doigts longs et élégants traçant des motifs complexes dans l'air—des motifs qui semblaient laisser des traînées de lumière noire, une lumière qui absorbait plutôt qu'elle n'éclairait. Il murmura des mots dans une langue que Rosemary ne connaissait pas—une langue qui semblait être faite de sifflements, de grattements, de sons gutturaux qui n'auraient pas dû pouvoir être produits par une gorge humaine.

Et la brume arriva.

Elle ne vint pas de l'extérieur de la clairière; elle sembla naître du sol même, s'élevant en volutes fines et pâles qui dansèrent dans la lumière de la lune. Elle s'épaissit rapidement, entourant la clairière comme un voile protecteur, isolant le petit groupe du monde extérieur, créant une bulle de réalité séparée.

Pendant ce temps, Rosemary resta auprès de Lucas, lui parlant doucement, essayant de le reconforter. Elle lui parla de sa propre solitude, de ses propres peurs. Elle ne mentionna pas Mathym, ni le pacte, ni les fantômes, mais elle parla de la douleur d'être différent, de la difficulté de trouver sa place dans un monde qui semble vous rejeter.

«Tu n'es pas seul,» lui dit-elle, et les mots lui semblaient étranges à prononcer, car elle les avait si souvent désirés entendre. «Il y a d'autres comme toi. D'autres qui comprennent.»

Lucas la regarda, et dans ses yeux, elle vit une lueur d'espoir—fragile, tremblant, mais réel. «Vraiment?»

«Vraiment,» affirma-t-elle, et elle le croyait, parce que Mathym le lui avait dit, et dans ce monde étrange qu'elle découvrait, les mots de Mathym étaient devenus sa vérité.

Quelques instants plus tard, la brume sembla s'écarter à un endroit, comme un rideau qu'on tire. Et une silhouette apparut—une silhouette qui se matérialisa à partir de la brume elle-même, comme si elle était faite de la même substance.

C'était un homme grand, élancé, vêtu d'un long manteau sombre qui semblait absorber la lumière. Ses cheveux étaient d'un argent pâle qui brillait doucement dans la lumière lunaire, et son visage—un visage aux traits fins, aristocratiques, qui paraissait à la fois jeune et ancien—était empreint d'une sérénité qui contrastait étrangement avec la scène. Ses yeux, d'un bleu glacial et pénétrant, scrutèrent la clairière avec une autorité silencieuse, s'arrêtant sur Mathym, puis sur Rosemary, puis enfin sur Lucas.

«Mathym,» dit-il d'une voix profonde, calme, avec des harmoniques étranges qui

faisaient penser à du cristal qui vibre.

«Qu'as-tu encore trouvé dans tes errances?»

Mathym sourit—un sourire plus sincère, moins affecté que d'habitude. «Un jeune loup-garou en détresse, Cian. Un garçon qui a découvert sa nature de la pire des manières. Il a besoin de ton aide. De ta guidance.»

Cian—c'était son nom, apparemment—approcha, ses pas ne faisant aucun bruit sur le tapis de feuilles mortes. Il s'arrêta devant Lucas, l'observant avec une attention qui semblait voir bien au-delà de l'apparence physique, bien au-delà même de l'âme humaine.

«Viens avec moi,» dit-il enfin, et sa voix était douce mais ne tolérait aucun refus. Une voix qui avait l'habitude d'être écoutée, obéie. «Je t'emmènerai là où tu pourras apprendre à contrôler ta nature. À vivre avec elle. À ne plus en avoir peur.»

Lucas, bien que toujours craintif, se leva lentement, ses jambes tremblantes. Il regarda Rosemary, un regard suppliant, comme s'il cherchait une confirmation, une permission.

Elle lui sourit, un sourire doux, triste, mais plein d'espoir. «Va avec lui, Lucas. C'est ta chance. Ta chance d'apprendre. De grandir. De devenir... ce que tu dois être, pas ce que la douleur a fait de toi.»

Le garçon hocha la tête, puis s'approcha de Cian avec une hésitation qui faisait mal à voir. L'homme aux cheveux argentés posa une main sur son épaule—un geste simple, mais qui semblait chargé d'un réconfort ancien, d'une compréhension profonde. «Tu as encore une chance,» dit Cian au garçon, et cette fois, sa voix était encore plus douce, presque paternelle. «Une chance que beaucoup n'ont pas. Saisis-la. Ne la laisse pas passer.»

Avant de partir, Cian se tourna vers Mathym et Rosemary. Ses yeux bleus glacés les observèrent un moment, comme s'il évaluait quelque chose de profond, d'essentiel.

«Vous avez bien fait de m'appeler,» dit-il finalement. «Ce garçon... il sera entre de bonnes mains. Il apprendra. Il grandira. Peut-être même pourra-t-il un jour revenir, différent.»

Il fit une pause, son regard se posant spécifiquement sur Rosemary. «Tu as du courage, jeune humaine. Plus que tu ne le crois. Et de la compassion. C'est une combinaison rare.»

Puis, sans autre cérémonie, il tourna les talons, sa main toujours sur l'épaule de Lucas, et ils s'éloignèrent. La brume sembla se refermer autour d'eux, les enveloppant, les dissimulant, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que des silhouettes floues, puis plus rien du tout. La brume elle-même

commença à se dissiper, s'évaporant dans l'air nocturne comme si elle n'avait jamais existé.

Quand ils furent partis, Mathym se tourna vers Rosemary, un sourire satisfait—un vrai sourire, sans moquerie, sans affectation—sur les lèvres. «Une autre mission accomplie, ma chère. Une âme sauvée des ténèbres. Ou du moins, une chance donnée.»

Rosemary, épuisée mais soulagée—soulagée d'une manière qu'elle n'aurait pas pu expliquer—sourit à son tour. «Oui... et je suis contente. Contente qu'on ait pu l'aider. Contente qu'il ait une chance.»

Ils quittèrent la clairière alors que les premières lueurs de l'aube commençaient à teinter le ciel à l'est—des bandes de rose et d'or pâle qui annonçaient la fin de la nuit, la fin de cette aventure particulière. Tandis qu'ils marchaient côte à côte à travers les bois qui semblaient maintenant moins menaçants, moins sombres, Rosemary réalisait combien sa vie avait changé en si peu de temps.

Chaque jour—chaque nuit—apportait son lot de mystères, de dangers, de révélations.

Mais aussi son lot d'opportunités.

D'occasions de faire la différence. D'aider.

De comprendre.

Et avec Mathym à ses côtés—ce démon improbable devenu son ami, son protecteur,

son guide dans ce monde étrange et merveilleux—elle sentait qu'elle était enfin à sa place. Non plus une spectatrice de sa propre vie, mais une participante. Une actrice.

Les ombres du passé étaient toujours là, bien sûr. Les souvenirs de ses parents, la douleur de la perte, la solitude des années passées. Mais maintenant, elles n'étaient plus les seules habitants de son paysage intérieur. Maintenant, il y avait aussi de la lumière—une lumière étrange, venue des ténèbres, mais une lumière quand même. Et cette lumière, elle le savait, ne ferait que grandir.

Chapitre 9 :

Rosemary et Mathym marchaient en silence à travers les rues encore endormies de la ville, leurs pas lents et mesurés sur les pavés luisants de rosée. Chacun était absorbé par ses propres pensées, ses propres réflexions sur la nuit qui venait de s'écouler—une nuit qui avait été longue, intense, remplie d'émotions contradictoires et de révélations troublantes qui semblaient maintenant s'attarder dans l'air frais du matin naissant comme des parfums persistants.

Rosemary, épuisée jusqu'à la moelle de ses os, se sentait néanmoins étrangement sereine, comme si une tempête intérieure s'était enfin apaisée, laissant derrière elle un calme profond, presque surnaturel. Elle leva les yeux vers le ciel où les premières lueurs de l'aube pointaient à l'horizon—des bandes de rose pâle, d'orange délicat et d'un bleu si clair qu'il semblait être de l'eau plutôt que de l'air. Ces couleurs naissantes effaçaient progressivement le manteau de velours noir de la nuit, révélant un monde qui semblait à la fois familier et étrangement nouveau. Et tandis qu'elle marchait, ses pensées dérivait, incontrôlables, vers tout ce qui s'était passé depuis cette nuit de pluie où Mathym avait fait son apparition dans le grenier. Il y avait à peine quelques

semaines—quelques semaines seulement, une étincelle dans l'immensité du temps— elle était une étudiante solitaire, une jeune femme hantée par les ombres du passé, harcelée par ses pairs avec une cruauté systématique qui lui avait semblé être le destin même de son existence. Elle se cachait dans les recoins sombres, portait le noir comme une armure, et regardait le monde à travers les fentes d'une carapace qu'elle avait construite pierre par pierre, jour après jour.

Mais aujourd'hui... aujourd'hui, elle se sentait différente. Ce n'était pas seulement la fatigue, ni l'adrénaline qui avait suivi l'affrontement avec le loup-garou. C'était quelque chose de plus profond, de plus fondamental. Elle se sentait plus forte, comme si des muscles intérieurs qu'elle n'avait jamais utilisés s'étaient développés. Plus courageuse, comme si la peur était devenue une compagne plutôt qu'un tyran. Et surtout, plus en paix avec elle-même— avec cette jeune femme qu'elle était, avec ses cicatrices, ses étrangetés, ses capacités nouvelles.

Mathym, à ses côtés, semblait plus détendu que jamais—si un démon pouvait véritablement être "détendu". Il sifflotait doucement une mélodie qui n'appartenait à aucune musique humaine—une suite de notes étranges, avec des intervalles qui

défiaient les lois de l'harmonie occidentale, créant une musique qui semblait venir d'un autre monde, d'un autre temps. Ses mains étaient enfoncées dans les poches de sa veste en cuir noir, et de temps à autre, il jetait un coup d'œil amusé à Rosemary, comme s'il devinait le cours de ses pensées, comme s'il lisait sur son visage les réflexions qui tourbillonnaient dans son esprit.

Son sourire—ce sourire à la fois moqueur et tendre qui était devenu si familier à Rosemary—était toujours présent, et ses yeux rouges, ces globes de braises incandescentes, brillaient d'une lueur malicieuse dans la lumière naissante, capturant les premières lueurs de l'aube et les transformant en reflets d'un rouge plus profond, plus riche.

«Tu sais,» dit-il finalement, rompant le silence qui n'était ni inconfortable ni lourd, mais simplement partagé, «je dois admettre quelque chose. Quelque chose d'assez remarquable, compte tenu de ma nature et de mon expérience des millénaires.»

Rosemary tourna la tête vers lui, surprise par le ton sérieux—presque solennel—de sa voix. «Admettre quoi?»

Mathym haussa les épaules avec cette élégance étudiée qui lui était si caractéristique, son sourire s'élargissant pour montrer juste assez de dents pour rappeler sa nature non humaine. «Que je

suis impressionné. Vraiment. Profondément impressionné.»

Rosemary le regarda, perplexe.

«Impressionné? Par quoi? Par le loup-garou? Par la façon dont tu l'as maîtrisé?»

Mathym émit un petit rire, un son doux et mélodieux. «Non, pas par le loup-garou. Par toi. Par Rosemary Reed.»

Il s'arrêta, se tournant vers elle, ses yeux rouges la fixant avec une intensité qui la fit frissonner—non pas de peur, mais d'une émotion qu'elle ne savait pas nommer.

«Regarde-toi,» continua-t-il, et sa voix était douce, presque tendre. «Il y a quelques semaines à peine, tu étais une jeune femme terrifiée, cachée dans son grenier, fuyant le monde. Et aujourd'hui... aujourd'hui, tu te tiens là, après avoir fait face à un loup-garou, après avoir parlé à un fantôme, après avoir déjoué un meurtrier. Tu es passée de l'étudiante timide à une sorte de... de justicière des ombres. Une détective surnaturelle. Et tout ça sans perdre ton humanité, sans perdre ta compassion.»

Il fit une pause, secouant la tête comme s'il n'en croyait pas ses propres paroles. «Même moi, avec tous mes siècles d'existence, je trouve ça remarquable. Impressionnant.

Presque... miraculeux.»

Rosemary rougit—une chaleur qui monta de sa poitrine à ses joues, une réaction qu'elle n'avait plus eue depuis l'enfance, depuis

avant que le monde ne devienne un endroit froid et hostile. «Je... Je suppose que c'est grâce à toi, Mathym,» murmura-t-elle, détournant les yeux, incapables de soutenir l'intensité de son regard. «Sans toi, sans notre pacte... je n'aurais jamais eu le courage de faire tout ça. J'aurais continué à me cacher. À avoir peur.»

Mathym s'arrêta complètement cette fois, se plaçant devant elle, l'obligeant à le regarder. Ses yeux rouges brillaient d'un éclat presque sérieux, presque humain dans leur expression. «Écoute-moi bien, Rosemary,» dit-il, et sa voix avait perdu toute trace de moquerie, toute affectation. «Peut-être que je t'ai donné un petit coup de pouce. Peut-être que notre pacte t'a ouvert des portes que tu n'aurais jamais franchies autrement. Mais la force—la vraie force, le vrai courage—était déjà en toi. Je ne l'ai pas créée. Je ne l'ai pas inventée. Je n'ai fait que... la réveiller. La libérer.»

Il s'approcha encore, et Rosemary sentit la chaleur qui émanait toujours de lui—cette chaleur sèche, aromatique, avec des notes de soufre et d'encens brûlé. «Tu as survécu à la mort de tes parents,» continua-t-il doucement. «Tu as survécu à des années de harcèlement, de solitude, de douleur. Tu as continué à vivre, à créer, à espérer malgré tout. Ça, Rosemary, c'est de la force. Une

force que peu d'humains possèdent. Une force que même certains démons envient.» Il posa une main sur son épaule—un geste simple, mais qui sembla chargé d'une signification immense. «Tu es plus forte que tu ne le penses. Plus courageuse que tu ne l'imagines. Ne l'oublie jamais. Même quand je ne serai pas là pour te le rappeler.»

Rosemary sentit les larmes lui piquer les yeux—des larmes qui n'étaient pas de tristesse, ni de peur, mais d'une émotion si complexe, si profonde, qu'elle n'aurait pas su la nommer si elle avait eu tous les dictionnaires du monde à sa disposition. Elle porta une main à son visage, essuyant ses yeux du revers de la manche.

«Merci, Mathym,» murmura-t-elle, et les mots semblaient inadéquats, insuffisants pour exprimer ce qu'elle ressentait. «Merci de... de me voir. Vraiment.»

Mathym sourit—un vrai sourire, large et chaleureux, qui transforma son visage aux traits anguleux en quelque chose de presque beau. «Je vois toujours, ma chère. C'est ma nature. Voir ce que les autres ne voient pas.»

Ils reprirent leur marche, mais quelque chose avait changé dans l'atmosphère entre eux. Une intimité nouvelle, une compréhension plus profonde. Rosemary se sentait vulnérable, exposée, mais d'une

manière qui n'était pas effrayante. D'une manière qui était presque libératrice. Ils approchaient maintenant du centre-ville, et les rues commençaient doucement à s'animer. Un marchand de journaux ouvrait son kiosque, les premiers bus circulaient avec leurs phares qui perçaient la pénombre matinale, un joggeur solitaire passait en soufflant des nuages de vapeur dans l'air frais. La ville semblait paisible, presque endormie encore, et les événements de la nuit—la clairière, le loup-garou, la transformation, Cian et sa brume mystérieuse—paraissaient maintenant lointains, irréels, comme un rêve étrange qui s'estompe au lever du jour, laissant derrière lui seulement des impressions, des émotions, des souvenirs flous.

«Alors,» demanda Rosemary après un long silence, brisant la tranquillité qui les enveloppait, «qu'est-ce qu'on fait maintenant? Y a-t-il d'autres créatures surnaturelles à affronter? D'autres mystères à résoudre? D'autres... injustices à réparer?»

Mathym éclata de rire—un rire clair, joyeux, qui résonna dans la rue vide comme une cloche dans une cathédrale silencieuse.

«Toujours en quête d'aventures, hein? Toujours prête à sauter dans l'inconnu, à affronter l'inexplicable?» Il secoua la tête, son expression mêlant l'amusement et une

certaine admiration. «Tu ne changes pas, Rosemary Reed. Et c'est ce qui fait toute ta beauté.»

Il fit une pause, regardant autour de lui comme s'il évaluait le monde qui se réveillait. «Mais pour l'instant, je pense que tu as mérité un peu de repos. Un peu de... normalité. On a fait pas mal de choses ces derniers jours—semaines, même. Un pacte démoniaque. Une amitié avec un fantôme. La résolution d'un meurtre. La capture—enfin, le sauvetage—d'un loup-garou.» Il compta sur ses doigts avec une exagération théâtrale. «Ça fait beaucoup, même pour les standards démoniaques.»

Rosemary sourit, reconnaissant qu'il avait raison. Elle avait effectivement besoin de souffler. De digérer. De comprendre tout ce qui lui était arrivé, tout ce qu'elle avait découvert sur elle-même, sur le monde, sur les ombres qui vivaient juste à côté de la réalité ordinaire.

«Peut-être bien,» admit-elle, ses épaules s'affaissant légèrement sous le poids de la fatigue accumulée. «Mais je dois avouer que... que ce n'est pas si mal, tout ça. D'être... utile. D'avoir un but. De faire quelque chose qui compte.»

Mathym la fixa un instant, son expression se faisant plus douce, plus sérieuse. «Tu t'es bien débrouillée, Rosemary,» dit-il, et cette fois, il n'y avait aucune moquerie dans sa

voix, aucune affectation. Seulement une sincérité nue, presque vulnérable. «Mieux que bien. Tu as trouvé ta place dans ce monde—dans ces mondes, devrais-je dire. Tu as trouvé un équilibre entre ta nature humaine et ces... capacités nouvelles. Entre la lumière et les ombres.»

Il s'approcha d'elle, et pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Rosemary vit quelque chose d'incertain dans ses yeux rouges—comme s'il hésitait, comme s'il doutait de ce qu'il allait dire ou faire.

«Tu es devenue quelqu'un, Rosemary,» murmura-t-il. «Quelqu'un de remarquable. Et je... je suis fier d'être ton ami. Même si je suis un démon. Même si notre amitié est née d'un pacte, d'un marché.»

Rosemary le regarda, et soudain, elle comprit. Compris que pour Mathym, cette amitié—cette connexion avec un humain—était aussi nouvelle, aussi étrange, aussi précieuse que pour elle. Qu'il découvrait lui aussi quelque chose qu'il n'avait jamais connu auparavant. Qu'il était, d'une certaine manière, aussi vulnérable qu'elle.

«Moi aussi, Mathym,» dit-elle, et sa voix était ferme, claire, malgré l'émotion qui l'étreignait. «Moi aussi, je suis fière d'être ton amie. Et reconnaissante. Pour tout.»

Ils arrivèrent finalement devant la vieille maison victorienne où Rosemary vivait avec son grand-père. La maison, avec ses

boiseries grises et ses vitraux ternis, se dressait comme un repère familier dans le paysage changeant de sa vie. Elle était plongée dans l'ombre des grands arbres qui l'entouraient, mais une légère lumière filtrait à travers les rideaux du salon—une lumière chaude, dorée, qui parlait de vie, de présence, d'amour.

Rosemary s'arrêta devant la porte, un léger sourire aux lèvres. Elle regarda la maison comme si elle la voyait pour la première fois—non pas comme une prison, non pas comme un refuge contre un monde hostile, mais comme un foyer. Un endroit où elle appartenait. Un endroit où elle était aimée. «Tu vas rentrer avec moi?» demanda-t-elle, se tournant vers Mathym. «Prendre un café? Rencontrer mon grand-père pour de vrai?» Le démon secoua la tête, un sourire nostalgique sur les lèvres. «Pas ce matin, ma chère. Je pense que tu as besoin de te retrouver seule avec ton grand-père. De partager avec lui... ce que tu peux partager. De lui montrer la jeune femme que tu es devenue.»

Il fit une pause, jetant un regard autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. «Moi, je vais faire un tour en ville. Explorer ce monde diurne qui m'est encore si étranger. Peut-être dénicher quelques nouveaux sodas à essayer—j'ai entendu

parler d'une variété à la cerise qui serait particulièrement... pétillante.»

Il lui fit un clin d'œil espiègle, et soudain, il redevenait le Mathym qu'elle connaissait—taquin, léger, toujours à la recherche de nouvelles expériences sensorielles. «Mais je reviendrai plus tard. Toujours.»

Rosemary sourit, hochant la tête. Elle savait qu'il disait vrai. Qu'il reviendrait. Qu'il serait toujours là, dans les ombres, à la lisière de sa vie, prêt à l'accompagner dans la prochaine aventure, à affronter le prochain mystère.

«D'accord,» dit-elle simplement. «Fais attention à toi. Même les démons peuvent avoir des ennuis dans notre monde.»

Mathym éclata de rire. «Ne t'inquiète pas pour moi, Rosemary. Je suis un vieux démon. Je connais les règles. Je sais comment me fondre dans le décor.»

Il s'approcha d'elle, et pour un instant, Rosemary crut qu'il allait l'embrasser—sur la joue, sur le front, comme un ami le ferait.

Mais au lieu de cela, il se pencha, ses lèvres effleurant à peine son front dans un geste à la fois tendre et respectueux. Un geste qui était plus qu'un baiser—c'était une bénédiction. Une reconnaissance.

«Toujours,» murmura-t-il contre sa peau, et le mot sembla porter avec lui des siècles de sens, de promesses, de vérités.

Puis, avec un dernier clin d'œil—un clin d'œil qui était à la fois une promesse et un au revoir—il tourna les talons et s'éloigna dans la rue. Ses pas étaient silencieux sur les pavés, sa silhouette se fondant rapidement dans les ombres qui reculaient devant l'aube naissante, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une tache sombre dans la distance, puis plus rien du tout.

Rosemary le regarda s'éloigner, et une étrange sensation la traversa—un mélange de vide et de plénitude, de tristesse et de joie. Elle était devenue si habituée à sa présence—à cette énergie chaude et étrange, à cette intelligence ancienne, à cette amitié improbable—qu'elle se sentait presque perdue sans lui à ses côtés.

Mais en même temps, elle savait que ce n'était pas vrai. Elle n'était pas perdue. Elle avait trouvé son chemin. Elle avait trouvé sa force. Et Mathym, d'une certaine manière, lui avait appris qu'elle pouvait marcher seule si elle le devait. Qu'elle pouvait affronter le monde avec ses propres forces, ses propres capacités.

Elle poussa doucement la porte de la maison—la porte qui grinçait toujours à ce même endroit, faisant toujours ce même son qui était comme une signature, une identité acoustique. L'odeur familière du café—un café fort, corsé, que son grand-père préparait toujours avec une attention

méticuleuse—la saisit immédiatement, l'enveloppant comme une couverture chaude. Et avec cette odeur vint un sentiment de paix, de sécurité, d'appartenance.

«Rosemary, c'est toi?» appela la voix de son grand-père depuis la cuisine—une voix grave, usée par les années mais toujours chaleureuse, toujours présente.

«Oui, c'est moi, grand-père,» répondit-elle en refermant la porte derrière elle, le loquet claquant avec un son satisfaisant.

Elle se dirigea vers la cuisine, ses pas familiers sur le parquet ciré qui craquait aux endroits habituels. Son grand-père se tenait près de la cafetière, une tasse en porcelaine fine à la main—une tasse qui avait appartenu à sa grand-mère, avec des motifs de roses délicates qui s'étaient estompées avec le temps mais n'avaient jamais complètement disparu.

Il sourit en entendant ses pas—un sourire qui partait de ses lèvres pour illuminer tout son visage, transformant le réseau complexe de rides en une carte de joie, d'amour, d'accueil.

«Du café?» demanda-t-il, tendant la tasse vers elle sans avoir besoin de voir où elle se trouvait, comme si son autre sens—celui de la présence, de la connexion—était plus précis que la vue n'aurait jamais pu l'être.

Rosemary prit la tasse, ses doigts rencontrant les siens—des doigts ridés, tachetés par l'âge, mais fermes, chauds, réels. «Merci, grand-père.»

Ils s'assirent ensemble à la table de la cuisine—la même table en chêne massif où ils avaient pris ensemble des milliers de repas, où ils avaient partagé des silences et des conversations, où Rosemary avait grandi, lentement, douloureusement, mais sûrement.

Pour la première fois depuis longtemps—peut-être depuis toujours—Rosemary se sentit véritablement en paix. Sans l'ombre de la peur qui l'avait suivie comme un chien fidèle depuis la mort de ses parents. Sans l'incertitude qui lui tordait l'estomac chaque matin avant d'aller à l'université. Sans ce sentiment d'être une intruse dans son propre corps, dans sa propre vie.

«Tu sembles plus sereine ce matin,» remarqua son grand-père après un long silence, tournant son visage vers elle, ses yeux laiteux semblant la voir d'une manière que les yeux voyants n'auraient jamais pu. «Comme si un poids s'était levé de tes épaules. Comme si tu avais enfin... trouvé ton souffle.»

Rosemary hocha la tête, puis, réalisant qu'il ne pouvait pas voir le geste, dit: «Oui. Je me sens... différente. Comme si quelque chose avait changé en moi. Pas à l'extérieur,

mais à l'intérieur. Comme si j'avais découvert une partie de moi que je ne connaissais pas.»

Son grand-père sourit doucement, ses mains encerclant sa tasse de café comme pour en capter la chaleur. «C'est bien, ma chérie. Parfois, il faut traverser les ténèbres pour découvrir sa propre lumière. Il faut affronter ses peurs pour découvrir qui on est vraiment. Pas qui les autres veulent qu'on soit. Pas qui on pense qu'on devrait être. Mais qui on est, au plus profond.»

Rosemary resta silencieuse, réfléchissant à ces paroles. Peut-être que c'était vrai. Peut-être que toutes ces épreuves—la solitude, le harcèlement, la découverte des fantômes, du pacte avec Mathym, l'affrontement avec le loup-garou—n'étaient pas des punitions. Peut-être que c'étaient des passages. Des initiations. Des chemins vers elle-même. «Grand-père...» murmura-t-elle soudainement, une pensée traversant son esprit comme un éclair dans un ciel nocturne.

«Oui, ma chérie?» répondit-il, levant son visage vers elle, ses yeux laiteux reflétant la lumière du matin qui entrait par la fenêtre. «Est-ce que tu crois que... que certaines personnes entrent dans notre vie pour une raison précise?» demanda-t-elle, choisissant ses mots avec soin, cherchant à exprimer une idée qui était encore floue dans son

esprit. «Pas par hasard. Pas par accident. Mais parce qu'elles ont quelque chose à nous apprendre? Quelque chose à nous donner?»

Son grand-père sourit, et son visage ridé s'illumina d'une sagesse tranquille, ancienne, comme s'il avait longtemps réfléchi à cette question et avait trouvé une réponse qui le satisfaisait. «Je crois que chaque rencontre, chaque relation, a un but,» dit-il doucement. «Même si nous ne le comprenons pas toujours immédiatement. Même si le but n'est pas ce que nous aurions choisi. Les gens que nous rencontrons, les épreuves que nous traversons, les joies que nous vivons... tout cela fait partie de notre chemin. Tout cela nous façonne. Nous transforme.»

Il fit une pause, tournant sa tasse entre ses mains. «Et parfois, oui, certaines personnes arrivent à un moment précis. Pour nous aider à traverser quelque chose. Pour nous montrer quelque chose. Pour nous rappeler qui nous sommes. Ou qui nous pourrions être.»

Rosemary hocha la tête, touchée par ses paroles. Touchée par la sagesse simple, profonde, de cet homme qui avait perdu la vue mais qui voyait plus clairement que quiconque ce qui était important. Ce qui était vrai.

«Je pense que tu as raison,» murmura-t-elle, et les mots étaient comme une conclusion, un achèvement.

Ils restèrent là, à siroter leur café en silence, chacun perdu dans ses pensées, mais connectés par un lien qui n'avait pas besoin de mots pour exister. Et tandis que le soleil se levait doucement à l'horizon, inondant la cuisine d'une lumière dorée qui faisait briller les particules de poussière dans l'air comme des paillettes, Rosemary se sentit plus prête que jamais à affronter ce que l'avenir lui réservait.

Avec Mathym à ses côtés—dans les ombres, à la lisière de sa vie, mais présent, toujours présent. Avec son propre courage renouvelé—un courage qu'elle avait toujours possédé mais qu'elle n'avait jamais su reconnaître. Avec la sagesse tranquille de son grand-père—un phare dans les ténèbres, un repère dans le chaos.

Elle était prête. Prête à découvrir tous les mystères que ce monde—et peut-être d'autres mondes, des mondes parallèles, des mondes qui vivaient juste à côté du sien, invisibles à la plupart mais réels, vibrants, pleins de vie et de danger et de beauté—pouvait lui réserver.

Et cette pensée, au lieu de lui faire peur, la remplissait d'une excitation calme, d'une anticipation sereine. Parce qu'elle savait maintenant qu'elle n'était pas seule. Qu'elle

avait des alliés. Qu'elle avait des forces.
Qu'elle avait trouvé sa place—non pas dans
la lumière pure, non pas dans les ténèbres
complètes, mais dans cette zone
crépusculaire où les deux se rencontraient,
se mélangeaient, créant quelque chose de
nouveau, de complexe, de profondément,
merveilleusement humain.
Elle était Rosemary Reed. Et elle était enfin,
véritablement, elle-même.

Chapitre 10 :

Les jours qui suivirent l'étrange confrontation dans la clairière—cette nuit de lune presque pleine où le loup-garou avait été un garçon, où la rage avait été de la douleur, où le monstre avait été une victime—furent pour Rosemary d'une étrange et délicieuse normalité. Une normalité qui n'était pas l'absence de vie, mais la présence d'une vie différente, plus calme, plus douce, comme un fleuve qui quitte les rapides tumultueux pour couler dans une vallée paisible. Pour la première fois depuis des années—peut-être depuis la mort de ses parents—elle savourait la simplicité du quotidien sans l'ombre constante de la peur, de l'attente, de l'anticipation du pire.

Mathym, fidèle à lui-même dans cette nouvelle normalité comme il l'avait été dans le chaos, passait ses journées à ses côtés, ajoutant à cette routine nouvelle une touche d'excentricité qui la rendait précieuse, unique. Les aventures surnaturelles—les fantômes, les pactes démoniaques, les loups-garous—semblaient lointaines, comme des rêves vivaces dont on se souvient au réveil avec un mélange d'incrédulité et de nostalgie. La tranquillité de ces journées sans danger imminent était un luxe auquel Rosemary s'habitua rapidement, avec la

gratitude profonde de quelqu'un qui a longtemps connu la tempête et découvre soudain le calme.

Un matin particulièrement lumineux, alors que septembre commençait à teinter les feuilles des arbres de nuances d'or et de cuivre, Rosemary et Mathym décidèrent de profiter de la douceur de la saison pour une longue balade en ville. Le soleil brillait haut dans un ciel d'un bleu pâle et pur, presque liquide, et l'air était rempli de cette douce chaleur de fin d'été qui porte en elle la promesse de l'automne—une chaleur moins ardente, plus généreuse, qui caresse la peau sans la brûler.

Ils flânaient dans les rues du quartier historique, leurs pas lents et mesurés sur les pavés usés par des siècles de passage.

Mathym, vêtu d'un costume noir légèrement démodé mais d'une élégance indéniable, marchait avec cette grâce féline qui attirait toujours les regards—regards qu'il ignorait avec une désinvolture étudiée, ou auxquels il répondait par un sourire qui montrait juste assez de dents pour être à la fois charmant et légèrement inquiétant.

Ils s'arrêtaient de temps en temps devant les vitrines des boutiques—une librairie ancienne aux étagères croulant sous le poids des livres, une boutique de curiosités remplie d'objets étranges et merveilleux, une pâtisserie dont les vitrines présentaient

des gâteaux qui étaient de véritables œuvres d'art. Mathym commentait chaque vitrine avec son mélange habituel de sarcasme et d'enthousiasme sincère, son œil expert relevant des détails que Rosemary n'aurait jamais remarqués.

«Regarde cette édition,» dit-il devant la librairie, pointant du doigt un volume relié en cuir aux pages dorées. «Une première édition de Baudelaire. Les Fleurs du Mal. Tu sens l'ironie? Le démon qui admire le poète maudit?»

Rosemary sourit. «Tu te reconnais en lui?» Mathym fit une moue théâtrale. «Baudelaire était un amateur. Il jouait avec les ténèbres comme un enfant avec des allumettes. Mais il avait du style, je lui accorde ça. Un certain... panache dans la damnation.»

Ils continuèrent leur marche, et bientôt l'odeur sucrée, presque irrésistible, de la crème glacée les attira vers un kiosque coloré sur la place du marché. Le kiosque, une structure de bois peint en bleu et blanc, était surmonté d'un parasol rayé qui projetait des ombres dansantes sur le sol. Un homme d'un certain âge, avec un tablier blanc taché de multiples couleurs, servait des cônes et des coupes avec une dextérité qui parlait d'années de pratique.

Mathym s'arrêta net, ses narines frémissant. «Ah! Cette odeur! Ce mélange de sucre, de lait, de vanille... C'est l'odeur de la joie

pure, Rosemary. De la joie sans arrière-pensée.»

Il insista pour goûter tous les parfums disponibles—un échantillon de chacun sur de petites cuillères en bois que le vendeur lui tendait avec une patience qui frisait l'amusement. Mathym goûtait chaque échantillon avec le sérieux d'un œnologue dégustant un grand cru, fermant les yeux, laissant la glace fondre sur sa langue, émettant des petits sons d'appréciation ou de déception.

«La fraise est trop artificielle,» déclara-t-il finalement. «On sent le colorant plus que le fruit. Le chocolat, par contre... ah, le chocolat! Noir, riche, presque amer. Et la vanille... la vanille est classique, fiable. Comme un vieil ami.»

Il commanda finalement une énorme coupe à trois boules—chocolat, vanille, et fraise malgré ses réserves—avec de la chantilly, des éclats de noisettes caramélisées, et une cerise au sommet qui brillait comme un petit soleil rouge.

Rosemary, plus réservée, opta pour une simple boule de vanille dans un cône croustillant. Elle la goûta, fermant les yeux à son tour, savourant la douceur crémeuse, la simplicité parfaite de ce plaisir.

«Tu devrais essayer ça, Rosemary,» déclara Mathym, tendant vers elle une cuillère pleine de son mélange multicolore. «C'est

une symphonie! Une explosion de saveurs qui dansent ensemble comme des partenaires parfaits!»

Rosemary éclata de rire et recula légèrement, protégeant son cône comme s'il s'agissait d'un trésor. «Non merci, je préfère rester fidèle à mes goûts habituels. La simplicité a sa propre élégance.»

Mathym haussa les épaules avec un sourire taquin qui montrait les pointes de ses crocs. «Comme tu veux, ma chère. Mais tu passes à côté d'une expérience sensorielle remarquable. D'un véritable... événement gustatif.»

Il se mit à déguster sa glace avec une délectation qui était presque comique dans son intensité. Chaque bouchée semblait le plonger dans une extase enfantine, ses yeux rouges se fermant à moitié, un petit sourire de béatitude sur ses lèvres. Rosemary le regardait, amusée et touchée à la fois par cette capacité à trouver une joie si pure, si complète, dans quelque chose d'aussi simple qu'une glace.

Après avoir fini leurs glaces—ou du moins, après que Rosemary eut fini la sienne et que Mathym eut savouré la dernière goutte de sirop de chocolat au fond de sa coupe—ils se dirigèrent vers un parc voisin, un espace vert bordé de bancs anciens en fer forgé et de vieux marronniers dont les feuilles commençaient à jaunir.

Ils s'installèrent sur un banc au soleil, Mathym s'allongeant avec une nonchalance étudiée, les mains derrière la tête, fixant les nuages qui dérivèrent lentement dans le ciel comme des navires de coton sur un océan bleu.

«Tu sais,» commença Rosemary après un long silence paisible, «je n'aurais jamais pensé—même dans mes rêves les plus fous—que tu serais aussi... humain.»

Mathym leva un sourcil sans ouvrir les yeux, un sourire joueur sur les lèvres. «Humain? Moi?» Il éclata de rire—un rire clair et mélodieux qui fit tourner la tête d'un pigeon à proximité. «Ma chère Rosemary, je crois que je devrais être profondément offensé. Humain, vraiment! Après tous les efforts que j'ai faits pour cultiver mon... austérité.» Il ouvrit un œil rouge, la fixant avec une feinte sévérité. «Mais comme c'est toi, et que je suis d'une nature magnanime, je vais prendre ça comme un compliment. Le plus grand des compliments, même.»

Rosemary sourit, un peu embarrassée par sa propre maladresse. «Ce que je veux dire, c'est que... tu sembles vraiment apprécier toutes ces petites choses. Les glaces. Les promenades. Les discussions sans fin sur des sujets complètement insignifiants. Les nuages.» Elle fit un geste vers le ciel. «Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais de la part d'un démon. D'un être venu des ténèbres,

des enfers, ou... où que ce soit que tu viennes.»

Mathym se redressa légèrement, prenant un ton faussement professoral qui contrastait avec sa position allongée. «Ah, ma chère, laisse-moi t'éclairer. Les démons—du moins certains d'entre nous—savent apprécier les bonnes choses. Peut-être même plus que les humains, car nous n'avons pas souvent l'occasion de le faire. Dans nos cercles, les plaisirs sont généralement plus...

intellectuels. Plus abstraits. La corruption d'une âme, la manipulation d'un destin, l'orchestration d'une tragédie élégante...»

Il fit une pause, un éclat malicieux dans les yeux. «Mais les glaces? Les promenades au soleil? Les conversations sans but? Ce sont des luxes. Des raretés. Et comme toutes les raretés, on les apprécie d'autant plus.»

Il s'étira, ses articulations craquant doucement, puis reprit son sourire désinvolte. «Et puis, il faut bien que je m'amuse un peu dans cette existence millénaire, non? Que je trouve des distractions. Des petits bonheurs. Sinon, je finirais par m'ennuyer à mourir—si un démon pouvait mourir d'ennui, ce qui est discutable mais probable.»

Rosemary secoua la tête en riant, un rire clair et libéré qui attira le regard d'une jeune mère poussant une poussette à proximité.

«Oui, tu as raison. Et je suis contente—

vraiment contente—que tu sois là, Mathym.
Que tu sois... comme tu es.»

Ils passèrent encore un long moment à discuter—de tout et de rien, comme Mathym aimait à dire. Des nuages et des formes qu'ils dessinaient dans le ciel. Des oiseaux et de leurs comportements étranges. Des passants et des histoires qu'on pouvait imaginer pour chacun d'eux. Des sujets insignifiants, légers, qui créaient entre eux une intimité plus profonde que les conversations sur les grands mystères de l'univers n'auraient jamais pu le faire.

Finalement, alors que le soleil commençait à décliner à l'horizon, teignant le ciel de rose et d'orange, ils décidèrent de rentrer. Le chemin de retour fut silencieux, mais d'un silence complice, partagé, comme si les mots étaient devenus inutiles, superflus.

En arrivant devant la vieille maison victorienne, Rosemary trouva son grand-père installé dans le salon, écoutant une émission de radio classique—un concerto pour violon dont les notes mélancoliques et belles flottaient dans l'air comme des parfums. Il était assis dans son fauteuil préféré, près de la fenêtre, ses mains ridées posées sur les accoudoirs, son visage tourné vers la lumière déclinante qui filtrait à travers les rideaux de dentelle.

Il sourit en entendant leurs pas dans l'entrée—un sourire qui partait des lèvres

pour illuminer tout son visage, transformant le réseau complexe de rides en une carte de bienveillance, d'accueil, d'amour.

«Vous voilà de retour,» dit-il, sa voix grave et usée mais toujours pleine de chaleur.

«Vous avez passé une bonne journée?»

«Oui, grand-père,» répondit Rosemary en s'approchant de lui, posant une main sur son épaule. «C'était une journée tranquille. Simple. Belle.»

Mathym, qui s'était discrètement éclipsé vers la cuisine—il connaissait maintenant la maison presque aussi bien qu'elle—réapparut rapidement, une canette de soda à la main. Le léger pssht de l'ouverture résonna doucement dans la pièce.

«Tranquille, mais amusante,» ajouta-t-il avec son sourire espiègle habituel. «Nous avons goûté des glaces. Discuté des nuages. Observé les humains dans leur habitat naturel. Les activités classiques.»

Le grand-père de Rosemary hocha la tête lentement, semblant réfléchir un instant avant de poser sa question. Sa tête se tourna légèrement, ses yeux laiteux semblant chercher Mathym dans l'espace, non pas avec la vue, mais avec cette perception étrange, presque surnaturelle, qu'il avait développée au fil des années de cécité.

«Mathym, tu passes beaucoup de temps ici, n'est-ce pas?» demanda-t-il d'un ton doux

mais curieux, sans jugement, seulement une véritable interrogation.

Mathym haussa les épaules, un geste qui était visible même si Elijah ne pouvait le voir. «J'aime bien cet endroit,» répondit-il, et pour une fois, sa voix était dépourvue de toute affectation, de toute moquerie. Simple. Sincère. «Il a... une âme. Une histoire. Et puis...» Il fit une pause, et Rosemary crut percevoir une hésitation rare chez lui. «Et puis, j'apprécie la compagnie de Rosemary. C'est une personne... remarquable.»

Le vieil homme se tourna légèrement vers sa petite-fille, ses yeux aveugles cherchant des réponses non pas dans son visage, mais dans sa présence, dans l'énergie qu'elle dégageait. «Et toi, Rosemary?» demanda-t-il doucement. «Que représente Mathym pour toi?»

Rosemary rougit légèrement—cette réaction qu'elle avait presque oubliée, cette chaleur qui montait à ses joues, ce signe d'une émotion vive, non contenue. Elle regarda Mathym, qui la regardait à son tour, ses yeux rouges brillant d'une intensité qui lui fit battre le cœur plus vite.

«Mathym est mon meilleur ami, grand-père,» dit-elle enfin, et les mots étaient simples, clairs, vrais. «Il m'a beaucoup aidée. Il m'a montré des choses... des choses que je n'aurais jamais vues sans lui.

Il m'a appris à être plus forte. À ne plus avoir peur.» Elle fit une pause, cherchant ses mots. «Je ne sais pas ce que je ferais sans lui.»

Son grand-père sourit—un sourire large, satisfait, qui illumina son visage comme le soleil illumine un paysage après la pluie. «C'est bien d'avoir un ami sur qui on peut compter,» dit-il, et sa voix était empreinte d'une sagesse tranquille, ancienne. «Un vrai ami. Quelqu'un qui vous voit. Qui vous comprend. Qui vous accepte tel que vous êtes.»

Il tourna à nouveau son visage vers Mathym, ou du moins vers l'endroit où se trouvait sa voix. «Je suis heureux pour toi, Rosemary. Vraiment heureux.»

Rosemary se détendit, reconnaissante de la compréhension de son grand-père—de cette acceptation silencieuse, profonde, qui n'avait pas besoin de questions, d'explications, de justifications. Mathym, lui, sirota son soda avec une expression de satisfaction tranquille, comme si la simple idée d'être considéré comme un ami—un vrai ami—le rendait heureux d'une manière qu'il n'avait peut-être jamais connue auparavant.

Le lendemain, à l'université, cette bulle de paix fut légèrement perturbée. Alice, qui avait observé de loin l'amitié grandissante entre Rosemary et Mathym avec une

irritation croissante, semblait avoir élaboré un nouveau plan—un plan qui, dans son esprit, devait être ingénieux, séduisant, irrésistible.

Dès qu'elle aperçut Mathym dans les couloirs—debout près d'une fenêtre, observant les étudiants qui passaient avec cette expression à la fois amusée et légèrement méprisante qui lui était si caractéristique—elle se dirigea vers lui avec une détermination féline. Elle avait pris soin de sa tenue: une robe qui accentuait ses courbes, des chaussures qui ajoutaient quelques centimètres à sa taille, un maquillage subtil mais efficace. Son sourire était calculé pour être séducteur sans être vulgaire, intrigant sans être désespéré.

«Salut, Mathym,» lança-t-elle en s'approchant, sa voix prenant cette tonalité mielleuse qu'elle réservait aux occasions spéciales—aux garçons qu'elle voulait impressionner, aux professeurs qu'elle voulait amadouer. «Je me disais... on ne s'est pas vraiment parlés, toi et moi. Pas vraiment.»

Mathym leva les yeux vers elle, son expression passant rapidement de la surprise à un amusement à peine voilé. Il la regarda comme un entomologiste regarderait un insecte particulièrement intéressant—avec curiosité, mais sans implication émotionnelle.

«Oh, vraiment?» répondit-il, son sourire malicieux s'élargissant progressivement. «Et qu'est-ce qui te fait penser que nous avons quelque chose à nous dire, Alice?»

Alice gloussa, jouant avec une mèche de ses cheveux blonds d'un geste qu'elle avait pratiqué devant un miroir—un geste qu'elle croyait irrésistiblement séduisant. «Eh bien, tu es nouveau ici, non? Et je remarque que tu passes tout ton temps avec Rosemary.»

Elle fit une petite moue, feignant la compassion. «C'est juste que... peut-être que tu aimerais passer du temps avec quelqu'un d'un peu plus... intéressant. Quelqu'un qui pourrait te montrer les bons endroits. Les bonnes personnes.»

Mathym fronça les sourcils, feignant une réflexion sérieuse. Il porta une main à son menton, semblant peser la proposition. «Intéressant, dis-tu? Hmm...» Il fit une pause, observant la lueur d'espoir—de triomphe anticipé—qui brillait dans les yeux d'Alice. «C'est vrai que passer du temps avec toi pourrait être... instructif.»

Alice sourit, croyant avoir gagné. «Je savais que tu comprendrais. Alors, ce soir, peut-être? On pourrait—»

«Mais tu vois, Alice,» l'interrompt Mathym, et maintenant sa voix avait pris un ton différent—un ton doux, presque tendre, mais avec un sous-texte de fer. «J'ai déjà

quelqu'un d'intéressant dans ma vie.

Rosemary.»

Il fit une pause, laissant les mots résonner.

«Rosemary est bien plus captivante que tu ne le seras jamais. Elle a une profondeur. Une intelligence. Une bonté. Des choses que tu ne comprendrais probablement pas, même si je te les expliquais pendant des siècles.»

Alice, déstabilisée, ouvrit la bouche pour répliquer, mais Mathym leva une main dans un geste nonchalant qui la fit taire.

«Oh, et si tu pensais—comme c'est mignon de ta part—que me faire venir vers toi t'aiderait à te débarrasser de Rosemary, à lui faire du mal, à regagner ton petit pouvoir sur elle...» Il sourit, et ce sourire n'avait rien de sympathique. C'était un sourire de prédateur. «Je te conseille de revoir tes plans. Parce que moi, je reste où je suis.

Avec elle.»

Alice, rouge de colère et d'un embarras si profond qu'il en était presque douloureux à voir, resta bouche bée. Ses joues s'empourprèrent, ses mains se serrèrent en poings, mais aucun mot ne sortit. Elle se contenta de lancer un regard noir à Rosemary, qui observait la scène un peu plus loin, appuyée contre un casier, un léger sourire aux lèvres.

Puis, sans un mot de plus, Alice tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide, presque

en courant, comme si elle fuyait un danger réel, tangible.

Mathym rejoignit alors Rosemary, un sourire triomphant mais doux sur le visage. «Eh bien, c'était divertissant. Une petite comédie en trois actes. Avec un dénouement prévisible, mais satisfaisant.»

Rosemary soupira, secouant la tête, mais son sourire trahissait son amusement. «Tu n'es vraiment pas obligé de te moquer d'elle comme ça, tu sais. Elle est... malheureuse. Perdue. Comme je l'étais.»

«Oh, mais il y a une différence, ma chère,» répondit Mathym en éclatant de rire—un rire clair, joyeux, sans méchanceté réelle. «Toi, tu as choisi de grandir. De changer. Elle, elle choisit de rester petite. Cruelle. Mesquine.» Il haussa les épaules. «Et puis, avoue-le: tu es contente que je ne sois pas tombé dans son piège. Que je n'aie pas été séduit par ses petits jeux.»

Rosemary sourit, reconnaissant qu'il avait raison. «Peut-être bien,» admit-elle. «Mais fais attention, Mathym. Alice n'est pas du genre à abandonner facilement. Elle va ruminer ça. Chercher une revanche.»

Mathym haussa les épaules, son sourire toujours présent, toujours lumineux.

«Qu'elle essaie donc. Je suis toujours prêt pour un petit jeu. Et tu sais quoi?» Il se pencha vers elle, baissant la voix comme pour partager un secret. «Je commence à

vraiment apprécier ces jeux humains. Ils ont une certaine... élégance dans leur absurdité.»

Ils passèrent le reste de la journée à l'université ensemble, Mathym suivant Rosemary de cours en cours, sa présence réconfortante transformant ce qui aurait pu être une journée ordinaire—ennuyeuse, même—en une succession de moments légers, de complicité silencieuse, de petits bonheurs partagés.

Chaque regard qu'ils échangeaient—par-dessus les épaule pendant un cours, à travers la foule dans un couloir—était chargé d'une compréhension mutuelle, d'une connexion qui n'avait pas besoin de mots. Chaque plaisanterie lancée au détour d'une conversation, chaque commentaire sarcastique sur un professeur ou un cours, renforçait leur amitié, la rendait plus solide, plus réelle.

Et même si Alice continuait de ruminer sa défaite dans son coin, lançant des regards noirs à travers les salles, Mathym et Rosemary savaient—savaient avec une certitude profonde et tranquille—qu'ils pouvaient affronter ensemble tous les défis qui se présenteraient à eux. Tous les Alice du monde. Tous les mystères. Toutes les ombres.

En rentrant chez elle ce soir-là, le crépuscule drapant la ville dans des tons de

violet et d'or, Rosemary sentit une profonde gratitude pour la vie qu'elle menait désormais. Ce n'était peut-être pas la vie la plus normale—une vie avec un démon pour meilleur ami, avec des capacités pour voir les fantômes, avec des aventures surnaturelles qui faisaient partie du quotidien—mais c'était la sienne. Et elle ne l'échangerait pour rien au monde. Pour aucune normalité. Pour aucune sécurité banale.

Mathym, fidèle à lui-même, la taquina tout au long du chemin du retour, transformant chaque détail en prétexte pour faire naître un sourire sur son visage.

«Regarde ce chat,» dit-il en désignant un félin tigré qui les observait depuis un porche. «Il a l'air de penser que nous sommes des idiots. Probablement avec raison.»

«Écoute ces oiseaux,» ajouta-t-il plus tard, alors qu'ils traversaient un petit square. «Ils discutent de politique aviaire. Le rouge-gorge est clairement un conservateur. La mésange, une libérale radicale.»

Rosemary riait, ses rires clairs résonnant dans l'air du soir, attirant les regards des passants qui souriaient à leur tour, touchés par cette joie simple, contagieuse.

Ils s'arrêtèrent brièvement dans une épicerie pour que Mathym puisse acheter une nouvelle saveur de soda qu'il n'avait pas

encore essayée—une habitude qui faisait maintenant partie intégrante de leur quotidien, comme les glaces, comme les promenades, comme les discussions sur les nuages.

«"Baies de la forêt noire",» lut Mathym sur l'étiquette, ses yeux rouges brillant d'excitation. «Ça promet. Mystérieux. Exotique. Probablement plein de colorants chimiques et de sucre. Parfait.»

De retour à la maison, ils furent accueillis par les dernières lueurs du crépuscule qui baignaient la vieille demeure d'une douce lumière dorée, comme si la maison elle-même respirait, vivait, les attendait. Rosemary sentit une chaleur réconfortante l'envahir en poussant la porte—cette sensation d'être à sa place, d'être chez soi, d'être aimée.

«Ce fut une journée pleine de rebondissements,» déclara Mathym en posant son sac sur une chaise de la cuisine, la canette de soda encore froide à la main. «Des glaces. Des nuages. Une tentative de séduction ratée. Les classiques.»

Rosemary acquiesça, un sourire aux lèvres. «Oui, mais je crois que je pourrais m'habituer à ce genre de journées. À cette... vie.»

Mathym la regarda, et ses yeux rouges—ces yeux qui avaient vu des millénaires, des enfers, des cieux, des choses que Rosemary

ne pourrait jamais imaginer—pétillaient d'une affection sincère, profonde, réelle. «Je suis content de t'entendre dire ça,» murmura-t-il, et sa voix était douce, presque émue. «Tu as parcouru un long chemin, Rosemary. Un chemin que peu auraient pu parcourir. Et je suis fier de toi. Plus fier que je ne l'ai été de quoi que ce soit depuis... très, très longtemps.»

Rosemary rougit légèrement sous le compliment, mais elle ne pouvait nier ce qu'elle ressentait—cette force nouvelle, cette assurance tranquille, cette connaissance profonde qu'elle était enfin, véritablement, elle-même.

«Merci, Mathym,» dit-elle simplement. «Je n'aurais pas pu y arriver sans toi.»

Ils partagèrent un repas simple avec son grand-père—une soupe, du pain frais, du fromage—et la conversation fut légère, joyeuse, remplie de rires et de ces silences complices qui sont plus éloquents que les mots. Elijah semblait apprécier la compagnie de Mathym malgré—ou peut-être à cause de—son caractère excentrique, de ses yeux rouges, de cette aura d'altérité qui l'entourait comme un parfum subtil mais persistant.

Plus tard, alors que la nuit était complètement tombée, drapant le monde dans son manteau de velours noir parsemé d'étoiles, Rosemary se retrouva seule dans

sa chambre, assise sur le rebord de la lucarne, regardant la lune qui montait dans le ciel comme un œil pâle et bienveillant.

Elle repensa à la journée écoulée—à la manière dont Mathym avait repoussé Alice avec une facilité désarmante, à la paix qu'elle ressentait maintenant, à cette étrange normalité qui était devenue sa vie. Mathym la rejoignit un peu plus tard, s'installant près d'elle sans un mot, comme s'il avait deviné qu'elle avait besoin de compagnie, de silence partagé.

«Tu sembles pensive,» dit-il après un long moment, sa voix à peine plus qu'un murmure dans la nuit.

Rosemary hocha la tête, sans le regarder, les yeux fixés sur la lune. «Je pense à tout ce qui a changé depuis que tu es apparu dans ma vie. Je me sens tellement différente. Mais c'est une bonne différence. Comme si j'étais enfin... complète.»

Mathym la fixa un moment, son expression se faisant plus douce dans la lumière lunaire qui sculptait ses traits en ombres et en lumières. «Tu es différente,» admit-il. «Mais tu es toujours toi, Rosemary. Tu es simplement devenue la personne que tu étais destinée à être. Celle qui était cachée sous les couches de peur, de douleur, d'isolement.»

Rosemary sourit, se sentant étrangement émue par ses paroles—par cette

reconnaissance, cette validation, cette compréhension. «Je suppose que tu as raison,» murmura-t-elle. Elle leva les yeux vers le ciel étoilé, vers cette immensité silencieuse qui avait tant effrayé la jeune fille qu'elle était. «Je n'ai plus peur, Mathym. Plus peur de ce que l'avenir me réserve. Plus peur des ombres. Plus peur... d'être moi.»

Mathym hocha la tête, approuvant en silence. Puis, d'un ton plus léger, avec cet éclat malicieux qui lui était si cher, il ajouta: «Mais ne pense pas que je vais te laisser te reposer sur tes lauriers, ma chère. Il y aura d'autres aventures. D'autres mystères à résoudre. D'autres ombres à affronter. Le monde est vaste. Étrange. Plein de merveilles et de terreurs.»

Rosemary éclata de rire—un rire clair, joyeux, qui résonna dans la pièce comme une musique. «Je m'en doute bien,» dit-elle, se tournant vers lui, ses yeux brillant dans l'obscurité. «Et je suis prête. Prête pour tout ce qui viendra.»

Mathym sourit, se relevant, tendant la main vers elle. «C'est exactement ce que je voulais entendre.»

Rosemary prit sa main—cette main chaude, réelle, solide—et se leva à son tour. Son cœur était léger, son esprit clair, son âme en paix.

Et ensemble, ils quittèrent la lucarne pour se préparer à la nuit—à un repos bien mérité, mais aussi à tous les lendemains qui viendraient, à toutes les aventures qui les attendaient, à toute cette vie étrange, merveilleuse, qu'ils construisaient ensemble, jour après jour, pas après pas.

La lune veillait sur eux, un témoin silencieux de cette amitié improbable, de cette alliance entre une jeune femme humaine et un démon millénaire. Et tandis qu'ils fermaient les yeux pour la nuit, une certitude douce et réconfortante s'installait en eux, aussi réelle que le battement de leurs cœurs, aussi tangible que l'air qu'ils respiraient:

Quoi qu'il arrive—quelles que soient les ombres qui viendraient, quels que soient les mystères qui les appelleraient—ils seraient toujours là l'un pour l'autre. Prêts à affronter le monde. Prêts à savourer ses beautés. Prêts à vivre—vraiment vivre—pour la première fois de leurs existences si différentes, si semblables.

Et cette certitude était plus précieuse que tous les trésors, plus forte que toutes les peurs, plus vraie que toutes les vérités. C'était leur amitié. Leur pacte. Leur vie.

Chapitre 11 :

Le soleil de l'après-midi déclinait lentement sur les tours gothiques de l'université, projetant des ombres longues et dorées qui s'étiraient comme des doigts pâles à travers le campus pavé. Les dernières lueurs du jour caressaient les pierres anciennes, leur donnant une teinte de miel et d'ambre qui contrastait avec le bleu profond du ciel où les premières étoiles commençaient timidement à apparaître. Les étudiants quittaient leurs salles de classe en groupes bruyants, leurs voix jeunes et insouciantes créant un bourdonnement continu, une symphonie de l'ordinaire qui emplissait l'air de la fin de journée.

Au milieu de cette animation humaine, Rosemary et Mathym se frayaient un chemin dans la foule. Mathym arborait son air habituellement décontracté, ses mains enfoncées dans les poches de son manteau en cuir noir, ses yeux rouges—ces globes de braises incandescentes—observant le spectacle avec un amusement détaché. Rosemary, elle, était plongée dans ses pensées, son esprit encore habité par les images du cours de littérature gothique qu'ils venaient de suivre—des images de fantômes, de malédictions, de passions nocturnes qui semblaient maintenant moins

éloignées de sa réalité qu'elles ne l'avaient jamais été.

«Alors,» demanda Mathym, rompant le silence entre eux, un sourire amusé aux lèvres qui montrait juste assez de dents pour rappeler sa nature non humaine, «que penses-tu de notre professeure de littérature gothique? La digne professeure Armitage avec ses lunettes à monture d'écaille et son chignon si sévère qu'il pourrait couper le pain?»

Rosemary esquissa un sourire, secouant la tête. Ses cheveux noirs striés de rouge bougèrent doucement, captant les derniers rayons du soleil. «Elle n'était pas si mal, Mathym. Et tu dois admettre que la discussion sur les récits de revenants—sur ces fantômes qui reviennent hanter les vivants pour des promesses non tenues, des amours trahis, des vengeances non assouvies—était intéressante. Presque... personnelle, dans notre cas.»

Mathym haussa les épaules avec cette élégance étudiée qui lui était si caractéristique. «Intéressante, peut-être, mais académique. Théorique. Elle parlait des fantômes comme s'ils étaient des métaphores, des symboles littéraires.» Il fit une pause, un éclat malicieux dans ses yeux rouges. «Elle n'a aucune idée de ce qu'est un vrai revenant. Ils ne sont pas aussi poétiques dans la réalité, ma chère. Ils sont

obsédés. Répétitifs. Souvent ennuyeux dans leur obsession unique. Ils ne composent pas de sonnets sur leur condition, ils hurlent les mêmes phrases encore et encore, comme des disques rayés de l'au-delà.»

Rosemary allait répondre—une réponse probablement défendant la professeure Armitage et sa perspective littéraire—mais elle remarqua soudain que Mathym s'était arrêté net au milieu du flot des étudiants qui les contournaient avec des regards agacés ou curieux. Son expression avait changé du tout au tout. Le sourire désinvolte, moqueur, avait disparu, effacé comme par une éponge sur un tableau noir. À sa place, il y avait une concentration intense, presque douloureuse.

Ses yeux rouges—d'habitude si expressifs, si vivants—s'étaient voilés, comme s'ils regardaient non pas le monde devant eux, mais quelque chose au-delà, quelque chose d'invisible pour les yeux humains. Ils semblaient scruter l'air même, comme s'il essayait de déchiffrer un murmure lointain, une vibration imperceptible, une présence subtile mais indéniable.

«Mathym?» demanda Rosemary, une inquiétude soudaine lui serrant la poitrine. Sa main se tendit instinctivement vers lui, mais elle s'arrêta à mi-chemin, hésitante. «Qu'y a-t-il? Tu as l'air...»

Le démon ne répondit pas tout de suite. Il plissa les yeux, ses traits anguleux se durcissant, comme s'il concentrait toute son attention sur quelque chose que seule lui pouvait percevoir. Ses narines frémirent légèrement, comme s'il flairait l'air. Ses doigts, habituellement si détendus, se contractèrent légèrement.

Puis, lentement, avec une précision presque mécanique, il tourna la tête vers une direction précise—vers la fontaine principale du campus, où l'eau cascadaît doucement sur des sculptures de marbre représentant les muses. Ses traits se durcirent encore, prenant une expression que Rosemary ne lui avait jamais vue: une expression de reconnaissance mêlée d'appréhension, de méfiance mêlée de curiosité.

«Il y a un autre démon ici,» murmura-t-il finalement, et sa voix n'était plus celle du Mathym taquin et léger qu'elle connaissait. C'était une voix basse, grave, avec des harmoniques étranges qui semblaient vibrer à une fréquence différente. «Je peux sentir sa présence. Son... parfum.»

Rosemary suivit son regard, son cœur battant plus vite. Elle balaya la place des yeux, cherchant quelque chose—quelqu'un—qui pourrait correspondre à cette description. Les étudiants passaient, riant, discutant, indifférents à la présence invisible parmi eux. Un groupe de filles partageait

des frites. Un couple s'embrassait sur un banc. Un homme lisait un livre sous un arbre.

Puis elle la vit.

De l'autre côté de la place, près de la statue de la muse de la tragédie—une figure de marbre aux yeux vides tenant un masque triste—une femme se tenait seule. Elle était jeune, peut-être dans la trentaine, avec des cheveux châtons tirés en un chignon lâche dont des mèches s'échappaient comme si elles cherchaient à s'enfuir. Elle portait une robe ample, de coupe simple mais élégante, et ses mains—des mains fines, pâles—étaient serrées sur la lanière d'un sac en cuir comme si c'était une bouée de sauvetage.

Mais ce qui frappa Rosemary immédiatement, ce fut son expression. Ses yeux—des yeux d'un bleu pâle, presque gris—étaient écarquillés, fixant quelque chose d'invisible devant elle avec une intensité qui frôlait la terreur pure. Ses lèvres tremblaient légèrement, formant des mots silencieux, des prières ou des malédictions. Et son corps tout entier était tendu, raidi, comme si elle se préparait à un choc, à une attaque, à une révélation horrible.

Il y avait autour d'elle une aura de panique si palpable que Rosemary pouvait presque la sentir—une vibration dans l'air, un froid

soudain, une densité anormale. Une détresse si profonde, si absolue, qu'elle semblait déformer la réalité autour d'elle, créant une bulle de souffrance dans le monde insouciant du campus.

«Elle a l'air tellement effrayée,» murmura Rosemary, sentant une vague de compassion—une compassion presque physique, comme si elle pouvait sentir la peur de la femme dans son propre corps—l'envahir. «On doit l'aider. On ne peut pas la laisser comme ça.»

Mathym ne quitta pas la femme des yeux, ses sourcils froncés maintenant, formant une ligne sombre au-dessus de ses yeux rouges. «La présence démoniaque vient d'elle,» dit-il, et sa voix était basse, urgente. «Elle est... imprégnée. Comme si un démon l'avait marquée, possédée, ou... liée à elle d'une manière particulière.»

Il tourna la tête vers Rosemary, et dans ses yeux, elle vit quelque chose qu'elle n'y avait jamais vu auparavant: de l'appréhension.

Une véritable appréhension. «Quelque chose cloche profondément ici, Rosemary. Ce n'est pas une simple manifestation, une visite passagère. C'est quelque chose de plus profond. De plus ancien. De plus dangereux.»

Mais avant qu'il ne puisse l'arrêter—avant même qu'il ne puisse formuler une mise en garde plus explicite—Rosemary s'était déjà

mise en mouvement. Ses pieds la portaient à travers la place, écartant la foule avec une détermination qu'elle n'aurait pas cru posséder quelques semaines auparavant. Elle sentait le regard de Mathym sur son dos, sentait sa réticence, sa méfiance, mais elle ne pouvait pas s'arrêter. Pas en voyant cette femme, cette détresse, cette peur pure.

Mathym la suivit, non sans pousser un soupir de résignation—un soupir qui était plus qu'une expiration d'air, qui semblait porter avec lui le poids de siècles d'expérience, de connaissances des dangers du monde invisible.

«Excusez-moi,» dit doucement Rosemary en s'approchant de la femme, sa voix aussi calme, aussi rassurante qu'elle pouvait la rendre malgré le battement rapide de son propre cœur. «Est-ce que tout va bien? Vous semblez... bouleversée. Perdue.»

La femme tourna la tête vers Rosemary, et le mouvement fut lent, comme si elle émergeait d'un rêve—ou d'un cauchemar. Ses yeux bleu pâle se remplirent de larmes qui brillèrent dans la lumière déclinante comme des diamants brisés. Elle secoua la tête, un mouvement à peine perceptible, mais éloquent dans son désespoir. Sa bouche s'ouvrit comme pour parler, mais aucun son n'en sortit—seulement un petit

halètement, le bruit de quelqu'un qui se noie à l'air libre.

Rosemary sentit son cœur se serrer, une douleur physique dans sa poitrine. Elle tendit une main, hésita, puis la posa doucement sur le bras de la femme. Le contact fit sursauter la femme, mais elle ne se recula pas. Au contraire, elle sembla s'y accrocher, comme si ce contact humain—ce simple contact—était la première chose réelle qu'elle ressentait depuis longtemps. «Peut-être qu'on pourrait aller boire un café quelque part,» suggéra Rosemary, sa voix toujours douce, mais ferme maintenant. «Un endroit calme. Où vous pourrez vous reposer un peu. Et peut-être... peut-être parler de ce qui vous inquiète. De ce qui vous fait si peur.»

La femme—Claire, comme ils apprendraient plus tard—hésita un instant, ses yeux scrutant le visage de Rosemary comme si elle cherchait quelque chose: de la sincérité, de la tromperie, de l'espoir, du danger. Puis ses yeux allèrent à Mathym, qui s'était maintenant approché, restant légèrement en retrait, ses propres yeux rouges observant la scène avec une intensité qui aurait dû être effrayante mais qui, étrangement, ne l'était pas.

Finalement, Claire hocha la tête—un mouvement lent, lourd, comme si chaque millimètre demandait un effort surhumain.

«D'accord,» murmura-t-elle, et sa voix était un filet rauque, usé par les pleurs silencieux, par les cris étouffés. «D'accord.»

Mathym choisit un café à proximité—un établissement sombre, intime, aux boiseries de chêne noirci et aux vitraux qui projetaient des motifs colorés sur les tables. Il sélectionna une table dans le coin le plus éloigné, à l'écart des autres clients, protégée par un paravent sculpté représentant des oiseaux nocturnes. Un sanctuaire dans la pénombre.

Ils s'assirent, un silence lourd pesant sur eux, brisé seulement par le léger cliquetis des tasses que le serveur—un homme âgé avec des yeux tristes—posa devant eux. Le café fumait, dégageant un arôme riche et amer qui contrastait avec la douceur sucrée des pâtisseries que Mathym avait commandées par habitude.

Rosemary s'assit en face de Claire, essayant de lui offrir un sourire rassurant—un sourire qui, elle l'espérait, disait: "Je suis là. Je vous écoute. Je ne vous jugerai pas."

«Je m'appelle Rosemary,» dit-elle doucement, ses mains encerclant sa tasse pour en capter la chaleur. «Et voici Mathym. Nous ne voulons pas vous déranger, ne pas envahir votre intimité... mais vous avez l'air d'avoir vraiment, vraiment besoin de parler. De partager ce poids que vous portez.»

Claire baissa les yeux vers sa propre tasse, ses mains—des mains fines, élégantes, mais marquées par des veines saillantes qui parlaient de tension, de fatigue—tremblant légèrement. Les larmes recommencèrent à couler, silencieuses, ininterrompues, traçant des chemins brillants sur ses joues pâles.

«Je... Je m'appelle Claire,» murmura-t-elle finalement, et le nom semblait lui échapper comme un secret trop lourd à garder. «Je ne sais pas par où commencer... Je ne sais même pas si je devrais...»

«Prenez votre temps,» l'encouragea Rosemary, sa voix un murmure dans la pénombre du café. «Il n'y a pas de précipitation. Parlez-nous quand vous vous sentirez prête. Ou ne parlez pas du tout, si c'est trop difficile. Nous pouvons juste... être là.»

Après un long moment de silence—un silence rempli seulement par le tic-tac lointain d'une horloge, par les murmures étouffés des autres clients, par le souffle léger de Claire—la femme sembla rassembler son courage. Elle releva la tête, et dans ses yeux, Rosemary vit quelque chose de brisé, de réarrangé de travers, comme un vase précieux recollé mais dont les fissures restaient visibles, douloureuses. «C'est à propos de mon mari...» commença Claire, et sa voix se brisa sur le mot "mari", comme si prononcer ce simple mot lui

brûlait la langue, la gorge, l'âme. Elle fit une pause, fermant les yeux, rassemblant ses forces. «Et de mon bébé.»

Mathym échangea un regard rapide avec Rosemary—un regard chargé d'avertissement, de compréhension, de cette connaissance ancienne qu'il possédait des schémas du désespoir humain, des pièges de la douleur. «Continuez,» murmura-t-il d'une voix calme, neutre, comme celle d'un confesseur, d'un thérapeute, d'un démon écoutant une confession humaine.

Claire prit une profonde inspiration—un souffle qui sembla venir des profondeurs de son être, comme si elle cherchait à expulser quelque chose de toxique, de pourri, qui s'était installé en elle. «Mon mari s'appelait Thomas,» dit-elle, et le nom, prononcé à voix haute, sembla flotter dans l'air entre eux, prendre vie, puis mourir. «Il est mort il y a cinq mois. Dans un accident de voiture. Une nuit de pluie. Un virage. Un arbre.»

Chaque mot était une pierre tombale, un petit monument à une perte trop grande pour être contenue dans des mots. «Nous étions si heureux,» continua-t-elle, et maintenant sa voix était un peu plus forte, comme si le fait de parler, de raconter, la renforçait. «Nous nous étions rencontrés à l'université. Nous avons voyagé. Construit

une vie. Et puis... nous attendions notre premier enfant.»

Sa main se posa sur son ventre—un geste instinctif, protecteur, maternel. Sous le tissu de sa robe, Rosemary pouvait voir la courbe douce de la grossesse, cette promesse de vie dans un récit de mort.

«Après... après sa mort,» reprit Claire, et maintenant les larmes coulaient librement, sans honte, sans retenue, «j'étais... je ne sais pas comment le décrire. Désespérée ne suffit pas. C'était comme si on m'avait arraché une partie de moi-même. Comme si le monde avait perdu toutes ses couleurs, tous ses sons. J'étais une coquille vide. Une maison dont on a retiré les fondations.»

Elle serra sa main autour de la tasse de café, ses jointures blanchissant. «Je ne pouvais pas accepter qu'il soit parti. Je refusais. Je criais. Je suppliais. Je faisais des promesses à des dieux que je ne croyais pas. J'étais prête à tout. À absolument tout, pour le ramener.»

Elle leva les yeux, et dans son regard, Rosemary vit quelque chose qu'elle reconnut—cette obscurité absolue, ce désespoir sans fond qu'elle avait elle-même connu cette nuit de pluie où Mathym était apparu. Cette conviction que rien n'avait plus d'importance, que tout pouvait être sacrifié, que n'importe quel prix valait la

peine d'être payé pour mettre fin à la douleur.

«C'est là qu'il est apparu,» chuchota Claire, et sa voix était maintenant si basse qu'ils durent se pencher pour l'entendre. «Le démon.»

Le mot—"démon"—résonna dans l'air du café comme une cloche fêlée. Rosemary sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle regarda Mathym, qui était maintenant parfaitement immobile, ses yeux rouges fixés sur Claire avec une intensité qui aurait dû réduire la femme en cendres, mais qui semblait plutôt l'ancrer, la maintenir dans la réalité.

«Il s'appelait Malphas,» continua Claire, et prononcer ce nom sembla lui coûter un effort physique. «Il était... beau.

Terriblement beau. Comme une statue ancienne qui aurait pris vie. Avec des yeux dorés qui semblaient voir à travers vous, dans vous. Et une voix... une voix qui était comme du miel et du venin mélangés.»

Elle fit une pause, avalant avec difficulté. «Il m'a offert un marché. Un pacte.»

Rosemary sentit son cœur battre plus vite, anticipant déjà les termes de ce pacte, comprenant déjà la tragédie avant qu'elle ne soit formulée.

«Il m'a dit qu'il pouvait ramener Thomas à la vie,» dit Claire, et maintenant sa voix était plate, monotone, comme si elle récitait

un cauchemar qu'elle avait trop souvent répété. «Que la mort n'était pas une fin absolue. Qu'avec le bon prix, avec la bonne... transaction... les choses pouvaient être changées. Inversées.»

Sa main se serra sur son ventre. «Le prix... c'était l'âme de mon enfant à naître.»

Le silence qui suivit fut absolu. Comme si le monde entier avait retenu son souffle.

Comme si même les molécules d'air avaient cessé de vibrer. Rosemary sentit une nausée monter en elle, un dégoût profond, viscéral, pour cette monstruosité, cette perversion de l'amour, de la maternité, de la vie elle-même.

«J'étais tellement désespérée...» murmura Claire, et maintenant elle parlait plus pour elle-même que pour eux, comme si elle revivait le moment, le choix, l'erreur. «Je n'ai pas réfléchi. Je n'ai pas pensé. Je n'ai pas... je n'ai pas compris. J'ai dit oui. J'ai accepté. J'ai signé le pacte avec mon sang, avec mes larmes, avec ma folie.»

Elle leva les yeux vers eux, et dans son regard, il y avait maintenant une horreur si pure, si absolue, que Rosemary dut détourner les yeux un instant, incapable de la soutenir.

«Mais quand il est revenu...» continua Claire, et sa voix se brisa complètement maintenant, devenant un filet à peine

audible, «quand Thomas est revenu... ce n'était pas lui. Ce n'était pas mon Thomas.» Elle ferma les yeux, comme pour chasser une image trop horrible pour être regardée en face. «C'était un... une chose. Un corps qui bougeait, qui respirait, mais dont les yeux étaient vides. Dont la peau... dont la peau commençait à se décomposer. Une odeur... une odeur de terre humide, de pourriture douce...»

Elle ouvrit les yeux, et maintenant son regard était celui d'une condamnée à mort. «Il n'avait plus d'âme. Juste... juste une enveloppe. Un pantin. Et Malphas... Malphas rit. Il rit et me dit que c'était ce que j'avais demandé. Un mari vivant. Pas un mari aimant. Pas un mari entier. Juste... vivant.» Rosemary porta une main à sa bouche, étouffant un cri, une plainte. Elle regarda Mathym, cherchant dans ses yeux une dénégation, une explication, un espoir. Mais Mathym restait impassible, sauf pour une légère tension autour de sa bouche, une légère lueur plus sombre dans ses yeux rouges.

«Je me suis fait avoir,» chuchota Claire, et les mots étaient une condamnation, une sentence, une épitaphe. «Et maintenant... maintenant il veut ce qu'il a été promis. L'âme de mon bébé. Il vient la nuit. Il chuchote à la fenêtre. Il me montre des images... des images de ce qu'il fera. De

comment il prendra l'âme au moment de la naissance. Comment il la... la dévorera.»

Elle se tourna vers Mathym, et dans ses yeux, il y avait maintenant une supplication si désespérée, si absolue, qu'elle était presque insoutenable à voir. «Vous êtes un démon aussi, n'est-ce pas? Je le sens. Je le vois dans vos yeux. Dans... dans ce que vous dégagez.»

Elle tendit une main tremblante vers lui, comme pour le toucher, le supplier physiquement. «Vous pouvez m'aider, je vous en supplie! Vous savez comment ils fonctionnent! Vous pouvez parler à Malphas! Le convaincre! Lui prendre ce qu'il veut!»

Mathym, jusqu'ici silencieux, laissa échapper un léger soupir—un son qui semblait porter avec lui le poids de siècles, de millénaires d'observations de la folie humaine, de la douleur humaine, des erreurs humaines.

«Claire,» dit-il, et sa voix était douce, presque tendre, ce qui était peut-être le plus terrifiant de tous, «je suis désolé. Vraiment désolé pour ce qui t'est arrivé. Pour la perte. Pour la douleur. Pour... la tromperie.»

Il fit une pause, choisissant ses mots avec un soin inhabituel. «Mais le démon avec qui tu as passé ce pacte... Malphas... a rempli sa part du marché. Techniquement. Il a ramené ton mari à la vie. Même si c'est sous une forme... dégradée. Corrompue. Une parodie de vie.»

«Mais ce n'est pas ce que je voulais!» s'écria Claire, et sa voix était maintenant un cri étouffé, un hurlement de bête blessée.

«C'était de la tromperie! De la malhonnêteté! Il doit y avoir un moyen d'annuler ça! Une clause! Une échappatoire!»

Mathym croisa les bras, et dans son geste, Rosemary vit non pas du refus, mais de la résignation. Une résignation ancienne, profonde. «Ce n'est pas aussi simple, Claire. Les pactes démoniaques... ce sont des contrats. Des accords liants. La magie qui les sous-tend est ancienne, complexe, et... littérale. Malphas t'a donné ce que tu as demandé: ton mari vivant. Pas ce que tu espérais. Pas ce que tu imaginais. Mais ce que tu as demandé.»

Il pencha la tête, ses yeux rouges brillant d'une lueur qui était à la fois compatissante et impitoyable. «Le convaincre de renoncer à l'âme de ton enfant... ce serait comme convaincre un lion de renoncer à sa proie. Comme convaincre le feu de ne pas brûler. C'est dans sa nature. Dans l'essence même du pacte.»

Rosemary, voyant la détresse de Claire—voyant en elle une version d'elle-même qui aurait pu exister si elle n'avait pas eu de la chance, si son propre pacte avait été différent—se tourna vers Mathym avec un

regard suppliant. Ses propres mains étaient serrées sur la table, ses jointures blanches. «Mathym, il doit y avoir quelque chose,» dit-elle, et sa voix tremblait légèrement, trahissant l'émotion qu'elle tentait de contenir. «On ne peut pas la laisser comme ça. On ne peut pas laisser son enfant...» Elle ne put terminer la phrase. L'idée était trop horrible pour être formulée.

Mathym la regarda, et dans ses yeux rouges, elle vit une lutte—une lutte entre sa nature démoniaque, sa connaissance des règles anciennes, de l'ordre des choses, et cette chose nouvelle, étrange, qu'il avait développée: cette connexion avec Rosemary, cette empathie, cette humanité naissante.

Il regarda Claire, qui pleurait maintenant silencieusement, ses épaules secouées par des sanglots qu'elle tentait d'étouffer, sa main toujours posée sur son ventre comme pour protéger ce qui était déjà promis, déjà condamné.

Il regarda Rosemary, dont le visage était un mélange de compassion, de détermination, de cette bonté étrange, tenace, qui avait d'abord attiré son attention, puis son admiration, puis son amitié.

Et enfin, après ce qui sembla une éternité, il poussa un soupir—un soupir qui semblait venir des profondeurs de son être, qui semblait porter avec lui des siècles de

résistance, de règles, de traditions, et qui les abandonnait tous d'un seul souffle.

«Très bien,» murmura-t-il, et le mot était à la fois une capitulation et un engagement.

«Je vais voir ce que je peux faire. Je vais... négocier.»

Claire releva la tête, ses yeux rougis, gonflés, mais où brillait maintenant une lueur d'espoir—une lueur fragile, tremblante, comme la première flamme d'une bougie dans un vent fort.

«Mais je vous préviens, Claire,» continua Mathym, et maintenant sa voix était dure, implacable, comme pour la préparer à l'échec, à la défaite. «Ça ne va pas être facile. Il n'y a aucune garantie de succès. Malphas est un démon de rang supérieur. Ancien. Puissant. Et il a le droit de son côté. Le droit démoniaque.»

Il se leva, son ombre s'étirant sur le mur derrière lui comme une entité à part entière.

«Nous devons d'abord le trouver. Le localiser. Et puis... puis je devrai négocier. Argumenter. Peut-être menacer. Mais ne t'attends pas à ce qu'il cède facilement.»

Il fit une pause, et son sourire—ce sourire qui était à la fois terrifiant et rassurant—reparut sur ses lèvres. «Les démons aiment leurs marchés plus que tout. Plus que l'or. Plus que le pouvoir. Plus que les âmes elles-mêmes. Ils aiment le jeu. La transaction. Et ils n'abandonnent pas leurs gains—réels ou

perçus—sans se battre. Sans exiger un prix encore plus élevé.»

Il regarda Rosemary. «Tu es sûre de vouloir t'impliquer dans ça? C'est dangereux. Plus dangereux que le loup-garou. Plus dangereux que le fantôme. C'est... la politique démoniaque. Les règles anciennes.»

Rosemary se leva à son tour, sa décision prise avant même que la question ne soit posée. Elle prit la main de Claire, la serrant doucement. «Nous allons tout faire pour t'aider, Claire. Tout.»

Elle regarda Mathym, et dans ses yeux—dans son unique œil visible, l'autre caché sous le bandeau noir—il y avait une détermination qui était devenue sa nouvelle nature. «Nous allons essayer, Mathym. C'est tout ce que nous pouvons faire. Essayer.»

Mathym hocha la tête, un sourire étrange—un sourire qui était à la fois fier, inquiet, et résigné—sur ses lèvres. «Alors

commençons. La nuit tombe. Et les démons... les démons aiment la nuit. C'est là qu'ils sont les plus forts. Les plus réels.»

Il tourna les talons, son manteau noir tourbillonnant derrière lui. «Venez. Nous avons un démon à trouver. Et un pacte à... renégocier.»

Et tandis qu'ils quittaient le café, plongeant dans la nuit qui tombait maintenant rapidement, Rosemary sentit un frisson la

parcourir—un frisson qui n'était pas seulement de la peur, mais aussi de la résolution. Parce qu'elle savait, avec une certitude profonde, qu'ils venaient de franchir un seuil. Qu'ils s'apprêtaient à affronter non pas une créature, non pas un fantôme, mais un système. Une loi. Un ordre ancien du monde.

Et que quoi qu'il arrive—quel que soit le résultat—rien ne serait plus jamais tout à fait pareil.

Chapitre 12 :

La nuit était tombée sur la ville comme un drap de velours noir déchiré par endroits par les lumières folles et lointaines des réverbères, créant un contraste cruel entre la vie humaine qui continuait dans son insouciance et la gravité de ce qui allait se jouer dans les confins ombragés de l'ancien cimetière Saint-Michel. L'obscurité n'était pas simplement l'absence de lumière; elle était une présence tangible, une substance vivante qui semblait suinter des pierres tombales, monter des racines des vieux ifs, tomber du ciel étoilé comme une pluie silencieuse et oppressante.

Rosemary, Mathym et Claire se tenaient à la lisière de l'enclos sacré, là où la pierre usée des murs d'enceinte avait cédé sous l'assaut des siècles, créant des brèches par lesquelles l'ombre semblait s'écouler comme un fleuve noir. L'air était lourd, chargé d'une énergie sombre qui palpitait autour d'eux comme un cœur géant battant un rythme primitif, ancestral. Chaque respiration était un effort, comme si l'atmosphère elle-même résistait à leur présence, à leur intrusion dans ce lieu de règlement des dettes anciennes.

Mathym était tendu comme une corde d'arc, chaque muscle de son corps démoniaque sculpté par la tension. Ses yeux rouges—ces

globes de braises incandescentes qui avaient vu des millénaires de folie humaine et démoniaque—brillaient d'une lueur inquiétante, presque douloureuse dans leur intensité. Ils balayaient les alentours, cherchant non pas avec la vue humaine mais avec cette perception profonde, cette sensibilité aux vibrations du monde invisible qui était son héritage démoniaque.

«Es-tu certaine—vraiment certaine—de vouloir assister à cela, Rosemary?» murmura-t-il, sa voix à peine plus qu'un souffle dans le silence oppressant du cimetière. Il ne quittait pas des yeux la silhouette frémissante de Claire, qui se tenait à quelques pas de là, enveloppée dans un châle sombre qui semblait absorber plutôt que refléter la faible lumière de la lune. «Baal... Baal n'est pas comme moi. Il n'est pas un démon mineur errant par curiosité. Il est un prince. Un seigneur. Et il ne négocie pas. Il exécute.»

Rosemary, bien que terrifiée jusqu'à la moelle de ses os—une terreur qui lui glaçait le sang, qui lui nouait l'estomac, qui faisait trembler ses mains malgré tous ses efforts—hocha la tête. Son unique œil visible brillait dans l'obscurité, déterminé, résolu, malgré la peur qui y dansait comme un reflet de feu.

«Je ne peux pas, Mathym,» murmura-t-elle, et sa voix était ferme, claire, comme si la

peur l'avait purifiée, affinée. «Je ne peux pas rester à l'écart. Je ne peux pas fermer les yeux. Si c'est la fin... si c'est l'échec... alors au moins je serai là. Au moins je saurai. Au moins Claire ne sera pas seule.»

Mathym serra les dents, un muscle tressaillant sur sa mâchoire anguleuse. Il partageait son sentiment—cette obligation étrange, humaine, de ne pas abandonner quelqu'un à son destin, même si ce destin était scellé, inévitable. Mais il savait—il savait avec la certitude de siècles d'observation des lois démoniaques, des pactes, des transactions—à quel point leur entreprise était futile, dangereuse, presque suicidaire.

«Très bien,» dit-il finalement, capitulant non pas devant son argument, mais devant cette lumière en elle qu'il ne pouvait éteindre, qu'il ne voulait pas éteindre. «Mais reste derrière moi. Quelle que soit la tentation. Quelle que soit la provocation. Même si...» Il hésita, ses yeux rouges se posant sur elle avec une intensité presque douloureuse. «Même si tu penses pouvoir aider. Même si tu penses devoir intervenir. Derrière moi. Toujours.»

Soudain, sans avertissement, sans le crescendo dramatique que Rosemary aurait pu attendre, le changement commença. Non pas un grondement de tonnerre, non pas un

éclair de lumière. Quelque chose de plus subtil, de plus profond.

Une brume sombre commença à se lever du sol—non pas une brume d'eau ou de vapeur, mais une brume d'ombre, de ténèbres condensées. Elle rampait sur le sol, s'enroulant autour des pierres tombales comme des serpents de fumée noire, montant lentement, inexorablement. Et avec elle venait une odeur—une odeur de soufre ancien, de cendres froides, de métal chauffé à blanc, et quelque chose d'autre, d'indéfinissable, qui rappelait le goût du cuivre sur la langue, le goût du sang.

Puis la figure apparut.

Elle ne se matérialisa pas brusquement; elle sembla plutôt émerger de la brume, prendre forme à partir d'elle, comme une statue se dégageant d'un bloc de marbre noir. D'abord des contours—grands, imposants, majestueux dans leur horreur. Puis des détails: des épaules larges, une poitrine massive, des bras dont les muscles semblaient sculptés dans de l'obsidienne. Des cornes—noires, brillantes, recourbées vers l'arrière avec une grâce terrible—qui luisaient faiblement d'une lumière propre, une lumière qui n'éclairait rien mais qui absorbait tout.

Et enfin, le visage.

Un visage qui était à la fois terriblement beau et profondément monstrueux. Des

traits réguliers, nobles presque, mais déformés par une cruauté si ancienne, si fondamentale, qu'elle était devenue une partie de l'essence même de l'être. Des yeux—des yeux d'un rouge profond, non pas le rouge vif de Mathym, mais un rouge sombre, comme du sang vieilli sous la lune—qui brillaient d'une intelligence ancienne, calculatrice, impitoyable. Baal.

Il se tenait là, complet maintenant, et l'air autour de lui semblait vibrer, se courber, comme si la réalité elle-même hésitait à contenir sa présence. Un sourire cruel—un sourire qui connaissait la douleur, qui la savourait, qui la comprenait dans toutes ses nuances—déforma ses lèvres fines.

«Mathym,» dit-il, et sa voix n'était pas un son mais une vibration, un grondement bas qui semblait venir de partout à la fois, qui faisait trembler les os, résonner dans la poitrine. «Mon vieil... associé. Cela fait des siècles. Des millénaires peut-être. Tu as toujours préféré les marges, n'est-ce pas? Les interstices. Jamais le cœur du pouvoir.» Mathym se tendit encore, chaque fibre de son être démoniaque s'activant, se préparant. Il se plaça instinctivement entre Rosemary et Baal—un geste protecteur qui parut presque comique face à la puissance qui se tenait devant eux.

«Baal,» répondit-il, et sa propre voix était ferme, sans tremblement, malgré la tension qui le parcourait. «Je viens en tant qu'intercesseur. Pour te demander—pour supplier, si nécessaire—de reconsidérer ton marché avec cette femme. Claire.»

Baal éclata d'un rire—un rire profond, résonnant, qui fit vibrer l'air comme un tambour géant frappé dans les profondeurs de la terre. Son regard—ce regard rouge sombre, impitoyable—se posa sur Claire, qui se recroquevilla sous son attention comme une feuille sous un vent glacial.

«Ah, le marché,» dit-il, et le mot semblait danser dans l'air, prendre vie, devenir une entité à part entière. «Le beau, le simple, le parfait marché.» Il fit un pas en avant—un pas léger, gracieux, qui contrastait terriblement avec sa masse imposante. «Je lui ai offert ce qu'elle désirait le plus au monde: son époux de retour. Et en échange...» Ses yeux se posèrent sur le ventre de Claire, et dans son regard, il y avait une faim—une faim ancienne, insatiable. «En échange, je prends l'âme de son enfant à naître. L'âme pure, non corrompue, non marquée par le monde. Un mets délicat. Rare.»

Il fit une pause, et son sourire s'élargit, montrant des dents qui n'étaient pas humaines, qui étaient trop nombreuses, trop pointues. «Elle a accepté. De son plein gré.

Avec son sang. Avec ses larmes. Avec son désespoir. Tout était en ordre.»

«Mais ce n'était pas ce qu'elle pensait!» s'exclama Mathym, et maintenant sa voix trahissait une émotion—une frustration, une colère, une impuissance. «Elle a cru que tu ramènerais son mari tel qu'il était! Vivant, aimant, entier! Pas... pas cette parodie! Cette chose qui pourrit dans sa maison!» Baal plissa les yeux, un éclair de véritable amusement—un amusement cruel, intellectuel—traversant son regard rouge. «Trompée? Non, Mathym. J'ai respecté les termes du contrat à la lettre. "Ressusciter son époux." C'est ce que j'ai fait. Le ramener à la vie. La vie, Mathym. Pas l'amour. Pas la mémoire. Pas l'âme. La simple vie biologique.»

Il fit un autre pas, et maintenant il était si proche que Rosemary pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui—une chaleur sèche, brûlante, qui sentait le métal fondu et les os calcinés.

«Ce n'est pas ma faute,» continua Baal, sa voix devenue un murmure dangereux, «si les humains ne comprennent pas ce qu'ils acceptent. S'ils voient des nuances là où il n'y a que des absolus. S'ils pensent que l'amour, la compassion, la pitié existent dans nos transactions.»

Mathym serra les poings, ses propres ongles—noirs, pointus—s'enfonçant dans ses

paumes. «C'est de la cruauté pure, Baal. Même pour nos standards. Même pour les enfers.»

Baal le fixa, et dans son regard, il y avait maintenant quelque chose de proche du mépris. «Oh, Mathym. Tu n'as pas changé. Toujours aussi... sentimental. Aussi humain dans tes préoccupations.» Il secoua la tête lentement, les cornes noires dessinant des arcs dans l'air. «C'est pour cela que tu restes un démon mineur. À errer parmi eux. À les observer. À... t'attacher.»

Il détourna les yeux vers Claire, qui tremblait maintenant de tous ses membres, ses larmes silencieuses coulant sur son visage pâle comme des ruisseaux d'argent sous la lune.

«Mon marché est scellé,» déclara Baal, et cette fois, sa voix n'était plus celle de la conversation; c'était la voix du jugement, du verdict, de la sentence. «Les liens sont forgés. Les promesses échangées. L'âme de cet enfant...» Il fit un geste élégant de la main. «Elle m'appartient déjà. Je ne fais que venir chercher ce qui est mien.»

Rosemary sentit une vague de désespoir la traverser—un désespoir si profond, si absolu, qu'il semblait aspirer toute chaleur de son corps, toute lumière de son âme. Mais quelque chose en elle—cette partie qui avait survécu à la mort de ses parents, au

harcèlement, à la solitude, à la peur—refusa de capituler. Refusa de se taire.

Elle s'avança d'un pas—un seul pas, minuscule, dérisoire face à la montagne de puissance qu'était Baal—et leva la tête pour affronter son regard.

«S'il vous plaît,» dit-elle, et sa voix était claire, portant dans le silence comme une cloche dans une cathédrale vide. «Cet enfant... il est innocent. Il n'a pas choisi cela. Il n'a pas accepté ce marché. Ne le condamnez pas pour une erreur commise dans le désespoir le plus profond. Pour une faiblesse humaine.»

Baal tourna lentement son regard vers elle, comme s'il ne l'avait vraiment remarquée qu'à cet instant. Ses yeux rouges sombres la scrutèrent avec une intensité qui aurait dû la réduire en cendres, qui aurait dû lui faire perdre connaissance, mais qui, étrangement, ne le fit pas.

Il s'approcha—non pas d'un pas menaçant, mais avec la curiosité lente, calculée, d'un scientifique examinant un spécimen rare. Ses narines frémirent, flairant l'air autour d'elle. Ses yeux se rétrécirent.

«Et qui es-tu, jeune fille,» demanda-t-il, et sa voix était maintenant différente—plus intéressée, plus analytique, «pour me parler ainsi? Pour te tenir ainsi devant moi, sans crainte apparente? Ou du moins, avec une crainte maîtrisée?»

Rosemary soutint son regard, bien que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, bien que chaque battement semblait être un coup de marteau contre ses côtes. «Je suis Rosemary Reed. Je ne suis qu'une humaine. Mais je ne peux pas rester là sans rien faire pendant qu'une injustice se commet. Même si... même si elle est légale selon vos lois.»

Baal sembla réfléchir un instant, sa tête inclinée, ses cornes pointant vers le ciel étoilé comme des doigts accusateurs. «Rosemary Reed...» murmura-t-il, et le nom semblait rouler sur sa langue comme un bon vin, être goûté, analysé. «Ce nom ne m'évoque rien. Aucun pacte. Aucune dette. Aucune histoire.»

Il fit une pause, et ses yeux—ces yeux rouges sombres qui avaient vu la naissance et la mort de civilisations—se fixèrent sur ses yeux à elle. Sur son unique œil visible, et sur le bandeau noir qui cachait l'autre.

«Mais tes yeux...» murmura-t-il, et maintenant sa voix était différente encore—pensive, intriguée, presque perplexe. «Oui, ces yeux... Je suis certain de les avoir déjà vus. Ou du moins, leur écho. Leur reflet.»

Il se pencha légèrement, et Rosemary sentit son souffle—un souffle chaud qui sentait le soufre et l'ambre brûlé, mais aussi quelque chose de plus doux, plus trompeur, comme des fleurs pourries.

«Chez une succube,» dit-il finalement, et le mot—"succube"—résonna dans l'air comme une cloche fêlée. «Lilith. Ou une de ses filles. Mais comment est-ce possible? Comment une humaine pourrait-elle avoir les yeux d'une succube?»

Rosemary secoua la tête, une confusion réelle mêlée à sa peur. «Je... je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne suis pas une succube. Je suis humaine. Juste humaine.» Baal resta silencieux un long moment, l'étudiant, la sondant, comme si ses yeux pouvaient voir à travers sa peau, à travers ses os, jusqu'à l'essence même de ce qu'elle était. Rosemary sentit sous ce regard quelque chose s'agiter en elle—quelque chose de profond, d'ancien, qui n'avait jamais été réveillé, qui n'avait jamais été appelé.

Puis Baal se redressa, et son sourire cruel revint—mais avec une nouvelle qualité, une nouvelle intensité. Comme s'il avait découvert quelque chose d'intéressant, de précieux.

«Peu importe,» dit-il, mais le ton disait le contraire. Que ça importait énormément. Que cette découverte—cette reconnaissance—changeait tout et rien en même temps. «Ce n'est pas le sujet qui nous intéresse ce soir. Une question pour un autre temps. Une enquête pour un autre lieu.»

Il se tourna brusquement vers Claire, et toute trace d'intérêt intellectuel disparut, remplacée par la froide détermination du créancier venant réclamer sa dette.

«Le pacte est scellé,» déclara-t-il, et sa voix était à nouveau celle du jugement, de l'exécution. «Je prends ce qui m'appartient.»

Il tendit une main—une main grande, aux doigts longs et élégants, aux ongles noirs et pointus—vers Claire. Pas pour la toucher. Pour prendre.

«Non!» s'écria Rosemary, et elle fit un mouvement pour s'interposer, pour protéger Claire de ce geste, de cette prise.

Mais Mathym l'attrapa par le bras, la retenant avec une force qu'elle ne lui connaissait pas—une force démoniaque, brute, qui la fit presque tomber.

«C'est fini, Rosemary,» murmura-t-il, et sa voix était brisée, désolée, mais aussi résignée. Une résignation ancienne, profonde, qui venait de la connaissance des lois, des règles, de l'ordre des choses.

«Nous ne pouvons rien faire. Rien du tout.» Claire tomba à genoux, non pas de faiblesse, mais comme si une force invisible l'avait poussée, pliée, brisée. Elle leva la tête vers Baal, et dans ses yeux, il n'y avait plus de supplication, plus d'espoir.

Seulement l'acceptation. L'acceptation du désastre.

Baal commença à parler—non pas dans une langue que Rosemary pouvait comprendre, mais dans une langue ancienne, gutturale, qui semblait être faite de sons qui n'auraient pas dû pouvoir être produits par une gorge humaine ou même démoniaque. Des mots qui semblaient avoir une forme, une substance, qui flottaient dans l'air entre lui et Claire, formant des chaînes de lumière noire, des liens d'ombre solide.

Puis il fit un geste—un geste précis, élégant, comme un chirurgien faisant une incision—vers le ventre de Claire.

Et la lumière vint. Non pas une lumière blanche, pure, mais une lumière sombre, violette, qui semblait absorber la lumière ambiante plutôt que l'émettre. Elle enveloppa le ventre de Claire, et Claire hurla—un hurlement qui n'était pas tout à fait humain, qui venait d'un endroit si profond, si primal, qu'il semblait déchirer la réalité elle-même.

Rosemary vit alors quelque chose—quelque chose qu'elle n'aurait jamais dû voir, qu'aucun être vivant n'aurait jamais dû voir. Du ventre de Claire, à travers la peau, à travers la chair, à travers tout, une forme émergea. Une forme petite, fragile, luminescente d'une lumière douce et dorée—une âme. L'âme de l'enfant à naître. Baal la prit dans sa main—la petite forme lumineuse qui se débattait faiblement, qui

semblait vouloir retourner vers Claire, vers la chaleur, vers la vie—et la serra doucement. La lumière dorée s'éteignit, absorbée par la noirceur de sa main, de son être.

Puis il tourna son regard vers Rosemary une dernière fois. Ses yeux rouges sombres la fixèrent, et dans leur profondeur, elle vit non pas de la haine, non pas de la colère, mais quelque chose de plus terrifiant: de l'intérêt. De la curiosité. Comme si elle était devenue soudain un sujet d'étude, un mystère à résoudre.

«Un jour, Rosemary Reed,» dit-il, et sa voix était basse, menaçante, mais aussi prometteuse, «nous comprendrons ce que tu es vraiment. Ce mélange. Cette... anomalie.»

Il fit une pause, et un sourire—un sourire qui n'était pas cruel, mais intrigué—effleura ses lèvres. «J'attends ce jour avec impatience.»

Puis, sans autre cérémonie, il se désagrégea. Non pas en disparaissant, non pas en s'évaporant, mais en se défaisant—comme un tissu dont on tire le fil principal, dont on dénoue la trame. La brume sombre se réabsorba, les ombres se rétractèrent, et il ne resta plus rien. Rien que le silence. Le froid. La nuit.

Et Claire, à genoux, les mains sur son ventre maintenant vide, non pas de vie

biologique, mais de cette lumière, de cette promesse, de cette âme.

Rosemary tomba à genoux à côté d'elle, l'enveloppant de ses bras, cherchant des mots, des gestes, quelque chose—n'importe quoi—qui pourrait apaiser une douleur si profonde, si absolue, qu'elle semblait être une substance tangible, un liquide noir dans lequel elles se noyaient toutes les deux.

Mathym resta debout, immobile, les poings serrés à en blanchir les jointures. Il regardait l'endroit où Baal avait disparu, mais ses yeux rouges ne voyaient pas le présent; ils voyaient le passé. Des siècles de tels moments. Des millénaires de dettes payées, de pactes honorés, de douleur infligée selon les règles, selon la loi.

Il avait connu Baal depuis toujours—ou du moins, depuis aussi longtemps que les démons pouvaient se souvenir. Et il savait—il avait toujours su—que négocier avec lui était futile. Mais le voir faire cela... le voir prendre cette âme pure, cette innocence non encore née... cela laissait en lui un goût amer, une lourdeur qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

Ou peut-être l'avait-il toujours ressentie, mais avait-il toujours refusé d'y prêter attention. Jusqu'à maintenant. Jusqu'à Rosemary.

Après un temps qui sembla une éternité, mais qui ne fut probablement que quelques

minutes, Rosemary aida Claire à se relever. La femme était devenue une chose fragile, brisée, dont les épaules étaient courbées sous un poids invisible, dont les yeux—ces yeux bleu pâle qui avaient été pleins de vie, d'espoir, d'amour—étaient maintenant vides, comme des fenêtres donnant sur un paysage dévasté.

Elles quittèrent le cimetière—Rosemary soutenant Claire, Mathym les suivant en silence—laissant derrière elles non pas un lieu de mort, mais un lieu où quelque chose de pire que la mort s'était produit: la perte avant même le commencement, la promesse brisée avant même d'être formulée.

De retour dans le grenier—dans ce sanctuaire qui avait été un refuge contre la cruauté du monde, mais qui semblait maintenant trop petit, trop fragile, trop humain pour contenir la réalité qu'ils venaient de rencontrer—Rosemary ne put trouver le sommeil. Elle était assise sur son lit, les bras enroulés autour de ses genoux, fixant le mur mais ne voyant rien. Ne voyant que les images qui tournaient en boucle dans son esprit: la lumière sombre, le geste de Baal, l'âme dorée dans sa main, le hurlement de Claire.

Et les paroles de Baal. Toujours les paroles de Baal.

Particulièrement cette remarque sur ses yeux. Sur les succubes. Sur Lilith.

Elle se tourna vers Mathym, qui se tenait à la fenêtre, regardant les étoiles comme s'il cherchait parmi elles des réponses, des explications, des réconforts qu'elles ne pouvaient pas donner.

«Mathym...» commença-t-elle, et sa voix était rauque, usée par les larmes non versées, par les cris étouffés. «Qu'est-ce que Baal voulait dire? Vraiment? Il a dit que mes yeux lui rappelaient ceux d'une succube. De... Lilith.»

Elle fit une pause, avalant avec difficulté.

«Est-ce que... est-ce que tu sais ce que ça signifie? Est-ce que tu as... remarqué quelque chose?»

Mathym se tourna lentement vers elle, et dans la lumière faible de la lune qui entrait par la lucarne, son visage était sombre, pensif, empreint d'une gravité qu'elle ne lui avait jamais vue. Il semblait plus vieux soudain. Plus ancien. Plus démon.

«Je ne sais pas, Rosemary,» dit-il finalement, et sa voix était douce, mais pas rassurante. Honnête. «Baal est... ancien. Puissant. Il a vu des choses que même moi, avec mes siècles, je n'ai pas vues. Il connaît des secrets, des histoires, des lignées.»

Il s'approcha, s'asseyant sur le bord du lit près d'elle, mais sans la toucher. Comme s'il respectait sa douleur, sa confusion, sa peur.

«Peut-être qu'il t'a confondue avec quelqu'un d'autre,» continua-t-il, mais le ton disait qu'il ne le croyait pas vraiment. «Une ressemblance fortuite. Les humains et les démons... nous partageons parfois des traits. Des échos.»

Il fit une pause, ses yeux rouges la fixant avec une intensité qui lui fit battre le cœur plus vite. «Ou peut-être... peut-être qu'il a perçu quelque chose en toi. Quelque chose que ni toi ni moi ne comprenons encore. Une trace. Une empreinte. Une... hérédité.»

Rosemary sentit un frisson la parcourir—un frisson qui partit du centre de son être pour se propager jusqu'au bout de ses doigts, un frisson qui n'était pas seulement de la peur, mais aussi de la reconnaissance. Comme si quelque chose en elle—quelque chose de profond, d'enfoui—répondait à ces mots, à cette possibilité.

«Tu ne crois pas que...» Elle s'interrompit, incapable de formuler la question complètement. «Que je pourrais être... quelque chose de plus que juste humaine? Que ma mère... ou mon père...»

Mathym posa enfin une main sur la sienne—une main chaude, réelle, solide, un point d'ancrage dans le tourbillon de ses pensées. «Je ne sais pas, Rosemary. Et honnêtement... ça ne change rien pour moi.»

Il serra doucement sa main. «Tu es toi. Rosemary Reed. La jeune femme courageuse qui a affronté un fantôme pour rendre justice. Qui a parlé à un loup-garou pour lui offrir une chance. Qui s'est tenue devant Baal pour défendre une femme qu'elle ne connaissait pas. C'est ça qui compte. Pas ce que tu pourrais être. Pas ce que tes yeux pourraient signifier.»

Rosemary hocha la tête, essayant de se convaincre, de trouver du réconfort dans ses paroles. Mais le doute—ce doute insidieux, profond—s'était déjà insinué dans son esprit, avait déjà pris racine. Il grandirait, elle le savait. Il poserait des questions. Il exigerait des réponses.

Qu'était-elle vraiment? Une humaine? Quelque chose de plus? Quelque chose de moins? La fille de qui? L'héritière de quoi? Mathym resta à ses côtés jusqu'à ce qu'elle s'endorme enfin—un sommeil agité, peuplé de rêves de lumière sombre et d'yeux rouges et de voix qui chuchotaient des noms qu'elle ne reconnaissait pas mais qui semblaient familiers. Il veilla sur elle dans l'obscurité, ses propres pensées tournant, tournant, cherchant des réponses qu'il n'avait pas.

Les ombres de la nuit semblaient plus profondes que jamais, portant en elles non seulement l'obscurité, mais aussi des secrets, des vérités cachées, des réalités

parallèles qui attendaient juste sous la surface, prêtes à émerger, à révéler, à transformer.

Et tandis que la lune disparaissait lentement derrière les nuages, plongeant la pièce dans une obscurité presque complète, une nouvelle question surgit dans l'esprit de Mathym—une question qui le troubla plus profondément que tout ce qu'il avait connu depuis des siècles :

Que ferait-il si un jour—si ce jour venait, et il sentait dans ses os qu'il viendrait—il découvrirait que Rosemary était plus qu'une simple humaine? Plus qu'une amie? Plus qu'une protégée?

Que ferait-il si elle était... quelque chose d'autre? Quelque chose qui remettrait en question non seulement son identité, mais la leur, leur amitié, leur pacte, tout?

Et plus terrifiant encore: que ferait-il si cette découverte signifiait qu'il devrait la perdre?

La protéger d'elle-même? Ou pire, la protéger du monde—et du monde d'elle?

La nuit était longue. Les questions étaient nombreuses. Et les réponses... les réponses se cachaient dans les ombres, attendant leur heure.

Chapitre 13 :

La nuit était bien avancée, cette heure suspendue entre minuit et l'aube où le monde des vivants s'endort profondément et où celui des ombres prend son plein essor. La maison de Rosemary était plongée dans un silence paisible trompeur, un silence qui ressemblait moins à l'absence de son qu'à une retenue du souffle, une attente. Les ombres dans le grenier étaient longues et profondes, découpées par la lumière argentée de la lune qui filtrait à travers la lucarne comme une lame fine et froide. Pourtant, derrière les murs de sa chambre, dans le sanctuaire de son esprit, une tempête faisait rage. Allongée dans son lit, son corps mince enseveli sous des couvertures qui semblaient vouloir la protéger du monde extérieur mais impuissantes contre les démons intérieurs, Rosemary se débattait contre des ombres invisibles. Son visage pâle, habituellement si calme dans son expression mélancolique, était maintenant baigné de sueur qui brillait comme des perles d'angoisse à la lumière lunaire. Ses doigts se crispaient sur les draps, les articulations blanchissant sous la pression. Ses lèvres bougeaient, formant des mots silencieux, des supplications, des refus.

Elle était prisonnière d'un cauchemar qui revenait la hanter chaque fois qu'elle fermait les yeux, mais cette fois, c'était différent. Plus intense. Plus réel. Comme si les frontières entre le rêve et la réalité s'étaient effacées, laissant passer quelque chose de plus ancien, de plus vorace.

Dans ce rêve, tout était terriblement familier—un cauchemar usé par la répétition mais dont la douleur restait toujours aussi vive, aussi coupante. La nuit noire, le craquement des branches sous les roues de la voiture sur cette route de campagne glacée, les éclats de rire chaleureux de ses parents sur la banquette avant—des rires qu'elle ne pouvait plus entendre dans la vie éveillée mais qui résonnaient parfaitement, cruellement, dans le sommeil. Elle était une petite fille de huit ans, attachée à l'arrière par une ceinture de sécurité qui devait la protéger mais qui se transformait en lien, en entrave, l'empêchant d'atteindre ses parents, de les sauver.

Elle observait les lumières de la ville défiler à travers la fenêtre—des points d'or dans l'obscurité, des promesses de chaleur, de sécurité, de vie normale qui s'éloignaient à mesure que la voiture quittait la périphérie pour s'enfoncer dans la campagne hivernale. Puis, comme à chaque fois, le rêve tournait au cauchemar. Non pas progressivement, mais avec la brutalité d'un coup de couteau.

Un bruit sourd—un bruit qu'elle n'avait jamais pu identifier avec précision, un mélange de métal tordu, de verre brisé, d'os qui cèdent. Un hurlement de pneus qui ne mordent plus sur le verglas. Le cri de sa mère—un son court, aigu, qui se brisait net. Puis le monde chavirait, se brisait en mille morceaux de lumière et d'obscurité tourbillonnants, un kaléidoscope de mort. «Non!» hurlait-elle dans son rêve, tendant les bras vers l'avant de la voiture, ses petites mains cherchant à atteindre ses parents, à les retenir, à les ramener. Mais ses bras étaient trop courts, sa voix était étouffée par l'écho de l'accident qui semblait se répéter à l'infini, comme un disque rayé de l'enfer. Elle revivait chaque seconde avec une précision photographique—l'odeur de l'air froid qui entrait par la vitre brisée, le goût du sang dans sa bouche, la sensation de son corps ballotté comme une poupée de chiffon, la vue de ses parents, immobiles, silencieux, déjà partis.

Et toujours, toujours, cette sensation d'impuissance. D'incapacité à changer quoi que ce soit. À empêcher l'inévitable. À réécrire l'histoire.

Mathym, qui veillait sur elle dans l'obscurité—assis dans le fauteuil en velours usé près de la lucarne, ses yeux rouges mi-clos mais pleinement conscients—sentit immédiatement que quelque chose n'allait

pas. Ce n'était pas seulement l'agitation normale d'un cauchemar, ni même la répétition douloureuse d'un traumatisme. C'était autre chose. Une présence.

Il se leva, silencieux comme l'ombre qu'il était en partie, et s'approcha du lit. Il vit Rosemary s'agiter, ses membres se débattant contre des ennemis invisibles, son visage tordu par une terreur qui dépassait la simple mémoire. Il plissa les yeux, ses sens démoniaques s'étirant, cherchant, flairant l'air autour d'elle.

Et il la sentit. Une présence étrangère. Une énergie malsaine, grattante, comme des ongles sur un tableau noir, qui semblait émaner non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur même de ses rêves. Une présence qui se nourrissait, qui se délectait, qui amplifiait.

«Ça ne ressemble pas à un cauchemar ordinaire,» murmura-t-il pour lui-même, sa voix un souffle à peine audible dans le silence de la chambre. Ses yeux rouges scintillèrent d'une détermination froide, calculée. Il n'y avait aucun doute maintenant: un démon était derrière tout cela. Pas un démon de chair et d'os, mais un démon des rêves. Un cauchemardeur. Une de ces créatures mineures mais insidieuses qui s'infiltrèrent dans les esprits endormis, qui manipulent les peurs, qui amplifient les douleurs jusqu'à briser l'âme, jusqu'à la

rendre malléable, réceptive, prête à être prise.

Mathym serra les poings, ses ongles noirs et pointus s'enfonçant dans ses paumes. Il se préparait à faire ce qu'il n'avait jamais eu à faire auparavant, ce qu'aucun démon de son rang ne faisait généralement: entrer dans les rêves d'un humain. Non pas comme un visiteur passif, mais comme un intrus actif. Un sauveur. Un libérateur.

Il tendit une main vers le front de Rosemary, hésitant un instant. Le contact entre un démon et l'esprit rêvant d'un humain était dangereux, imprévisible. Les frontières pouvaient se brouiller. Les identités pouvaient se mélanger. Mais la voir ainsi, piégée, torturée, il n'avait pas le choix.

Il ferma les yeux, concentrant toute son attention, toute sa volonté. Il commença à murmurer des mots anciens—pas des mots de pouvoir démoniaque, mais des mots de passage, de lien, de connexion. Des mots qui dataient d'avant la chute, d'avant la division entre les mondes, quand les rêves et la réalité n'étaient qu'une seule et même substance malléable.

Une aura sombre l'enveloppa—non pas une obscurité menaçante, mais une obscurité protectrice, comme un manteau tissé d'ombres. Elle s'étendit de lui à elle, créant un pont, un lien entre leur esprit à lui,

éveillé et démoniaque, et son esprit à elle, endormi et humain.

Puis il se sentit aspiré. Non pas brutalement, mais avec une douceur inexorable, comme une marée qui vous emporte. L'obscurité devint plus profonde, plus complète, et pendant un instant qui fut une éternité, il ne fut plus rien. Plus Mathym le démon. Plus le grenier. Plus le monde éveillé.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se retrouva dans un paysage dévasté par la douleur. Non pas un paysage physique, mais un paysage psychique—une reconstruction fidèle et terrible de la mémoire la plus douloureuse de Rosemary.

La voiture accidentée était là, exactement comme dans son souvenir—renversée sur le côté, la carrosserie argentée déchirée comme du papier, les vitres éclatées laissant échapper des éclats de verre qui brillaient comme des larmes gelées. Elle fumait encore, non pas de vraie fumée, mais d'une substance grise et tourbillonnante qui était la représentation onirique de la douleur, du choc, de la fin.

Les débris étaient éparpillés autour—un rétroviseur ici, un morceau de pare-chocs là, des jouets d'enfant qui n'avaient jamais existé dans la réalité mais qui peuplaient ce cauchemar comme des spectres d'une enfance perdue.

Le silence était oppressant, presque physique dans sa densité. Ce n'était pas l'absence de son, mais une présence sonore négative, un vide qui aspirait tout bruit, toute vie. Et dans ce silence, un seul son persistait: les sanglots étouffés de la petite Rosemary.

Elle était là, agenouillée dans la neige—une neige qui n'était pas froide, qui n'était pas humide, mais qui était faite de cendres, de poussière, de souvenirs brisés. Elle s'accrochait désespérément au corps inerte de sa mère—un corps qui n'était plus tout à fait humain dans ce rêve, qui commençait déjà à se décomposer, à se dissoudre, comme si la mort dans le rêve était un processus accéléré, une putréfaction instantanée de l'amour, de la sécurité, de l'enfance.

Mathym sentit un frisson parcourir son échine—un frisson qui n'était pas de peur, mais de rage. Une rage froide, profonde, ancienne. Voir Rosemary ainsi—cette petite fille brisée, cette version d'elle-même qu'elle n'avait jamais pu guérir, qu'elle portait en elle comme une blessure ouverte—réveillait en lui quelque chose qu'il n'avait pas su qu'il possédait: une volonté de protection si absolue, si violente, qu'elle surpassait sa nature démoniaque, ses instincts de survie, sa connaissance des dangers de l'intrusion onirique.

Il savait que ce cauchemar n'était plus seulement un souvenir. Il était manipulé, amplifié, distordu par la présence du démon qui se nourrissait de la douleur de Rosemary. Qui suçait chaque larme, chaque sanglot, chaque image de mort, et les transformait en nourriture, en puissance, en jouissance perverse.

Il devait l'arrêter. Avant qu'il ne soit trop tard. Avant que Rosemary ne soit brisée au-delà de toute réparation, même dans le monde éveillé.

«Rosemary!» appela-t-il en s'approchant de la fillette, et sa voix résonna étrangement dans ce monde brisé—comme un son venu d'ailleurs, d'un lieu plus réel, plus solide. La petite fille se tourna vers lui, et le mouvement était lent, comme si elle nageait dans du miel épais, dans de la douleur concrète. Ses yeux—ces mêmes yeux gris que Rosemary adulte possédait, mais remplis des larmes d'une enfant—le fixèrent. Ils étaient remplis de larmes, oui, mais aussi d'une peur indicible, d'une reconnaissance qui allait au-delà de la simple mémoire de rêve.

«Mathym...» murmura-t-elle, et la voix était celle d'une enfant, fragile, brisée, mais elle prononça son nom avec une certitude qui n'appartenait pas à ce rêve, à ce cauchemar. Comme si une partie de Rosemary adulte, éveillée, était encore

présente, encore consciente, encore en lutte.

Il s'accroupit à ses côtés, ignorant la neige de cendres qui tachait son pantalon, le froid spectral qui émanait de la scène. Il posa une main réconfortante sur son épaule—une main qui, dans ce rêve, était plus réelle que tout le reste, un point d'ancrage dans le chaos.

«Ce n'est qu'un rêve, Rosemary,» dit-il, et sa voix était douce mais ferme, une voix qui refusait la réalité du cauchemar, qui imposait une vérité supérieure. «Un mauvais rêve. Tu dois te réveiller. Tu dois te souvenir que ce n'est pas réel. Plus maintenant.»

Mais alors qu'il prononçait ces mots—alors qu'il tentait de briser le sort, de rompre le lien entre le cauchemarur et sa victime—une ombre se dressa derrière lui.

Elle grandit d'abord lentement, puis avec une rapidité effrayante, s'étirant, se déformant, prenant forme. Elle n'émergea pas d'un endroit précis; elle sembla plutôt se condenser à partir de l'air même du rêve, à partir de la peur, de la douleur, des larmes.

Le démon, maître de ce cauchemar, se révéla enfin.

C'était une créature grotesque, une parodie de forme vivante. Son corps était allongé, difforme, comme si ses articulations pouvaient se plier dans toutes les directions,

comme si son squelette était fait de caoutchouc et d'ombre. Sa peau—si on pouvait appeler ça une peau—était d'un gris terne, parcheminé, avec des motifs qui semblaient bouger, changer, représenter des scènes de terreur, de douleur, de désespoir.

Ses yeux étaient jaunes—d'un jaune sale, maladif, qui brillait d'une lumière propre, une lumière qui n'éclairait rien mais qui voyait tout. Ils étaient trop nombreux—non pas deux, mais une douzaine, disposés en cercles irréguliers sur sa tête informe. Et sa bouche... sa bouche était une fente horizontale qui s'étirait d'une tempe à l'autre, remplie de dents pointues, irrégulières, qui semblaient tourner sur elles-mêmes comme les dents d'une scie mécanique.

Ses mains—si on pouvait appeler ça des mains—se terminaient par des griffes acérées, noires, qui semblaient faites d'obsidienne et d'angoisse pure. Et autour de lui, une aura malveillante, palpable, rendait l'air lourd et suffocant, comme si respirer dans sa présence était avaler du poison, de la pourriture, de la haine.

«Que fais-tu ici, Mathym?» gronda la créature, et sa voix n'était pas un son mais une vibration, un grondement bas qui semblait venir des profondeurs de la terre, des entrailles du cauchemar lui-même. «Ce

lieu m'appartient. Cette peur m'appartient. Cette douleur... elle est à moi.»

Mathym se redressa lentement, avec une grâce délibérée qui contrastait terriblement avec la difformité du cauchemarur. Il plaça son corps entre le démon et Rosemary—un geste protecteur, possessif, défiant.

«Je suis ici pour la libérer, cauchemardeur,» dit-il, et sa voix était calme, mesurée, mais avec un undercurrent de fer, de menace.

«Tu n'as aucun droit sur elle. Aucun droit sur sa douleur. Sur ses souvenirs.»

Le démon éclata d'un rire sinistre—un rire qui était fait de grincements, de craquements, de bris de verre. Ses griffes raclèrent le sol—un sol qui n'était plus de la neige de cendres mais qui devenait de la chair, de la peau humaine, sous son passage.

«Aucun droit?» siffla-t-il, s'avançant d'un mouvement déhanché, reptilien. «Mais si. Regarde-la. Son esprit est brisé. Plein de fissures. Plein de failles. Et par ces fissures, je passe. Par ces failles, je m'installe. Sa douleur... sa peur... c'est une porte ouverte. Une invitation.»

Il fit un geste de ses griffes vers Rosemary, qui se recroquevilla derrière Mathym, ses larmes coulant plus vite maintenant, ses petits bras enroulés autour de son propre corps comme pour se protéger, se faire petite, disparaître.

«Son âme est si fragile...» continua le cauchemardeur, et sa voix était devenue un chuchotement visqueux, intime, comme s'il parlait directement dans l'esprit de Rosemary, contournant Mathym. «Si délicate. Comme un fruit mûr, prêt à être cueilli. À être... savouré.»

Rosemary sanglota, un son déchirant qui fit frémir Mathym. «Mathym, je ne veux pas rester ici... Je veux partir... Je veux me réveiller...»

Mathym serra les poings, et dans ce monde de rêve, ses poings semblaient devenir plus réels, plus solides, plus dangereux. Il sentait sa rage monter—une rage qui n'était plus froide mais brûlante, une rage qui était à la fois démoniaque et humaine, une rage qui venait de l'amitié, de la protection, de cette connexion étrange qu'il avait formée avec cette jeune femme humaine.

«Elle ne t'appartient pas,» dit-il, et chaque mot était un coup de marteau, une affirmation de réalité dans ce monde d'illusion. «Tu es juste un parasite. Un vermisseau des rêves. Tu te nourris de ce que les autres ont vécu, souffert. Tu ne crées rien. Tu ne fais qu'amplifier. Voler.»

Le démon siffla, un son de serpent géant, et dans ses yeux jaunes multiples, la haine brilla d'un éclat féroce. «Et que comptes-tu faire, Mathym?» ricana-t-il. «Tu es un démon mineur. Un errant. Un sans-rang. Tu

n'as aucun pouvoir ici. Ceci est mon royaume. Ma création.»

Mathym esquisssa un sourire—un sourire froid, cruel, qui montrait ses propres dents pointues, qui rappelait sa propre nature démoniaque. «Tu me sous-estimes, cauchemardeur. Tu sous-estimes ce que je suis devenu. Et tu sous-estimes surtout...»

Il fit une pause, et ses yeux rouges—ces yeux qui dans le monde éveillé étaient déjà étranges, mais qui dans ce rêve brillaient d'une lumière propre, d'une détermination absolue—se fixèrent sur le démon.

«...ce que je ferais pour protéger Rosemary.»

Avant que la créature ne puisse réagir—avant qu'elle ne puisse lancer une autre moquerie, une autre menace—Mathym tendit la main. Non pas vers le démon, mais vers le ciel du rêve—ce ciel gris, bas, oppressant.

Et il invoqua.

Pas une flamme noire, comme il l'avait dit plus tard à Rosemary. Quelque chose de plus profond, de plus fondamental. Il invoqua la volonté. Sa volonté. La volonté de protéger. La volonté de sauver. La volonté de refuser ce cauchemar, cette douleur, cette prise.

De ses doigts surgit non pas du feu, mais de la lumière—une lumière noire, oui, mais une lumière qui était l'opposé de l'obscurité, qui

était l'absence de peur, l'absence de douleur, l'absence de cauchemar. Une lumière qui était faite de mémoire éveillée, de réalité solide, de promesses tenues. Il la lança vers le démon.

La créature hurla—un hurlement qui n'était pas de douleur physique, mais de surprise, de terreur, de rage impuissante. La lumière noire la frappa, et là où elle touchait, le corps du démon commença à se désagréger, non pas en cendres, non pas en fumée, mais en souvenirs brisés, en peurs dissipées, en douleurs rendues à leur propriétaire légitime.

«Tu ne peux pas!» hurla le cauchemardeur, reculant, essayant de se reformer, de se reconstituer à partir du cauchemar environnant. «C'est mon royaume! Ma création!»

«Tu ne peux pas la garder ici,» grogna Mathym, avançant maintenant, chaque pas projetant davantage de cette lumière noire, cette anti-peur, sur la créature. «Tu n'as aucun pouvoir sur elle tant que je suis là. Tant que je refuse. Tant que je me souviens pour elle de ce qui est réel.»

La lumière frappa à nouveau, et cette fois, le démon ne hurla pas. Il siffla—un son de défaite, de rage impuissante. «Ce n'est pas fini, Mathym...» murmura-t-il, et sa voix était maintenant faible, lointaine, comme si elle venait de très loin, d'un autre rêve,

d'une autre victime. «Je reviendrai... Elle est... intéressante... Différente...»

Avec un dernier sifflement—un son qui était à la fois une malédiction et une promesse—le démon disparut. Non pas dans une volute de fumée noire, mais en se défaisant, en se dissolvant dans l'air du rêve, en rendant ce qu'il avait volé: la paix, le silence, l'oubli momentané.

Et avec sa disparition, le cauchemar s'effondra autour d'eux.

Les débris de la voiture s'évanouirent, non pas en disparaissant, mais en devenant transparents, irréels, comme un dessin effacé. La neige de cendres se transforma en lumière douce, pâle, qui ne chauffait pas mais qui apaisait. Les ombres s'éclaircirent, reculant, laissant place non pas à un jour éclatant, mais à cette lumière crépusculaire qui précède le réveil, cette lumière de l'entre-deux-mondes.

Mathym se tourna vers Rosemary. Elle n'était plus la petite fille de huit ans. Elle était redevenue elle-même—Rosemary Reed, dix-neuf ans, avec ses cheveux noirs striés de rouge, son visage pâle, son bandeau noir sur l'œil. Mais son visage était encore marqué par la peur et la tristesse, par l'écho du cauchemar qui venait à peine de se dissiper.

Il s'accroupit à ses côtés—elle était assise maintenant sur un sol qui n'était plus de la

chair ni de la cendre, mais qui était doux, neutre, comme de la brume condensée—et essuya doucement ses larmes avec le bout des doigts. Un geste tendre, humain, qui lui venait naturellement, comme s'il l'avait toujours fait.

«C'est fini,» murmura-t-il, et sa voix était douce maintenant, apaisante, une voix de berceuse, de promesse. «Le cauchemar est terminé. Il est parti. Tu es libre.»

Rosemary hocha lentement la tête, ses yeux—son unique œil visible—clignant comme si elle émergeait d'une longue nuit, d'un long voyage. «C'était... tellement réel,» murmura-t-elle, sa voix rauque, usée par les pleurs, par les cris silencieux. «Plus réel que d'habitude. Comme si... comme si je ne pouvais plus faire la différence. Comme si je restais coincée là-bas, dans cette voiture, dans cette nuit, pour toujours.»

Mathym lui sourit faiblement—un sourire qui était à la fois triste et rassurant. «Mais tu n'es pas coincée. Tu es ici. Avec moi. Et bientôt, tu seras réveillée. Dans ton lit. Dans ta chambre. En sécurité.»

Rosemary le regarda, et dans ses yeux, il vit non seulement de la gratitude, mais aussi de la peur—une peur nouvelle, différente. Une peur de ce qui venait de se passer. De ce qu'elle signifiait.

«Mathym,» murmura-t-elle, et sa main chercha la sienne, la serrant comme une

bouée de sauvetage. «Pourquoi? Pourquoi moi? Pourquoi est-ce qu'il voulait... mon âme? Mon esprit? Pourquoi est-ce que ces choses... ces démons... s'intéressent à moi?»

Mathym fronça les sourcils, réfléchissant à la question—une question qu'il se posait lui-même depuis la rencontre avec Baal, depuis la remarque sur les yeux de Rosemary, depuis cette sensation grandissante qu'elle était plus qu'une simple humaine, qu'elle attirait l'attention des ombres pour une raison qu'ils ignoraient encore.

«Les démons comme celui-là,» dit-il finalement, choisissant ses mots avec soin, «se nourrissent des peurs et des douleurs les plus profondes. Ils sont attirés par les esprits blessés, par les cœurs brisés. C'est leur nature. Comme les vautours sont attirés par la charogne.»

Il fit une pause, regardant son visage, voyant la compréhension—et la peur—y danser. «Mais...» Il hésita, pesant le pour et le contre de dire la vérité, de partager ses soupçons. «Mais ce démon... il semblait être attiré par toi de manière spécifique. Comme s'il savait quelque chose. Comme s'il sentait quelque chose en toi que les autres humains n'ont pas. Quelque chose qui... rend ta peur plus savoureuse. Ta douleur plus riche.»

Rosemary sentit un frisson la traverser—un frisson qui n'était pas seulement de peur,

mais aussi de reconnaissance. Comme si quelque chose en elle, quelque chose de profond, d'enfoui, reconnaissait ces mots, cette possibilité.

«Est-ce que...» Elle avala avec difficulté.

«Est-ce que ça a un lien avec ce que Baal a dit? Avec... avec les succubes? Avec mes yeux?»

Mathym se mordit la lèvre—un geste humain qu'il avait adopté sans s'en rendre compte.

«Je ne sais pas, Rosemary,» admit-il, et l'aveu lui coûta, lui qui avait toujours eu des réponses, ou du moins l'apparence de réponses. «Je n'ai toujours pas compris ce que Baal voulait dire. Mais une chose est certaine...»

Il la regarda droit dans les yeux, voulant qu'elle comprenne, qu'elle prenne cela au sérieux. «Tu attires l'attention. Pas par hasard. Pas par malchance. Mais parce qu'il y a quelque chose en toi—quelque chose dans ton essence, dans ton sang, dans ton âme—qui parle aux ombres. Qui les appelle. Qui les intrigue.»

Il serra sa main. «Et nous devons découvrir ce que c'est. Avant qu'un démon plus puissant que ce cauchemardeur ne le découvre avant nous.»

Rosemary ferma les yeux un instant, digérant ses mots, cette vérité terrible, cette réalité nouvelle. Puis elle les rouvrit, et dans son regard, Mathym vit non pas de la peur—

bien que la peur y fût encore—mais de la détermination. Une détermination qui avait grandi à travers les épreuves, qui s'était trempée dans le feu des fantômes, des loups-garous, des pactes brisés.

«Je ne veux pas être une cible, Mathym,» dit-elle, et sa voix était ferme maintenant, claire. «Je ne veux pas attirer ces choses. Je veux juste... vivre. Normalement. Aller en cours. Passer du temps avec mon grand-père. Et avec toi.»

Mathym sourit—un vrai sourire cette fois, chaleureux, fier. «Et c'est exactement ce que nous allons faire. Mais nous le ferons les yeux ouverts. Conscients. Prêts.»

Il s'approcha, et dans le rêve maintenant apaisé, presque terminé, il lui caressa doucement la joue—un geste qui était à la fois une promesse et un réconfort. «Tu es plus forte que tu ne le crois, Rosemary. Tu as déjà affronté tant de choses—des fantômes, des meurtriers, des loups-garous, des démons majeurs. Tu t'en es toujours sortie. Ce n'est pas un cauchemar mineur qui va te faire tomber.»

Rosemary sourit faiblement, un vrai sourire qui éclaira son visage fatigué, marqué.

«Merci, Mathym. Pour être entré. Pour être venu me chercher. Pour... ne pas m'avoir laissée seule.»

Mathym hocha la tête, les mots lui manquant pour exprimer ce qu'il

ressentait—ce mélange étrange d'amitié, de protection, de connexion qui dépassait les catégories, qui défiait les natures.

Le monde autour d'eux commençait à se dissoudre maintenant—doucelement, comme un brouillard qui se lève, révélant le paysage du réveil. La lumière crépusculaire s'intensifia, devint plus blanche, plus réelle. «Il est temps de se réveiller,» murmura Mathym.

Rosemary hocha la tête, fermant les yeux. «À tout à l'heure.»

Et le rêve se termina.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était de retour dans son lit, dans son grenier, dans la réalité. Mathym était assis à côté d'elle, exactement comme dans le rêve, mais son expression était différente—plus soucieuse, plus grave, plus réelle.

Elle se redressa lentement, prenant une grande inspiration—l'air du grenier, frais, réel, rempli de l'odeur familière de la vieille maison, de la cire d'abeille, des livres anciens, de la présence de Mathym.

«C'était... horrible,» murmura-t-elle, et sa voix était encore un peu tremblante, mais plus ferme qu'elle ne l'aurait cru.

Mathym hocha la tête, son expression sérieuse. «Un démineur des rêves a essayé de te piéger. De faire de ta douleur son festin. Mais je l'ai chassé. Pour l'instant.»

Rosemary le regarda, reconnaissante mais aussi profondément inquiète. «Pourquoi moi, Mathym? Pourquoi est-ce qu'il voulait spécifiquement mon âme? Ma peur?»

Mathym fronça les sourcils, un pli profond apparaissant entre ses yeux rouges. «Les démineurs se nourrissent des traumatismes non résolus, des blessures encore ouvertes. Mais...» Il hésita, choisissant ses mots.

«Celui-ci semblait particulièrement attiré. Comme s'il sentait en toi non seulement une blessure, mais... une potentialité. Une promesse. Comme si ta douleur était une porte vers quelque chose de plus grand.»

Il fit une pause, puis ajouta, plus doucement: «Et je pense que ça a un lien avec ce que Baal a dit. Avec ce qu'il a vu dans tes yeux.»

Rosemary sentit un frisson la parcourir—un frisson de peur, mais aussi de reconnaissance. Comme si quelque chose en elle savait que c'était vrai. Que tout cela—les fantômes, le pacte avec Mathym, la rencontre avec Baal, maintenant ce cauchemardeur—faisait partie d'un même tableau. D'une même vérité sur elle-même qu'elle ne comprenait pas encore.

«Je ne veux pas être spéciale, Mathym,» murmura-t-elle, et c'était vrai, profondément vrai. «Je veux juste être... moi. Rosemary. Rien de plus.»

Mathym s'approcha, s'asseyant sur le bord du lit près d'elle. «Tu es toi, Rosemary. Et c'est déjà beaucoup. C'est déjà plus que ce que la plupart des êtres—humains ou démons—seront jamais.»

Il prit sa main, la serrant doucement. «Mais nous devons découvrir ce qui se cache derrière tout ça. Ce qui attire ces ombres vers toi. Pas pour changer qui tu es. Mais pour te protéger. Pour que tu puisses continuer à être toi. En sécurité.»

Rosemary hocha la tête, une détermination nouvelle dans le regard. «D'accord. Alors découvrons-le. Ensemble.»

Mathym sourit—un sourire qui était à la fois triste et fier. «Ensemble.»

Et tandis que les premières lueurs de l'aube commençaient à filtrer à travers la lucarne, teignant le grenier de rose et d'or pâle, Rosemary et Mathym savaient qu'ils venaient de franchir un nouveau seuil. Qu'ils n'étaient plus seulement une jeune femme humaine et un démon mineur liés par un pacte, par une amitié. Qu'ils étaient maintenant des enquêteurs. Des découvreurs de vérités cachées. Des protecteurs contre des ombres qui voulaient non seulement faire du mal, mais comprendre, posséder, consommer ce qu'elle était.

Et cette connaissance, bien qu'effrayante, était aussi une force. Parce qu'elle signifiait

qu'ils n'étaient plus dans l'ignorance. Qu'ils savaient maintenant qu'il y avait un mystère. Et que, ensemble, ils le résoudraient. Quoi qu'il en coûte.

Chapitre 14 :

Le soleil se couchait lentement sur la ville, un disque rougeoyant qui semblait saigner dans l'océan du ciel, projetant des ombres allongées et difformes à travers les vitraux de la lucarne du grenier de Rosemary. Les derniers rayons du jour—ces rayons horizontaux, obliques, qui contiennent toute la mélancolie des fins—éclairaient doucement la pièce, baignant les murs couverts de dessins d'une lumière dorée et poussiéreuse qui transformait chaque particule en suspens en paillette d'or flottante. C'était une lumière de fin, de conclusion, de révélation imminente. Rosemary était assise à son vieux bureau en chêne massif, ses mains fines et pâles posées sur les pages ouvertes d'un livre de philosophie, mais ses doigts ne tournaient pas les pages, ses yeux ne lisaient pas les mots. Son esprit, cette fragile construction de souvenirs, de peurs, d'espoirs et maintenant de doutes profonds, était ailleurs. Il voyageait dans les corridors obscurs des récents événements qui tournaient en boucle comme un disque maudit: le cauchemar invasif, la rencontre avec le démon mineur des rêves, les étranges paroles de Baal sur ses yeux, sur les succubes, sur quelque héritage obscur qu'elle ne comprenait pas.

Mathym, allongé sur le lit avec cette grâce nonchalante qui lui était si caractéristique, feuilletait distraitemment un vieux livre relié en cuir dont les pages étaient jaunies par les siècles. Ses yeux rouges—ces globes de braises incandescentes qui avaient vu des millénaires d'histoire humaine et démoniaque—suivaient les mots sans vraiment les lire. Depuis la veille, depuis la confrontation dans le rêve, une tension latente, presque palpable, flottait entre eux comme une brume fine et persistante. C'était une inquiétude qui n'osait pas se formuler en mots, une peur qui restait dans l'entre-deux du non-dit, parce que la nommer aurait été lui donner une réalité, une puissance qu'ils n'étaient peut-être pas prêts à affronter.

Le mystère autour de Rosemary—autour de son essence, de sa nature, de ce qui attirait les ombres vers elle—semblait s'épaissir chaque jour un peu plus, comme un brouillard qui monte d'un marais, obscurcissant les repères, effaçant les contours du familier. Et malgré leur détermination mutuelle à rester forts, à affronter ensemble ce qui viendrait, l'incertitude pesait lourdement sur eux, comme un manteau de plomb sur leurs épaules.

Salem, le chat noir de Rosemary, était étendu sur le rebord de la fenêtre, son corps

souple et élégant parfaitement immobile, comme une sculpture de jais et d'ombre. Ses yeux dorés—ces yeux en amande qui semblaient voir bien au-delà du monde visible—fixaient le ciel avec une intensité inhabituelle, presque inquiétante.

D'habitude, Salem était une présence calme et réconfortante dans le grenier, toujours prêt à se blottir contre Rosemary quand la tristesse la visitait, ou à chasser les ombres de ses pensées par le simple bourdonnement profond de son ronronnement, cette vibration qui semblait venir du centre de la terre. Mais aujourd'hui, quelque chose était différent. Profondément différent.

«Mathym,» murmura soudain Rosemary, rompant le silence qui était devenu trop lourd, trop chargé de pensées non exprimées. Sa voix était douce, presque hésitante, comme si elle craignait de donner voix à une inquiétude qui se confirmerait par sa simple formulation. «Tu trouves pas que Salem agit... bizarrement, ces derniers temps? Comme s'il était... ailleurs?»

Mathym leva lentement les yeux de son livre, le fermant avec un léger claquement qui résonna dans le silence de la pièce. Son regard—ce regard rouge qui voyait les vérités cachées, les essences, les liens invisibles—se posa sur Salem avec une

attention nouvelle, aiguisée, presque clinique.

Le chat, qui d'ordinaire se serait tourné vers eux en entendant son nom—avec ce regard légèrement méprisant, cette assurance féline qui semblait dire "je t'entends mais je décide si je répons"—restait étrangement, profondément immobile. Il fixait obstinément l'horizon, comme s'il suivait quelque chose que leurs yeux à eux ne pouvaient percevoir: une trajectoire d'étoiles invisibles, un passage d'ombres, un message écrit dans la lumière déclinante.

Mathym plissa les yeux, ses sens démoniaques s'étirant, s'affinant, essayant de discerner ce qui pouvait bien se passer. Il ne cherchait pas avec la vue humaine, mais avec cette perception profonde qui était son héritage—cette capacité à sentir les énergies, les présences, les intentions.

«Maintenant que tu le dis,» répondit-il après un long moment, sa voix basse, pensive. Il se redressa sur le lit, abandonnant complètement le livre. «Il semble... ailleurs, en effet. Non pas absent, mais... concentré. Préoccupé. Comme s'il surveillait quelque chose. Ou quelqu'un.»

Rosemary se leva de son bureau—le mouvement était lent, comme si elle craignait de perturber quelque équilibre fragile—et s'approcha de la fenêtre. Ses pas étaient silencieux sur le plancher de bois nu,

mais Salem ne broncha pas, ne tourna pas la tête. Il restait parfaitement immobile, sa fourrure noire absorbant les derniers rayons du soleil comme un trou dans la réalité.

«Salem?» appela-t-elle doucement, sa voix à peine plus qu'un souffle.

Le chat ne bougea pas, ses yeux dorés suivant quelque chose d'invisible au loin—quelque chose qui semblait se déplacer dans le ciel crépusculaire, quelque chose qui n'appartenait pas à ce monde, ou qui appartenait à un monde parallèle, superposé.

Rosemary fronça les sourcils, une vague d'inquiétude—plus profonde que la simple curiosité—l'envahissant. Elle tendit la main, ses doigts fins et pâles s'approchant de la fourrure noire et soyeuse de Salem. C'était un geste habituel, un geste de réconfort qu'elle avait répété des milliers de fois depuis que Salem était entré dans sa vie, peu après la mort de ses parents.

Mais à l'instant où ses doigts effleurèrent la fourrure—à cet instant précis où le contact habituel, réconfortant, aurait dû s'établir—quelque chose se produisit.

Salem se redressa brusquement, comme électrifié. Son corps se tendit, ses muscles saillirent sous sa fourrure, et il tourna la tête vers Rosemary avec une rapidité, une précision qui n'était pas féline. Ses yeux dorés la fixèrent, et dans leur profondeur,

elle vit quelque chose qu'elle n'y avait jamais vu auparavant: non pas l'intelligence animale, mais une intelligence consciente, calculatrice, ancienne.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Rosemary—un frisson qui partit de la base de son crâne pour descendre le long de sa colonne vertébrale, glacant chaque vertèbre, chaque nerf.

«Salem?» répéta-t-elle, et cette fois, sa voix était plus faible, incertaine, presque craintive.

Mathym, maintenant complètement en alerte, se leva à son tour. Son mouvement était fluide, silencieux, avec cette grâce démoniaque qui défiait les lois de la physique humaine. Il s'approcha de Rosemary et de Salem, ses propres yeux rouges brillant d'une intensité nouvelle—un mélange de curiosité aiguë et de suspicion profonde.

«C'est étrange...» murmura-t-il, plus pour lui-même que pour Rosemary. «On dirait qu'il sent quelque chose. Ou qu'il attend quelque chose. Ou qu'il... prépare quelque chose.»

Salem, après ce regard intense et prolongé vers Rosemary, sauta doucement du rebord de la fenêtre. Son atterrissage fut parfaitement silencieux, comme si ses pattes ne touchaient pas vraiment le sol, comme s'il flottait à quelques millimètres

au-dessus des planches de bois. Il se dirigea vers un coin du grenier—un coin sombre, encombré de vieilles malles et de piles de livres que Rosemary n'avait jamais vraiment exploré.

Rosemary et Mathym échangèrent un regard—un regard chargé de questions, d'appréhensions, mais aussi de cette détermination partagée qui les avait portés à travers toutes les épreuves précédentes. Sans un mot, ils suivirent Salem, leurs pas prudents dans le silence maintenant oppressant du grenier.

Mathym se pencha pour observer de plus près, ses yeux rouges balayant le coin sombre, cherchant ce que Salem cherchait—ou ce qu'il était. «Qu'est-ce que tu fais, Salem?» demanda-t-il, et sa voix n'était plus celle de la conversation légère, mais celle de l'interrogatoire, de l'enquête.

Rosemary, de plus en plus intriguée—et de plus en plus inquiète—s'accroupit à côté de Mathym. Ses mains se serrèrent sur ses genoux, ses jointures blanchissant sous la pression. «Il n'a jamais fait ça avant,» murmura-t-elle. «Jamais. Il... il a toujours été juste un chat. Mon chat.»

Mathym tendit la main vers Salem—non pas pour le caresser, mais pour le toucher, pour sentir, pour comprendre. Ses doigts longs et élégants—ces doigts aux ongles légèrement pointus qui rappelaient sa nature non

humaine—s'approchèrent de la fourrure noire du chat.

Et c'est à cet instant—à cet instant précis où le contact allait s'établir—que tout bascula.

Une lueur rouge vif jaillit du point de contact entre les doigts de Mathym et la fourrure de Salem. Ce n'était pas une lueur faible, pas une étincelle, mais un éclat violent, soudain, qui sembla déchirer le tissu même de la réalité dans le grenier. Une lumière surnaturelle, d'un rouge profond et vibrant comme du sang frais exposé à la lumière, se propagea dans toute la pièce, projetant des ombres grotesques et dansantes sur les murs, illuminant chaque détail avec une clarté cruelle, chirurgicale.

Mathym recula instinctivement—un mouvement rapide, fluide, démoniaque dans sa rapidité. Rosemary étouffa un cri de surprise, sa main volant à sa bouche, ses yeux s'écarquillant dans l'éclat rouge.

«Qu'est-ce que...» commença Mathym, mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

La lumière s'intensifia, devenant presque douloureuse à regarder, et quelque chose d'extraordinaire se produisit.

Autour d'eux—autour de Salem, de Rosemary, de Mathym—un cercle d'incantation apparut sur le plancher de bois. Ce n'était pas un cercle simple, mais un motif complexe, élaboré, fait de symboles qui semblaient bouger, tourner,

s'entrelacer. Des cercles concentriques, des pentagrammes inversés, des runes qui n'appartenaient à aucune langue humaine connue mais qui semblaient parler directement à l'âme, à la mémoire ancestrale, à la peur primitive.

Le cercle brillait d'une lumière rouge sombre—la même lumière qui émanait maintenant de Salem—et projetait une aura puissante, palpable, dans toute la pièce. L'air devint lourd, chargé d'électricité statique qui faisait dresser les cheveux de Rosemary, qui faisait vibrer la poussière dans l'air comme si elle dansait sur une musique inaudible.

Et au centre du cercle, Salem.

Le chat noir se redressa lentement—non pas comme un animal se dresse, mais comme un être conscient, intentionnel, prenant une posture qui n'était pas féline. Ses pattes avant se posèrent fermement sur le sol, son dos s'arqua légèrement, et sa tête se leva, ses yeux dorés brillant maintenant d'un éclat surnaturel, presque aveuglant.

Puis il ouvrit la bouche.

Et parla.

La voix qui sortit de cette bouche féline n'avait rien d'animal. C'était une voix grave, résonnante, avec des harmoniques étranges qui semblaient vibrer à une fréquence différente de la voix humaine ou même démoniaque. Une voix qui semblait venir de

très loin, de très profond, et en même temps de partout dans la pièce.

«Je suis Salem,» dit la voix, et chaque mot semblait peser une tonne, semblant avoir une substance, une réalité propre. «Gardien d'Asmodée. Envoyé pour veiller sur Rosemary Reed.»

Le silence qui suivit fut absolu. Comme si le monde entier avait retenu son souffle.

Comme si le temps lui-même s'était arrêté, suspendu entre l'avant et l'après de cette révélation.

Rosemary recula d'un pas—un pas chancelant, comme si ses jambes refusaient de la porter. Ses yeux—son unique œil visible, l'autre caché sous le bandeau noir—étaient écarquillés d'une incrédulité qui frôlait la terreur pure. «Quoi...» murmura-t-elle, et le mot était à peine audible, étouffé par le choc. «Qu'est-ce que ça veut dire?» Mathym se redressa complètement maintenant, son propre corps tendu, prêt à réagir, à se défendre, à protéger. Son regard se fixa sur Salem avec une intensité nouvelle—une intensité qui n'était plus de la curiosité, mais de la reconnaissance, de la compréhension soudaine.

«Un gardien?» répéta-t-il, et sa voix était dure, méfiante. «D'Asmodée? Pourquoi Asmodée—un Seigneur Démon, un Prince de l'Enfer—t'aurait-il envoyé pour la protéger?»

Salem tourna lentement la tête vers Rosemary—un mouvement qui n'était pas félin, qui était trop précis, trop conscient. Ses yeux dorés—ces yeux qui avaient toujours semblé simplement attentifs, intelligents pour un chat—semblaient maintenant pénétrer jusqu'à l'essence même de son être, jusqu'à son âme, jusqu'à son sang.

«Parce qu'elle est une descendante directe d'Asmodée,» dit la voix grave, et chaque mot tombait dans le silence comme une pierre dans un puits sans fond. «Seigneur des Démones de la Luxure et des Désirs. Elle porte en elle une partie de son pouvoir, de son essence, de son héritage. Bien qu'elle l'ignore encore. Bien qu'elle le refuse encore.»

Les mots frappèrent Rosemary comme une série de coups physiques. Elle se sentit soudain étourdie, le sol sembla vaciller sous ses pieds, les murs du grenier semblaient se rapprocher, s'éloigner, se déformer. Elle porta une main à sa poitrine, sentant son cœur battre avec une frénésie paniquée, comme un oiseau prisonnier tentant de s'échapper de sa cage d'os.

«Une... descendante d'Asmodée?»

murmura-t-elle, et la voix qui sortait de sa bouche ne semblait pas lui appartenir, semblait venir de très loin, de très faible.

«Mais comment est-ce possible? Je suis... je

suis humaine. Mes parents étaient humains. Mon grand-père est humain. Je...»

Sa voix se brisa, incapable de formuler la suite, incapable de concilier cette révélation avec tout ce qu'elle savait d'elle-même, de son histoire, de son identité.

Mathym, lui aussi sous le choc mais réagissant avec la rapidité de pensée de quelqu'un qui avait connu des siècles de surprises, de révélations, de vérités cachées, se tourna vers Salem, cherchant des réponses, des explications, des preuves.

«Depuis combien de temps sais-tu ça, Salem?» demanda-t-il, et sa voix était maintenant différente—plus basse, plus dangereuse, avec un undercurrent de colère, de trahison ressentie. «Pourquoi ne nous en as-tu jamais parlé? Pourquoi avoir attendu? Pourquoi avoir... joué ce rôle?»

Salem cligna lentement des yeux—un clignement qui n'était pas animal, mais délibéré, réfléchi. «Je suis lié par mon devoir de gardien,» répondit-il, et sa voix était calme, mesurée, comme s'il récitait des faits, non des justifications. «Je ne peux révéler que ce qui est nécessaire, au moment nécessaire. Et ce moment n'était pas encore venu.»

Il fit une pause, ses yeux dorés se posant à nouveau sur Rosemary, et dans leur profondeur, elle crut voir quelque chose—non pas de la tromperie, non pas de la

malveillance, mais une tristesse ancienne, une lourdeur.

«Mais les récents événements,» continua Salem, «ont accéléré les choses. Ont forcé ma main. Les démons sentent le pouvoir en elle—cette étincelle d'Asmodée qui dort dans son sang. Tout comme Baal l'a senti. Tout comme le cauchemardeur l'a senti. Ils sont attirés par cette force. Non pas pour la détruire. Mais pour l'utiliser. Pour la canaliser. Pour en faire un instrument de leurs propres désirs, de leurs propres ambitions.»

Rosemary tremblait maintenant—un tremblement fin, profond, qui semblait venir de ses os, de sa moelle. «Alors... tout ce temps,» murmura-t-elle, et sa voix était brisée, pleine d'une douleur nouvelle, d'une trahison ancienne, «tu étais là pour me surveiller? Pour m'empêcher de... de quoi, exactement? De devenir ce que je suis censée être? De réaliser ce... cet héritage?» Salem tourna doucement la tête vers elle, et dans son regard, elle vit quelque chose qui ressemblait à de la compassion—une compassion ancienne, fatiguée, mais réelle. «Je suis là pour te protéger, Rosemary,» dit-il, et cette fois, sa voix était plus douce, presque tendre. «Pour te protéger du monde—et du monde de toi. Mais je ne peux pas te dire pourquoi Asmodée s'intéresse à toi spécifiquement—pourquoi toi, parmi

toutes ses descendantes possibles à travers les siècles—car même moi, je l'ignore.» Il fit une pause, et son corps—ce corps de chat qui n'était plus tout à fait un chat—semblait s'affaïsser légèrement, comme sous le poids de ce qu'il disait. «Mon rôle n'est pas de comprendre les desseins d'un Seigneur Démon. Mon rôle est de veiller à ce que tu ne tombes pas entre de mauvaises mains. À ce que tu ne sois pas utilisée, corrompue, transformée en quelque chose que tu ne veux pas être.» Mathym fronça les sourcils, sa voix prenant une teinte plus dure, plus protectrice. «Et qu'est-ce que ça signifie, exactement, "tomber entre de mauvaises mains" ? Rosemary est-elle en danger spécifiquement à cause de cette... lignée ? De ce sang ? » Salem resta silencieux un moment—un silence qui sembla durer une éternité, rempli seulement par le battement affolé du cœur de Rosemary, par le souffle léger de Mathym, par cette lumière rouge qui pulsait doucement autour du cercle d'incantation. «Il est certain qu'elle est en danger,» dit Salem finalement, et chaque mot était pesé, mesuré, comme s'il ne voulait pas effrayer, mais ne pouvait pas mentir. «Le sang d'Asmodée est un phare dans les ténèbres. Il attire ceux qui cherchent le pouvoir—les démons mineurs qui veulent s'élever, les démons majeurs qui veulent s'allier ou se

venger, les humains qui font des pactes et cherchent des avantages.»

Ses yeux dorés se fixèrent sur Rosemary.

«Mais tant que je serai là—tant que je respirerai, tant que mon essence sera liée à la tienne—je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les en empêcher. Même si cela signifie...»

Il s'interrompt, comme s'il avait dit trop, comme s'il avait révélé quelque chose qu'il n'aurait pas dû.

«Même si cela signifie quoi?» demanda Mathym, et sa voix était maintenant un murmure dangereux.

Salem ne répondit pas directement. Il tourna son regard vers Rosemary, qui était maintenant assise sur le sol, les bras enroulés autour de ses genoux, le visage caché contre ses genoux, son corps secoué par des sanglots silencieux.

«Je ne veux pas être spéciale,» murmura-t-elle, et la voix qui sortait d'elle était celle d'une enfant, d'une petite fille perdue. «Je ne veux pas de ce pouvoir. De ce sang. De cet... héritage. Je veux juste être moi.

Rosemary. Rien de plus.»

Mathym se précipita à ses côtés, s'agenouillant sur le sol à côté d'elle, ignorant complètement le cercle d'incantation, la lumière rouge, le chat qui parlait. Il posa une main sur son épaule—une main chaude, réelle, solide, un point

d'ancrage dans le tourbillon de ses pensées, de ses peurs, de ses révélations.

«Non, Rosemary,» dit-il, et sa voix était douce mais ferme, une voix qui refusait cette réalité, qui imposait une autre vérité.

«Tu es toujours toi. Rien de tout cela—pas les mots de Salem, pas le sang d'Asmodée, pas les regards des démons—ne change qui tu es. Qui tu as toujours été.»

Il tourna la tête vers Salem, et dans ses yeux rouges, il y avait maintenant un défi, une détermination absolue. «Peu importe ce que dit ton gardien, ou ce que ton sang peut contenir. Tu es et resteras la personne que j'ai rencontrée dans ce grenier. La jeune femme courageuse qui m'a offert son amitié quand je n'avais que son désespoir à offrir en échange.»

Salem cligna lentement des yeux, et dans ce clignement, il y avait quelque chose qui ressemblait à de l'approbation, à de la reconnaissance. «Tu n'es pas seule, Rosemary,» dit-il, et sa voix était redevenue plus douce, plus proche de la voix du chat qu'elle avait connu. «Tu as des amis pour veiller sur toi—des amis qui te voient non pas comme un héritage, non pas comme un pouvoir, mais comme toi. Et tu as la force—une force qui vient de toi, pas de ton sang—de choisir ton propre chemin, peu importe ce que ton héritage pourrait exiger de toi.»

Rosemary leva les yeux vers Mathym, cherchant dans son regard—dans ces yeux rouges qui avaient été si effrayants au début, mais qui étaient maintenant le lieu le plus sûr qu'elle connaissait—du réconfort, de la vérité, de l'espoir.

«Mais... et si je suis une menace?» murmura-t-elle, et la question était déchirante dans sa simplicité, dans sa peur. «Et si ce pouvoir—ce sang—me transforme? Si je perds le contrôle? Si je deviens... quelque chose d'autre?»

Mathym secoua la tête, sa main serrant doucement son épaule. «Nous ne laisserons pas cela arriver. Pas moi. Pas Salem. Pas ton grand-père. Pas toi.» Il fit une pause, ses yeux se fixant sur les siens. «Peu importe ce que l'avenir nous réserve—peu importe quelles révélations viennent encore, quelles vérités nous devons affronter—nous y ferons face ensemble. Comme nous l'avons toujours fait.»

Rosemary sentit une vague de gratitude l'envahir—une gratitude si profonde, si absolue, qu'elle sembla pour un instant contrebalancer la peur, le choc, la trahison ressentie. Elle se tourna vers Salem, cherchant une dernière réponse—une réponse qui pourrait peut-être, d'une manière ou d'une autre, rendre tout cela supportable.

«Salem,» murmura-t-elle, et sa voix était plus ferme maintenant, plus elle-même. «Si tu ne sais pas pourquoi Asmodée s'intéresse à moi spécifiquement... que devrais-je faire? Comment me protéger? Non pas du monde, mais... de moi-même? De ce sang?»

Le chat noir—le gardien, l'envoyé, le protecteur—inclina légèrement la tête, un geste qui était à la fois félin et profondément, étrangement humain.

«Continue d'être toi-même, Rosemary,» dit-il, et sa voix était maintenant celle du conseiller, du sage, du vieil ami. «Ne laisse pas la peur ou le doute te submerger. Le sang d'Asmodée est puissant, oui. Mais il n'est qu'une partie de toi. Une partie ancienne, oubliée, endormie. Ce qui te définit—ce qui a toujours défini Rosemary Reed—c'est ton cœur. Tes choix. Ta bonté, même dans la douleur. Ta compassion, même dans la peur.»

Il fit une pause, et ses yeux dorés semblèrent briller plus intensément. «Ce sang peut être une malédiction. Il peut être un pouvoir. Il peut être un héritage. Mais il ne peut pas être toi, à moins que tu ne le laisses devenir toi. Et tu es trop forte pour cela.»

Rosemary ferma les yeux, prenant une profonde inspiration—un souffle qui lui brûla les poumons, qui lui rappela qu'elle était vivante, réelle, présente. Quand elle les

rouvrit, le monde lui sembla à la fois familier et étranger, comme si la révélation de Salem avait altéré sa perception de tout ce qui l'entourait, mais n'avait pas pu altérer l'essentiel: elle était toujours là. Mathym était toujours là. Et même Salem... Salem était toujours là, même s'il n'était plus ce qu'elle avait cru.

«Tu vas y arriver, Rosemary,» murmura Mathym, sa voix douce mais pleine d'une conviction absolue. «Peu importe ce que cela signifie, peu importe ce que nous découvrons encore... je sais que tu as la force de surmonter ça. De choisir qui tu veux être.»

Rosemary hocha la tête, encore sous le choc mais avec une détermination nouvelle qui grandissait en elle, qui prenait racine dans la peur même, la transformant en quelque chose d'autre: en résolution. Elle tourna à nouveau son regard vers Salem, qui restait assis au centre du cercle de lumière rouge, l'air calmement impassible, comme s'il avait attendu ce moment depuis très, très longtemps.

«Salem,» commença-t-elle, et cette fois, sa voix était assurée, claire, celle d'une jeune femme qui prenait une décision, qui acceptait une réalité sans s'y soumettre. «Si tu es là pour me protéger... que devrions-nous faire maintenant? Attendre que d'autres démons viennent? Ou devrions-

nous... chercher à comprendre? À en apprendre plus sur ce lien? Sur Asmodée?» Le chat inclina légèrement la tête, ses yeux dorés captant les dernières lueurs du crépuscule qui filtrait encore à travers la lucarne. «Il est sage de chercher des réponses,» dit-il, et sa voix était maintenant celle du stratège, du planificateur. «Mais il est également sage de ne pas se précipiter. Les informations concernant Asmodée et sa lignée sont rares, cachées, et souvent dangereuses à manipuler. Elles attirent l'attention. Elles posent des questions.» Il fit une pause, semblant peser ses mots. «Pour l'instant, tu devrais continuer ta vie aussi normalement que possible. Faire tes études. Passer du temps avec ton grand-père. Avec Mathym. Garder l'esprit ouvert, mais ne pas le laisser être envahi par la peur. Et te préparer... te préparer au fait que d'autres événements surviendront. D'autres révélations. D'autres... tentations.» Rosemary soupira—un soupir qui semblait porter avec lui le poids de siècles, de générations, d'un héritage qu'elle n'avait pas choisi mais qu'elle devait maintenant porter. «D'accord,» dit-elle finalement. «Je vais essayer. Essayer de faire comme si tout était... normal. Même si plus rien ne l'est.» Mathym sourit légèrement—un sourire qui était à la fois triste et fier, amusé et ému. «C'est l'esprit. Ne laisse pas tout ça te

définir, Rosemary. Nous découvrirons la vérité au fur et à mesure. Pas tous à la fois. Pas plus que nous ne pouvons porter.»

Il se tourna vers Salem. «Et toi? Tu restes? Tu continues à... veiller?»

Salem cligna des yeux—un clignement lent, délibéré. «Je reste. J'ai juré de veiller sur Rosemary Reed. Et un gardien d'Asmodée ne rompt pas ses serments. Même quand la gardée connaît son gardien.»

La lumière rouge autour du cercle commença à faiblir, à s'estomper. Les symboles sur le plancher semblaient perdre de leur substance, devenir plus pâles, moins réels. L'air redevint normal, respirable.

«Alors nous continuons,» dit Rosemary, se relevant lentement, ses jambes tremblantes mais la portant. «Nous vivons nos vies. Nous restons vigilants.»

Mathym hocha la tête, se relevant à son tour. «Exactement. Et si jamais Asmodée lui-même—ou l'un de ses serviteurs—décide de se manifester... nous serons prêts. Ensemble.»

Le soleil avait maintenant complètement disparu, laissant place à une nuit étoilée qui semblait plus profonde, plus mystérieuse que jamais. La lumière rouge du cercle avait complètement disparu, et Salem... Salem était redevenu un chat. Un chat noir aux yeux dorés qui sauta doucement du cercle maintenant invisible et vint se frotter contre

les jambes de Rosemary, émettant un ronronnement profond, familier, réconfortant.

Rosemary se pencha, le caressant—un geste hésitant d'abord, puis plus assuré quand le chat répondit par un ronronnement plus fort, par un frottement de tête contre sa main.

«Merci, Salem,» murmura-t-elle. «Pour m'avoir protégée. Même si... même si je ne comprends pas encore tout. Même si j'ai peur.»

Le chat leva la tête vers elle, et dans ses yeux dorés, elle vit quelque chose—non pas de la parole, non pas de la révélation, mais de la reconnaissance. De la loyauté. Une loyauté qui allait au-delà des ordres, des missions, des serments.

Puis il se dirigea vers le lit, sauta dessus, et s'y installa comme il le faisait chaque nuit—comme si rien ne s'était passé, comme si tout était normal.

Mais rien n'était normal. Plus rien ne le serait jamais.

Rosemary regarda Mathym, et dans ses yeux, elle vit la même connaissance, la même résolution. Ils savaient maintenant. Ils connaissaient le secret. Et ce savoir les avait changés—pas fondamentalement, mais profondément. Comme une fissure dans un mur solide: le mur tient toujours, mais il n'est plus tout à fait le même.

«Je vais essayer de dormir,» dit-elle, et le simple fait de dire ces mots—de parler de sommeil, de normalité, de routine—lui sembla à la fois absurde et nécessaire. Mathym sourit doucement. «Bonne idée. Je serai là. Comme toujours.»

Rosemary s'allongea sur le lit, Salem venant immédiatement se blottir contre elle, son ronronnement profond résonnant dans le silence de la pièce comme une promesse, comme un rappel qu'il y avait encore de la normalité, de la chaleur, de la vie simple dans ce monde compliqué.

Mathym s'installa dans le fauteuil près de la lucarne, ses yeux rouges brillant doucement dans l'obscurité, veillant, protégeant, attendant.

Et tandis que Rosemary fermait les yeux, laissant le sommeil—un sommeil qu'elle espérait sans cauchemars, sans démons, sans révélations—la gagner peu à peu, une seule pensée résonnait dans son esprit, plus forte que la peur, plus forte que la confusion, plus forte que l'héritage d'Asmodée:

Elle n'était pas seule.

Quelle que soit la tempête qui s'annonçait—quel que soit le mystère de son sang, quel que soit l'intérêt d'Asmodée, quelles que soient les ombres qui viendraient—elle ne serait pas seule. Elle aurait Mathym. Elle aurait Salem. Elle aurait son grand-père.

Et cette connaissance, cette certitude, était plus puissante que n'importe quel sang démoniaque, que n'importe quel héritage maudit, que n'importe quelle peur. C'était son choix. Sa vérité. Sa force. Et cela, pour l'instant, était tout ce qui comptait.

Chapitre 15 :

Le lendemain matin, un vent froid et prémonitoire soufflait à travers les arbres dénudés qui entouraient la vieille maison victorienne de Rosemary, sifflant dans les fissures des fenêtres comme une mélodie funèbre jouée sur des instruments invisibles. Ce vent n'apportait pas seulement l'hiver précoce, mais une sensation d'inquiétude indéfinissable, une présence obscure qui semblait s'être installée pendant la nuit, s'accrochant aux briques moussues et aux gouttières rouillées avec les doigts froids du pressentiment.

Rosemary se réveilla avec une étrange lourdeur dans la poitrine—non pas le poids physique du sommeil, mais une oppression spirituelle, comme si une main glacée s'était refermée autour de son cœur pendant qu'elle dormait. Elle ouvrit les yeux, ses paupières luttant contre cette fatigue qui venait de l'intérieur, et constata que le grenier était baigné d'une lumière grise et diffuse, cette lumière particulière des jours d'hiver qui semblait effacer les couleurs du monde. Elle tenta de secouer cette impression morbide, attribuant son malaise aux révélations récentes sur son lien avec Asmodée, à cette connaissance terrible qu'elle portait en elle comme une semence empoisonnée. Mais au fond d'elle, dans cet

endroit primitif où résidaient les vérités qu'on ne pouvait ignorer, elle sentait que quelque chose n'allait pas, que le tissu même de sa réalité avait été dérangé, laissant passer des courants d'un autre monde.

Salem, toujours attentif aux moindres variations de l'état de sa maîtresse, bondit sur le lit avec la grâce silencieuse des félins, ses pattes noires s'enfonçant dans le couvert sans produire le moindre son. Il fixa Rosemary de ses yeux dorés—ces yeux qui semblaient voir bien au-delà du monde visible—et sa voix résonna dans son esprit, douce mais urgente. «Quelque chose te tracasse, Rosemary. Quelque chose d'ancien et de douloureux.»

Rosemary soupira, un son qui semblait venir des profondeurs de son âme, et tendit une main pâle pour caresser la tête du chat. Ses doigts s'enfoncèrent dans la fourrure sombre, cherchant le réconfort de cette chaleur vivante. «Oui, Salem... mais je ne sais pas quoi. Ce n'est pas seulement les révélations sur Asmodée. C'est... comme un écho. Une mémoire qui essaie de remonter à la surface, mais qui reste voilée, indistincte. Je sens que quelque chose d'étrange va arriver, quelque chose lié au passé.»

Mathym, qui était en train de lire un livre ancien près de la lucarne—un grimoire aux

pages de vélin jauni et aux caractères d'une langue oubliée—leva les yeux en entendant les paroles de Rosemary. Ses yeux rouges, d'ordinaire empreints d'un amusement ironique, étaient sérieux, attentifs. Il referma le livre avec un claquement sec qui sembla trop fort dans le silence du grenier. «Tu as un instinct pour ce genre de choses, Rosemary,» remarqua-t-il, sa voix grave et mélodieuse remplissant l'espace entre eux. «Cette sensibilité—cette capacité à percevoir les perturbations dans le tissu de la réalité—fait partie de ce que tu es. Ou de ce que tu deviens.» Il se leva, sa silhouette élancée se détachant contre la lumière grise de la fenêtre. «Peut-être devrions-nous rester sur nos gardes aujourd'hui. Les pressentiments ne sont souvent que la conscience percevant ce que l'esprit rationnel refuse encore d'accepter.»

Rosemary hocha la tête, essayant de refouler l'inquiétude qui montait en elle comme une marée. Mais alors qu'elle se préparait pour la journée, enfilant sa robe noire aux manches bouffantes et nouant le ruban de soie qui maintenait son bandeau mystique, une pensée surgit soudainement dans son esprit—non pas comme un souvenir ordinaire, mais comme une vision vive et douloureuse qui sembla lui brûler l'intérieur du crâne.

Le visage souriant d'une petite fille aux cheveux blonds filant comme de l'or au soleil. Des taches de rousseur parsemant un nez retroussé. Un rire clair, cristallin, qui résonnait dans l'air chaud et lourd d'un après-midi d'été lointain. Et avec cette image, un nom, longtemps enfoui, qui remonta à la surface de sa conscience comme un noyé remontant des profondeurs: Lily.

«Mathym,» murmura-t-elle, et sa voix était si faible, si brisée, qu'elle sembla à peine sortir de ses lèvres. Un frisson parcourut son échine, un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid de la pièce. «Je viens de me souvenir de quelqu'un... une amie d'enfance. Elle est morte quand j'étais petite. Dans des circonstances... étranges.» Mathym s'approcha, ses yeux rouges fixés sur son visage avec une intensité nouvelle. «De quoi te souviens-tu exactement? Décris-moi tout.»

Rosemary ferma les yeux, laissant les images affluer—des images qu'elle avait refoulées pendant des années, enterrées sous des couches de douleur et de solitude. «Elle s'appelait Lily. Lily Morgan. Nous avions six ans, peut-être sept. Nous étions inséparables...» Sa voix se brisa sur le dernier mot. «Nous jouions dans les bois près de la maison de mon grand-père. Elle avait ces yeux verts, d'un vert si clair qu'ils

semblaient presque transparents à la lumière du soleil. Et ce rire... un rire qui faisait écho dans toute la forêt.»

Elle ouvrit les yeux, et ils étaient pleins d'une douleur ancienne. «Mais un jour, elle a disparu. Juste... disparu. On a organisé des battues, les journaux en ont parlé pendant des semaines. Puis, une semaine plus tard, on l'a retrouvée. Dans le lac Noir, près de chez nous. Flottant face contre l'eau, ses cheveux blonds déployés autour d'elle comme une auréole fanée.»

Mathym ne dit rien, la laissant poursuivre, son silence lui offrant l'espace nécessaire pour exhumer ces souvenirs douloureux. «Les gens ont dit que c'était un accident,» continua Rosemary, sa voix maintenant à peine plus qu'un murmure. «Qu'elle s'était noyée en jouant trop près de l'eau. Mais...» Elle secoua la tête, ses doigts se crispant sur le tissu de sa robe. «Je ne sais pas. J'ai toujours eu l'impression que quelque chose clochait. Des détails qui ne collaient pas. Son visage... quand j'ai vu le cercueil ouvert lors des funérailles... il avait une expression. De la peur. Une peur terrible. Pas la sérénité de quelqu'un qui serait mort paisiblement.» Mathym échangea un regard avec Salem, et quelque chose passa entre eux—une compréhension silencieuse, une reconnaissance de ce que cela pouvait signifier. «Les morts violentes,» dit enfin

Mathym, sa voix douce mais empreinte d'une gravité sinistre, «les morts injustes, ont tendance à laisser des... résidus. Des échos. Si ton amie est morte dans des circonstances mystérieuses, si elle a été victime de quelque chose de plus sombre qu'un simple accident... son esprit pourrait être tourmenté. Coincé entre les mondes, cherchant à trouver la paix ou à révéler la vérité.»

Rosemary sentit un frisson d'anxiété la traverser, plus froid que le vent qui sifflait à l'extérieur. «Tu crois qu'elle pourrait... me hanter? Après toutes ces années?»

Salem s'étira lentement, ses griffes noires s'accrochant au tissu du lit avant de se rétracter avec un petit cliquetis. «Il est possible, Rosemary,» dit-il, sa voix mentale empreinte d'une sagesse ancienne. «Plus que possible, si les conditions sont réunies. L'esprit de Lily pourrait être resté prisonnier de ce monde, incapable de passer de l'autre côté à cause de l'injustice de sa mort, ou d'un trauma qui l'a liée au lieu de son décès. Si elle est vraiment là, si elle erre dans les limbes entre la vie et la mort... il est logique qu'elle essaie de communiquer avec toi. Tu étais son amie. Tu es sensible à ces choses. Et maintenant, avec ton propre... éveil, tu es devenue une balise pour ce qui existe au-delà du voile.»

Rosemary se mordit la lèvre inférieure jusqu'à ce qu'elle goûte le sel métallique du sang, son cœur battant avec une rapidité angoissée dans sa poitrine. «Qu'est-ce que je dois faire si c'est le cas? Comment puis-je l'aider? Comment puis-je... lui donner la paix?»

Mathym s'approcha d'elle, posant une main sur son épaule. Sa main était chaude, anormalement chaude, et cette chaleur sembla se diffuser dans tout son corps, calmant quelque peu le tremblement qui l'agitait. «Nous allons découvrir la vérité, Rosemary. Ensemble. Si Lily cherche à te contacter, c'est qu'elle a besoin de ton aide. Nous allons enquêter sur ce qui s'est vraiment passé ce jour-là. Et si possible, nous libérerons son esprit tourmenté de ses chaînes.»

Rosemary regarda son visage—ce visage aux traits parfaits, aux yeux de braise, qui était devenu si familier, si précieux—et sentit une détermination nouvelle naître en elle, balayant une partie de la peur. Elle acquiesça, un mouvement lent mais ferme. «D'accord. Alors, par où commençons-nous?»

Mathym réfléchit un instant, ses yeux perdus dans le vide comme s'il consultait une connaissance intérieure. «Le lieu de la mort est souvent le plus fortement imprégné. Nous pourrions commencer par le

lac où elle a été retrouvée. L'eau a des propriétés mnémoniques particulières—elle retient les émotions, les traumatismes. Si l'esprit de Lily est lié à un endroit, c'est probablement là.» Il fit une pause, sa main se retirant de son épaule. «Ensuite, nous pourrions essayer de rassembler des informations sur les circonstances de sa mort. Les journaux de l'époque. Les souvenirs des habitants. Tout ce qui pourrait nous éclairer.»

Rosemary sentit un nœud se former dans son estomac à l'idée de retourner au lac Noir. Cet endroit était chargé de souvenirs douloureux, non seulement à cause de la mort de Lily, mais aussi parce qu'elle l'avait évité pendant des années, sentant instinctivement qu'il abritait quelque chose de mauvais, de triste. Mais elle savait qu'elle devait affronter ce passé, non seulement pour aider son amie, mais aussi pour comprendre une partie d'elle-même qui était restée bloquée à ce moment-là.

«Le lac Noir,» murmura-t-elle. «Oui. Allons-y.»

Ils arrivèrent au lac en fin de matinée, le ciel étant toujours d'un gris uniforme qui semblait peser sur le paysage comme un couvercle de plomb. La surface de l'eau était lisse comme un miroir brisé, reflétant le ciel sans joie, sans profondeur apparente.

L'endroit était désert, silencieux d'un silence qui n'était pas seulement l'absence de bruit, mais une présence en soi—un silence lourd, attentif, comme si la forêt elle-même retenait son souffle.

Rosemary se tenait au bord de l'eau, là où les roseaux morts se balançaient dans le vent froid, leurs tiges brunes produisant un frottement sec et mélancolique. Elle regardait fixement un point particulier sur l'eau, un endroit où la surface semblait plus sombre, plus profonde. «C'est ici,» murmura-t-elle, et sa voix se brisa sur les mots. «C'est ici qu'on l'a retrouvée flottant... ses cheveux blonds étalés autour d'elle comme... comme une méduse fanée.»

Mathym s'approcha d'elle, ne la touchant pas mais se tenant assez près pour qu'elle sente la chaleur qui émanait de lui. «Tu n'es pas seule, Rosemary. Nous sommes là. Salem et moi. Et Lily, si elle est là, sait que tu es venue pour elle.»

Rosemary hocha la tête, prenant une profonde inspiration qui lui brûla les poumons d'air froid. «D'accord... Alors, comment fait-on pour la contacter? Pour... l'appeler?»

Salem s'approcha du bord de l'eau, ses pattes noires s'enfonçant dans la boue glacée sans qu'il semble y prêter attention. «Concentre-toi sur tes souvenirs d'elle, Rosemary. Pas sur sa mort, mais sur sa vie.

Sur son rire. Sur les moments que vous avez partagés. L'esprit, s'il est prisonnier, se souvient souvent plus de la douleur que de la joie. Tu dois lui rappeler qui elle était. Parle-lui. Appelle-la par son nom. Si elle est vraiment liée à cet endroit, si elle entend ta voix... elle pourrait se manifester.»

Rosemary ferma les yeux, ignorant le froid qui mordait sa peau, le vent qui tirait ses cheveux. Elle se concentra, fouillant dans les recoins de sa mémoire, cherchant non pas le fantôme de Lily, mais la petite fille qu'elle avait connue. Elle se souvint de ses cheveux blonds flottant au vent alors qu'elles couraient dans les bois. De son sourire éclatant quand elles découvraient un nid d'oiseau ou un champ de fleurs sauvages. De leurs rires partagés, de leurs promesses secrètes—de devenir artistes ensemble, de voyager à travers le monde, de ne jamais se séparer.

«Lily,» murmura-t-elle, et sa voix portait dans le silence, plus forte qu'elle ne l'aurait cru. «Lily Morgan. Si tu m'entends... je suis là. C'est Rosemary. Je suis désolée. Désolée de ne pas avoir compris plus tôt. Désolée de ne pas avoir su que tu avais besoin de moi.» Une larme chaude coula sur sa joue froide. «Mais si tu es encore là, si tu es piégée... s'il te plaît, montre-toi. Parle-moi. Dis-moi ce qui s'est passé. Je veux t'aider, Lily. Je veux te donner la paix.»

Un silence suivit ses paroles—un silence si complet, si absolu, qu'il sembla aspirer tout le son du monde. Pendant un instant, rien ne se produisit, et Rosemary sentit un désespoir monter en elle, la peur que tout cela ne soit qu'une illusion, que son amie soit vraiment partie à jamais.

Mais soudain, une brise légère se leva, différente du vent froid qui soufflait auparavant. Une brise tiède, presque printanière, qui semblait venir de nulle part. Elle fit frémir les feuilles mortes au sol, dansa à la surface de l'eau. Et cette surface, jusqu'alors lisse comme du verre, se mit à onduler doucement, formant de petites vagues concentriques qui semblaient partir du point même où le corps de Lily avait été retrouvé.

«Regardez,» chuchota Rosemary, pointant du doigt tremblant vers l'eau.

Une brume apparut, s'élevant lentement de la surface du lac—non pas une brume naturelle, froide et humide, mais une vapeur argentée, luminescente, qui semblait émettre sa propre lumière faible. Elle se condensa peu à peu, prenant forme, se sculptant elle-même dans l'air. Les contours devinrent plus nets, révélant une silhouette délicate, presque transparente—une jeune fille aux longs cheveux blonds qui flottaient autour d'elle comme s'ils étaient encore

immergés, et aux yeux d'un vert pâle, terriblement tristes.

C'était Lily. Pas la petite fille dont Rosemary se souvenait, mais une version plus âgée, comme si elle avait continué à grandir dans la mort, atteignant l'âge qu'elle aurait dû avoir si elle avait vécu. Elle portait la même robe bleue pâle qu'elle avait le jour de sa disparition, mais elle était déchirée, tachée d'eau et de quelque chose de plus sombre. «Lily...» murmura Rosemary, et cette fois, ses larmes coulaient librement, chaudes et salées. «C'est bien toi? Est-ce vraiment toi?»

Le fantôme de Lily hocha lentement la tête, un mouvement qui semblait demander un effort immense. Ses lèvres bougèrent, et sa voix parvint à Rosemary, non pas comme un son ordinaire, mais comme un écho dans son esprit, un murmure lointain qui semblait traverser des couches de temps et d'espace. «Rosemary... je suis tellement contente que tu sois venue. J'ai attendu... si longtemps. Je ne pouvais pas partir... pas sans toi. Pas sans que tu saches.»

Rosemary sentit son cœur se serrer, une douleur physique et spirituelle à la fois. «Que s'est-il passé, Lily? Comment es-tu... comment es-tu morte? Ce n'était pas un accident, n'est-ce pas?»

Le visage de Lily se tordit de douleur, une douleur si vive, si présente, qu'elle sembla

se répercuter dans tout l'espace autour d'eux. La brume argentée se mit à tourbillonner, prenant des teintes grisâtres, sombres. «Ce n'était pas un accident,» murmura la voix dans l'esprit de Rosemary, et ces mots étaient chargés d'une terreur ancienne. «J'ai été poussée... Jetée dans l'eau... Ils m'ont tenue sous la surface jusqu'à ce que... jusqu'à ce que je cesse de me débattre.»

Rosemary se sentit défaillir, les mots de Lily frappant son esprit avec la force d'un coup de tonnerre. Elle dut s'appuyer contre Mathym, qui la soutint fermement.

«Poussée? Mais par qui, Lily? Qui a fait ça? Pourquoi?»

Lily sembla lutter contre une force invisible, sa silhouette vacillant, devenant plus transparente par moments, comme si elle était tirée dans différentes directions. «Je... je ne peux pas le dire... Ils m'ont empêchée de parler... de révéler leurs noms... Une malédiction... Un sceau sur ma mémoire...»

Mathym, qui observait la scène avec une attention intense, s'avança d'un pas, ses yeux rouges fixés sur le fantôme. «Lily, tu dois nous donner un indice. Quelque chose que nous puissions suivre. Un lieu. Un détail. C'est la seule façon pour toi de briser ce sceau, de trouver la paix.»

Lily secoua la tête, ses yeux verts écarquillés de terreur. «Ils sont toujours là...

Ils me surveillent... Même dans la mort, ils me surveillent... Je ne peux pas...»

Rosemary s'avança à son tour, tendant une main vers le fantôme, bien qu'elle sache qu'elle ne pourrait pas le toucher. «Nous sommes ici pour t'aider, Lily. Mathym, Salem et moi. Nous sommes plus forts que tu ne le penses. Et je... je commence à comprendre que je suis plus que ce que je croyais. Ne les laisse pas gagner, Lily. Dis-nous ce que tu peux.»

Le fantôme de Lily sembla hésiter, luttant contre la peur qui la maintenait prisonnière. Ses yeux allèrent de Rosemary à Mathym, puis à Salem, dont les yeux dorés brillaient d'une lumière réconfortante. Finalement, elle leva une main translucide et pointa un doigt tremblant vers les bois denses qui bordaient le lac côté nord.

«La vieille maison... dans les bois profonds... C'est là qu'ils m'ont emmenée d'abord... C'est là qu'ils ont décidé...» Sa voix s'affaiblit, devenant à peine audible.

«C'est là que tout a commencé...»

Mathym fronça les sourcils, suivant la direction indiquée par le doigt spectral. «Une vieille maison? Dans ces bois?»

Rosemary hocha la tête, un souvenir vague émergeant de sa mémoire—un souvenir d'enfance qu'elle avait enfoui. «Je... je me souviens. Nous l'appelions la Maison aux Ombres. Lily et moi, nous l'évitions toujours.

Nous sentions que... que quelque chose de mauvais y habitait. Les autres enfants disaient qu'elle était hantée. Que des choses étranges s'y produisaient.»

Lily confirma d'un hochement de tête lent, douloureux. «Ils y vont encore... Ils pratiquent leurs rituels... Leurs sacrifices... Je n'étais que le premier...»

Ces derniers mots firent monter une horreur glacée dans la poitrine de Rosemary. «Le premier? Il y en a eu d'autres?»

Mais Lily ne répondit pas. Son image commençait à se dissiper, la brume se déchirant comme de la fumée dans le vent. «Je ne peux pas en dire plus... Le sceau... Il me brûle quand j'essaie...» Sa voix n'était plus qu'un souffle. «Aidez-moi, Rosemary... Libérez-moi... Libérez-nous tous...»

«Nous allons aller à cette maison, Lily,» promet Rosemary, sa voix ferme malgré les larmes qui coulaient sur son visage. «Nous allons découvrir la vérité. Et nous allons te libérer. Je te le promets.»

Lily sembla se détendre légèrement à ces mots, bien que la douleur de sa mort continuât d'être visible dans chaque ligne de son corps spectral. La brume qui l'entourait s'éclaircit quelque peu, et elle regarda Rosemary avec une lueur d'espoir dans ses yeux verts pâles. «Merci, Rosemary... Je savais que tu viendrais... Je savais que tu me retrouverais...»

Rosemary sentit ses larmes couler librement maintenant, mêlées de tristesse, de colère, et d'une détermination farouche. «Je suis désolée, Lily... Je suis tellement désolée de ne pas avoir compris plus tôt. Mais je te promets—je vais t'aider à trouver la paix. À toi, et à tous ceux qu'ils ont touchés.» Le spectre de Lily inclina la tête, un faible sourire triste flottant sur ses lèvres translucides. «Fais attention... Ils sont dangereux... Plus que tu ne peux l'imaginer...» Puis, dans un dernier souffle qui sembla venir du fond des âges, la silhouette de Lily commença à se dissiper, la brume argentée se fondant dans l'atmosphère grise du lac, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un léger frisson dans l'air, un écho de présence qui s'évanouissait. Mathym se tourna vers Rosemary, son expression grave mais résolue. «Nous savons où aller maintenant. Cette vieille maison—cette Maison aux Ombres—pourrait détenir la clé de ce qui s'est passé. Et peut-être de bien plus encore.» Rosemary essuya ses larmes d'un geste brusque, se redressant avec une nouvelle détermination qui semblait la grandir, la rendre plus imposante malgré sa silhouette menue. «Oui, allons-y. Maintenant. Nous ne pouvons pas attendre.» Salem, qui était resté en retrait pendant toute la scène, s'approcha maintenant, ses

yeux dorés luisant d'une lumière intérieure dans la pénombre grandissante. «Soyez prudents. Si l'esprit de Lily a été piégé ici par quelque chose—ou quelqu'un—de malveillant, il se pourrait que nous rencontrions plus que de simples souvenirs dans cette maison. Des forces qui ne souhaitent pas être dérangées. Des secrets qui ont été gardés pendant des décennies.» Rosemary acquiesça, ressentant ce frisson d'appréhension, mais le noyant dans la colère qui brûlait maintenant en elle. Elle ne pouvait reculer. Lily comptait sur elle. Et cette révélation—qu'il pouvait y avoir d'autres victimes—rendait la chose encore plus urgente.

Ils quittèrent les abords du lac et se dirigèrent vers les bois du nord, le chemin devenant de plus en plus sombre à mesure qu'ils s'enfonçaient sous la canopée des arbres anciens. Ces bois étaient différents de ceux qu'ils avaient traversés auparavant—plus denses, plus silencieux, comme si la vie même y était étouffée. Les arbres, des chênes et des hêtres aux troncs tordus et aux branches basses semblables à des bras squelettiques, semblaient se refermer autour d'eux, créant une voûte naturelle qui bloquait ce qu'il restait de lumière du jour.

Rosemary marchait d'un pas déterminé, ses bottes écrasant les feuilles mortes avec un

crissement sec qui semblait trop bruyant dans le silence oppressant. Elle sentait la présence de Mathym à ses côtés—cette chaleur constante, cette force tranquille—et celle de Salem qui la suivait de près, ses sens de féin en alerte maximale.

Enfin, après ce qui sembla être une éternité de marche dans cette pénombre verdâtre, ils arrivèrent en vue de la maison. Elle était plus grande que Rosemary ne s'en souvenait—une structure de deux étages au bois sombre et pourri, avec un toit affaissé et des fenêtres brisées qui semblaient autant d'yeux aveugles observant l'approche des intrus. Le lierre, normalement une plante innocente, semblait ici être une créature vivante qui étouffait la maison, ses vrilles s'enroulant autour des poutres, bouchant la cheminée, s'insinuant par les fenêtres cassées. Une odeur de moisissure, de terre humide et de quelque chose de plus fétid—de la chair en décomposition, peut-être—flottait dans l'air, s'accrochant à l'arrière de la gorge.

«C'est ici,» dit Rosemary, et sa voix, bien que basse, résonna étrangement dans le silence. «La Maison aux Ombres. C'est ici qu'ils l'ont emmenée avant de... avant de la tuer.»

Mathym observa la maison avec une attention de prédateur, ses yeux rouges balayant chaque détail, chaque ombre.

«Cette maison est imprégnée de mauvaise énergie,» murmura-t-il. «Ce n'est pas seulement la négligence ou le temps. C'est quelque chose de plus actif, de plus... intentionnel. Soyons sur nos gardes. Chaque pas, chaque respiration.»

Ils avancèrent prudemment vers la porte d'entrée, qui pendait de ses gonds, oscillant légèrement dans le vent comme si quelqu'un venait tout juste de la franchir. Le grincement qu'elle produisait en bougeant était aigu, sinistre, un son de douleur mécanique. Mathym entra le premier, ses sens démoniaques déployés, sondant l'obscurité à l'intérieur. Rosemary le suivit de près, son cœur battant à tout rompre mais sa détermination inébranlable. Salem entra le dernier, ses poils hérissés, un grondement bas dans sa gorge.

L'intérieur de la maison était un cauchemar de décrépitude. Les meubles—ce qu'il en restait—étaient brisés, renversés, recouverts de poussière et de toiles d'araignée épaisses comme des voiles. Le papier peint se décollait des murs en lambeaux, révisant le plâtre fissuré en dessous. Mais plus inquiétant encore que la décomposition physique était l'atmosphère spirituelle—une sensation de présence multiple, de regards invisibles fixés sur eux, d'une attente malsaine qui pesait sur l'air comme un parfum toxique.

«Quelque chose ne va pas,» murmura Salem, ses yeux dorés balayant les coins sombres de la pièce principale. «Il y a des présences ici... plusieurs. Certaines anciennes. D'autres plus récentes. Et toutes... souffrantes. Prises au piège.»

Mathym fronça les sourcils, son regard fixé sur une porte au fond de la pièce, une porte qui semblait plus solide, mieux préservée que le reste de la maison. «Oui, je le sens aussi. Cette maison n'est pas seulement abandonnée. Elle est habitée. Pas par des vivants, mais par des échos. Des souvenirs devenus entités.»

Soudain, une voix résonna dans la maison—une voix froide, méprisante, qui semblait venir des murs eux-mêmes, vibrer dans le bois pourri et le plâtre fissuré. «Que faites-vous ici, mortels? Vous n'êtes pas les bienvenus. Ce lieu est consacré à des travaux que votre petit esprit ne pourrait comprendre.»

Rosemary sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale, une peur primitive qui voulait la faire fuir, courir, oublier tout ce qu'elle avait vu et entendu. Mais elle resta ferme, tournant lentement pour faire face à la source de la voix.

Une silhouette émergea des ombres près de l'escalier—un homme grand et maigre, vêtu de vêtements anciens et élégants mais déchirés et tachés. Son visage était caché

dans l'ombre d'une capuche noire, mais Rosemary pouvait voir ses yeux—des yeux d'un noir absolu, sans pupille, sans reflet, comme des trous ouverts sur le néant.

«C'est vous...» murmura-t-elle, et dans sa voix, il y avait une reconnaissance horrible, comme si une partie d'elle se souvenait de cette présence, de cette essence de mal.

«C'est vous qui avez tué Lily. Vous et ceux comme vous.»

L'homme—si on pouvait l'appeler ainsi—esquissa un sourire, et ce sourire révéla des dents qui n'étaient pas humaines—des dents aiguës, pointues, faites pour déchirer plutôt que mâcher. «Lily... cette petite imprudente. Oui, je me souviens d'elle. Ses cris. Sa lutte. La peur dans ses yeux quand elle a compris qu'elle ne sortirait pas vivante de cette maison.» Il fit un geste négligent de la main. «Elle est tombée sur quelque chose qu'elle n'aurait jamais dû voir. Nous n'avons fait que protéger nos secrets. Et maintenant, vous voilà, venant fouiller là où vous ne devriez pas.»

Mathym s'avança, se plaçant entre Rosemary et la créature. Ses yeux rouges flamboyaient d'une colère froide et dangereuse. «Qui êtes-vous? Quel est votre nom, ombre? Et que faites-vous dans cette maison de souffrance?»

La créature rit—un son froid, dénué de toute joie ou humanité. «Je suis un serviteur. Un

gardien. Ici pour accomplir la volonté de mes maîtres et protéger leurs œuvres. Lily a payé de sa vie pour avoir découvert ce que les mortels ne doivent jamais savoir.» Ses yeux noirs se fixèrent sur Rosemary. «Et maintenant, vous voilà, fille d'Asmodée. Tu portes sa marque sur ton âme. Tu serais un trophée bien plus précieux qu'une simple enfant humaine.»

Avant que Rosemary ou Mathym ne puissent réagir, la créature leva une main, et une force invisible, froide comme la tombe, les frappa de plein fouet. Rosemary se retrouva projetée contre un mur, l'impact lui coupant le souffle, faisant voler des éclats de plâtre et de poussière. Mathym, bien que plus résistant, fut également repoussé, mais il se rétablit rapidement, ses propres pouvoirs se déployant comme une aura de chaleur et de lumière rougeâtre.

«Non!» cria Rosemary, se relevant difficilement, sentant une douleur aiguë dans sa côte. «Je ne vais pas te laisser faire! Je ne vais pas te laisser gagner!»

La créature avança vers elle, son sourire s'élargissant, révélant davantage de ces dents de prédateur. «Il est trop tard pour toi, Rosemary Reed. Tout comme il était trop tard pour Lily. Tu es entrée dans un lieu où seules les ombres règnent. Et les ombres... elles dévorent la lumière.»

Soudain, Salem bondit. Mais ce n'était pas le bond d'un chat ordinaire. Son corps sembla se transformer en vol, devenant une forme de flammes noires et d'ombres mouvantes. Il se jeta sur la créature, ses griffes—maintenant des lames d'obscurité solidifiée—s'enfonçant dans le tissu de son existence. La créature hurla—un son horrible, inhumain, qui semblait déchirer la réalité elle-même.

L'emprise qu'elle exerçait sur Rosemary et Mathym s'affaiblit, et Mathym, profitant de l'ouverture, se redressa et tendit les mains.

Des runes de feu apparurent dans l'air devant lui, formant un cercle complexe qui sembla aspirer la lumière ambiante. «Tu n'es qu'un écho, un gardien!» rugit-il.

«Retourne dans les ténèbres d'où tu viens!»

Une décharge d'énergie démoniaque—pure, brute, ancienne—jaillit de ses mains, frappant la créature de plein fouet. Celle-ci recula, titubant, son corps commençant à se désagréger, à se dissoudre en particules d'ombre qui tourbillonnaient comme de la fumée noire.

«Vous... vous n'avez aucune idée...»

gargouilla-t-elle, sa voix maintenant distordue, lointaine. «Les maîtres... ils ne permettront pas...»

Rosemary, reprenant son souffle, s'avança.

La douleur dans sa côte était vive, mais elle était submergée par autre chose—une colère

brûlante, une puissance qui montait en elle, venant d'un endroit qu'elle n'avait jamais exploré. Elle leva les mains, et à sa propre surprise, une lumière rougeâtre commença à émaner d'elle—pas la lumière chaude et dorée de la vie, mais une lumière sombre, cramoisie, qui semblait vibrer à une fréquence qui faisait trembler l'air.

«Je suis Rosemary Reed,» dit-elle, et sa voix avait changé—elle était plus profonde, plus résonnante, comme si plusieurs voix parlaient en même temps. «Fille de ceux que vous avez tués. Amie de celle que vous avez assassinée. Et je ne vous permettrai pas de faire d'autres victimes.»

Le pouvoir qui émanait d'elle frappa la créature—une vague de force pure qui ne venait pas de l'extérieur, mais de l'intérieur, de cette lignée qu'elle commençait seulement à comprendre. La créature hurla une dernière fois—un cri de terreur et de surprise—puis son corps se désintégra complètement, se fondant dans les ombres de la pièce, ne laissant derrière lui qu'un silence de mort et une odeur fade de cendre et de pourriture.

Rosemary tomba à genoux, épuisée, la lumière rougeâtre s'estompant d'elle aussi rapidement qu'elle était apparue. Elle tremblait de tout son corps, non pas de peur, mais de l'effort, de la révélation de ce qu'elle venait de faire.

Mathym se précipita à ses côtés, l'aidant à se relever. «Rosemary, est-ce que ça va? Parle-moi.»

Elle hocha la tête, bien que ses jambes refusassent de la porter correctement. «Je... je pense que oui. Mais ce pouvoir... cette lumière... Qu'est-ce que c'était? Je ne l'ai pas contrôlé, c'est venu tout seul...»

Mathym échangea un regard avec Salem, qui était revenu à sa forme de chat, mais dont les yeux brillaient d'une lumière intense. «Le pouvoir d'Asmodée,» murmura Mathym, sa voix empreinte d'une gravité nouvelle. «Il commence à s'éveiller en toi. À répondre à tes émotions, à tes désirs. À te protéger quand tu es en danger.»

Rosemary regarda ses mains, qui tremblaient encore légèrement. Puis son regard se porta vers le centre de la pièce, là où la créature avait été détruite. «Lily... Est-ce que... est-ce que c'est fini? Est-elle libre maintenant?»

Une réponse vint, mais pas de la bouche de Mathym ou de Salem. Une lumière douce et argentée apparut dans la pièce—plusieurs lumières, en fait, qui se matérialisèrent lentement, prenant forme de silhouettes translucides. Il y avait Lily, souriante maintenant, paisible. Mais il y en avait d'autres—d'autres enfants, d'autres adolescents, des visages marqués par la

peur mais maintenant apaisés. Une douzaine, peut-être plus.

La voix de Lily résonna dans l'esprit de Rosemary, douce, reconnaissante, libérée. «Oui, Rosemary... Tu nous as libérés. Tous. Merci...»

Rosemary regarda ces esprits—ces victimes dont elle n'avait même pas soupçonné l'existence—et sentit ses larmes couler de nouveau, mais cette fois, elles étaient mêlées d'un soulagement profond, douloureux. «Je suis désolée... Je suis tellement désolée que cela vous soit arrivé...»

Une lumière plus vive emplit la pièce, et le spectre de Lily s'approcha, tendant une main translucide comme pour effleurer la joue de Rosemary. «Ne sois pas triste. Tu nous as donné ce que nous attendions depuis si longtemps. La paix. La libération.» Son sourire s'élargit, devenant le sourire de la petite fille qu'elle avait été. «Maintenant, je peux partir. Nous pouvons tous partir. Merci, Rosemary... pour tout.»

Alors que ses mots s'évanouissaient dans l'air, les silhouettes de lumière commencèrent à se dissiper, une à une, chacune émettant un dernier éclat de gratitude avant de s'estomper dans le néant. Lily fut la dernière, tenant le regard de Rosemary jusqu'au bout. «Prends soin de

toi, mon amie. Et n'oublie pas... tu es plus forte que tu ne le crois.»

Puis elle aussi s'évanouit, ne laissant derrière elle qu'une sensation de paix dans la pièce autrefois maudite.

Rosemary resta agenouillée un long moment, fixant l'endroit où les esprits s'étaient tenus, son cœur tourmenté par un mélange d'émotions—tristesse, soulagement, colère contre ceux qui avaient fait cela, et une détermination renouvelée. Mathym s'approcha doucement, l'aidant à se relever. «Ils sont en paix maintenant. Grâce à toi. Tu leur as donné ce qu'ils attendaient depuis des années, des décennies pour certains.»

Rosemary hocha la tête, essuyant ses larmes. «Il y en avait tant... Tant de visages...»

Salem se frotta contre sa jambe, émettant un ronronnement apaisant. «Tu as fait ce que personne d'autre n'aurait pu faire, Rosemary. Ce qui importe, c'est qu'ils sont libres maintenant. Et toi... tu as découvert une partie de ton propre pouvoir.»

Rosemary prit une profonde inspiration, sentant l'air de la pièce—autrefois lourd de mal et de souffrance—devenir plus léger, plus propre. «Tu as raison. Merci, Salem. Merci, Mathym. Sans vous...»

Mathym secoua la tête, un sourire doux sur ses lèvres. «Nous sommes là pour toi,

Rosemary. Toujours. Maintenant, sortons de ce lieu. Il a perdu son pouvoir. Il n'est plus qu'une maison vide.»

Ils quittèrent la Maison aux Ombres, le soleil couchant perçant enfin les nuages et jetant une lueur dorée sur la forêt. Rosemary sentait une paix nouvelle en elle, malgré la fatigue et la douleur. Elle savait que le combat n'était pas terminé—que ces «maîtres» dont avait parlé la créature existaient encore, qu'ils continuaient peut-être leurs horribles pratiques ailleurs. Mais pour aujourd'hui, elle avait fait ce qu'elle devait faire. Elle avait libéré des âmes prisonnières. Et elle avait découvert en elle une force qu'elle commençait seulement à comprendre.

Sur le chemin du retour, alors que les premières étoiles apparaissaient dans le ciel violet du crépuscule, Rosemary prit la main de Mathym. Il la serra doucement, et dans ce contact, il y avait une promesse—une promesse de continuer, d'affronter ensemble ce qui viendrait.

Car elle savait maintenant, avec une certitude absolue, que son chemin était tracé. Qu'elle était née pour cela—pour défendre ceux qui ne pouvaient se défendre eux-mêmes, pour affronter les ténèbres avec ses propres lumières, qu'elles soient dorées ou cramoisies. Et avec Mathym et Salem à ses côtés, elle se sentait prête.

Prête pour tout ce qui l'attendait dans les ombres du monde, et dans les profondeurs de son propre sang.

Chapitre 16 :

Les jours qui suivirent la libération des esprits piégés dans la Maison aux Ombres s'étirèrent dans un calme étrange, presque surnaturel, comme si le monde retenait son souffle après la tempête des événements récents. Rosemary passait ses heures dans le grenier transformé en sanctuaire, plongée dans ses livres d'étude, ses pinceaux trempant dans des pigments sombres pour créer des paysages où les ombres dansaient avec une vie propre. La paix était trompeuse, un mince vernis de normalité craquelé par la connaissance qu'elle portait désormais en elle—cette ascendance démoniaque qui brûlait dans ses veines comme un feu dormant.

Le soleil d'automne, pâle et distant, filtrait à travers la lucarne, découpant des rectangles de lumière poussiéreuse sur les planches de bois usées. Salem était étendu sur un coussin de velours, ses yeux mi-clos mais jamais tout à fait fermés, toujours vigilant. Mathym, lui, tournait les pages d'un grimoire ancien avec une délicatesse qui contrastait avec sa nature, ses doigts aux ongles sombres effleurant le vélin jauni comme s'il caressait la peau d'un amant. «Le silence est trop parfait,» murmura Rosemary sans lever les yeux de son cahier de notes. «Comme avant un orage.»

Mathym tourna lentement la tête vers elle.
«Les forces que nous avons dérangées
n'oublient pas, Rosemary. Elles ruminent.
Elles planifient. Ce calme n'est qu'une
illusion, une toile d'araignée tendue dans
l'attente.»

Salem ouvrit complètement ses yeux dorés.
«L'air porte déjà l'odeur du changement.
Des vibrations subtiles. Quelque chose se
prépare dans l'ombre des choses
ordinaires.»

C'est alors, comme pour donner raison à
leurs pressentiments, que la cloche de
l'université sonna l'heure de leur cours de
littérature gothique. Rosemary rangea ses
affaires avec une lenteur inhabituelle,
comme si chaque geste devait être mesuré,
pesé, comme si le simple fait de quitter la
sécurité relative de ce grenier était un
risque.

Le campus, lorsqu'ils y arrivèrent, baignait
dans la lumière oblique de l'après-midi, mais
quelque chose dans l'atmosphère avait
changé. Ce n'était pas visible d'abord—les
mêmes bâtiments de pierre grise, les
mêmes allées bordées d'arbres aux feuilles
rougies par l'automne. Mais bientôt, ils
remarquèrent l'agitation. Des groupes
d'étudiants se formaient en grappes serrées,
chuchotant, leurs visages tendus tournés
vers l'aile ouest du bâtiment principal. Les
rires habituels étaient absents, remplacés

par un murmure inquiet qui ondulait à travers la foule comme un courant sous-marin.

«Qu'est-ce qui se passe?» demanda Rosemary, son instinct déjà en alerte, ses sens—ces sens nouvellement éveillés—s'étirant pour capter les émotions ambiantes: peur, curiosité malsaine, excitation nerveuse.

Mathym haussa les épaules, mais ses yeux rouges balayaient la foule avec une intensité de prédateur. «Quelque chose de... discordant. Une note fausse dans la symphonie du quotidien.» Il tourna son visage vers elle, et dans ses traits parfaits, elle vit une gravité qu'elle connaissait bien. «Allons voir. Mais reste près de moi.»

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule, les épaules de Mathym ouvrant un passage sans qu'il ait besoin de toucher quiconque—les étudiants s'écartaient instinctivement, comme s'ils sentaient une présence qui dérangeait leur réalité ordinaire. Ils atteignirent un groupe particulièrement agité près des marches du bâtiment des sciences. Parmi les visages pâles et anxieux, Rosemary en reconnut plusieurs—des filles qui faisaient habituellement partie du cercle étincelant et cruel d'Alice, cette reine blonde du campus dont le règne semblait désormais vaciller.

«... ne répond à aucun message,»
chuchotait une fille aux cheveux châtain,
ses doigts agrippant son téléphone comme
un talisman impuissant. «Ses parents sont
venus ce matin. Ils avaient cet air... cet air
de parents qui ont perdu quelque chose
qu'ils ne retrouveront jamais.»

Une autre, une rousse aux taches de
rousseur qui semblaient plus prononcées sur
sa peau pâlie par la peur, ajouta: «La police
a interrogé tout le monde hier soir. Ils ont
dit qu'elle avait été vue pour la dernière fois
près des serres botaniques. Seule.»

Rosemary sentit une pointe d'inquiétude
monter en elle, froide et précise comme une
aiguille de glace. Alice ne lui avait jamais été
sympathique—cette créature de lumière
cruelle qui avait déchiré ses dessins, semé
le poison avec des mots sucrés—mais la
disparition soudaine d'une telle figure, d'une
présence si imposante dans le petit monde
de l'université, créait un vide étrange, une
dissonance dans l'ordre des choses.

«Ce n'est pas normal,» murmura-t-elle à
Mathym, se rapprochant de lui jusqu'à ce
que leur épaules se touchent presque. «Alice
n'est pas du genre à disparaître. Elle aime
trop être au centre de l'attention, trop être
vue, admirée, crainte.»

Mathym fronça les sourcils, ses narines se
dilatant légèrement comme s'il humait l'air.
«Je pense qu'il y a plus ici que la simple

disparition d'une étudiante capricieuse. Je sens... un résidu. Une trace de quelque chose qui n'appartient pas à ce monde.» Ils quittèrent le groupe, s'éloignant vers un banc isolé sous un vieux chêne dont les branches nues semblaient dessiner des runes menaçantes contre le ciel gris. «Alice a beau ne pas être notre amie,» dit Rosemary, ses doigts se serrant autour du bord du banc, «elle ne mérite pas de disparaître dans l'obscurité sans que personne ne sache pourquoi. Et si... si ce que nous avons déclenché en libérant ces esprits a alerté quelque chose? Si d'autres forces se sont réveillées?» Mathym hocha la tête lentement, son regard perdu dans le lointain. «Alors nous devons intervenir. Avant que d'autres ne disparaissent. Avant que cette... infection ne se propage.» Il tourna vers elle ses yeux rouges, et elle y vit une détermination qui réchauffa le froid en elle. «Nous commencerons par parler à celles qui la connaissent le mieux. Mais sois prudente, Rosemary. La peur rend les humains imprévisibles. Et ceux qui ont des secrets à cacher peuvent être dangereux.»

Le lendemain, ils trouvèrent Lila et Megan dans un coin reculé de la bibliothèque universitaire, là où la lumière des lampes à abat-jour verts était faible et où l'odeur de

vieux papier et de colle pourrie créait une atmosphère de conspiration. Les deux filles étaient assises à une table éloignée, penchées l'une vers l'autre comme des complices, échangeant des murmures rapides et des regards furtifs vers les allées vides.

Rosemary s'approcha avec précaution, Mathym restant quelques pas en arrière, une ombre imposante mais discrète. «Lila? Megan? Puis-je vous parler un moment?» Les deux filles sursautèrent comme des oiseaux effrayés. Lila, habituellement si assurée avec son sourire acéré et ses yeux calculateurs, avait le visage tiré, les cernes marquant sa peau comme des ecchymoses. Megan, plus douce d'apparence mais tout aussi méchante dans le passé, semblait au bord des larmes, ses doigts agrippant les pages d'un livre qu'elle ne lisait pas. «Qu'est-ce que tu veux, Rosemary?» demanda Lila, et sa voix, bien que méfiante, manquait de sa mordante habituelle. C'était la voix de quelqu'un qui a perdu ses certitudes.

Rosemary prit la chaise en face d'elles, s'asseyant lentement, gardant ses mouvements lents et non menaçants. «J'ai entendu parler d'Alice. Je suis désolée pour ce qui arrive. Vraiment.» Elle fit une pause, laissant les mots pénétrer. «Je voulais juste

savoir... si je pouvais faire quelque chose pour aider. Parfois, un regard extérieur...» Megan échangea un regard avec Lila, une communication silencieuse qui semblait durer une éternité. Finalement, c'est Megan qui parla, sa voix à peine audible dans le silence feutré de la bibliothèque. «C'est... c'est gentil de ta part. Mais je ne pense pas que tu puisses comprendre. Personne ne peut.»

Mathym s'avança alors, sans bruit, se plaçant près de la table. «Parfois,» dit-il, et sa voix était douce, hypnotique, «ceux qui semblent les plus éloignés d'une situation sont ceux qui voient le plus clairement. Nous ne voulons pas vous mettre mal à l'aise. Mais si vous savez quelque chose—même un petit détail qui vous semble insignifiant—cela pourrait être crucial pour retrouver Alice.»

Lila baissa les yeux, ses doigts traçant des cercles nerveux sur la surface de la table. Elle semblait lutter avec elle-même, une bataille intérieure visible dans le tremblement de sa lèvre inférieure, dans la manière dont elle serrait et desserrait les poings.

«On... on a fait quelque chose de stupide,» murmura Megan, brisant le silence. Sa voix était si basse que Rosemary dut se pencher pour l'entendre. «Quelque chose qu'on ne

devrait jamais avoir fait. Mais c'était censé être... un jeu. Juste un jeu.»

Rosemary sentit son cœur se serrer, une intuition glacée lui traversant l'esprit. «De quoi parles-tu, Megan? Qu'avez-vous fait?» Lila leva enfin les yeux, et dans son regard, Rosemary ne vit plus la cruelle reine de cœur du campus, mais une enfant effrayée, perdue. «On a fait un pacte,» avoua-t-elle, les mots semblant lui brûler la langue.

«Avec... avec quelque chose. Quelque chose qui n'est pas humain.»

Le silence qui suivit fut épais, lourd de signification. Même l'air de la bibliothèque sembla se refroidir, les ombres des étagères s'allonger comme si elles tendaient des doigts vers elles.

«Un pacte,» répéta Mathym, et sa voix avait changé—plus grave, plus dangereuse. «Avec quoi? Avec qui?»

Megan fouilla dans son sac à dos, ses mains tremblantes, et en sortit un livre. Mais pas un livre ordinaire. C'était un volume épais, relié en cuir noir si vieux qu'il était craquelé comme une terre desséchée. Sur la couverture, des symboles étaient gravés—des cercles entrelacés, des étoiles inversées, des sigiles qui semblaient bouger lorsqu'on les regardait de travers.

«Alice l'a trouvé dans une boutique près du quartier des antiquaires,» expliqua Megan en poussant le livre vers Rosemary comme

s'il était brûlant. «La boutique n'avait pas de nom. Juste une vitrine sombre avec des objets bizarres. Le vieux propriétaire... il lui a donné ce livre. Il a dit qu'il répondrait à ses désirs.»

Rosemary prit le livre avec précaution, sentant sous ses doigts une vibration sourde, une énergie dormante mais vivante. Elle l'ouvrit, et l'odeur qui s'en dégagait la fit reculer—une odeur de moisissure, certes, mais aussi de soufre, d'encens brûlé, et quelque chose de plus animal, de plus primitif.

Les pages étaient de vélin jauni, couvertes d'une écriture serrée dans une langue qu'elle ne reconnaissait pas. Mais entre les lignes, des illustrations—des dessins à la plume représentant des créatures aux yeux perçants, aux membres déformés, aux bouches pleines de dents aiguisées.

«On a ri au début,» continua Lila, son regard fixé sur le livre comme sur un serpent prêt à mordre. «On pensait que c'était un truc de nouvelle ère, de la fantasy pour adolescentes. Mais Alice... elle était sérieuse. Elle voulait être plus que populaire. Elle voulait être... vénérée. Craint. Elle voulait que tout le monde l'aime, la désire, l'envie.»

Mathym se pencha pour regarder le livre par-dessus l'épaule de Rosemary. Ses yeux se plissèrent, et il murmura quelque chose

dans une langue gutturale, ancienne. «C'est un grimoire de la Septième Maison. Une collection de rituels pour invoquer des entités des cercles inférieurs.» Il tourna quelques pages, ses doigts effleurant les symboles avec une familiarité troublante. «Ici... cette illustration. Vous l'avez vue?» Rosemary regarda la page qu'il indiquait. C'était un dessin d'une créature au corps humanoïde mais avec des cornes tordues comme celles d'un bélier, des yeux sans pupilles d'un noir absolu, et une bouche trop large, trop pleine de dents pointues. Sous l'illustration, une légende dans cette même langue étrangère.

«Valefor,» murmura Mathym, et le nom sembla résonner dans l'air, prendre une substance propre. «Un duc de l'Enfer. Un maître de la ruse et des illusions. Il accorde des familiers—des esprits serviteurs—et promet la richesse, le pouvoir social, l'adulation.» Il releva les yeux vers les deux filles. «C'est lui que vous avez invoqué?» Megan hocha la tête, des larmes brillant maintenant dans ses yeux. «On a suivi les instructions. Une nuit de nouvelle lune. Un cercle tracé avec de la craie et du... du sang. Des bougies noires. Des incantations qu'Alice prononçait en lisant le livre.» Elle frissonna. «On pensait que rien n'allait se passer. Que c'était juste... théâtral. Mais après...»

«Après, tout a changé,» termina Lila, sa voix brisée. «Les gens nous regardaient différemment. Les garçons qui ne nous avaient jamais remarquées nous abordaient. Les filles nous envoyaient. Les professeurs nous traitaient avec une déférence... étrange. C'était comme si nous étions devenues... magnétiques.»

Rosemary regarda leurs visages—ces visages qui avaient autrefois été emplis de mépris, maintenant déformés par la peur et le remords. «Et Alice? Qu'est-il arrivé à Alice?»

Lila serra les poings. «Elle a commencé à changer. À devenir... plus exigeante. Plus cruelle, même avec nous. Elle parlait dans son sommeil—des mots dans cette langue du livre. Elle dessinait des symboles partout, sur ses notes, sur les murs de sa chambre. Et puis... elle a commencé à voir des choses. Des ombres qui bougeaient quand il n'y avait personne. Des yeux dans les miroirs.»

«La semaine dernière,» murmura Megan, «elle nous a dit que Valefor lui avait parlé. Qu'il voulait plus. Qu'un pacte comme celui-là avait un prix, et que le prix n'était pas encore entièrement payé.»

Mathym se redressa, son visage grave. «Les pactes avec des entités comme Valefor ont toujours un prix. Et ce prix est rarement de l'argent ou des biens matériels. C'est l'âme.

L'essence même de ce que vous êtes.» Il regarda les deux filles. «Alice a probablement payé le prix initial—une partie de son âme—pour obtenir ce que vous décrivez. Mais maintenant, Valefor réclame le reste. Et si elle a disparu...»

«Il l'a prise,» conclut Rosemary, la réalité lui tombant dessus comme une chape de plomb. «Il a pris ce qui lui était dû.»

Les deux filles éclatèrent en sanglots, leurs larmes silencieuses coulant sur leurs joues, tombant sur la table en petites taches sombres. «On ne savait pas,» sanglota Lila. «On pensait que c'était un jeu... On ne croyait pas vraiment...»

Rosemary posa une main sur celle de Lila, sentant sous ses doigts la peau froide et moite. «Il faut briser ce pacte. Si vous ne le faites pas, non seulement Alice est perdue, mais vous pourriez être les prochaines. Ces entités... elles prennent rarement une seule âme quand elles peuvent en prendre plusieurs.»

Megan leva des yeux rougis vers elle. «Mais comment? On ne sait même pas comment on l'a invoqué! On a juste suivi ce que disait le livre!»

Mathym prit le grimoire, le feuilletant avec une expertise troublante. «Le rituel de rupture est ici. Mais il demande quelque chose de vous. Quelque chose de difficile.»

«Quoi?» demanda Lila, un espoir fragile dans sa voix.

«Vous devez renoncer à tout ce que vous avez obtenu grâce au pacte,» dit Mathym, ses yeux rouges brillant d'une lumière sérieuse. «Toute la popularité, l'admiration, le pouvoir social. Vous devez le rejeter publiquement, volontairement. Et vous devez offrir quelque chose en échange— quelque chose de valeur égale à ce que vous avez reçu.»

Megan échangea un regard avec Lila, puis hocha lentement la tête. «On le fera. On fera tout ce qu'il faut. Même si ça veut dire redevenir... invisibles.»

Lila essuya ses larmes, son visage marqué par la détermination. «On le fera pour Alice. Et pour nous.»

Rosemary sourit faiblement, une étrange compassion réchauffant son cœur pour ces filles qu'elle avait autrefois détestées. «Nous allons vous aider. Vous n'êtes pas seules dans cette affaire. Mathym connaît ces rituels. Et moi...» Elle fit une pause. «J'ai certaines capacités qui pourraient être utiles.»

Mathym ferma le grimoire avec un claquement sec. «Nous devons agir rapidement. La prochaine nuit sans lune est dans trois jours. C'est alors que nous devons accomplir le rituel de rupture. D'ici là, préparez-vous. Méditez sur ce à quoi

vous renoncez. Et surtout... ne parlez à personne de cela. Valefor a des oreilles partout, surtout parmi ceux qui ont goûté à son pouvoir.»

La nuit du rituel arriva, froide et claire, le ciel étoilé semblant observer leurs préparatifs avec une indifférence cosmique. Ils s'étaient réunis dans une clairière à la lisière des bois entourant le campus—un endroit isolé, loin des regards curieux, où seul le bruissement des arbres et le chant lointain des criquets brisaient le silence. Mathym avait tracé un cercle complexe sur le sol gelé—un cercle dans un cercle, avec des symboles tracés à la craie blanche et à une poudre argentée qui brillait faiblement dans l'obscurité. À l'intérieur, il avait placé cinq bougies noires aux cinq points d'un pentagramme inversé. Rosemary, Lila, Megan et deux autres filles du cercle d'Alice—Chloé et Sophia—se tenaient autour du cercle extérieur, vêtues de simples robes noires que Mathym avait fournies. Salem était posté à la lisière de la clairière, ses yeux dorés scrutant les ténèbres, gardien silencieux.

«Répétez après moi,» dit Mathym, sa voix résonnant avec une autorité surnaturelle dans le silence nocturne. «Et souvenez-vous—chaque mot doit être prononcé avec conviction. Vous devez véritablement

renoncer à ce que vous avez obtenu. Sinon, le rituel échouera, et Valefor saura que vous n'êtes pas sérieuses.»

Les filles hochèrent la tête, leurs visages pâles mais déterminés dans la faible lueur des bougies.

Mathym commença l'incantation, une litanie de mots gutturaux dans cette langue ancienne que Rosemary commençait à reconnaître—la langue des démons, la langue de son propre sang. Les filles répétèrent après lui, leurs voix tremblant au début, puis gagnant en force, en conviction. À mesure que les mots s'envolaient dans la nuit, le vent se leva—non pas un vent naturel, mais un souffle froid qui semblait venir de sous la terre, tourbillonnant autour d'elles, soulevant les feuilles mortes en spirales démentes. Les bougies noires s'allumèrent d'elles-mêmes, leurs flammes d'un bleu spectral qui ne dansait pas mais brûlait droit et haut.

«Valefor!» appela Mathym, sa voix maintenant tonitruante. «Duc des illusions! Maître des pactes trompeurs! Nous t'appelons! Viens répondre à ceux qui veulent rompre le lien!»

L'air au centre du cercle se mit à onduler, comme de l'eau chauffée. Puis il se déchira, ouvrant une fenêtre sur un ailleurs sombre, sans forme. Et de cette déchirure, une silhouette émergea.

Valefor.

Il était plus grand que ce que l'illustration avait suggéré—près de deux mètres et demi, avec des épaules larges qui semblaient déformer l'espace autour de lui. Ses cornes, noires comme de l'obsidienne, se tordaient vers le ciel étoilé, capturant la faible lumière pour la transformer en reflets mauvais. Ses yeux étaient des abîmes sans fond, et quand il ouvrit la bouche pour parler, ses dents—trop nombreuses, trop pointues—brillaient d'une lueur propre. «QUI OSE INTERROMPRE UN PACTE SCELLÉ DANS LE SANG ET LE DÉSIR?» Sa voix n'était pas un son mais une vibration qui traversait les os, qui faisait trembler la terre sous leurs pieds.

Megan, malgré sa peur visible, s'avança d'un pas. «Nous! Les signataires de ce pacte! Nous renonçons à tes dons! Nous rejetons tes illusions!»

Valefor tourna lentement son regard vers elle, et dans ses yeux sans fond, Rosemary vit des galaxies mourantes, des étoiles qui s'éteignaient. «RENONCER?» Il rit, un son qui fit gémir les arbres autour d'eux. «VOUS CROYEZ QUE C'EST AUSSI SIMPLE? VOUS M'AVEZ OFFERT VOS ÂMES EN ÉCHANGE DE VOS PETITS DÉSIRS. LE PRIX A ÉTÉ PAYÉ. LA MARCHANDISE A ÉTÉ LIVRÉE. VOUS NE POUVEZ PAS SIMPLEMENT... CHANGER D'AVIS.»

Mathym s'avança, se plaçant entre Valefor et les filles. «Selon les Lois Anciennes, un pacte peut être rompu si toutes les parties consentantes renoncent à leurs gains et offrent un dédommagement égal. Elles renoncent à tout ce qu'elles ont reçu. Et moi, Mathym de la Troisième Sphère, je garantis leur parole.»

Valefor plissa ses yeux inexistantes.

«MATHYM. LE PETIT DÉMON QUI JOUE AU SAUVEUR.» Un sourire se dessina sur ses lèvres trop larges. «TU SAIS POURTANT QUE CES LOIS ONT DES FAIBLESSES. ET QUE JE SUIS DANS MON DROIT DE GARDER CE QUI M'A ÉTÉ PROMIS.»

«Alice,» dit Rosemary, s'avançant à son tour. Sa voix était ferme, et elle sentait cette chaleur en elle—ce pouvoir d'Asmodée—qui commençait à s'éveiller, à répondre à la présence de cette entité supérieure. «Où est Alice? Rends-la-nous.»

Valefor tourna son regard vers elle, et pour la première fois, une expression autre que le mépris apparut sur son visage—de la curiosité. «AH. LA DESCENDANTE. LA SANG D'ASMODÉE QUI COULE DANS DES VEINES MORTELLES.» Il pencha la tête.

«INTÉRESSANT. TRÈS INTÉRESSANT. PEUT-ÊTRE POURRAIS-JE FAIRE UN MARCHÉ AVEC TOI À LA PLACE. TON ÂME VAUDRAIT BIEN PLUS QUE CELLES DE CES INSIGNIFIANTS.»

«Jamais,» répondit Rosemary, et sa voix résonna avec un écho étrange, comme si une autre voix parlait avec la sienne.

«Rends Alice. Romps le pacte.»

Valefor la regarda un long moment, puis leva une main. De l'air devant lui, une forme se matérialisa—Alice, mais méconnaissable. Elle flottait à quelques centimètres du sol, son corps translucide, spectral. Ses yeux étaient ouverts mais vides, et sur son front, un symbole brûlait d'une lumière noire—le sceau de Valefor.

«ALICE,» dit le démon. «SON ÂME EST DÉJÀ À MOITIÉ MIELLE. POUR LA LIBÉRER COMPLÈTEMENT, IL FAUDRAIT UN SACRIFICE ÉQUIVALENT. QUE PROPOSEZ-VOUS?»

Les filles échangèrent des regards, puis Lila s'avança. «Prends ma popularité. Tout ce que j'ai gagné. Et... prends mes souvenirs des bons moments. Les rires. Les sentiments d'être aimée, admirée. Prends tout ça.»

Une à une, les autres filles firent des offres similaires—leurs succès sociaux, leurs souvenirs de gloire éphémère, même leurs talents naturels de séduction, de persuasion. Valefor écouta, son expression indéchiffrable. Puis il regarda Mathym. «ET TOI, MATHYM? QUE GARANTIS-TU?»

«Ma parole,» répondit Mathym simplement.
«Et mon intervention si les termes ne sont pas respectés.»

Valefor rit à nouveau, mais ce rire était différent—plus pensif, presque respectueux.

«TRÈS BIEN. LE MARCHÉ SERA FAIT. MAIS SACHETZ CE QUE VOUS PERDEZ. CE QUE VOUS RENONCEZ NE VOUS SERA JAMAIS RENDU. MÊME LE SOUVENIR DE L'AVOIR POSSÉDÉ S'ESTOMPERA.»

«On le sait,» dit Megan, des larmes coulant sur ses joues. «Fais-le. Libère Alice.»

Valefor fit un geste, et le symbole sur le front d'Alice s'éteignit. La jeune femme tomba doucement au sol, reprenant substance, couleur, vie. Elle ouvrit les yeux, les regarda tous avec confusion, puis terreur, puis reconnaissance.

«C'est fini,» dit Mathym aux filles. «Le pacte est rompu. Mais souvenez-vous—le prix que vous avez payé est réel. Vous ne serez plus ce que vous étiez.»

Valefor se tourna vers Rosemary une dernière fois. «NOUS NOUS REVERRONS, DESCENDANTE D'ASMODÉE. TON SANG M'INTÉRESSE. ET LES POSSIBILITÉS QU'IL REPRÉSENTE.»

Puis, dans un tourbillon d'ombres qui semblaient aspirer la lumière des bougies, il disparut, laissant derrière lui un silence lourd, épuisé.

Alice se releva difficilement, regardant les filles qui s'étaient précipitées vers elle. «Je... je me souviens,» murmura-t-elle. «Des ombres. Des promesses. Et... et vous. Vous m'avez sauvée.»

Rosemary s'approcha, aidant Alice à se lever. «Tu es libre maintenant. Mais plus jamais, Alice. Plus jamais de pactes, de rituels, de recherches de pouvoir facile.»

Alice hocha la tête, ses yeux pleins d'une sagesse douloureuse, acquise trop cher.

«Jamais,» promit-elle. Et regardant Rosemary, elle ajouta: «Je suis désolée. Pour tout. Pour ce que j'ai fait. Pour ce que j'étais.»

Rosemary sourit faiblement. «Le passé est le passé. Ce qui compte, c'est qui tu choisis d'être maintenant.»

Alors qu'ils quittaient la clairière, le premier rayon de l'aube perçant l'horizon, Rosemary sentit la main de Mathym se refermer sur la sienne. «Tu as bien fait,» murmura-t-il. «Tu as montré de la compassion là où beaucoup n'en auraient pas eu.»

«Elles n'étaient que des enfants,» répondit Rosemary en regardant les filles marcher devant elles, soutenant Alice entre elles.

«Des enfants qui ont voulu jouer avec des forces qu'elles ne comprenaient pas.»

Salem les rejoignit, se frottant contre la jambe de Rosemary. «Elles ont appris leur leçon. Mais d'autres n'apprendront pas.

D'autres chercheront toujours le pouvoir facile.»

Mathym hocha la tête, son regard sérieux.

«Valefor a raison sur une chose. Nous le reverrons. Et d'autres comme lui. Ton sang les attire, Rosemary. Comme une flamme attire les papillons de nuit.»

Rosemary regarda l'aube naissante, les couleurs roses et dorées qui teintaient l'horizon. «Alors nous serons prêts,» dit-elle simplement. «Ensemble.»

Et dans cette promesse, dans cette détermination partagée, elle trouva une force qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Le chemin devant eux était sombre, dangereux, peuplé d'ombres et de créatures assoiffées de pouvoir. Mais elle n'était plus seule. Elle avait Mathym. Elle avait Salem. Et elle avait cette flamme en elle—cette ascendance à la fois malédiction et don—qui lui donnerait la force d'affronter tout ce qui viendrait.

L'aube se levait sur un monde changé, sur des vies transformées. Et Rosemary Reed, la jeune femme aux cheveux de nuit et de feu, aux yeux dont l'un voyait au-delà du voile, marchait vers cette nouvelle journée avec une détermination tranquille, sachant que chaque pas la rapprochait de sa destinée, de la vérité sur elle-même, et des batailles à venir dans l'ombre entre la lumière et les ténèbres.

Chapitre 17 :

Une semaine s'était écoulée depuis la rupture du pacte avec Valefor, sept jours qui s'étaient déroulés dans un calme presque surnaturel, comme si l'univers lui-même retenait son souffle après la tempête démoniaque. Le campus de l'université avait repris son rythme habituel—les étudiants se pressant entre les bâtiments de pierre grise, les rires résonnant dans les cours, le murmure constant de l'apprentissage remplissant l'air automnal. Mais sous cette surface de normalité, Rosemary percevait des frémissements, des signes que quelque chose d'autre se préparait dans les coulisses de la réalité.

Elle se tenait près de la fenêtre de son grenier, ses doigts effleurant le verre froid, contemplant le monde au-delà. Le bandeau de soie sur son œil gauche—ce bandeau brodé de symboles qui lui permettaient de voir au-delà du voile—était devenu une partie d'elle-même, une extension de sa perception. Avec son œil droit, elle voyait les arbres dépouillés, le ciel gris plombé, les étudiants qui traversaient le parc. Avec l'autre... elle percevait des auras, des résidus émotionnels, les échos des événements passés qui s'accrochaient aux lieux comme de la moisissure spirituelle.

«Tu es pensive,» observa la voix de Mathym derrière elle.

Elle ne se retourna pas immédiatement.

«L'air est chargé. Comme avant un orage. Je le sens même sans utiliser... ceci.» Elle toucha à nouveau le bandeau.

Mathym s'approcha, sa présence chaude et réconfortante se rapprochant. Il portait un livre ancien sous le bras—un volume aux pages jaunies qu'il étudiait depuis leur confrontation avec Valefor. «Les forces que nous avons dérangées ne nous oublient pas, Rosemary. Elles calculent. Elles préparent leur prochain mouvement.»

Salem, étendu sur le rebord de la fenêtre, ouvrit un œil doré. «Les étudiants parlent. Il y a une rumeur qui circule.»

Rosemary se tourna enfin, son regard allant du chat à Mathym. «Quelle rumeur?»

«Un théâtre abandonné,» répondit Salem, sa voix mentale empreinte de la sagesse ancienne des félins. «Le Théâtre des Ombres, à la lisière de la ville. Il a été fermé pendant des décennies. Mais maintenant... des lumières y brillent la nuit. Des voix s'en échappent. Des rires. De la musique.»

Mathym posa le livre sur la table, ses yeux rouges brillant d'intérêt. «Un théâtre abandonné qui reprend vie? Sans raison apparente?» Il croisa les bras, un geste qui accentuait la grâce inquiétante de sa

silhouette. «Ça sent le surnaturel à plein nez.»

Rosemary sentit une excitation familière monter en elle—cette curiosité mêlée de détermination qui la poussait à plonger dans l'inconnu. «Les gens disent... quoi exactement?»

Salem se leva, s'étira avec la nonchalance étudiée des chats, mais ses yeux restaient sérieux. «Ceux qui sont passés devant la nuit dernière affirment avoir vu des silhouettes derrière les fenêtres brisées. Des silhouettes qui dansaient. Qui jouaient des scènes. Mais elles étaient... floues.

Transparentes. Comme si elles étaient faites de brume et de souvenirs.»

«Des spectres,» murmura Mathym. «Des âmes piégées. Encore.»

Rosemary tourna son regard vers la fenêtre, vers la direction de la ville. «Un théâtre...

Un lieu de représentations, de drames, d'émotions fortes. Si des âmes y sont piégées, elles doivent souffrir terriblement.

Répétant les mêmes scènes encore et encore, comme un disque rayé de l'âme.»

Mathym posa une main sur son épaule. «Tu veux y aller.»

Ce n'était pas une question. Rosemary le regarda, et dans ses yeux, il vit cette détermination qu'il connaissait si bien—cette flamme qui brûlait malgré les épreuves, malgré les révélations sur sa nature. «Nous

devons y aller. S'il y a des âmes piégées là-bas, nous devons les aider. Comme nous avons aidé Lily. Comme nous avons aidé les filles d'Alice.»

Mathym sourit, un sourire qui transformait son visage démoniaque en quelque chose de presque humain, de presque tendre. «Très bien. Allons jeter un œil à ce Théâtre des Ombres.»

La nuit était tombée, froide et claire, lorsque le trio arriva devant le théâtre abandonné. Il se dressait au bout d'une rue déserte, un géant de pierre et de bois qui semblait avoir été oublié par le temps. L'architecture était grandiose mais délabrée—des colonnes corinthiennes fissurées encadraient une entrée dont les portes en chêne sculpté étaient à moitié arrachées de leurs gonds. Le lierre, normalement une décoration innocente, semblait ici être une créature vivante qui étouffait le bâtiment, ses vrilles noires s'enroulant autour des pilastres, bouchant les fenêtres, s'insinuant dans chaque fissure.

Mais ce n'était pas l'état de délabrement qui captait l'attention. C'était la lumière—une lumière fantomatique, bleuâtre, qui émanait des fenêtres brisées, projetant sur le trottoir des ombres qui dansaient, qui bougeaient avec une vie propre. Et le son—un murmure de voix, un éclat de rire étouffé, les notes

lointaines d'un piano jouant une mélodie mélancolique qui semblait venir d'une autre époque.

«C'est ici,» murmura Rosemary, et sa voix était à peine audible dans le silence de la rue. Elle sentait l'énergie qui émanait du bâtiment—une énergie complexe, mêlée de mélancolie, de désespoir, mais aussi d'une étrange joie forcée, théâtrale.

Mathym hocha la tête, ses yeux rouges scrutant les ombres mouvantes. «Ce lieu est saturé de magie résiduelle. Les émotions—les drames, les tragédies, les triomphes—tout a laissé une empreinte. Et quelque chose... ou quelqu'un... a amplifié cette empreinte, l'a rendue vivante.»

Salem, qui marchait à côté d'eux, les poils légèrement hérissés, émit un grondement bas. «Les frontières sont minces ici. Le voile entre les mondes... il est déchiré. Soyez prudents. Les esprits qui répètent éternellement leurs rôles peuvent être... persuasifs. Ils peuvent vouloir vous faire rejoindre leur représentation.»

Rosemary prit une profonde inspiration, sentant l'air froid lui brûler les poumons. «Allons-y.»

Ils poussèrent les lourdes portes qui s'ouvrirent avec un grincement qui sembla trop long, trop théâtral, comme si le bâtiment lui-même annonçait leur entrée. Le hall d'entrée était un cauchemar de

décadence. La poussière recouvrait tout d'un linceul gris, mais sous cette couche, on devinait l'ancienne splendeur—un sol en marbre fissuré, un escalier en colimaçon dont la rampe en fer forgé était tordue, des lustres en cristal dont les pendeloques brisées pendaient comme des larmes gelées. Mais c'était au-delà des doubles portes menant à la salle principale que l'étrangeté était la plus palpable. À travers les vitres poussiéreuses des portes, ils pouvaient voir des lumières qui bougeaient, des ombres qui dansaient. Et les sons—maintenant plus distincts. Des voix qui déclamaient des répliques, des rires forcés, les pas feutrés de danseurs sur une scène de bois.

«C'est... vivant,» murmura Rosemary, une étrange fascination se mêlant à son appréhension. «Pour un endroit censé être abandonné, il est étrangement vivant.» Mathym poussa une des portes, qui s'ouvrit sans résistance. La salle de spectacle s'étendait devant eux—un vaste espace en forme de fer à cheval avec des balcons qui surplombaient l'orchestre. Les sièges en velours rouge étaient déchirés, tachés, mais sur la scène...

Sur la scène, une troupe d'acteurs était en pleine répétition.

Ils portaient des costumes d'une autre époque—des robes à crinoline aux couleurs fanées, des habits de gentlemen avec des

jabots de dentelle jaunis, des uniformes militaires aux broderies ternies. Leurs visages étaient pâles, presque transparents, comme s'ils étaient faits de brume condensée. Et ils jouaient—ils déclamaient des répliques avec une passion spectrale, ils dansaient avec une grâce éthérée, ils riaient avec des rires qui ne parvenaient pas à masquer la tristesse dans leurs yeux vides.

«Des spectres,» chuchota Mathym. «Mais pas comme ceux de la Maison aux Ombres. Ceux-ci... ils croient encore qu'ils sont en vie. Qu'ils répètent juste une pièce.»

Rosemary observa la scène, son cœur se serrant d'une compassion profonde. «Ils sont coincés ici. Prisonniers de leur propre performance. Ils ne savent même pas qu'ils sont morts.»

Soudain, l'un des spectres—un homme d'âge moyen avec une barbiche et des favoris à l'ancienne, vêtu d'un costume de directeur de théâtre—tourna la tête vers eux.

Immédiatement, toute la troupe s'immobilisa. Le silence tomba sur la salle, plus lourd, plus oppressant que n'importe quel bruit. Tous les regards spectraux se tournèrent vers les intrus.

Le spectre-directeur s'avança vers le bord de la scène, ses pieds glissant sur les planches sans produire le moindre son. «Qui êtes-vous?» demanda-t-il, et sa voix résonnait comme un écho venu d'un puits

profond. «Pourquoi venez-vous troubler notre répétition? Nous avons une première demain soir. Nous n'avons pas le temps pour les visiteurs.»

Rosemary s'avança, essayant de garder sa voix calme, rassurante. «Nous... nous sommes désolés de vous déranger. Nous avons entendu de la musique, des voix... Nous étions curieux.»

Le spectre les examina, ses yeux vides semblant percevoir plus que ce qu'ils montraient. «Curieux?» Il fit une pause, comme s'il réfléchissait à un souvenir lointain. «Oui... les curieux venaient autrefois. Avant... avant l'incendie.»

Mathym échangea un regard avec Rosemary. «Incendie?»

Le spectre-directeur fit un geste vague de la main. «Un accident. Une bougie renversée. Les rideaux... ils ont pris feu si rapidement.» Il secoua la tête, comme pour chasser une pensée désagréable. «Mais ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est la pièce. Nous devons la perfectionner. Elle doit être... parfaite.»

Rosemary regarda autour d'elle, utilisant sa vision augmentée par le bandeau. Elle vit alors ce que ses yeux normaux ne percevaient pas—les traces de suie sur les murs, les sièges brûlés, les poutres carbonisées au plafond. Et les spectres... sous leur apparence théâtrale, elle voyait

leurs vraies formes—des formes brûlées, déformées par le feu, des visages marqués par l'agonie.

«Vous êtes morts,» dit-elle doucement, les mots lui échappant avant qu'elle ne puisse les retenir. «Tous. Vous êtes morts dans l'incendie.»

Le silence qui suivit fut absolu. Puis le spectre-directeur se mit à rire—un rire creux, désespéré. «Morts? Mais nous répétons! Nous jouons! Nous respirons!» Il leva une main spectrale vers sa poitrine. «Je sens mon cœur battre! Je sens l'adrénaline avant la première!»

«C'est un écho,» murmura Mathym à l'oreille de Rosemary. «Un écho de ce qu'ils étaient. Une mémoire si forte qu'elle est devenue réalité.»

Salem, qui était resté près de la porte, avança prudemment. «Combien de temps avez-vous répété cette pièce?»

Le spectre-directeur le regarda, perplexe. «Quelques semaines. Quelques mois peut-être. Le temps... le temps est étrange dans un théâtre. Il s'étire et se contracte.»

«Des décennies,» dit Rosemary, et sa voix était pleine de pitié. «Vous répétez depuis des décennies. Vous êtes piégés ici.»

Le spectre-directeur secoua la tête avec véhémence. «Non! Nous devons juste terminer la pièce! Si nous pouvons juste... la jouer parfaitement... alors nous pourrons...»

Sa voix faiblit, incertaine. «Nous pourrons...»

«Quitter la scène,» termina Mathym.

«Trouver la paix.»

Les autres spectres, qui étaient restés immobiles sur la scène, commencèrent à murmurer entre eux. Leurs voix étaient comme le bruissement de feuilles mortes, comme le crépitement lointain d'un feu.

«Nous avons essayé,» dit l'une des spectres—une jeune femme avec des boucles blondes et un visage brûlé à peine visible sous sa pâleur spectrale. «Nous avons essayé tant de fois. Mais à chaque fois... à chaque fois que nous arrivons à la scène finale...»

«Il apparaît,» termina un autre spectre, un homme avec une cicatrice en forme d'étoile sur la joue. «Le Maître. Le Propriétaire. Il ne nous laisse pas terminer.»

Rosemary sentit un frisson la parcourir. «Le Propriétaire?»

Le spectre-directeur baissa la voix, bien qu'il n'y eût personne d'autre pour les entendre.

«Il a acheté le théâtre peu avant...

l'accident. Un homme étrange. Avec des yeux qui voyaient trop. Il nous a fait signer un contrat... pour l'éternité.»

Mathym fronça les sourcils. «Un contrat démoniaque.»

«Il a dit qu'il voulait préserver notre art,» continua la spectre blonde. «Que grâce à lui,

nous jouerions pour toujours. Nous avons pensé... nous avons pensé que c'était une métaphore. Une façon de dire que notre héritage durerait.»

«Mais c'était littéral,» murmura Rosemary.

«Il vous a liés à ce lieu. Pour toujours.»

Le spectre-directeur s'approcha d'eux, descendant les marches qui menaient de la scène à la salle. Son visage était maintenant empreint d'une tristesse infinie. «Si seulement nous pouvions terminer la pièce... jouer la scène finale... peut-être alors le contrat serait-il rempli. Peut-être pourrions-nous... partir.»

Rosemary regarda Mathym. «Nous devons les aider.»

Mathym étudia les spectres, puis la salle.

«Le Propriétaire... si c'est un démon ou un sorcier qui les a liés ici, il surveillera sûrement. Il interviendra si nous essayons de briser le contrat.»

«Alors nous devons être plus malins,» dit Rosemary. Elle se tourna vers le spectre-directeur. «Quelle est cette pièce?»

«L'Éternel Crépuscule,» répondit-il, et une lueur d'enthousiasme professionnel brilla dans ses yeux vides. «Une tragédie romantique. L'histoire de deux amants maudits qui ne peuvent être ensemble qu'à la frontière entre le jour et la nuit.»

«Et la scène finale?» demanda Mathym.

«Un serment,» dit la spectre blonde. «Un serment d'amour éternel, scellé par un baiser alors que le soleil se couche pour la dernière fois. Mais à chaque fois que nous arrivons à cette scène...»

«Le Propriétaire apparaît,» termina le spectre-directeur. «Il modifie les répliques. Il introduit de nouvelles lignes. Il fait en sorte que le serment devienne... autre chose. Un pacte. Une malédiction.»

Rosemary réfléchit rapidement. «Et si nous jouions les rôles principaux? Si nous, les vivants, nous jouions les amants? Est-ce que cela pourrait... changer la dynamique?»

Les spectres échangèrent des regards, un murmure d'espoir traversant leurs rangs.

«C'est possible,» admit le spectre-directeur.

«Le contrat mentionne la 'troupe originale'.

Mais si des étrangers s'immiscent dans la représentation... peut-être que les règles changent. Peut-être que le Propriétaire perdrait son contrôle.»

Mathym regarda Rosemary, un sourire ironique sur ses lèvres. «Tu veux que nous jouions les amants maudits dans une pièce de théâtre hantée.»

Rosemary rougit légèrement, mais soutint son regard. «Tu as dit toi-même que nous devons être créatifs.»

Salem émit un petit miaulement d'approbation. «C'est un plan. Risqué, mais un plan.»

Le spectre-directeur semblait maintenant animé d'une énergie nouvelle. «Nous avons les costumes! Les accessoires! Nous pouvons vous montrer les répliques!» Il fit signe à deux spectres, qui disparurent dans les coulisses pour revenir avec des vêtements.

La robe qu'ils apportèrent pour Rosemary était en velours pourpre foncé, avec des broderies d'argent qui semblaient représenter des constellations. Elle était froide au toucher, comme si elle avait été conservée dans une tombe. Le costume pour Mathym était un habit de noble du XIX^e siècle—une veste noire avec des broderies subtiles, une chemise blanche avec un jabot de dentelle, des bottes qui semblaient avoir été cirées hier.

«Enfilez-les,» pressa le spectre-directeur. «Nous n'avons pas beaucoup de temps. Le Propriétaire sent quand la représentation approche de sa fin. Il viendra.»

Dans les coulisses poussiéreuses, Rosemary et Mathym changèrent de vêtements. La robe de Rosemary était étrangement à sa taille, comme si elle avait été faite pour elle. En la regardant dans un miroir craquelé, elle se vit transformée—une héroïne d'un autre temps, avec son bandeau donnant à son apparence une touche mystérieuse, presque prophétique.

Mathym émergea de l'autre côté du rideau, et Rosemary retint son souffle. Dans son costume, avec ses cheveux noirs tombant sur ses épaules et ses yeux rouges brillant dans la pénombre, il avait l'air d'un véritable prince des ténèbres, d'un héros tragique sorti des pages d'un roman gothique.

«Tu es... impressionnant,» admit-elle.

Il s'inclina avec une grâce théâtrale. «Et toi, ma chère, tu es radieuse.» Son sourire s'adoucit. «Es-tu prête pour cela?»

Rosemary hocha la tête. «Je dois l'être. Pour eux.» Elle regarda les spectres qui se préparaient, leurs visages empreints d'un espoir qu'ils n'avaient pas connu depuis des décennies.

Le spectre-directeur les rassembla.

«Écoutez-moi bien. La pièce suit un script précis. Mais quand le Propriétaire apparaîtra—et il apparaîtra—il tentera de modifier les répliques. Vous devez résister. Gardez les répliques originales. C'est crucial.»

«Quelles sont les répliques originales?» demanda Mathym.

La spectre blonde s'avança. «À la fin, quand les amants se font face pour la dernière fois, l'homme dit: 'Même si le soleil ne se lève plus jamais, mon amour pour toi sera l'aube éternelle de mon âme.' Et la femme répond: 'Et dans les ténèbres qui viennent, je

porterai ta lumière comme la lune porte celle du soleil.'»

«Puis ils s'embrassent,» ajouta le spectre-directeur. «Et le rideau tombe. C'est ainsi que la pièce se termine. Mais le

Propriétaire... il change les mots. Il les transforme en un serment de loyauté à lui. En un pacte qui renforce son emprise.»

Rosemary mémorisa les répliques, les répétant silencieusement. «Nous les dirons. Exactement comme ils doivent être dits.»

Les spectres prirent leurs places. Le spectre-directeur leva une main, et une musique fantomatique commença à jouer—un air de piano mélancolique qui semblait venir des murs eux-mêmes. Les lumières—des lumières spectrales qui n'éclairaient pas mais créaient des ombres—se concentrèrent sur la scène.

La pièce commença.

Rosemary et Mathym étaient étrangers à cette danse de fantômes, mais ils suivirent le flux, improvisant lorsque nécessaire, suivant les indices des spectres qui les entouraient. La pièce était étrangement belle—une histoire d'amour impossible entre une noble et un artiste pauvre, séparés par les conventions sociales, réunis seulement à la lisière du crépuscule.

Rosemary se surprit à se perdre dans son rôle, à ressentir l'émotion de son personnage. Et quand elle regardait

Mathym—Mathym qui jouait l'artiste maudit avec une intensité qui semblait trop réelle— elle oubliait parfois que c'était une représentation. Il y avait une vérité dans leurs échanges, une connexion qui transcendait le théâtre, les fantômes, le danger.

Les actes se succédèrent. La tension monta. Les spectres jouaient avec une passion renouvelée, comme si la présence des vivants sur scène leur redonnait une étincelle de ce qu'ils avaient été.

Puis vint le moment final. Rosemary et Mathym se tenaient au centre de la scène, se faisant face. Derrière eux, une peinture de fond représentait un coucher de soleil éternel—des couleurs de sang et d'or qui ne bougeaient pas, figées dans le temps.

Mathym prit les mains de Rosemary dans les siennes. Ses yeux rouges la fixaient avec une intensité qui lui fit oublier qu'ils étaient entourés de fantômes, qu'un démon pouvait apparaître à tout moment.

«Même si le soleil ne se lève plus jamais,» commença-t-il, et sa voix était douce, sincère, «mon amour pour toi sera l'aube éternelle de mon âme.»

Rosemary sentit ses yeux s'emplir de larmes—de vraies larmes, pas des larmes de théâtre. «Et dans les ténèbres qui viennent,» répondit-elle, sa voix tremblant

légèrement, «je porterai ta lumière comme la lune porte celle du soleil.»

Ils se rapprochèrent. Le baiser approchait. La salle retenait son souffle—les spectres, Salem depuis les coulisses, le théâtre lui-même.

C'est alors que l'air se déchira.

Une forme émergea de l'ombre derrière le rideau—un homme grand et mince, vêtu d'un costume du XXe siècle qui semblait démodé mais bien entretenu. Son visage était lisse, sans âge, mais ses yeux... ses yeux étaient d'un noir absolu, sans iris, sans pupille, des trous ouverts sur le néant.

«ARRÊTEZ!» rugit-il, et sa voix n'était pas humaine—c'était le son du vent dans une cheminée abandonnée, le crépitement du feu dévorant le bois.

Le spectre-directeur se précipita en avant.

«Non! Laissez-les finir!»

Le Propriétaire—car ce ne pouvait être que lui—leva une main. Le spectre-directeur fut projeté en arrière, son corps spectral se dispersant comme de la fumée avant de se reformer, plus pâle, plus faible.

«Vous croyez pouvoir briser mon contrat?» dit le Propriétaire, s'avançant sur la scène. Ses pieds ne touchaient pas les planches—il flottait à quelques centimètres du sol. «Ces âmes m'appartiennent. Leur art m'appartient. Leur souffrance... m'appartient.»

Mathym se plaça entre Rosemary et le Propriétaire. «Leur contrat est avec une troupe qui n'existe plus. Ils sont morts. Tu détiens des fantômes prisonniers. Ce n'est pas un contrat, c'est une torture.»

Le Propriétaire rit—un rire sec, sans joie.

«Un contrat est un contrat. Et ils ont signé de leur sang. Littéralement.» Il tourna son regard noir vers Rosemary. «Et toi... tu n'es pas un fantôme. Tu es vivante. Tu pourrais signer aussi. Rejoindre la troupe pour l'éternité.»

«Jamais,» dit Rosemary, sa voix ferme malgré la peur qui lui serrait la gorge.

«Alors tu mourras,» dit simplement le Propriétaire. Il tendit une main, et Rosemary sentit une pression terrible s'exercer sur sa poitrine, comme si une main invisible essayait d'arracher son cœur.

Mais avant que le Propriétaire ne puisse accomplir sa menace, Mathym agissait. Il ne prononça pas de mots, ne fit pas de gestes spectaculaires. Il regarda simplement le Propriétaire, et ses yeux rouges s'embrasèrent, projetant une lumière qui n'était pas de la lumière mais l'absence de quelque chose—l'absence d'obscurité, peut-être.

Le Propriétaire recula, une expression de surprise sur son visage sans âge. «Tu es...»

«Un démon, oui,» termina Mathym. «Mais pas comme toi. Pas un collectionneur d'âmes. Un libérateur.»

Pendant ce temps, Rosemary avait compris ce qu'il fallait faire. Elle se tourna vers Mathym, reprenant sa position de la scène finale. «Même si le soleil ne se lève plus jamais,» dit-elle, sa voix forte et claire, «mon amour pour toi sera l'aube éternelle de mon âme.»

Mathym la regarda, comprenant. Il lui prit les mains. «Et dans les ténèbres qui viennent, je porterai ta lumière comme la lune porte celle du soleil.»

Le Propriétaire hurla—un son de rage pure—et se précipita vers eux. Mais il était trop tard.

Rosemary et Mathym s'embrassèrent. Ce ne fut pas un baiser de théâtre—ce fut vrai, profond, chargé de toutes les émotions qu'ils avaient partagées, de tous les dangers affrontés ensemble, de cette connexion étrange et merveilleuse qui s'était développée entre une jeune femme aux origines démoniaques et un démon mineur qui avait choisi de la protéger.

Et quand leurs lèvres se rencontrèrent, quelque chose se produisit.

Une lumière émana d'eux—pas la lumière froide du Propriétaire, ni la lueur spectrale des fantômes. C'était une lumière chaude, dorée, qui semblait contenir toutes les

couleurs du coucher de soleil sur la peinture de fond. Elle se propagea à travers la scène, touchant les spectres un par un.

Et alors qu'elle les touchait, ils changeaient. Leurs formes brûlées se guérissaient. Leurs visages reprenaient couleur, vie. Leurs yeux perdaient leur vide pour retrouver la conscience, la paix.

Le Propriétaire hurla à nouveau, mais cette fois, c'était un hurlement de douleur. La lumière le toucha, et son corps commença à se désintégrer, à se dissoudre comme de la neige au soleil.

«NON!» cria-t-il. «ILS SONT À MOI! JE LES AI ACHETÉS!»

«Tu as acheté des illusions,» dit Mathym, se séparant du baiser mais gardant les mains de Rosemary dans les siennes. «Des échos. Maintenant, les échos deviennent mémoire. Et la mémoire... est libre.»

Le Propriétaire disparut dans un dernier éclat de lumière, son cri s'éteignant dans le néant.

Sur la scène, les spectres n'étaient plus des spectres. Ils étaient des âmes—pures, lumineuses, libres. Le spectre-directeur s'approcha d'eux, et maintenant, il souriait—un vrai sourire, paisible.

«Merci,» dit-il, et sa voix n'était plus un écho mais claire, humaine. «Vous nous avez libérés.»

«Allez en paix,» murmura Rosemary, des larmes coulant sur ses joues.

Les âmes commencèrent à s'élever, à devenir de plus en plus lumineuses, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que des points de lumière qui flottaient vers le plafond, traversant la matière comme si elle n'existait pas, disparaissant dans le ciel nocturne au-delà du toit effondré.

Quand la dernière âme fut partie, le silence revint—un silence différent, paisible, accompli.

Rosemary regarda Mathym, leurs mains toujours jointes. «C'est... fini?»

Il hocha la tête, un sourire doux sur ses lèvres. «Oui. Pour eux.»

Salem les rejoignit sur scène, sa queue dressée. «Vous avez bien joué. Tous les deux.»

Rosemary sourit à travers ses larmes. «Ce n'était pas du jeu. Pas vraiment.»

Mathym ne répondit pas, mais son regard en disait long.

Ils quittèrent le théâtre alors que l'aube commençait à poindre à l'horizon. Derrière eux, le bâtiment semblait différent—toujours en ruine, mais paisible maintenant, comme une tombe bien entretenue plutôt qu'une prison.

En marchant dans les rues désertes de la ville endormie, Rosemary se blottit contre

Mathym, cherchant sa chaleur dans le froid du petit matin.

«Tu penses qu'ils sont enfin en paix?» demanda-t-elle.

«Je le sais,» répondit-il. «Je l'ai senti. Leur souffrance s'est terminée.»

Elle leva les yeux vers le ciel où les premières lueurs de l'aube teintaient l'horizon de rose et d'or. «L'aube éternelle de leurs âmes.»

Mathym s'arrêta, la regardant. «Tu as été incroyable, Rosemary. Pas seulement aujourd'hui. Toujours.»

Elle rougit, baissant les yeux. «Je fais ce que je peux.»

«Tu fais plus que ça,» dit-il doucement.

«Beaucoup plus.»

Ils continuèrent leur chemin, laissant derrière eux le Théâtre des Ombres—maintenant juste un vieux bâtiment abandonné, sans fantômes, sans malédiction, sans Propriétaire. Juste des souvenirs, et la paix qui vient quand les âmes trouvent enfin leur repos.

Et Rosemary, tenant la main de Mathym, sentait qu'une partie d'elle aussi avait trouvé une certaine paix. Non pas la fin de son chemin—elle savait que d'autres défis l'attendaient, que son héritage démoniaque lui réservait encore des surprises—mais la certitude qu'elle n'était pas seule. Qu'elle avait des alliés. Un ami démon. Un chat

mystérieux. Et en elle-même, une force qu'elle commençait seulement à comprendre.

L'aube se levait sur une nouvelle journée. Et Rosemary Reed, la jeune femme aux cheveux de nuit et de feu, aux yeux dont l'un voyait au-delà du voile, marchait vers cette lumière avec une détermination renouvelée, prête à affronter tout ce qui viendrait, sachant qu'elle n'aurait jamais à le faire seule.

Chapitre 18 :

Le campus de l'université, habituellement vibrant de l'énergie juvénile des étudiants—ce bourdonnement constant de conversations, de rires, de pas précipités entre les cours—avait subi une transformation inquiétante, comme si une main invisible avait étouffé son cœur battant. Une vague de dépression, subtile d'abord puis de plus en plus palpable, semblait s'être propagée à travers les couloirs de pierre grise, s'infiltrant dans les salles de classe, s'accrochant aux coins sombres comme une moisissure spirituelle. Rosemary l'avait perçue avant même de pouvoir la nommer—cette lourdeur dans l'air, cette qualité étouffée des sons, comme si le monde était recouvert d'une couche de coton humide.

Elle remarqua les premiers signes concrets lorsque plusieurs de ses camarades commencèrent à manquer les cours. Ceux qui se présentaient semblaient des versions pâlies d'eux-mêmes—des silhouettes aux épaules voûtées, aux visages marqués par des cernes profonds qui semblaient être des bleus d'âme plutôt que de simples marques de fatigue. Leurs regards, autrefois vifs avec la curiosité ou l'ennui typique des étudiants, étaient maintenant vides, fixant le vide avec une intensité désespérée. Le silence qui

régnait dans les salles de cours n'était pas le silence studieux de la concentration, mais le silence lourd de l'absence, comme si une partie essentielle de ce qui faisait ces êtres humains avait été aspirée.

Un après-midi, alors qu'elle cherchait refuge dans la bibliothèque universitaire—ce sanctuaire de papier et d'encaustique où le temps semblait s'écouler différemment—

Rosemary entendit deux étudiants discuter à voix basse à une table voisine. Leurs chuchotements, bien qu'étouffés, portaient dans le silence feutré de la salle de lecture. «...ne s'en débarrasse pas,» disait l'un, un jeune homme aux cheveux bruns en désordre et aux mains qui tremblaient légèrement en tournant les pages d'un livre qu'il ne lisait pas. «Ça tourne en boucle. Dans sa tête. Même quand il dort, il dit qu'il l'entend.»

L'autre, une jeune femme aux yeux rougis, mordillait son stylo avec une nervosité contagieuse. «Tom n'est plus le même. Hier, je suis passée le voir... Il était assis dans le noir. Juste assis. Il regardait le mur. Quand je lui ai parlé, il a mis une éternité à répondre. Et quand il l'a fait...» Elle frissonna. «Sa voix était plate. Comme s'il ne ressentait plus rien.»

Rosemary, dissimulée derrière une étagère de livres de référence, retint son souffle. Elle sentit un frisson d'inquiétude—plus qu'une

inquiétude, une reconnaissance—la traverser. «Une chanson,» pensa-t-elle, ses doigts se serrant autour du livre qu'elle tenait. «Qui s'infiltre dans l'esprit et le vide de sa lumière... Cela ne peut pas être naturel.»

Le jeune homme baissa encore plus la voix, mais Rosemary, avec ses sens affinés—ces sens qu'elle commençait à comprendre étaient liés à son héritage démoniaque—pouvait l'entendre parfaitement. «Il dit qu'il l'a téléchargée d'un site bizarre. Un site avec un fond noir et des symboles étranges. La chanson s'appelle... 'L'Écho de l'Abîme'.» La jeune femme secoua la tête, des larmes brillant dans ses yeux. «Il faut qu'il l'efface. Qu'il oublie.»

«Il a essayé,» chuchota le jeune homme, désespéré. «Il a supprimé le fichier. Formatté son ordinateur. Mais la mélodie... elle est toujours là. Dans sa tête. Comme si elle s'était gravée dans sa matière grise.» Rosemary se leva lentement, laissant le livre sur l'étagère. Elle savait ce qu'elle devait faire. Cette chanson—cette «Écho de l'Abîme»—avait la marque du surnaturel, de l'intervention démoniaque. Elle devait en parler à Mathym et Salem.

Le soir même, le grenier de la vieille maison victorienne était baigné de la lumière chaude des bougies—des bougies ordinaires,

pas les bougies rituelles qu'ils utilisaient parfois. L'air sentait la cire fondue et le thé à la bergamote, mais sous ces parfums domestiques, Rosemary percevait la tension, l'attente. Mathym était assis près de la lucarne, ses yeux rouges fixés sur la ville étendue en contrebas, ses doigts effleurant distraitemment les pages d'un grimoire ouvert sur ses genoux. Salem, quant à lui, était perché sur le dossier du vieux fauteuil de velours, ses yeux dorés mi-clos mais attentifs à chaque son, chaque mouvement. «Une chanson qui pousse les gens au désespoir?» répéta Mathym après que Rosemary eut rapporté ce qu'elle avait entendu. Sa voix était grave, réfléchie, avec cette qualité mélodique qui faisait vibrer l'air différemment. «Pas simplement une chanson triste, alors. Une mélodie active. Un vecteur.»

Rosemary hocha la tête, s'asseyant sur le bord de son lit. «Les gens qui l'ont écoutée disent qu'elle s'accroche à l'esprit. Qu'elle tourne en boucle. Et avec chaque répétition... elle creuse. Elle creuse un puits de tristesse qui semble sans fond.»

Salem ouvrit complètement ses yeux, leur éclat doré perçant la pénombre. «Cela ressemble à l'œuvre d'un démon qui se nourrit d'émotions négatives. Le désespoir est une énergie puissante. Certaines entités

s'en délectent comme un gourmet savoure un vin rare.»

Mathym ferma le grimoire avec un claquement sec. «Le vecteur musical est intelligent. La musique traverse les défenses rationnelles. Elle parle directement à l'âme, aux émotions. Si on veut empoisonner un esprit, quelle meilleure méthode qu'une mélodie envoûtante qui porte le poison dans sa structure même?»

Rosemary sentit un frisson la parcourir. «Nous devons découvrir l'origine. Arrêter cela avant que...» Elle fit une pause, réalisant l'ampleur potentielle. «Avant que cela ne se propage davantage. Si une chanson peut faire cela... si elle peut être partagée, téléchargée...»

«Elle peut devenir une épidémie,» termina Mathym, se levant. Son ombre, projetée par les bougies, dansait sur le mur derrière lui, prenant des formes étranges, presque menaçantes. «Nous devons trouver la source. Et la neutraliser.»

Salem sauta du fauteuil, atterrissant sans bruit sur le sol de bois. «Pour cela, nous devons d'abord expérimenter l'effet nous-mêmes. Comprendre ce contre quoi nous luttons.»

Mathym tourna vers lui un regard aigu. «C'est dangereux, Salem. Une mélodie maudite conçue pour corrompre l'esprit... Si Rosemary l'écoute...»

«Je dois le faire,» dit Rosemary fermement. «Si je ne comprends pas son pouvoir, comment pourrais-je lutter contre?» Mathym la regarda longuement, et dans ses yeux rouges, elle vit à la fois de l'inquiétude et du respect. «Très bien. Mais nous prendrons des précautions. Et nous n'écouterons qu'un bref extrait.»

Le lendemain, ils se rendirent au dortoir universitaire, un bâtiment gris et impersonnel dont les couloirs sentaient le désinfectant et l'anxiété adolescente. La chambre de Tom était au troisième étage, au bout d'un couloir si silencieux qu'on aurait cru l'étage abandonné. Rosemary frappa doucement, le son résonnant bizarrement dans le couloir désert. Il mit longtemps à répondre. Quand la porte s'ouvrit enfin, Tom se tenait dans l'embrasure—une silhouette voûtée, le visage si pâle qu'il semblait presque translucide à la lumière fluorescente du couloir. Ses yeux, cernés de violet, étaient vitreux, comme s'ils regardaient à travers eux plutôt que vers eux. «Tom?» dit Rosemary doucement. «Je suis Rosemary. De ton cours de littérature. Est-ce qu'on peut te parler?» Tom cligna des yeux lentement, comme si le processus de reconnaissance prenait un temps anormalement long. Finalement, il

recula d'un pas, un geste d'invitation silencieux.

La chambre était une caverne de désespoir. Les stores étaient baissés, ne laissant filtrer qu'une lumière grise et morne. Des vêtements traînaient par terre, des assiettes sales s'empilaient sur le bureau. Et au centre de ce chaos, l'ordinateur portable—ouvert, son écran affichant un lecteur de musique avec une piste intitulée simplement «Abîme».

«C'est la chanson, n'est-ce pas?» demanda Rosemary, indiquant l'écran du doigt. Tom hocha la tête, un mouvement lent, pénible. «Elle ne part pas,» murmura-t-il, sa voix éraillée par le manque d'usage. «Même quand je ne l'écoute pas... elle est là. Comme une... comme une présence. Une présence qui chuchote.»

Mathym s'approcha de l'ordinateur, ses yeux rouges étudiant l'interface. «Tom, est-ce que ça te dérangerait si nous écoutions un tout petit extrait? Nous essayons de comprendre. De t'aider.»

Tom les regarda tour à tour, son expression vide. Puis il haussa faiblement les épaules. «Allez-y. Peu importe maintenant.»

Rosemary échangea un regard avec Mathym, puis appuya sur la touche de lecture. Les haut-parleurs de l'ordinateur, de mauvaise qualité, crachotèrent un peu avant que la musique ne commence.

Ce fut d'abord juste un piano—un piano désaccordé, jouant une progression d'accords simples mais étrangement dissonants. Puis vint la voix—une voix féminine, douce, presque un murmure, chantant des paroles dans une langue que Rosemary ne reconnaissait pas. Mais ce n'était pas la langue qui importait. C'était l'effet.

Dès les premières notes, Rosemary sentit un poids s'installer dans sa poitrine—une lourdeur physique, émotionnelle, spirituelle. Les souvenirs heureux de son enfance, déjà rares, semblaient s'estomper, remplacés par les images de l'accident, de la solitude, de toutes les douleurs qu'elle avait portées. Ce n'était pas simplement une chanson triste—c'était comme si la mélodie elle-même creusait dans son psyché, amplifiant chaque blessure, chaque regret, chaque peur.

«Assez,» dit Mathym, et sa voix avait un ton d'autorité qui coupa à travers l'emprise de la musique. Il ferma brusquement le lecteur.

Rosemary prit une profonde inspiration, secouant la tête comme pour chasser les résidus de la mélodie. Ses mains tremblaient légèrement. «C'est... incroyablement puissant,» murmura-t-elle. «Comme un poison qui agit instantanément.»

Mathym fronçait les sourcils, ses yeux rouges brillant d'une lumière inquiète.

«C'est plus qu'une simple chanson. C'est un sortilège auditif. Chaque note est imprégnée de magie noire, conçue pour s'accrocher à la conscience et y croître comme une vigne parasite.»

Salem, qui était resté près de la porte, s'approcha maintenant. Ses poils étaient légèrement hérissés. «Je reconnais cette énergie. C'est l'œuvre de Belphégor. Un démon des ombres, maître de l'acédie— cette forme spirituelle de paresse et de désespoir qui vide l'âme de sa volonté.»

«Belphégor,» répéta Rosemary, le nom résonnant sinistrement dans la pièce étouffante. «Comment combat-on un démon qui utilise la musique comme arme?»

Salem sauta sur le bureau, évitant soigneusement l'ordinateur. «Pour chaque malédiction, il existe un contre-charme. Pour une mélodie maudite, une mélodie bénie. Mais il ne s'agit pas simplement d'une chanson joyeuse. Il faut une composition qui parle directement à l'âme, qui réveille l'espoir endormi, qui rappelle à la conscience sa propre lumière.»

Mathym regarda Tom, qui était retombé dans sa léthargie, fixant le mur vide. «Nous devons créer cette contre-mélodie. Et vite. Chaque heure qui passe, son emprise sur ceux qui ont écouté la chanson se renforce.» Rosemary s'approcha de Tom, posant une main douce sur son épaule. «Tom, écoute-

moi. Nous allons t'aider. Nous allons briser cette malédiction. Tu n'es pas seul.» Tom leva lentement les yeux vers elle, et pendant un instant, une lueur—faible, lointaine—brilla dans ses yeux. Puis elle s'éteignit. «Trop tard,» murmura-t-il. «Elle a déjà pris racine.» «Jamais trop tard,» dit Rosemary avec une fermeté qu'elle ne sentait pas complètement. «Jamais.»

Leur recherche les mena au département de musique, dans l'aile ouest du campus—un bâtiment plus moderne, aux couloirs tapissés d'affiches de concerts et de portraits de compositeurs. C'est là qu'ils trouvèrent Sophie, une étudiante en dernière année de composition, réputée pour son talent exceptionnel et sa sensibilité presque surnaturelle à l'émotion musicale. Ils la trouvèrent dans une salle de pratique isolée, une petite pièce aux murs insonorisés où seule la musique existait. Sophie était assise au piano, un Bösendorfer imposant qui semblait trop grand pour la pièce. Ses doigts, longs et fins, parcouraient le clavier avec une grâce qui semblait moins un effort physique qu'une extension naturelle de son être. La mélodie qu'elle jouait était complexe—des arpèges qui semblaient évoquer la pluie sur les vitres, la lumière filtrant à travers les feuilles, quelque

chose de profondément mélancolique mais plein d'espoir.

Rosemary attendit qu'elle termine avant de frapper doucement à la porte ouverte.

«Sophie?»

Sophie leva les yeux, surprise mais pas alarmée. Ses yeux, d'un gris clair, semblaient voir plus loin que la pièce, comme si une partie d'elle était toujours dans le monde de la musique. «Rosemary?» Elle reconnut son visage des cours qu'elles partageaient. «Qu'est-ce que...?»

«Nous avons besoin de ton aide,» dit Rosemary, entrant dans la pièce suivie de Mathym et Salem. «Une aide qui demande ton talent spécifique.»

Sophie les observa—la jeune femme au style gothique et au bandeau mystérieux, l'homme aux traits trop parfaits et aux yeux rouges, le chat noir aux yeux d'or. Une expression de compréhension traversa son visage. «C'est à propos de... la chanson, n'est-ce pas? Celle dont tout le monde parle?»

Rosemary hocha la tête. «Tu en as entendu parler?»

«Quelques étudiants du département en ont parlé,» dit Sophie, ses doigts effleurant encore les touches comme pour se rassurer. «Ils disaient qu'il y avait une mélodie... qu'une fois qu'on l'avait entendue, on ne

pouvait plus s'en débarrasser. Que ça vous changeait.»

«C'est plus que ça,» dit Mathym. «C'est une malédiction. Une arme démoniaque conçue pour vider les âmes de leur espoir, de leur volonté.»

Sophie pâlit légèrement, mais son regard resta ferme. «Et vous pensez que je peux... faire quelque chose?»

«Nous avons besoin d'une contre-mélodie,» expliqua Rosemary. «Une composition qui puisse neutraliser les effets de la chanson maudite. Qui puisse rappeler aux âmes leur propre lumière, leur propre force.»

Sophie regarda ses mains, puis le clavier. «La musique comme guérison,» murmura-t-elle. «C'est ce que j'ai toujours cru. Ce vers quoi j'ai toujours travaillé.» Elle leva les yeux vers eux. «Mais composer quelque chose qui puisse contrer une malédiction démoniaque... Je ne sais pas si j'en suis capable.»

Mathym s'approcha, s'asseyant sur le bord du piano. «Sophie, écoute-moi. Ta musique—ce que tu jouais quand nous sommes arrivés—elle a une qualité particulière. Elle ne fait pas que décrire une émotion. Elle l'évoque. Elle la crée dans l'auditeur. C'est exactement ce dont nous avons besoin.»

Salem sauta sur le piano, s'asseyant près du métronome. «La musique de Belphégor

fonctionne en résonnant avec la tristesse déjà présente, en l'amplifiant jusqu'à ce qu'elle devienne toute la réalité. Ta musique doit faire l'inverse—résonner avec l'espoir, la beauté, la mémoire de la joie.»

Sophie prit une profonde inspiration, fermant les yeux. Quand elle les rouvrit, ils brillaient d'une détermination nouvelle.

«Montrez-moi la chanson maudite. Laissez-moi l'entendre. Je dois comprendre ce contre quoi je me bats.»

Rosemary échangea un regard inquiet avec Mathym. «C'est dangereux, Sophie.»

«Tout ce qui en vaut la peine l'est,» répondit Sophie simplement.

Ils firent écouter à Sophie un très bref extrait—trente secondes à peine. Pendant qu'elle écoutait, son visage changea—la couleur quitta ses joues, ses mains se crispèrent sur ses genoux. Mais quand Mathym arrêta la musique, Sophie ne sembla pas brisée comme Tom. Au contraire, ses yeux brillaient d'une lumière intense, presque furieuse.

«Je comprends maintenant,» dit-elle, sa voix basse mais vibrante d'émotion. «Ce n'est pas juste une chanson triste. C'est... une négation. Une négation de tout ce qui donne sens, espoir, beauté.» Elle se tourna vers le piano. «Ma musique doit être une affirmation. L'affirmation opposée.»

Ses doigts se posèrent sur les touches, et elle commença à jouer.

Ce ne fut pas immédiatement une mélodie complète—ce fut d'abord des notes isolées, des accords testés, rejetés, retestés. Elle parlait à voix basse en jouant : «Non, trop triomphal... il ne faut pas imposer, il faut inviter... Pas de majeur trop éclatant, ça semblerait faux après ce qu'ils ont entendu... Un mode lydien, peut-être... avec des résolutions suspendues qui appellent à la complétion...»

Rosemary, Mathym et Salem regardaient, écoutaient, sentaient. Et à mesure que Sophie travaillait—expérimentant, ajustant, écoutant avec son âme autant qu'avec ses oreilles—quelque chose commença à émerger.

Ce n'était pas une mélodie joyeuse. C'était quelque chose de plus profond—une musique qui évoquait la persistance de la lumière même dans les ténèbres les plus profondes, la mémoire de la chaleur même dans le froid, l'écho de la connexion même dans la solitude la plus absolue. Elle utilisait des dissonances, mais des dissonances qui se résolvaient non pas dans la simplicité, mais dans une complexité riche et satisfaisante. Elle utilisait le silence—des pauses qui n'étaient pas des absences, mais des invitations à remplir l'espace avec son propre espoir.

«Elle a un don,» murmura Mathym à Rosemary. «Pas juste technique. Elle comprend la musique à un niveau... spirituel.»

Sophie joua pendant des heures, ne semblant pas remarquer le passage du temps. Parfois, elle s'arrêtait, griffonnait des notes sur une partition, murmurait à elle-même. D'autres fois, elle fermait les yeux et laissait simplement ses doigts trouver leur chemin sur le clavier, comme si la musique coulait à travers elle plutôt que d'être créée par elle.

Finalement, comme le crépuscule commençait à teinter les fenêtres de la salle de violet et d'or, Sophie joua une version complète. La mélodie n'était pas longue—peut-être trois minutes—mais chaque note semblait nécessaire, inévitable. Quand les dernières résonances s'éteignirent, un silence différent emplissait la pièce—un silence plein, riche, guéri.

«C'est ça,» dit Rosemary, des larmes coulant silencieusement sur ses joues. Elle ne savait pas pourquoi elle pleurait, seulement que la musique avait touché quelque chose en elle qui avait longtemps été endormi, quelque chose qui était plus qu'espoir—c'était la certitude que même dans la douleur, il y avait de la beauté, et que cette beauté valait la peine d'être vécue.

Mathym hocha lentement la tête, ses yeux rouges brillant d'une lumière inhabituelle—pas l'éclat démoniaque habituel, mais quelque chose de plus doux, plus humain. «Tu l'as fait, Sophie. Tu as créé un antidote.»

Salem se frotta contre la main de Sophie, qui était posée sur le clavier. «Cette musique... elle ne combat pas la mélodie maudite. Elle l'enveloppe. Elle la transforme. Comme la lumière transforme l'ombre—non pas en la détruisant, mais en révélant qu'elle n'est qu'absence de lumière.»

Sophie, épuisée mais radieuse, regarda sa composition. «Il faut l'enregistrer. La partager. Mais...» Elle hésita. «La qualité de l'enregistrement. Elle doit être parfaite.

Chaque nuance, chaque résonance...»

«Nous nous occuperons de cela,» dit Mathym. «J'ai des... ressources. Des moyens d'assurer que l'enregistrement capture non seulement le son, mais l'intention. L'énergie.»

Ils passèrent la nuit à enregistrer—non pas dans un studio moderne avec des équipements numériques, mais dans la salle de pratique, avec des méthodes que Mathym semblait connaître d'une autre époque. Il utilisa des cristaux disposés autour du piano, des bougies d'une cire particulière qui sentait le miel et l'encens, et

une vieille machine à cylindre de cire qu'il sortit d'on ne sait où.

«La technologie moderne est trop... propre,» expliqua-t-il quand Sophie le regarda avec perplexité. «Trop distante. Ceci» —il tapota la machine— «capture plus que le son. Il capture l'instant. L'intention. L'âme de la performance.»

Quand Sophie joua sa composition pour l'enregistrement, quelque chose d'étrange se produisit. Les bougies brillèrent plus fort. Les cristaux émirent un léger bourdonnement. Et la musique qui sortit du phonographe—car c'était bien un phonographe qu'il utilisa pour la lecture—était différente de celle qu'ils avaient entendue en direct. Elle était plus riche, plus profonde, comme si elle contenait non seulement les notes, mais l'espace entre les notes, le souffle de Sophie, le battement de leurs cœurs.

«Maintenant, nous devons la diffuser,» dit Rosemary. «La faire entendre à tous ceux qui ont été touchés.»

Ils utilisèrent des méthodes à la fois modernes et anciennes—des partages en ligne, oui, mais aussi des haut-parleurs placés stratégiquement autour du campus, jouant la mélodie à des heures où l'air était plus calme, plus réceptif. Ils organisèrent un concert improvisé dans le hall principal, où Sophie joua sa composition en direct pour

une foule d'étudiants aux visages marqués par le désespoir.

Et cela fonctionna.

Ils virent les changements—lentement d'abord, puis plus rapidement. Les étudiants qui avaient été comme des fantômes commencèrent à reprendre couleur. Tom, qu'ils visitèrent à nouveau, avait ouvert ses stores. Il ne souriait pas encore, mais il les regarda directement quand ils parlèrent, et il hocha la tête quand ils lui demandèrent comment il allait.

«C'est... plus calme,» dit-il, sa voix encore faible mais présente. «La chanson est toujours là, mais... elle n'est plus seule. Il y a autre chose avec elle maintenant. Quelque chose qui... contrebalance.»

Mais alors que le campus commençait à guérir, Rosemary sentait une présence—une présence de colère, de frustration.

Belphégor ne laisserait pas son œuvre être ainsi défaite.

La confrontation finale eut lieu dans la salle de pratique, là où tout avait commencé.

Sophie était en train de jouer sa composition pour un petit groupe d'étudiants quand l'air devint soudain froid, bien que ce fût une soirée douce. Les bougies vacillèrent, non pas sous un courant d'air, mais comme si la lumière elle-même hésitait.

«Il est là,» murmura Mathym, se plaçant entre Sophie et le centre de la pièce.

Une forme commença à se matérialiser—non pas une forme humaine, mais une forme de son, de vibration. C'était comme si la mélodie maudite prenait corps, devenant une silhouette d'ombres mouvantes et de dissonances visibles. Belphégor ne se montrait pas comme un démon cornu, mais comme l'essence même du désespoir qu'il cultivait—une absence qui aspirait la lumière, le son, l'espoir.

«CONTINUE DE JOUER,» dit Mathym à Sophie, sa voix portant malgré le bourdonnement croissant dans la pièce. Sophie, les mains tremblant légèrement, reposa ses doigts sur les touches. Et elle joua.

Sa mélodie s'éleva, affrontant la présence de Belphégor non pas comme une épée, mais comme un jardin qui pousse dans un terrain ravagé. Note après note, elle construisit un espace de beauté, de complexité, de sens là où le démon avait semé le vide.

Belphégor contre-attaqua—des vagues de dissonance qui essayèrent de déformer la musique de Sophie, de la rendre amère, fausse. Mais Sophie, les yeux fermés maintenant, jouait avec une concentration totale. Elle ne combattait pas la dissonance—elle l'intégrait, la transformait, lui montrant qu'elle pouvait faire partie d'un tout plus grand, plus beau.

Le combat dura peut-être dix minutes, peut-être une heure—le temps semblait dérailler, se plier autour de la confrontation musicale. Et puis, soudain, il y eut un son—un son qui n'était ni la mélodie de Sophie ni celle de Belphégor, mais quelque chose de nouveau, d'inattendu. Une résolution.

La présence de Belphégor vacilla, se désagrégea. Le dernier écho de la mélodie maudite fut absorbé, transformé, rendu inoffensif par la musique de Sophie. Il y eut un soupir—un soupir qui semblait venir des murs eux-mêmes, de l'air, des étudiants qui regardaient, hypnotisés.

Puis le silence—un vrai silence, paisible, complet.

Sophie ouvrit les yeux, ses doigts reposant sur les touches finales. Elle était épuisée, mais son visage était serein. «Il est parti,» murmura-t-elle.

Mathym hocha la tête, un rare sourire de véritable admiration sur ses lèvres. «Tu l'as vaincu, Sophie. Pas avec la force, mais avec la vérité. Ta musique était plus vraie que son mensonge.»

Rosemary s'approcha, prenant la main de Sophie. «Tu as sauvé des vies aujourd'hui. Plus que tu ne le sauras jamais.»

Les jours suivants, le campus retrouva lentement sa vitalité. La mélodie de Sophie continua d'être jouée, partagée, écoutée. Elle ne devint pas un tube—elle était trop

subtile, trop personnelle pour cela. Mais ceux qui en avaient besoin la trouvaient. Et elle faisait son travail.

Dans le grenier, quelques nuits plus tard, Rosemary regardait la ville par la lucarne. Mathym était à ses côtés, Salem ronronnant sur ses genoux.

«La musique,» dit-elle pensivement.

«J'avais toujours su qu'elle était puissante. Mais je ne savais pas à quel point.»

«Tout art véritable a ce pouvoir,» dit Mathym. «Parce que tout art véritable est une tentative de capturer une vérité. Et la vérité...» Il fit une pause. «La vérité est l'arme ultime contre les mensonges des démons.»

Rosemary sourit faiblement. «Nous en avons vaincu un autre. Mais je sens qu'il y en aura d'autres.»

«Toujours,» dit Salem, sans ouvrir les yeux.

«Mais maintenant, nous savons qu'il existe plus d'une façon de se battre. Plus d'une sorte d'arme.»

Rosemary regarda ses mains—ces mains qui avaient appris à peindre, à dessiner, à créer des beautés dans les ténèbres. «Peut-être que mon art aussi...»

«Sans aucun doute,» dit Mathym. «Quand tu seras prête. Quand tu auras compris ce que tu veux vraiment dire.»

Ils restèrent silencieux un moment, écoutant les sons de la nuit—le vent dans les arbres,

les rares voitures dans la rue lointaine, le ronronnement de Salem.

Une bataille avait été gagnée. Pas avec la force brute, mais avec la beauté. Avec la vérité. Et Rosemary commençait à comprendre que c'était peut-être la seule façon de vraiment gagner—pas en détruisant les ténèbres, mais en créant assez de lumière pour les rendre insignifiantes.

La nuit était profonde, mais dans le grenier, il y avait de la chaleur, de la lumière, et la promesse silencieuse que quoi qu'il vienne, ils l'affronteraient ensemble—avec pinceaux, avec musique, avec la force étrange et merveilleuse de l'art contre l'oubli, de la beauté contre le désespoir, de la vérité contre le mensonge.

Et pour l'instant, cela suffisait.

Chapitre 19 :

Les jours qui suivirent la défaite de Belphégor déroulèrent leurs heures dans un calme presque surnaturel, comme si l'univers lui-même prenait un moment pour reprendre son souffle après la tempête musicale. Le campus de l'université avait retrouvé son bourdonnement habituel—les étudiants discutaient à nouveau dans les couloirs, leurs rires n'étaient plus ces sons étouffés et amers qu'ils avaient été pendant la malédiction, mais des éclats légers, presque innocents dans leur normalité retrouvée. Rosemary marchait entre les bâtiments de pierre grise, son bandeau de soie ajusté sur son œil gauche, sentant avec son œil droit le monde ordinaire et avec l'autre... les résidus, les échos, les souvenirs qui s'accrochaient encore aux lieux comme de la poussière spirituelle.

Mais ce calme, elle le savait, était une illusion—un répit entre les tempêtes.

Mathym le savait aussi. Il marchait à ses côtés, son corps élancé se déplaçant avec cette grâce féline qui lui était propre, ses yeux rouges balayant l'environnement avec une vigilance de prédateur. Salem trottait à quelques pas derrière, sa queue noire dressée comme un sceptre, ses sens de félin captant des vibrations que même Rosemary ne percevait pas.

«L'air est différent aujourd'hui,» observa Rosemary alors qu'ils quittaient le campus pour se promener dans les ruelles adjacentes de la ville. «Plus lourd. Comme si quelque chose... attendait.»

Mathym hocha lentement la tête. «Les perturbations que nous avons causées—les âmes libérées, les malédictions brisées—elles ont créé des vagues. Comme des pierres jetées dans un étang. Et maintenant, les vagues reviennent vers nous, portant ce qui était caché dans les profondeurs.»

Ils tournèrent dans une ruelle étroite, bordée de bâtiments victoriens qui semblaient pencher les uns vers les autres comme de vieux conspirateurs. La lumière du jour, déjà pâle en cette fin d'après-midi d'automne, semblait hésiter à pénétrer dans cet espace resserré, laissant les ombres s'allonger prématurément. Et c'est alors qu'ils la virent—la maison.

Elle était nichée entre deux immeubles plus modernes, comme un souvenir intrusif, un fragment d'un temps révolu qui refusait de céder la place. Ses murs étaient de pierre grise, usée par les siècles, fissurée comme la peau d'un vieillard. Le lierre, normalement une décoration innocente, semblait ici être une créature vivante qui étouffait délibérément la structure, ses vrilles noires s'enroulant autour des fenêtres, bouchant les cheminées,

s'insinuant dans chaque fissure comme des doigts possessifs. Les fenêtres—ces yeux aveugles de verre dépoli—étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière et de toiles d'araignée si denses qu'elles semblaient être des volets de soie grise. Rosemary s'arrêta net, comme si une main invisible s'était posée sur sa poitrine pour l'empêcher d'avancer. «Mathym... tu sens ça?»

Mathym leva les yeux vers la maison, et ses pupilles rouges se contractèrent légèrement, un signe qu'elle avait appris à reconnaître comme une alerte. «Oui,» murmura-t-il, sa voix plus grave que d'ordinaire. «Une tristesse... ancienne. Profonde. Comme une blessure qui n'a jamais guéri, qui suppure encore après des décennies, des siècles peut-être.»

Salem s'immobilisa à leurs côtés, et Rosemary vit ses poils se hérissier le long de son échine—un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid. «Cette maison n'est pas vide,» dit le chat, sa voix mentale empreinte d'une gravité inhabituelle. «Elle est pleine. Pleine d'échos. De souvenirs qui n'ont pas trouvé le repos. D'âmes qui tournent en rond dans les couloirs de leur propre tragédie.»

Rosemary sentit un frisson la parcourir—non pas de peur, mais de reconnaissance. Cette sensation, elle la connaissait. C'était la même qu'elle avait ressentie dans la Maison

aux Ombres, dans le Théâtre des Ombres. Une présence de souffrance piégée, de douleur qui n'avait pas pu suivre son cours naturel vers l'oubli ou la paix.

«Il faut qu'on entre,» dit-elle, et sa voix était ferme malgré le tremblement qu'elle sentait dans ses mains. «S'il y a des âmes prisonnières ici...»

Mathym la regarda, et dans ses yeux rouges, elle vit à la fois de l'inquiétude et de la fierté. «Nous entrerons, Rosemary. Mais rappelle-toi—les âmes qui hantent de tels lieux ne sont pas toujours celles que nous croyons. La souffrance peut déformer, rendre méfiant, voire dangereux.»

Ils s'approchèrent lentement, chacun de leurs pas semblant résonner de manière disproportionnée dans le silence de la ruelle. La porte d'entrée—un panneau de chêne massif sculpté de motifs qui avaient dû être élégants autrefois mais qui étaient maintenant érodés par le temps—était légèrement entrouverte. Non pas comme si quelqu'un était entré récemment, mais comme si elle n'avait jamais été correctement fermée, comme si la maison elle-même respirait par cette ouverture. Rosemary tendit une main, ses doigts effleurant le bois froid et humide. Elle poussa, et la porte s'ouvrit avec un grincement qui sembla trop long, trop théâtral—un son qui parlait de charnières

rouillées, certes, mais aussi d'une sorte de protestation, comme si la maison elle-même objectait à cette intrusion.

L'intérieur était une caverne de pénombre et de poussière. La lumière du jour, faible déjà, semblait hésiter à franchir le seuil, comme si elle craignait ce qu'elle pourrait révéler. L'air était froid—un froid qui n'avait rien à voir avec la température extérieure, un froid humide qui semblait venir des pierres elles-mêmes, des souvenirs qu'elles contenaient. «Le temps...» murmura Rosemary en faisant un pas à l'intérieur, ses bottes écrasant un tapis de poussière si épais qu'il sembla étouffer le son. «Il semble s'être arrêté ici. Comme si cette maison existait dans une bulle hors du temps.»

Mathym la suivit, ses yeux rouges s'adaptant instantanément à l'obscurité. «Ce n'est pas que le temps se soit arrêté. C'est que le passé... il n'est pas vraiment passé. Il est ici. Présent. Répété.»

Salem entra le dernier, ses pattes laissant de minuscules empreintes dans la poussière. «Écoutez,» dit-il, ses oreilles pointues tournées vers l'intérieur de la maison. Et Rosemary entendit. D'abord, ce ne fut qu'un murmure—à peine audible, comme le bruissement de feuilles mortes. Puis un autre. Et un autre. Des fragments de voix, de conversations, de rires étouffés, de pleurs. Non pas comme si des fantômes

parlaient autour d'eux, mais comme si la maison elle-même se souvenait des sons qui l'avaient habitée, et les rejouait maintenant, déformés par le temps et la douleur.

«Des échos,» dit Mathym, sa voix basse et respectueuse dans le silence. «La pierre, le bois... ils retiennent les émotions fortes. Les cris. Les chuchotements. Les dernières paroles.»

Ils avancèrent à travers le hall d'entrée, leurs pas soulevant de petits nuages de poussière qui dansaient dans les rais de lumière filtrant par les fentes des volets. La maison était meublée—des chaises victoriennes aux tissus déchirés, une table de salle à manger où la vaisselle était encore posée, couverte d'une couche grise, comme si le repas avait été interrompu et n'avait jamais repris.

«Une famille vivait ici,» murmura Rosemary, sa main effleurant le dossier d'une chaise. «Une famille... et quelque chose est arrivé. Quelque chose de terrible.»

Salem s'arrêta au pied d'un escalier en colimaçon dont la rampe en fer forgé était tordue à un endroit, comme si quelqu'un l'avait violemment saisie. «La violence est imprégnée dans l'air. Dans le bois. Dans la pierre.»

Mathym monta le premier, ses pas ne produisant aucun son sur les marches de bois qui pourtant semblaient devoir grincer

sous le moindre poids. Rosemary le suivit, sentant sous ses pieds la solidité étrange de ces marches—comme si elles n'étaient pas tout à fait réelles, comme si elles existaient à mi-chemin entre le souvenir et la substance.

À l'étage, le couloir était sombre, mais une porte au fond était entrebâillée, et de cette ouverture filtrait une lumière—une lumière douce, dorée, qui n'avait aucune raison d'être là. C'était la lumière d'une lampe à huile, Rosemary le comprit quand elle s'approcha, mais une lampe à huile ne pouvait pas brûler pendant des décennies sans huile, sans mèche.

«C'est ici,» murmura-t-elle, s'arrêtant devant la porte. Elle sentait une présence derrière—une présence jeune, innocente, terrifiée.

Mathym posa une main sur son épaule.

«Prépare-toi, Rosemary. Ce que nous allons voir... ce ne sera pas facile.»

Elle poussa la porte.

La pièce était une chambre d'enfant, préservée dans un état de suspension étrange. Les murs étaient peints d'un bleu pâle qui avait dû être joyeux autrefois mais qui semblait maintenant lavé, éteint. Un berceau en bois sculpté se tenait dans un coin, ses draperies de mousseline jaunies par le temps. Des jouets étaient éparpillés sur le sol—une poupée de porcelaine au visage

fêlé, un cheval à bascule dont la peinture s'écaillait, des cubes de bois gravés de lettres à moitié effacées.

Et au centre de la pièce, assise sur un tapis usé, une petite fille.

Elle devait avoir six ou sept ans, avec des cheveux bruns coupés au carré qui encadraient un visage pâle, sérieux. Elle portait une robe bleue à col blanc, des chaussures noires bien cirées. Dans ses bras, elle serrait un ours en peluche dont un œil manquait et dont la fourrure était usée à certains endroits jusqu'à la toile.

Mais ce qui frappait Rosemary, ce n'était pas l'apparence de l'enfant. C'était sa... qualité. Elle n'était pas complètement solide. La lumière de la lampe à huile la traversait légèrement, révélant la texture du tapis derrière elle. Et ses mouvements—elle berçait doucement l'ours—étaient répétitifs, mécaniques, comme une scène jouée encore et encore.

«Un esprit,» chuchota Mathym. «Mais pas comme ceux du théâtre. Celui-ci... il est coincé dans un moment précis. Un moment qu'il revit sans cesse.»

Rosemary s'accroupit lentement, essayant de se mettre à la hauteur de l'enfant.

«Bonjour,» dit-elle doucement, sa voix à peine plus qu'un souffle dans le silence de la pièce.

La petite fille leva la tête, et Rosemary retint son souffle. Ses yeux—des yeux d'un bleu pâle, presque gris—étaient vides. Non pas vides de vie, mais vides de présence, comme si elle regardait à travers eux plutôt qu'avec eux.

«Je m'appelle Clara,» dit l'enfant, et sa voix était un écho, venant de loin, comme à travers l'eau. «Je joue avec mon ours. Il s'appelle M. Bouton.»

«Je m'appelle Rosemary, Clara,» répondit Rosemary, gardant sa voix douce, calme.

«Tu es toute seule ici?»

Clara hocha lentement la tête, un mouvement qui semblait demander un effort immense. «Maman m'a dit d'attendre ici. De jouer tranquillement. Elle reviendra bientôt.»

Rosemary sentit une douleur se serrer dans sa poitrine. «Depuis combien de temps attends-tu, Clara?»

L'enfant sembla réfléchir, ses sourcils fins se fronçant légèrement. «Je ne sais pas. Le soleil est parti plusieurs fois. J'ai compté. Mais j'ai oublié le nombre.»

Mathym s'approcha, s'agenouillant à côté de Rosemary. «Clara,» dit-il, et sa voix avait perdu sa qualité démoniaque habituelle, devenant douce, presque humaine. «Ta maman... elle ne reviendra pas. Pas ici.»

Clara le regarda, et pour la première fois, une expression traversa son visage—de la

confusion, puis de la peur. «Pourquoi? Elle a dit qu'elle reviendrait. Elle l'a promis.»

Salem s'approcha, s'asseyant près de Clara.

«Parfois, Clara,» dit-il, sa voix mentale douce comme du velours, «les grandes personnes font des promesses qu'elles ne peuvent pas tenir. Pas parce qu'elles ne le veulent pas. Mais parce que... quelque chose les en empêche.»

Clara serra plus fort son ours. «Il y a eu du bruit. Beaucoup de bruit. Maman a crié. Elle m'a dit de rester ici. De ne pas ouvrir la porte.»

Rosemary échangea un regard avec Mathym. «Un crime,» murmura-t-elle.

«Quelque chose est arrivé à sa mère.»

Mathym ferma les yeux un instant, semblant écouter les échos qui remplissaient la maison. «Pas seulement à sa mère. À toute la famille. Une violence... soudaine.

Brutale.»

Clara leva soudain les yeux, ses yeux vides devenant plus présents, plus effrayés. «Je veux ma maman,» dit-elle, et sa voix tremblait maintenant. «Je suis fatiguée d'attendre. J'ai peur quand il fait noir.»

Rosemary tendit une main, mais s'arrêta avant de toucher Clara. «Clara, est-ce que tu veux nous montrer? Ce qui s'est passé?»

L'enfant les regarda tour à tour—Rosemary avec son bandeau mystérieux, Mathym avec ses yeux rouges, Salem avec ses yeux d'or.

Normalement, un enfant aurait dû avoir peur. Mais Clara n'était plus un enfant normal. Elle était un écho, un souvenir, et elle avait attendu si longtemps...

«D'accord,» murmura-t-elle. Elle tendit une petite main vers Rosemary.

Rosemary hésita une seconde, puis prit la main. Elle était froide—non pas la froideur de la mort, mais la froideur de l'absence, du temps arrêté.

Et le monde changea.

La pièce ne fut plus poussiéreuse, sombre. Les murs retrouvèrent leur bleu vif. La lumière du jour—un soleil d'été chaud et doré—inonda la pièce par la fenêtre ouverte. Des voix montaient d'en bas—une femme qui chantait doucement, un homme qui riait. Des odeurs de cuisson, de fleurs, de cire d'abeille remplirent l'air.

«C'est avant,» chuchota Clara, toujours assise sur le tapis, mais maintenant réelle, solide, vivante. «Avant que tout change.» Puis les sons changèrent. La porte d'entrée claqua violemment en bas. Des voix s'élevèrent—pas des voix heureuses maintenant. Des voix en colère. Un homme criait. Une femme—la mère de Clara, Rosemary le comprit—répondait, sa voix tendue, effrayée.

«Papa est en colère,» murmura Clara, serrant son ours. «Il dit des mots méchants. Des mots que je ne dois pas répéter.»

Les cris s'intensifièrent. Un bruit de verre brisé. Un cri perçant—celui de la mère. Puis le son de pas précipités dans l'escalier.

«Clara!» cria la femme, et sa voix était déchirée par la panique. La porte de la chambre s'ouvrit brutalement, et une femme entra—jeune, belle, avec les mêmes yeux bleus que Clara, mais maintenant écarquillés de terreur. «Clara, ma chérie, écoute-moi. Reste ici. Ne sors pas. Ne fais pas de bruit. Quel que soit ce que tu entends, reste ici.»

«Maman, qu'est-ce qui...»

«Pas maintenant, ma chérie!» La femme embrassa rapidement le front de Clara, ses lèvres tremblantes. «Je t'aime. Souviens-toi que je t'aime toujours.»

Puis elle sortit, fermant la porte derrière elle. Clara entendit le bruit d'une clé tournant dans la serrure.

«Elle m'a enfermée,» murmura Clara dans la vision. «Pour me protéger.»

Les bruits d'en bas devinrent plus violents. Des cris. Des coups. Un cri étouffé. Puis un silence—un silence bien plus terrible que tous les bruits.

Clara resta assise, immobile, serrant son ours. Les heures passèrent. La lumière du jour changea, devint orange, puis violette, puis noire. Personne ne vint. La porte resta fermée.

«J'ai attendu,» dit Clara dans la vision, et maintenant sa voix était celle de l'esprit à nouveau—lointaine, échoïque. «J'ai attendu toute la nuit. Puis le jour suivant. Puis... je ne sais plus.»

La vision changea. Maintenant, la pièce était sombre, poussiéreuse. Clara était toujours assise, mais plus solide. Plus réelle. Elle était morte, Rosemary le comprit. Morte de faim, de soif, de peur, enfermée dans cette pièce alors que sa famille gisait morte en bas.

«Oh, Clara,» murmura Rosemary, des larmes coulant sur ses joues.

La vision se dissipa, et ils étaient de retour dans la pièce poussiéreuse, avec l'esprit de Clara qui les regardait, ses yeux maintenant remplis d'une compréhension douloureuse, nouvelle.

«Elle ne reviendra pas,» dit Clara, et ce n'était pas une question. C'était une constatation. «Elle est partie.»

Mathym hocha lentement la tête. «Oui, Clara. Elle est partie. Il y a longtemps.»

«Et moi?» demanda la petite fille, et sa voix était si petite, si perdue. «Pourquoi suis-je encore ici?»

Salem s'approcha, frottant sa tête contre la main de Clara. «Parce que tu ne savais pas où aller, Clara. Parce que tu attendais encore. Mais tu n'as plus besoin d'attendre.»

Rosemary essuya ses larmes. «Clara, tu peux partir maintenant. Tu peux aller là où ta maman est allée.»

L'enfant les regarda, et sur son visage, une paix commença à se dessiner—lente, hésitante, mais réelle. «Je veux bien. Mais... j'ai peur. J'ai oublié comment... être autre chose qu'ici.»

Mathym tendit une main. «Prends ma main, Clara. Je te montrerai le chemin.»

Clara regarda la main de Mathym, puis celle de Rosemary. Finalement, elle posa sa petite main dans celle de Mathym. «Tu as de jolis yeux,» dit-elle, comme si elle venait juste de le remarquer. «Comme des rubis.» Mathym sourit—un vrai sourire, doux, sans aucune trace de son ironie habituelle.

«Merci, Clara. Maintenant, ferme les yeux. Imagine le soleil. La chaleur. Ta maman qui t'attend.»

Clara ferma les yeux. Et à mesure qu'elle le faisait, son corps commença à devenir plus transparent, plus lumineux. Une lumière douce émana d'elle—pas la lumière froide de la lampe à huile, mais une lumière chaude, dorée, qui semblait venir de l'intérieur.

«Je la vois,» murmura Clara, un sourire—le premier vrai sourire qu'ils lui avaient vu—illuminant son visage. «Elle me tend les bras.»

La lumière devint plus intense, jusqu'à ce que Clara ne soit plus qu'une silhouette de

lumière. Puis elle s'éleva doucement du sol, flottant vers le plafond. Au dernier moment, elle ouvrit les yeux et regarda Rosemary. «Merci,» dit-elle, et sa voix n'était plus un écho, mais claire, réelle, pleine de gratitude. «Merci de m'avoir trouvée.»

Puis elle disparut, laissant derrière elle seulement une sensation de paix, de chaleur, et l'ours en peluche qui tomba doucement sur le tapis.

Rosemary ramassa l'ours, le serrant contre elle. «Elle est partie,» murmura-t-elle, ses larmes coulant à nouveau, mais maintenant ce n'étaient plus des larmes de tristesse, mais de soulagement.

Mathym posa une main sur son épaule.

«Oui. Enfin.»

Salem observa la pièce. «Mais elle n'était pas la seule. La maison... elle est pleine d'autres échos. D'autres souvenirs.»

Mathym hocha la tête, son expression redevenue sérieuse. «Clara était le cœur de la tragédie. Mais il y a d'autres âmes ici. Sa mère. Son père. Peut-être d'autres.»

Rosemary se redressa, essuyant ses larmes.

«Alors nous devons les aider aussi. Tous.»

Ils passèrent les heures suivantes à parcourir la maison, trouvant d'autres esprits—la mère, qui errait dans la cuisine, répétant les gestes de préparation d'un repas qui ne viendrait jamais; le père, dont l'esprit était déchiré entre la colère et le

remords, tournant en rond dans le salon. Un à un, ils les aidèrent—non pas en les forçant, mais en leur montrant la vérité, en leur rappelant que leur souffrance avait une fin, qu'ils pouvaient partir, trouver la paix. Chaque libération laissait la maison plus légère, plus silencieuse. Les échos s'atténuaient, les ombres se dissipaient. Quand le dernier esprit—la mère—disparut dans un éclat de lumière douce, la maison changea. L'air devint moins froid, moins lourd. La poussière semblait être juste de la poussière, pas le linceul d'une tragédie. «C'est fini,» dit Rosemary alors qu'ils se tenaient dans le hall d'entrée, la lumière du crépuscule filtrant maintenant plus librement par les fenêtres.

Mathym regarda autour de lui, ses yeux rouges brillant dans la pénombre. «La maison se souviendra toujours. Les pierres garderont la mémoire. Mais la douleur... la douleur active, vivante... elle est partie.» Salem sauta sur le rebord d'une fenêtre, regardant la rue. «Nous devrions nous assurer que cette maison ne tombe pas entre de mauvaises mains. Certains pourraient être attirés par son histoire, chercher à exploiter les résidus d'énergie qui restent.»

«Nous veillerons sur elle,» promit Rosemary. «Comme nous veillons sur tous ces lieux.»

Ils quittèrent la maison, et Rosemary s'arrêta sur le seuil pour un dernier regard. La porte se referma doucement derrière eux, avec un grincement plus doux cette fois—comme un soupir de soulagement. Dans la ruelle, la nuit était tombée, mais les réverbères commençaient à s'allumer, projetant des cercles de lumière jaune sur les pavés. Rosemary sentit une fatigue profonde—non pas physique, mais émotionnelle, spirituelle. Mais sous cette fatigue, il y avait une satisfaction, une paix. «Tu as fait du bien aujourd'hui, Rosemary,» dit Mathym alors qu'ils marchaient vers la maison.

«Nous avons fait du bien,» corrigea-t-elle, lui prenant la main.

Il serra doucement sa main, et dans ce contact, elle sentit toute la complexité de ce qu'il était—démon, mais aussi protecteur; créature des ténèbres, mais aussi guide vers la lumière.

«Chaque âme libérée,» dit Salem qui marchait à côté d'eux, «chaque écho apaisé... cela change l'équilibre. Cela ajoute de la lumière au monde. Même si c'est juste une petite lumière.»

Rosemary regarda le ciel où les premières étoiles commençaient à apparaître. «Ce n'est jamais juste une petite lumière, Salem. Chaque lumière compte. Parce que

sans elles...» Elle fit une pause. «Sans elles, les ténèbres seraient absolues.»

Ils marchèrent en silence le reste du chemin, chacun perdu dans ses pensées, dans les images de la journée—la petite Clara avec son ours, la mère effrayée, la maison qui se souvenait.

De retour dans le grenier, Rosemary posa l'ours en peluche sur une étagère, à côté de ses pinceaux et de ses livres. Un rappel, pensa-t-elle. Pas de la tragédie, mais de la libération. De la possibilité de paix, même après la plus terrible des souffrances.

Mathym alluma des bougies, et leur lumière douce empli la pièce de chaleur, de vie.

Salem s'enroula sur un coussin, son ronronnement apaisant remplissant le silence.

«Demain,» dit Rosemary en s'asseyant sur son lit, «il y aura autre chose. Un autre mystère. Une autre âme à aider.»

Mathym s'assit à côté d'elle. «Toujours. Mais ce soir... ce soir, nous nous souvenons de Clara. Et de tous les autres.»

Rosemary hocha la tête, sentant les larmes lui monter à nouveau aux yeux, mais cette fois, elles étaient douces, apaisantes. «Elle sourit à la fin,» murmura-t-elle. «Quand elle a vu sa maman.»

«Parce que tu lui as montré le chemin,» dit Mathym doucement.

Ils restèrent ainsi un long moment, dans le silence et la lumière des bougies, se souvenant d'une petite fille aux cheveux bruns et à l'ours en peluche, qui avait enfin trouvé le chemin vers sa mère, vers la paix, vers la lumière.

Et dans ce souvenir, Rosemary trouva une force nouvelle—la certitude que ce qu'elle faisait, aussi petit que cela puisse sembler dans le grand schéma des choses, avait de la valeur. Que chaque âme comptait. Que chaque lumière, même la plus petite, valait la peine d'être allumée.

La nuit était profonde, mais dans le grenier, il y avait de la chaleur, de la lumière, et la promesse silencieuse que quoi qu'il vienne, ils continueraient—un pas après l'autre, une âme après l'autre, une lumière après l'autre. Et pour l'instant, cela suffisait.

Chapitre 20 :

La lune, pleine et opalescente, suspendue dans le ciel nocturne comme un œil pâle et indifférent, déversait sa lumière spectrale à travers les vitres de la lucarne du grenier, découpant des rectangles argentés sur le sol de bois usé où les ombres semblaient plus profondes, plus substantielles que dans la lumière du jour. Rosemary était étendue sur son lit, les draps de lin froids contre sa peau, ses yeux grands ouverts fixant les poutres sombres du plafond où les ombres dansaient avec les mouvements lents des branches d'arbre au-dehors. Une étrange anxiété, sourde et persistante, lui comprimait la poitrine—non pas la peur aiguë des confrontations passées, mais une appréhension sourde, comme la vibration lointaine d'une cloche funèbre qu'elle seule pouvait entendre.

Salem était enroulé en boule à ses pieds, son ronronnement un bourdonnement bas et constant qui, d'ordinaire, l'apaisait. Mais ce soir, même cette vibration familière semblait insuffisante pour dissiper le malaise grandissant en elle. Mathym, lui, était assis dans le vieux fauteuil de velours près de la fenêtre, sa silhouette élancée découpée en noir contre la lumière lunaire. Ses yeux rouges, habituellement si expressifs, étaient mi-clos, mais Rosemary savait qu'il ne

dormait pas—il veillait, comme toujours, sentant probablement le même malaise qu'elle.

«Tu ne dors pas,» dit-il sans tourner la tête, sa voix un murmure mélodieux qui se mêla au ronronnement de Salem.

«Je ne peux pas,» admit Rosemary, sa voix à peine audible dans le silence de la pièce. «C'est comme si... quelque chose attendait. Quelque chose dans l'obscurité, juste au-delà de la limite de ce que je peux percevoir.»

Mathym tourna lentement la tête vers elle.

«Les frontières entre les mondes sont plus fines la nuit. Les ombres ont plus de substance. Les échos sont plus forts.» Il fit une pause, ses yeux rouges brillant faiblement dans la pénombre. «Et toi, avec tes sens qui s'aiguisent... tu perçois des choses que la plupart ne pourraient jamais sentir.»

Salem ouvrit un œil doré. «Le sommeil n'est pas un refuge pour toi, Rosemary. Pas maintenant. Pas avec ce que tu es devenue.»

Rosemary ferma les yeux, essayant de forcer son esprit au calme. Mais à peine ses paupières se furent-elles refermées qu'une sensation étrange l'envahit—comme si le sol sous son lit s'était dérobé, comme si elle tombait à travers les couches de la réalité, descendant dans quelque chose de plus

profond, de plus sombre que le simple sommeil.

Les sons de la pièce—le ronronnement de Salem, la respiration régulière de Mathym—s'estompèrent, remplacés par un silence si absolu qu'il semblait être un son en soi. Puis vinrent les murmures.

D'abord à peine audibles, comme le bruissement de feuilles mortes dans un vent lointain. Puis plus distincts—des chuchotements dans une langue qu'elle ne reconnaissait pas mais dont elle comprenait l'intention, la malveillance. Des voix qui semblaient venir de partout et de nulle part, s'insinuant dans son esprit comme des doigts glacés.

Elle ouvrit les yeux—ou crut les ouvrir—et se trouva non plus dans son grenier, mais au cœur d'une forêt si dense, si sombre, que la lumière de la lune ne parvenait pas à percer la canopée de branches entrelacées qui formaient une voûte au-dessus d'elle comme les côtes d'un gigantesque animal endormi. Les arbres n'étaient pas des arbres normaux—theurs troncs étaient tordus en formes impossibles, comme s'ils avaient été saisis par une agonie éternelle, et leurs écorces ressemblaient à de la peau ridée, marquée de symboles qui semblaient bouger lorsqu'elle les regardait de travers.

«Mathym?» appela-t-elle, et sa voix, bien que forte dans son esprit, ne produisit aucun

son dans cet espace onirique. Elle ne faisait qu'ajouter un autre murmure aux chuchotements déjà présents.

Les ombres entre les arbres bougèrent—non pas comme des ombres projetées par une lumière vacillante, mais comme des entités vivantes, conscientes. Elles glissaient entre les troncs, prenant forme puis la perdant, devenant tantôt des silhouettes humanoïdes aux membres trop longs, tantôt des créatures à quatre pattes avec des yeux qui brillaient d'une lumière rouge malsaine.

«Salem?» tenta-t-elle à nouveau, reculant instinctivement jusqu'à ce que son dos heurte l'un des arbres torturés. L'écorce était froide, humide, et elle sentit quelque chose bouger sous sa main—comme si l'arbre lui-même était vivant, sentient. Une des ombres se détacha des autres, glissant vers elle. Elle prit forme—une silhouette d'homme mince, dégingandé, avec des doigts qui se terminaient par des griffes et un visage sans traits, juste une surface lisse et pâle où seuls les yeux brillaient, rouges comme des braises.

«Rosemary,» dit la créature, et sa voix n'était pas un son mais une pensée invasive qui se planta dans son esprit comme une écharde. «Nous t'avons attendue. Nous avons tellement faim.»

D'autres ombres se rapprochèrent, leurs formes fluctuantes, leurs murmures

devenant des rires étouffés, des gémissements, des promesses de douleur. Panique. Une panique pure, animale, monta en elle, lui serrant la gorge, faisant battre son cœur à un rythme frénétique contre ses côtes. Elle voulut courir, mais ses jambes refusèrent de bouger—elles étaient lourdes, engourdis, comme si elles étaient enracinées dans le sol de la forêt cauchemardesque.

«Non...» parvint-elle à murmurer, et cette fois, le son sortit—faible, brisé.

Les ombres rirent, un son de verre brisé, d'os froissés. «Si... Nous t'avons... Nous te tenons...»

Soudain, une lumière—non pas la douce lumière de la lune, mais une lumière chaude, dorée, qui semblait venir d'une source intérieure—perça l'obscurité. Les ombres reculèrent en hurlant, leurs formes se dissipant partiellement là où la lumière les touchait.

«Rosemary!»

La voix de Mathym. Pas dans son esprit, mais réelle, présente. Elle tourna la tête et le vit—non pas l'ombre de Mathym, mais Mathym lui-même, réel, solide, ses yeux rouges brillant d'une intensité qui semblait repousser l'obscurité elle-même.

«C'est un rêve, Rosemary,» dit-il, s'approchant d'elle. «Un cauchemar. Mais je suis ici. Je suis réel.»

Elle tendit une main tremblante, et il la prit. Son contact était chaud, vivant, si différent de la froideur mortelle de la forêt. «C'est tellement réel,» murmura-t-elle, ses doigts se serrant autour des siens. «Je les sens... ils me veulent...»

«Ils ne peuvent pas t'avoir,» dit-il fermement, se plaçant entre elle et les ombres qui tournoyaient maintenant à distance, grondant de frustration. «Ce sont des créatures du rêve. Des échos déformés. Des mensonges.»

Une nouvelle présence se matérialisa à côté d'eux—Salem, mais pas le chat ordinaire. Celui-ci était plus grand, ses yeux dorés brillant d'une lumière qui semblait percer les ombres, voir au-delà des apparences du cauchemar.

«C'est Noxar,» dit Salem, sa voix mentale claire et forte malgré les murmures environnants. «Un démon des strates inférieures du rêve. Il ne crée pas les cauchemars—il les attire, les amplifie, leur donne une substance qu'ils ne devraient pas avoir.»

Mathym tourna son regard vers les ombres qui recommençaient à se rapprocher, plus nombreuses cette fois. «Il se nourrit de la peur. Plus tu as peur, plus il est fort. Et il a trouvé en toi... une source particulièrement riche.»

Rosemary sentit un frisson de honte se mêler à sa peur. «À cause de mon passé. De mes... blessures.»

«À cause de ta sensibilité,» corrigea Salem. «À cause de cette partie de toi qui perçoit plus, qui ressent plus. Noxar est attiré par les âmes comme la tienne—les âmes qui portent des cicatrices, oui, mais aussi les âmes qui ont le potentiel de devenir bien plus.»

Mathym lâcha sa main pour lui prendre le visage entre ses mains, la forçant à le regarder. «Écoute-moi, Rosemary. Ce n'est pas réel. Tout ce que tu vois, tout ce que tu sens—c'est une illusion qu'il crée à partir de tes propres peurs. Mais tu peux le contrôler. Tu peux le vaincre.»

«Comment?» demanda-t-elle, sa voix tremblante.

«En te souvenant de la vérité,» dit Salem.

«En te rappelant qui tu es. Pas la petite fille qui a perdu ses parents. Pas la jeune femme harcelée. Pas même la descendante d'Asmodée. Mais Rosemary Reed. Celle qui a libéré des âmes. Celle qui a brisé des malédictions. Celle qui ne recule pas devant les ténèbres.»

Les ombres se rapprochaient, leurs murmures devenant des cris, leurs formes devenant plus définies—des créatures aux griffes acérées, aux bouches trop grandes

remplies de dents pointues, aux yeux qui brillaient d'une faim insatiable.

«Nous devons aller plus profond,» dit Mathym, son regard sérieux. «Vers le cœur du cauchemar. Là où Noxar se cache. Mais sache que ce sera difficile. Il utilisera tout contre toi.»

Rosemary prit une profonde inspiration—ou l'illusion d'une respiration dans ce rêve—et hocha la tête. «Je suis prête.»

Ils avancèrent à travers la forêt, Mathym ouvrant la voie, sa simple présence repoussant les ombres, Salem gardant les arrières, sa lumière dorée créant un cercle protecteur autour d'eux. La forêt changeait à mesure qu'ils progressaient—les arbres devenaient des murs, le sol devenait un labyrinthe de couloirs sombres et humides. Ils étaient maintenant dans un espace qui n'obéissait plus aux lois de la géométrie ordinaire—les couloirs se croisaient à des angles impossibles, les portes menaient à des endroits qui ne pouvaient pas exister, les escaliers montaient pour redescendre au même endroit.

«C'est ton esprit, Rosemary,» expliqua Mathym alors qu'ils s'arrêtaient à une intersection où trois couloirs identiques divergeaient. «Mais déformé par Noxar. Il a pris tes souvenirs, tes peurs, et il en a fait ce... ce labyrinthe.»

Rosemary regarda les couloirs. Chacun lui semblait familier d'une manière troublante. Le premier évoquait l'hôpital où elle avait été emmenée après l'accident. Le deuxième, le couloir de l'école où Alice et ses amies l'attendaient. Le troisième... le troisième était simplement sombre, sans caractéristiques, et c'était peut-être cela le plus effrayant.

«Il veut que nous nous perdions,» dit Salem. «Que nous nous séparions. Que nous devenions vulnérables.»

«Alors nous restons ensemble,» dit Rosemary fermement.

Ils prirent le premier couloir—celui de l'hôpital. Les murs blancs et stériles semblaient suinter une substance noire et visqueuse. Des portes s'ouvraient sur des chambres où des silhouettes indistinctes gisaient sur des lits, gémissant de douleur. L'air sentait l'antiseptique et... quelque chose de plus sucré, de plus putride.

«Je déteste les hôpitaux,» murmura Rosemary, sentant une vieille peur remonter à la surface.

«C'est pourquoi il nous a amenés ici,» dit Mathym, sa main toujours dans la sienne. Une porte au bout du couloir s'ouvrit brusquement, et Rosemary se retrouva face à une scène qu'elle avait passé des années à essayer d'oublier.

La chambre d'hôpital. Elle-même, petite, avec un bandage autour de la tête, assise sur un lit trop grand pour elle. Un médecin et une travailleuse sociale parlaient à voix basse près de la porte. «Les seuls survivants... non, la seule survivante... les parents morts sur le coup... pas de famille proche... un grand-père âgé, aveugle...» Et elle, la petite Rosemary, comprenant sans vraiment comprendre. Sentant le vide se creuser en elle. La solitude qui commençait, qui ne finirait jamais.

«Regarde, Rosemary,» murmura une voix dans son esprit—pas celle de Mathym ou de Salem, mais celle de Noxar, douce, persuasive, venant des murs eux-mêmes.

«Regarde ce que tu as perdu. Regarde ce qui t'a été enlevé. Et c'est ta faute. Si tu n'avais pas insisté pour rentrer plus tôt... si tu n'avais pas été si impatiente...»

«Non,» murmura Rosemary, sentant les larmes lui monter aux yeux. «Ce n'est pas vrai...»

«Mais si,» insista la voix. «Tu le sais au fond de toi. Tu portes cette culpabilité depuis le début. Elle fait partie de toi. Elle te définit.» Mathym la secoua doucement. «Ne l'écoute pas, Rosemary. C'est un mensonge. Un mensonge qu'il fabrique à partir de tes doutes, de tes peurs.»

«Mais si c'était vrai?» demanda-t-elle, sa voix brisée. «Si j'avais pu faire quelque chose?»

Salem sauta sur le lit de la petite Rosemary fantôme, qui disparut en fumée. «Les 'si' sont les outils préférés des démons, Rosemary. 'Si seulement...' 'Et si...' Ils n'ont pas de pouvoir sur le passé. Seulement sur la manière dont nous le laissons nous hanter.»

La scène commença à se dissiper, les murs de l'hôpital devenant flous, se transformant en autre chose—le couloir de l'école maintenant. Et là, au bout, Alice et ses amies, non pas telles qu'elles étaient maintenant après leur rédemption, mais telles qu'elles avaient été à leur pire—sourires cruels, yeux pleins de mépris. «Regarde la petite sorcière,» dit l'Alice du cauchemar, sa voix un miel empoisonné. «Elle pense qu'elle peut nous échapper. Qu'elle peut être quelqu'un. Mais elle ne sera jamais rien. Juste une freak. Une anomalie.»

Les autres filles ricanaient, se rapprochant. «Personne ne t'aime, Rosemary. Personne ne te voudra jamais. Tu es seule. Tu seras toujours seule.»

Rosemary sentit une vieille douleur—celle de l'exclusion, du rejet—se réveiller en elle. «Je ne suis pas seule,» murmura-t-elle, mais sa voix manquait de conviction.

«Oh, mais si,» chuchota Noxar, dont la forme commençait maintenant à se matérialiser dans le couloir—une silhouette d'ombres mouvantes avec deux points rouges pour yeux. «Ton grand-père te laissera bientôt. Mathym est un démon—il finira par se lasser de toi. Salem n'est qu'un chat. Tu seras seule. Comme tu l'as toujours été.»

Mathym fit un pas en avant, ses yeux rouges s'embrasant. «Assez, Noxar! Tu ne l'auras pas!»

«Je l'ai déjà!» rugit le démon, et le couloir de l'école explosa en fragments d'ombre qui se reformèrent en une scène encore plus terrifiante.

Le lac. Le lac où Lily était morte. Et pas seulement Lily—toutes les âmes qu'elle avait aidées étaient là, flottant à la surface, leurs visages tournés vers elle, accusateurs.

«Tu nous as libérés, mais qui te libérera?» chuchotèrent-ils en chœur. «Tu portes tant de douleur... tant de mort... est-ce vraiment une bénédiction, ou une malédiction?»

Rosemary vacilla, les paroles la frappant comme des coups physiques. C'était sa peur la plus profonde—que son don, sa sensibilité, ne soient pas une force mais une faiblesse. Qu'elle ne fasse qu'attirer plus de douleur, plus de mort.

«Je... je ne sais pas,» avoua-t-elle, sentant ses défenses tomber.

C'est alors que Salem sauta sur son épaule, ses griffes s'accrochant légèrement à travers son vêtement de rêve. «Écoute-moi, Rosemary. Écoute vraiment. Ces voix—ce ne sont pas celles des âmes que tu as aidées. Ce sont des distorsions. Des mensonges. Les âmes que tu as libérées t'étaient reconnaissantes. Elles ont trouvé la paix grâce à toi.»

Mathym se tourna vers elle, et dans ses yeux rouges, elle ne vit pas de pitié, mais de la fierté. «Tu n'es pas une malédiction, Rosemary. Tu es une lumière. Une lumière qui brille dans des endroits si sombres que la plupart n'osent même pas regarder. Oui, tu vois la douleur. Oui, tu la ressens. Mais tu fais aussi quelque chose à ce sujet. Tu ne te contentes pas de regarder. Tu agis.»

Les images des âmes accusatrices vacillèrent, devinrent floues. Noxar hurla de frustration. «Non! Elle est à moi! Sa peur est à moi!»

«Ma peur,» dit Rosemary, et cette fois sa voix était plus forte, «ne m'appartient plus. Elle ne te définit plus, Noxar.»

Elle fit un pas en avant, sortant du cercle de protection. «Tu as pris mes souvenirs. Mes douleurs. Mes doutes. Et tu en as fait des armes contre moi.» Un autre pas. «Mais tu as oublié quelque chose.»

«Quoi?» gronda Noxar, sa forme d'ombre se tordant, devenant plus grande, plus menaçante.

«Tu as oublié mes victoires,» dit-elle simplement. «Tu as oublié que chaque peur que j'ai affrontée, je l'ai surmontée. Que chaque douleur, je l'ai traversée. Que chaque doute, je l'ai confronté.»

Elle leva les mains, et à sa propre surprise, une lumière émana d'elle—pas la lumière démoniaque rougeâtre qu'elle avait manifestée auparavant, mais une lumière blanche, pure, qui semblait émaner de son cœur même.

«Je ne suis pas que mes blessures,» déclara-t-elle, et chaque mot semblait renforcer la lumière. «Je suis aussi mes guérisons. Mes forces. Mes choix.»

La lumière se propagea, touchant les ombres, les transformant. Le lac disparut. L'école disparut. L'hôpital disparut. Ils étaient de retour dans la forêt, mais maintenant, la lumière de Rosemary perçait à travers la canopée, faisant reculer les ombres, les forçant à prendre leurs vraies formes—de simples ombres, sans substance, sans pouvoir.

Noxar se tenait devant elle, mais il n'était plus terrifiant. Il était petit, ratatiné, une créature de peur qui ne pouvait exister que dans l'obscurité des esprits non affrontés.

«Tu ne peux pas me vaincre,» gémit-il. «Je suis le cauchemar. Je suis éternel.»

«Non,» dit Rosemary. «Tu n'es qu'un écho. Un mensonge. Et je choisis de ne plus t'écouter.»

Elle tendit une main, et la lumière qui émanait d'elle engloutit Noxar. Il n'y eut pas de cri dramatique, pas d'explosion. Juste une dissipation, comme de la brume au soleil.

Puis le rêve lui-même commença à se dissoudre. La forêt devint transparente, puis disparut. Les derniers murmures s'éteignirent.

Rosemary ouvrit les yeux.

Elle était de retour dans son grenier, allongée sur son lit. La lumière de la lune traversait toujours la lucarne. Salem était à ses pieds, Mathym dans son fauteuil. Rien n'avait changé.

Et pourtant, tout avait changé.

Elle s'assit lentement, sentant son corps—vrai, solide, réel. Pas de tremblements. Pas de peur résiduelle. Juste... de la paix.

Mathym se leva, s'approchant d'elle. «Tu l'as fait,» dit-il, et sa voix était pleine d'une admiration qu'elle n'y avait jamais entendue auparavant. «Tu l'as vaincu. Pas avec la force, mais avec la vérité.»

Salem ouvrit les yeux, les clignant lentement. «Noxar est parti. Pas simplement

repoussé. Détruit. Parce que tu as retiré son pouvoir sur toi. Tu as refusé d'avoir peur.» Rosemary regarda ses mains, puis leva les yeux vers Mathym. «La lumière... c'était quoi? Ce n'était pas le pouvoir d'Asmodée.» Mathym secoua la tête, un sourire doux sur ses lèvres. «C'était ton pouvoir, Rosemary. Pas celui de ton ascendance. Le tien. Celui que tu as gagné à travers tout ce que tu as vécu, tout ce que tu as surmonté.» Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, mais cette fois, ce n'étaient pas des larmes de douleur ou de peur. C'étaient des larmes de libération. «Je ne le crains plus,» murmura-t-elle. «Mon passé. Mes blessures. Je ne les laisse plus me définir.» Salem sauta sur le lit, se frottant contre elle. «C'est la plus grande victoire, Rosemary. Plus grande que n'importe quel démon vaincu. C'est la victoire sur soi-même.» Ils restèrent ainsi un long moment, dans le silence et la lumière de la lune, alors que les premières lueurs de l'aube commençaient à teinter l'horizon d'une lueur rose et dorée. Rosemary savait que ce n'était pas la fin. Qu'il y aurait d'autres défis, d'autres démons, d'autres ombres à affronter. Mais elle savait aussi quelque chose d'essentiel maintenant—qu'elle n'avait plus à craindre ses propres ombres. Qu'elle pouvait les regarder en face, les comprendre, et choisir de ne pas les laisser la contrôler.

Le cauchemar était terminé. Pas seulement le cauchemar de Noxar, mais le plus grand cauchemar—celui de se croire définie par ses blessures, ses peurs, ses doutes. L'aube se levait, apportant avec elle la promesse d'un nouveau jour. Et Rosemary Reed, la jeune femme aux cheveux de nuit et de feu, aux yeux dont l'un voyait au-delà du voile, se leva pour l'accueillir, sachant qu'elle n'était plus une victime de ses cauchemars, mais la maîtresse de ses rêves.

Chapitre 21 :

L'université, habituellement ce temple du savoir où la raison régnait en maître sur les passions adolescentes et les ambitions juvéniles, semblait avoir basculé dans un état de rêve éveillé, un cauchemar collectif où les frontières entre le passé et le présent, entre la mémoire et la réalité, s'étaient effilochées comme les fils d'une tapisserie ancienne sous l'assaut du temps. Les bâtiments de pierre grise, solides et imposants sous le soleil d'automne, paraissaient maintenant tremblants, comme s'ils vacillaient sous le poids des souvenirs qu'ils étaient forcés de contenir.

Rosemary marchait le long de l'allée principale, son manteau noir agrippé autour de sa silhouette frêle, ses sens en alerte maximale. Depuis trois jours, l'atmosphère du campus avait changé—subtilement d'abord, puis de manière flagrante. Des étudiants qu'elle connaissait pour être équilibrés, pragmatiques, étaient maintenant vus en train de marmonner pour eux-mêmes, de reculer devant des menaces invisibles, de pleurer soudainement sans raison apparente. Des scènes de panique éclataient dans les salles de classe—un étudiant hurlant soudainement qu'une créature était sous son bureau, une autre fuyant en criant que ses parents

l'appelaient, bien qu'ils fussent morts depuis des années.

«Ce n'est pas une épidémie de folie,» murmura Mathym qui marchait à ses côtés, ses yeux rouges balayant l'environnement avec une intensité de prédateur. «C'est trop synchronisé. Trop... thématique.»

Salem, trottant silencieusement près d'eux, les oreilles dressées pour capter plus que les sons physiques, ajouta mentalement: «L'air est saturé de magie. Une magie ancienne, complexe. Elle résonne à une fréquence spécifique—celle des souvenirs refoulés, des peurs d'enfance.»

Rosemary s'arrêta près de la fontaine centrale, où un groupe d'étudiants était rassemblé. L'un d'eux, un jeune homme au visage ordinairement ouvert et confiant, était assis sur le bord de la fontaine, les mains agrippées à ses cheveux, les épaules secouées par des sanglots silencieux.

«Il revient chaque nuit,» entendit-elle le jeune homme murmurer à un ami qui tentait de le réconforter. «Le monstre du placard. Celui que je pensais avoir imaginé. Mais il est réel. Je le vois dans les ombres. Je l'entends respirer quand j'essaie de dormir.» L'ami, pâle et inquiet, hochait la tête. «Moi aussi, je... je revois le chien qui m'a mordu quand j'avais cinq ans. Celui qui est mort depuis. Mais il est là. Il grogne. Il montre les dents.»

Rosemary sentit un frisson la parcourir—un frisson de reconnaissance, mais aussi d'horreur. Ce n'était pas un hasard. Ces peurs—spécifiques, personnelles, liées à l'enfance—ressurgissaient toutes en même temps.

«Un phénomène de résonance psychique,» dit Mathym, sa voix grave et pensive.

«Quelque chose amplifie les souvenirs traumatiques, leur donnant une forme, une substance. Les forçant à la surface.»

«Mais pourquoi?» demanda Rosemary, ses doigts se crispant sur les bords de son manteau. «Quel est le but?»

Salem s'assit sur ses haunches, ses yeux dorés fixant un point au loin. «La peur est une énergie. Puissante. Primitive. Si quelque chose—ou quelqu'un—se nourrit de cette énergie...»

«Alors le campus est devenu un festin,» termina Mathym, son expression sombre. Ils continuèrent à travers le campus, observant d'autres scènes similaires. Une jeune femme recroquevillée contre un mur, regardant fixement un coin vide avec une terreur absolue. «Les araignées... elles sont partout... comme dans la cave de ma grand-mère...»

Un homme d'âge mûr—un professeur, Rosemary le reconnut—marchait en cercles, répétant: «Je ne l'ai pas fait exprès, papa. Je ne voulais pas casser la fenêtre. Ne me

frappe pas, s'il te plaît, ne me frappe plus...»

«Cela affecte même les adultes,» murmura Rosemary, son cœur se serrant. «Pas seulement les étudiants.»

«Les peurs d'enfance ne disparaissent jamais vraiment,» dit Mathym. «Elles se cachent juste. Et maintenant, quelque chose les tire de leur cachette.»

Salem tourna soudain la tête vers le parc universitaire, une étendue de verdure soigneusement entretenue avec des chemins sinueux, des bancs, et au centre... une vieille statue de marbre que Rosemary avait à peine remarquée auparavant.

«Là,» dit le chat, ses yeux brillant d'une lumière intérieure. «La source. Elle émane de là.»

Ils se dirigèrent vers le parc, l'air devenant plus épais, plus chargé à mesure qu'ils approchaient. La statue représentait un homme en toge romaine, tenant un livre dans une main, l'autre main tendue comme pour bénir ou avertir. Le marbre était taché par les intempéries, fissuré en plusieurs endroits, et le piédestal était envahi par du lierre qui semblait s'enrouler autour de la base avec une intention presque animale.

«Elle est plus ancienne que le reste du campus,» observa Mathym, s'approchant prudemment. «Beaucoup plus ancienne. Elle

était probablement ici avant que l'université ne soit construite.»

Rosemary posa une main sur le piédestal, et immédiatement, un choc de reconnaissance—ou plutôt de réminiscence—la traversa. Des images floues lui traversèrent l'esprit—des enfants jouant autour de la statue, des adultes la regardant avec méfiance, des nuits où la lune éclairait la pierre blanche, lui donnant l'illusion de mouvement.

«Elle se souvient,» murmura-t-elle, retirant sa main comme si elle avait été brûlée. «La pierre... elle se souvient de tout.»

Salem s'approcha, reniflant la base de la statue. «Ce n'est pas seulement de la pierre. Il y a une conscience ici. Une conscience ancienne, endormie, mais maintenant réveillée.»

Mathym ferma les yeux, étendant ses sens. «Une entité. Liée à ce lieu. Elle... elle pleure. De douleur. De solitude.»

«Et sa douleur affecte les autres,» comprit Rosemary. «Comme une pierre jetée dans un étang—les cercles s'étendent, touchant tous ceux qui sont suffisamment sensibles.»

Ils s'écartèrent de la statue, cherchant un endroit plus calme pour discuter. Sous un vieux chêne aux branches noueuses, Rosemary s'assit sur un banc, Mathym se tenant debout près d'elle, Salem sur ses genoux.

«Nous devons comprendre ce qu'est cette entité,» dit Rosemary. «Et pourquoi elle fait cela.»

«La meilleure façon de le savoir,» répondit Mathym, «c'est de lui parler. Mais nous devons être prudents. Une conscience ancienne, réveillée brusquement, peut être... imprévisible. Dangereuse même, sans intention malveillante.»

Salem hocha la tête. «Je peux servir de pont. Mon essence... elle est assez proche de la sienne pour établir une connexion, mais assez différente pour ne pas être absorbée.»

«Non,» dit Rosemary fermement. «Trop dangereux. Je le ferai.»

Mathym la regarda, ses yeux rouges brillant d'inquiétude. «Rosemary...»

«J'ai déjà communiqué avec des esprits,» dit-elle. «Des âmes perdues. Et avec ceci...» Elle toucha son bandeau. «Je vois plus. Je peux comprendre plus.»

Salem la regarda avec respect. «Tu as grandi, Rosemary. Pas seulement en puissance. En sagesse.»

Ils retournèrent à la statue. Rosemary s'assit en tailleur devant elle, ferma les yeux, et commença à respirer lentement, profondément. Elle se concentra non pas sur la pierre, mais sur ce qu'il y avait autour— les échos, les souvenirs, la douleur qui imprégnait l'air comme un parfum trop fort.

«Qui es-tu?» murmura-t-elle, pas avec sa voix physique, mais avec cette partie d'elle qui parlait aux ombres, aux échos, aux choses entre les mondes.

Au début, rien. Puis un frisson dans l'air. Un changement de pression, comme avant un orage.

UNE QUESTION, résonna une voix dans son esprit—non pas une voix avec des mots, mais une présence qui imposait des concepts, des images, des émotions. PEU POSENT DES QUESTIONS. LA PLUPART FUENT. CRIENT. PLEURENT.

«Je ne fuis pas,» répondit Rosemary mentalement. «Je veux comprendre. Pourquoi fais-tu cela? Pourquoi réveilles-tu les peurs des autres?»

UNE RÉFLEXION, répondit la présence. JE ME REGARDE DANS LEUR PEUR. JE VOIS MON PROPRE REFLET. LEUR CRAINTE EST MON MIROIR.

Des images commencèrent à affluer dans l'esprit de Rosemary. Pas des images cohérentes—des fragments. Un enfant seul. Une promesse brisée. Une attente qui n'en finissait pas. Une solitude si profonde qu'elle devenait une entité en soi.

«Tu as été abandonné,» comprit Rosemary, et dans sa voix mentale, il y avait de la compassion.

PAS ABANDONNÉ. OUBLIÉ. PROMIS DE REVENIR. JAMAIS REVENU. LES SAISONS

ONT TOURNÉ. LES ENFANTS SONT
DEVENUS ADULTES. LES ADULTES SONT
DEVENUS POUSSIÈRE. ET MOI... JE SUIS
RESTÉ. ATTENDANT. TOUJOURS
ATTENDANT.

Rosemary sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas un démon maléfique. C'était un esprit d'enfant—un esprit d'enfant qui était mort attendant quelqu'un qui ne reviendrait jamais, et dont la conscience s'était fusionnée avec la statue près de laquelle il avait attendu.

«Tu attends toujours,» murmura-t-elle.
L'ATTENTE EST TOUT CE QUE JE CONNAIS.
MAIS L'ATTENTE EST DOULOUREUSE.
ALORS JE PARTAGE MA DOULEUR. JE
MONRE AUX AUTRES CE QUE C'EST QUE
D'ATTENDRE. DE CRAINDRE. D'ÊTRE SEUL.
«En leur montrant leurs propres peurs.»
LEURS PEURS RESSEMBLENT À LA MIENNE.
LEURS SOLITUDES SONT COMME LA MÊME.
JE NE SUIS PAS SEUL QUAND JE LES VOIS
CRAINDRE COMME J'AI CRAINT. PLEURER
COMME J'AI PLEURÉ.

Rosemary ouvrit les yeux, regardant Mathym et Salem. «C'est un enfant,» dit-elle, sa voix tremblant d'émotion. «Un esprit d'enfant qui est mort attendant ici. Il a fusionné avec la statue. Et sa solitude... elle est devenue si grande qu'elle déborde. Elle affecte les autres.»

Mathym s'agenouilla près d'elle. «Il ne fait pas cela par méchanceté. Il essaie de trouver de la compagnie. De la compréhension.»

Salem s'approcha de la statue, posant une patte dessus. «Son attente est devenue une malédiction. Pour lui-même. Et maintenant pour les autres.»

«Nous devons l'aider,» dit Rosemary.

«L'aider à... partir. À cesser d'attendre.»

COMMENT? demanda la présence dans son esprit, et cette fois, il y avait un espoir fragile, ancien, comme une fleur séchée entre les pages d'un livre oublié. L'ATTENTE EST TOUT CE QUE JE SUIS.

«Tu peux être plus que cela,» dit Rosemary doucement. «Tu peux te souvenir de ce qui est venu avant l'attente. De qui tu étais. De qui tu attendais.»

UN SOUVENIR... FLORIEN. C'ÉTAIT MON NOM. ET ELLE... ELLE S'APPELLAIT MÈRE. ELLE A DIT: "ATTENDS ICI, FLORIEN. JE REVIENS AVEC DES FLEURS POUR TOI."

«Elle n'est pas revenue.»

NON. LE SOIR EST VENU. PUIS LA NUIT. PUIS D'AUTRES JOURS. BEAUCOUP D'AUTRES JOURS. J'AI ATTENDU. D'ABORD SUR LE BANC. PUIS, QUAND LE BANC A DISPARU, ICI. PRÈS DE LA PIERRE. PUIS LA PIERRE A PRIS FORME. ELLE M'A ENVELOPPÉ. ELLE EST DEVENUE MA MAISON. MA PRISON. MON CORPS.

Rosemary sentit la tragédie de cette histoire—un enfant abandonné, mourant seul, son esprit fusionnant avec le seul point de repère constant dans son monde: la statue près de laquelle on lui avait dit d'attendre.

«Florien,» dit-elle, utilisant son nom pour la première fois. «Ta mère... elle ne reviendra pas. Pas ici. Mais tu peux aller la retrouver.»
COMMENT? JE SUIS LIÉ ICI. LA PIERRE ET MOI... NOUS NE FAISONS QU'UN.

Mathym s'approcha, étudiant la statue. «Il y a des inscriptions,» dit-il, effaçant la mousse et la saleté à la base. «Très anciennes. En latin médiéval.»

«Lis-les,» demanda Rosemary.

Mathym se pencha, ses doigts effleurant les lettres gravées. «"Memoria pueri hic expectantis. Spiritus in saxo inclusus. Requiescat cum spe perdita."» Il traduisit: «"Mémoire de l'enfant qui attendait ici. Esprit enfermé dans la pierre. Qu'il repose avec l'espoir perdu."»

«C'est une pierre tombale,» comprit Salem. «Quelqu'un a reconnu ce qui s'était passé. A essayé de marquer l'endroit. De donner une forme à la tragédie.»

«Mais les mots... "enfermé",» dit Rosemary. «Ils n'ont pas libéré son esprit. Ils l'ont... officialisé. Scellé.»

Florien, dans son esprit, confirma: LES MOTS M'ONT DONNÉ FORME. MAIS AUSSI

LIMITES. JE SUIS L'ENFANT QUI ATTEND. JE NE PEUX ÊTRE AUTRE CHOSE.

«Tu peux,» insista Rosemary. «Si les mots t'ont enfermé, d'autres mots peuvent te libérer.»

Mathym étudia l'inscription. «C'est un sort. Un sort de mémorial, mais aussi de confinement. Pour libérer Florian, nous devons... réécrire le sort. Changer sa nature.»

«Comment?» demanda Rosemary.

«En changeant les mots,» dit Mathym. «Pas sur la pierre—elle est trop ancienne, trop imprégnée de magie. Mais dans l'air. Dans l'intention. En redéfinissant ce que signifie Florian.»

Salem sauta sur le piédestal. «Nous devons lui donner un nouveau souvenir. Un souvenir de libération, pas d'attente.»

Rosemary ferma de nouveau les yeux, se connectant à Florian. «Écoute-moi, Florian. Je vais te raconter une histoire. Une histoire vraie.»

JE SUIS BON POUR ÉCOUTER LES HISTOIRES. J'EN AI ÉCOUTÉ BEAUCOUP, DES GENS QUI PASSAIENT.

«Cette histoire est pour toi,» dit Rosemary.

«Il était une fois un enfant nommé Florian. Sa mère l'aimait très fort. Elle lui a dit d'attendre, et il a attendu, parce qu'il était un bon fils, et qu'il faisait confiance à sa mère.»

UNE BONNE HISTOIRE. MAIS TRISTE.

«Attends,» dit Rosemary. «L'histoire n'est pas finie. Florian a attendu si longtemps que son attente est devenue une partie de lui. Elle l'a défini. Mais un jour, des amis sont venus. Des amis qui ont vu non pas l'enfant qui attendait, mais l'enfant qui avait été aimé. L'enfant qui avait joué. L'enfant qui avait ri.»

JE... JE ME SOUVIENS DU RIRE. C'ÉTAIT AVANT. AVANT L'ATTENTE.

«Oui,» encouragea Rosemary. «Et ces amis ont dit à Florian: "Tu n'as plus besoin d'attendre. Parce que l'attente est finie. Ta mère t'attend de l'autre côté. Elle a des fleurs pour toi. Elles n'ont jamais fané, parce qu'elles ont été cueillies avec amour."»

L'IMAGE... DANS MON ESPRIT... DES FLEURS... ELLES SONT JAUNES. COMME LE SOLEIL.

«Oui,» dit Rosemary, des larmes coulant sur ses joues. «Des fleurs jaunes. Et ta mère te tend la main. Elle dit: "Viens, Florian. Tu as assez attendu. Maintenant, viens avec moi."»

JE... JE LA VOIS. ELLE SOURIT. ELLE N'EST PAS EN COLÈRE QUE J'AIE ATTENDU SI LONGTEMPS.

«Elle n'est jamais en colère,» dit Rosemary doucement. «Elle t'aime. Elle t'a toujours aimé.»

Pendant qu'elle parlait, Mathym et Salem agissaient. Mathym traça des symboles dans l'air—des symboles de libération, de voyage, de retrouvailles. Salem émettait un ronronnement bas, constant, une vibration qui semblait adoucir les bords de la réalité, rendre les frontières plus perméables.

ET LA STATUE? demanda Florien. SI JE PARS... QUI SERA-T-ELLE?

«Elle sera une pierre,» dit Rosemary. «Juste une pierre. Avec une inscription qui dit: "Ici un enfant a attendu avec espoir. Maintenant il se repose avec amour."»

JE... JE SUIS PRÊT. MAIS J'AI PEUR. J'AI ATTENDU SI LONGTEMPS... PARTIR EST ÉTRANGE.

«C'est bien d'avoir peur,» dit Rosemary. «Mais ta mère t'attend. Et nous serons ici. Nous te dirons au revoir.»

ALORS... JE PARS.

Une lumière commença à émaner de la statue—non pas la lumière dure de la pierre au soleil, mais une lumière douce, dorée, comme celle d'un coucher de soleil d'automne. Elle grandit, devenant plus brillante, prenant forme—la forme vague d'un petit garçon, avec des cheveux clairs et des vêtements simples d'une autre époque. Merci, Rosemary, dit la voix, claire maintenant, joyeuse. Merci de m'avoir montré le chemin.

La lumière devint plus intense, si brillante que Rosemary dut fermer les yeux. Quand elle les rouvrit, la statue était là, mais différente—elle n'était plus qu'une statue. Une pierre sculptée. Rien de plus.

Autour d'eux, le parc semblait différent aussi. L'air était plus léger. Les ombres étaient juste des ombres. Et au loin, Rosemary vit des étudiants s'arrêter, se frotter les yeux, regarder autour d'eux avec confusion, puis avec un soulagement croissant.

«C'est fini,» murmura-t-elle, s'affaissant sur le banc, épuisée.

Mathym s'assit à côté d'elle, lui prenant la main. «Tu as fait quelque chose de merveilleux, Rosemary. Tu as donné la paix à une âme qui souffrait depuis des siècles.» Salem sauta sur ses genoux. «Et tu as libéré tous ceux qu'il affectait. Pas en combattant. En comprenant. En compatissant.»

Rosemary regarda la statue—maintenant juste une statue. «Il attendait tellement longtemps...»

«Il n'attend plus,» dit Mathym doucement. Ils restèrent assis un moment, regardant les étudiants du campus reprendre peu à peu leurs activités normales, la confusion laissant place à la normalité. Certains s'arrêtaient près de la statue, la regardant d'un air pensif, comme s'ils se souvenaient

vaguement de quelque chose, mais ne pouvaient tout à fait saisir quoi.

«Ils se souviendront peut-être de leurs peurs,» dit Rosemary. «Mais comme des rêves. Pas comme une réalité.»

«Parfois,» dit Salem, «affronter ses peurs—même involontairement—peut être une forme de guérison. Peut-être que certains d'entre eux en ressortiront plus forts.»

Mathym se leva, tendant la main à Rosemary. «Allons-nous-en. Laissons cette place en paix. Elle a assez vu de drames.»

Ils quittèrent le parc, laissant la statue silencieuse derrière eux. En marchant à travers le campus maintenant paisible, Rosemary sentait une fatigue profonde, mais aussi une satisfaction qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Ce n'était pas la satisfaction du combat gagné, de l'ennemi vaincu. C'était la satisfaction d'avoir compris, d'avoir aidé, d'avoir apporté la paix.

«Chaque âme a son histoire,» dit-elle pensivement. «Même les pierres. Même les ombres.»

«Et chaque histoire mérite d'être entendue,» ajouta Mathym. «Même si elle n'est racontée qu'en chuchotements, en échos, en larmes silencieuses dans la pierre.»

Salem marchait à côté d'eux, sa queue dressée. «Aujourd'hui, tu n'as pas combattu un démon, Rosemary. Tu as écouté un

enfant. Et parfois, c'est la bataille la plus importante.»

Ils rentrèrent à la maison alors que le soir tombait, le ciel se teintant de pourpre et d'or. Le campus derrière eux retrouvait son rythme normal, ses bruits familiers, sa vie ordinaire.

Mais Rosemary savait qu'elle porterait toujours avec elle le souvenir d'un petit garçon nommé Florian, qui avait attendu si longtemps près d'une statue, et qui finalement avait trouvé le chemin vers les fleurs jaunes et les bras de sa mère.

Et dans ce souvenir, elle trouvait une force nouvelle—la force de la compassion, de la compréhension, de la capacité à voir au-delà de la peur, vers la douleur qui la causait, et vers la guérison possible.

La nuit était tombée quand ils atteignirent la vieille maison victorienne. Les fenêtres du grenier brillaient doucement, une lumière chaude dans l'obscurité croissante.

«Demain, il y aura autre chose,» dit Rosemary en ouvrant la porte.

«Toujours,» acquiesça Mathym.

«Mais pour ce soir,» dit Salem en entrant le premier, «nous nous souvenons de Florian. Et nous nous réjouissons qu'il n'attende plus.»

Rosemary sourit, entrant dans la maison, sachant que peu importe ce qui viendrait, elle avait aujourd'hui appris quelque chose

d'essentiel—que parfois, la plus grande magie n'était pas dans les sorts ou les combats, mais dans l'écoute, dans la compréhension, dans la capacité de dire à une âme perdue: «Je te vois. Je t'entends. Et tu n'es pas seul.»

Et cela, elle le savait, était un pouvoir plus grand que n'importe quel héritage démoniaque, plus durable que n'importe quelle malédiction—le pouvoir de l'empathie, de la connexion, de la compassion.

Le feu était allumé dans la cheminée, projetant des ombres dansantes sur les murs. Rosemary s'assit près de la chaleur, Salem sur ses genoux, Mathym préparant du thé.

La nuit était profonde, mais dans la maison, il y avait de la lumière, de la chaleur, et la tranquille satisfaction d'une journée où ils n'avaient pas vaincu un ennemi, mais avaient aidé un ami qu'ils n'avaient jamais connu auparavant.

Et pour Rosemary, c'était la plus grande victoire de toutes.

Chapitre 22 :

Les jours qui suivirent la libération de l'esprit de Florien s'écoulèrent dans un calme qui semblait presque surnaturel après les tempêtes émotionnelles et spirituelles qui avaient précédé. L'automne s'était solidement installé sur la ville, drapant les arbres de couleurs flamboyantes—des rouges sang, des ors brûlants, des oranges vifs qui semblaient brûler contre le ciel gris perle. Le campus universitaire avait retrouvé son rythme ordinaire, les étudiants marchant entre les bâtiments avec cette urgence contenue propre à ceux qui vivent entre les mondes de l'adolescence et de l'âge adulte.

Rosemary passait ses journées dans une routine qui aurait pu paraître banale à un observateur extérieur : cours de littérature gothique le matin, sessions de dessin dans l'après-midi, soirées passées dans le grenier transformé en sanctuaire, entourée de ses livres, de ses pinceaux, et de la présence constante de Mathym et Salem. Mais sous cette surface paisible, des courants profonds bougeaient, des changements subtils dans la chimie de leur petit monde clos.

Mathym, assis près de la lucarne du grenier un soir particulièrement calme, observait Rosemary alors qu'elle dormait. La lune, presque pleine, projetait sa lumière

argentée sur son visage, accentuant la pâleur de sa peau, la courbe de ses cils reposant sur ses joues, la manière dont ses lèvres légèrement entrouvertes semblaient esquisser un murmure de rêve. Il la regardait depuis des heures, cette contemplation devenue une habitude, un rituel nocturne qu'il ne s'avouait même plus. Ce qui avait commencé comme une curiosité clinique envers cette créature humaine si étrangement sensible aux mondes invisibles, puis avait évolué en une alliance de nécessité, puis en une amitié improbable entre un démon mineur et une descendante de démon majeur, avait subi une métamorphose plus profonde, plus troublante. Mathym sentait en lui cette transformation—comme une graine qui aurait germé à son insu, poussant ses racines dans les fissures de son être démoniaque, forçant son chemin vers la lumière.

Il se surprenait maintenant à noter des détails qu'il aurait autrefois considérés comme insignifiants : la manière dont elle fronçait les sourcils en se concentrant sur un dessin, le léger tremblement de sa main quand elle était fatiguée, la mélodie particulière de son rire—rare, précieux, comme une perle trouvée dans des profondeurs obscures. Il cherchait des excuses pour rester près d'elle, inventait des

raisons pour toucher sa main, son épaule, pour sentir la chaleur humaine à travers les couches de vêtements gothiques qui lui servaient d'armure.

«Tu la regardes encore,» observa une voix douce et malicieuse derrière lui.

Mathym ne se retourna pas. Il connaissait cette voix, cette présence. Salem était perché sur le dossier du vieux fauteuil de velours, ses yeux dorés brillant dans la pénombre comme des pièces d'or ancien au fond d'une fontaine.

«Elle dort,» répondit Mathym, sa voix plus basse que d'ordinaire, comme s'il craignait de perturber le sommeil de Rosemary.

«Ce n'est pas ce que je voulais dire,» dit Salem, sautant silencieusement sur le sol pour s'approcher. «Tu la regardes d'une manière différente. Une manière qui n'a rien à voir avec la protection, ou l'alliance, ou même l'amitié.»

Mathym ferma les yeux un instant, sentant la vérité des mots du chat comme une lame fine qui trouvait son chemin entre ses défenses. «Que veux-tu que je dise, Salem? Que j'ai développé des... sentiments? Pour une humaine?»

«Le mot est 'amour', Mathym,» dit Salem doucement, s'asseyant à côté de lui. «Même les démons peuvent l'apprendre, bien que ce soit rare. Très rare.»

Mathym laissa échapper un rire bref, sans joie. «Amour. Un mot humain. Une émotion humaine. Je suis un démon, Salem. Je suis fait de feu et d'ombre, de ruse et de tromperie. L'amour...» Il fit une pause, cherchant les mots. «L'amour n'est pas dans ma nature.»

Salem le regarda, et dans ses yeux dorés, Mathym vit une sagesse qui dépassait de loin sa forme féline. «Tu as passé trop de temps parmi eux, Mathym. Tu as respiré leur air, partagé leurs rêves, ressenti leurs douleurs. Cela change une créature. Même une créature comme toi.»

«Je sais,» murmura Mathym, regardant à nouveau Rosemary. «Je le sens. Ce changement. Comme si... comme si quelque chose en moi qui était endormi, ou peut-être même inexistant, s'était réveillé. Et maintenant, il exige d'être reconnu.»

Salem s'approcha, frottant sa tête contre la main de Mathym—un geste de réconfort rare de sa part. «Et qu'as-tu l'intention de faire de cette reconnaissance?»

Mathym secoua la tête, un geste lent, lourd. «Rien. Je ne peux rien faire. Regarde-la, Salem. Elle porte déjà tant de poids. Son héritage. Ses pouvoirs émergents. La menace constante d'Asmodée. Comment pourrais-je ajouter à cela le fardeau des sentiments d'un démon?»

«Peut-être ne serait-ce pas un fardeau,» suggéra Salem. «Peut-être serait-ce... un réconfort. Une lumière dans l'obscurité qui l'entoure.»

«Ou peut-être,» contredit Mathym, sa voix empreinte d'une amertume qu'il ne savait même pas qu'il ressentait, «cela compliquerait tout. Je suis lié à elle par un pacte, Salem. Un pacte où j'ai pris son œil en échange de mon amitié. Comment puis-je maintenant lui dire que cette amitié s'est transformée en quelque chose de plus... de plus exigeant, de plus dangereux?»

Salem leva les yeux vers le lit où Rosemary dormait. «Elle est plus forte que tu ne le crois, Mathym. Elle a affronté des démons, libéré des âmes, confronté ses propres cauchemars. Elle pourrait bien être capable d'affronter les sentiments d'un démon mineur.»

Mathym sourit faiblement. «Un démon mineur qui est tombé amoureux. Comme c'est pathétique.»

«Non,» corrigea Salem avec fermeté.

«Comme c'est humain. Et c'est peut-être cela le plus surprenant. Pas que tu sois tombé amoureux. Mais que tu sois devenu assez humain pour le faire.»

Ils restèrent silencieux un moment, écoutant la respiration régulière de Rosemary, le crépitement du feu dans la cheminée du rez-de-chaussée, le vent d'automne qui

gémissait doucement autour de la vieille maison.

«Je vais garder cela pour moi,» décida finalement Mathym. «Pour l'instant. Elle a assez à affronter. Asmodée... il finira par se manifester. Nous le savons tous les deux. Et quand il le fera...» Il fit une pause, ses yeux rouges se voilant d'une inquiétude qu'il ne chercha pas à cacher. «Quand il le fera, elle aura besoin de toute sa force. Pas des complications émotionnelles que je pourrais apporter.»

Salem sembla sur le point de protester, mais s'arrêta. «C'est ton choix, Mathym. Mais souviens-toi—les sentiments refoulés ont une manière de resurgir. Et quand ils le font, c'est souvent avec plus de force, plus de chaos.»

«Je gérerai cela,» promit Mathym, même s'il n'en était pas certain lui-même.

C'est alors que l'air changea.

Une présence se matérialisa dans la pièce—non pas comme une forme physique, mais comme une pression dans l'atmosphère, un changement dans la qualité de l'obscurité, comme si les ombres elles-mêmes s'étaient soudainement rappelé qu'elles avaient un maître.

Salem se raidit immédiatement, ses poils se hérissant le long de son échine. Mathym se leva d'un bond, se plaçant instinctivement

entre la présence et le lit où Rosemary dormait.

«Bien joué, petit chat,» murmura une voix dans la pièce—une voix qui n'était pas un son mais une vibration qui semblait venir des murs, du plancher, de l'air lui-même.

«Tu as bien veillé sur ma descendante.» La voix d'Asmodée. Même voilée, partielle, elle portait le poids des siècles, l'autorité d'un prince des Enfers, la froideur calculatrice d'une intelligence qui avait joué avec des âmes depuis que l'humanité avait appris à craindre l'obscurité.

Salem s'inclina légèrement, un geste de respect qui n'effaça pas la méfiance dans ses yeux. «Seigneur Asmodée. Votre présence... est inattendue.»

Mathym, lui, resta droit, défiant, ses yeux rouges brillant d'une lumière dangereuse.

«Pourquoi maintenant? Pourquoi ici?»

Un rire résonna—un rire profond, complexe, rempli d'humour noir et d'une menace à peine voilée. «Toujours le protecteur, Mathym? C'est touchant. Vraiment. Mais inutile. Je n'ai pas l'intention de lui faire du mal. Pas encore.»

«Qu'est-ce que cela signifie?» demanda Mathym, sa voix tendue.

«Cela signifie,» répondit Asmodée, et maintenant sa voix semblait venir d'un coin spécifique de la pièce, là où les ombres étaient les plus épaisses, «que Rosemary a

dépassé mes attentes. Elle a montré une résilience, une compassion, une force... intéressante. Pour une hybride.»

Salem avança d'un pas. «Elle est plus qu'une hybride, Seigneur. Elle est une personne.»

«Bien sûr, bien sûr,» dit Asmodée avec une condescendance qui fit grincer des dents à Mathym. «Mais elle est aussi mon sang. Mon héritage. Et il est temps qu'elle comprenne pleinement ce que cela signifie.»

Le silence qui suivit fut plus lourd que n'importe quel mot. Mathym sentit une boule de froid se former dans sa poitrine—un froid qui n'avait rien à voir avec la température de la pièce.

«Que voulez-vous?» demanda-t-il enfin.

«Je viendrai la voir,» dit Asmodée simplement. «En personne. Pas comme cette... projection. Mais en chair et en ombre. Nous avons des choses à discuter, ma descendante et moi.»

Salem échangea un regard avec Mathym.

«Quand?»

«Bientôt,» fut la réponse évasive. «Le moment n'est pas encore arrivé, mais il approche. Préparez-la. Dites-lui que son ancêtre désire une audience.»

Mathym serra les poings, ses ongles noirs s'enfonçant dans ses paumes. «Et si elle refuse?»

Le rire d'Asmodée résonna à nouveau, mais cette fois, il n'y avait aucune trace d'humour. «Elle ne refusera pas. Parce qu'elle est curieuse. Parce qu'elle veut comprendre. Et parce que, au fond d'elle, elle sait que cette rencontre est inévitable.» La présence commença à se dissiper, les ombres retrouvant leur qualité normale, l'air devenant moins épais, moins chargé. «Une dernière chose,» dit Asmodée, sa voix maintenant plus faible, comme venant de loin. «Prends bien soin d'elle, Mathym. J'ai remarqué ton... attachement. C'est intéressant. Très intéressant.» Puis il partit, laissant derrière lui un silence qui semblait hurler. Mathym resta immobile un long moment, respirant profondément, essayant de maîtriser le mélange de colère, de peur et de frustration qui bouillonnait en lui. «Il sait,» murmura-t-il enfin. «Il sait tout,» confirma Salem. «Ou du moins, il voit assez pour deviner le reste.» Ils regardèrent Rosemary, toujours endormie, inconsciente de la visite qui venait d'avoir lieu, de la menace qui planait maintenant plus clairement que jamais sur elle. «Nous devons lui dire,» dit Mathym, sa voix grave. «Oui,» acquiesça Salem. «Mais pas maintenant. Pas au milieu de la nuit. Laisse-

la dormir. Demain sera assez tôt pour affronter cette nouvelle réalité.»

Mathym retourna s'asseoir près du lit, prenant la main de Rosemary dans la sienne. Elle murmura quelque chose dans son sommeil, ses doigts se refermant légèrement autour des siens.

«Je ne le laisserai pas te faire du mal,» promit-il à voix basse, sachant que c'était peut-être une promesse qu'il ne pourrait pas tenir, mais la faisant quand même. «Quoi qu'il arrive.»

Salem sauta sur le lit, s'enroulant près des pieds de Rosemary. «Nous ne le laisserons pas,» corrigea-t-il. «Nous sommes une famille, à notre manière. Et les familles se protègent.»

La nuit avançait, mais ni Mathym ni Salem ne dormirent. Ils restèrent vigilants, gardant leur veille silencieuse, tandis que Rosemary dormait, ignorante du fait que son monde était sur le point de changer à nouveau, plus radicalement que jamais.

Le lendemain matin, la lumière du jour filtrait à travers la lucarne lorsque Rosemary ouvrit les yeux. Elle trouva Mathym assis près d'elle, un livre ouvert sur ses genoux mais ses yeux fixés sur elle plutôt que sur les pages.

«Tu as l'air sérieux,» dit-elle en s'étirant, sa voix encore endormie.

Mathym posa le livre. «Nous devons parler, Rosemary.»

Elle s'assit, lisant l'inquiétude sur son visage. «Qu'est-ce qui ne va pas?»

Salem s'approcha, sa présence ajoutant du poids au moment. «Asmodée est venu nous voir hier soir. Pendant que tu dormais.»

Rosemary pâlit légèrement, mais son regard resta ferme. «Il est venu? Ici?»

«Une projection,» expliqua Mathym. «Pas son vrai corps. Mais sa présence était réelle.»

«Que voulait-il?» demanda Rosemary, ses doigts cherchant inconsciemment le bandeau sur son œil.

Mathym prit une profonde inspiration. «Il vient te voir. En personne. Bientôt.»

Le silence qui suivit fut épais, chargé de significations non dites. Rosemary regarda par la fenêtre, vers le ciel gris d'automne.

«Je savais que cela arriverait,» dit-elle finalement, sa voix étonnamment calme.

«Depuis que j'ai découvert qui il était pour moi... j'ai su qu'un jour, nous nous rencontrerions.»

«Tu n'as pas à le faire,» dit Mathym rapidement. «Nous pouvons partir. Nous cacher.»

Rosemary secoua la tête. «Et puis? Fuir toute ma vie? Non, Mathym. Il a raison sur un point—je suis curieuse. Je veux

comprendre. Qui il est. Ce que je suis. Ce que tout cela signifie.»

Salem s'approcha, frottant sa tête contre sa main. «C'est dangereux, Rosemary. Asmodée n'est pas comme les démons que nous avons affrontés. Il est ancien. Puissant. Rusé.»

«Je sais,» dit-elle. «Mais c'est mon héritage. Ma vérité. Et je ne peux pas continuer à vivre dans l'ignorance, à avoir peur de quelque chose qui fait partie de moi.»

Mathym la regarda, et dans ses yeux, elle vit non seulement de l'inquiétude, mais aussi de la fierté. «Tu as tellement changé, Rosemary. La jeune femme que j'ai rencontrée il y a des mois... elle n'aurait jamais fait face à cela.»

«La jeune femme que tu as rencontrée il y a des mois était seule,» répondit Rosemary doucement. «Maintenant, je ne le suis plus.»

Elle se leva, marchant vers la fenêtre. La ville s'étendait devant elle, ses toits, ses cheminées, ses vies ordinaires qui continuaient, inconscientes des drames qui se jouaient dans le grenier d'une vieille maison.

«Quand?» demanda-t-elle sans se retourner.

«Il n'a pas donné de date,» dit Mathym.

«Juste "bientôt".»

Rosemary hocha la tête. «Alors nous nous préparons. Nous apprenons tout ce que nous pouvons sur lui. Sur ses faiblesses. Ses motivations.»

Salem la rejoignit à la fenêtre. «Il a semblé... impressionné par toi. Par ce que tu as accompli.»

«Cela me rend plus méfiante, pas moins,» répondit Rosemary. «L'admiration d'un démon comme Asmodée... ce n'est pas un compliment. C'est un calcul.»

Mathym se leva, s'approchant d'elle. «Nous serons avec toi. Chaque seconde.»

Elle se tourna vers lui, et dans ses yeux, il vit une détermination qu'il n'avait jamais vue auparavant—une acceptation calme, presque paisible, du destin qui l'attendait.

«Je sais,» dit-elle. Et elle lui prit la main, un geste simple mais chargé de signification.

«C'est pour cela que je peux affronter cela. Parce que je ne suis pas seule.»

Ils restèrent ainsi un moment, main dans main, regardant le monde à travers la vitre, sachant que leur paix relative touchait à sa fin, qu'une tempête approchait—une tempête nommée Asmodée, prince des Enfers, ancêtre et menace.

Mais dans ce moment, il y avait aussi une étrange sérénité. Rosemary avait accepté son destin. Mathym avait accepté ses sentiments, même s'il ne les exprimerait

pas. Et Salem, le gardien silencieux, veillerait sur eux tous.

La rencontre avec Asmodée serait un tournant. Peut-être un point de non-retour. Mais ils l'affronteraient ensemble—une jeune femme aux origines démoniaques, un démon mineur tombé amoureux, et un chat mystérieux aux yeux dorés.

Leur petite famille improbable face à l'un des princes des ténèbres.

Et dans cette confrontation à venir, Rosemary savait qu'elle découvrirait non seulement la vérité sur Asmodée, mais aussi la vérité sur elle-même—sur ce qu'elle était prête à accepter, sur ce qu'elle était prête à rejeter, sur ce qu'elle était vraiment, au-delà du sang démoniaque et des cicatrices humaines.

Le jour avançait, apportant avec lui la promesse d'un avenir incertain, dangereux, mais aussi, d'une manière étrange, libérateur. Parce que la vérité, même terrible, était préférable à l'ignorance. Et l'affrontement, même dangereux, était préférable à la fuite.

Rosemary Reed se tenait à la fenêtre, tenant la main de Mathym, sentant la présence de Salem à ses pieds, et regardait l'avenir en face, sans ciller, sans reculer.

Le présage s'était réalisé. La rencontre approchait.

Et elle était prête.

Chapitre 23 :

Les jours précédant la rencontre promise avec Asmodée s'étirèrent dans une tension presque tangible, chaque heure ajoutant une couche supplémentaire à l'appréhension qui planait sur la vieille maison victorienne comme un brouillard spirituel. Rosemary passait ses journées dans une préparation qui dépassait le physique—elle se préparait mentalement, spirituellement, s'armant non pas d'armes ou de sortilèges, mais de la connaissance de soi, de cette clarté intérieure qu'elle avait laborieusement conquise au fil des épreuves. Elle savait, avec une certitude qui venait des profondeurs de son être, qu'Asmodée n'était pas un adversaire comme les autres. Il était l'ancêtre, la source, l'origine de cette part d'elle-même qu'elle commençait seulement à comprendre—cette sensibilité aux ombres, cette capacité à voir au-delà du voile, cette flamme sombre qui parfois s'éveillait en elle comme un feu dormant.

Le soir de la rencontre arriva avec une lenteur calculée, comme si le temps lui-même retenait son souffle. Le crépuscule, cet entre-deux magique où la lumière du jour lutte contre l'avancée de la nuit, enveloppa la maison de couleurs mélancoliques—des ors mourants, des pourpres profonds, des violets qui

semblaient suinter des blessures du ciel. À l'intérieur du grenier, Rosemary s'était assise dans son fauteuil habituel près de la lucarne, ses mains posées sur ses genoux, paumes tournées vers le haut dans un geste d'acceptation et d'ouverture. Elle portait sa robe noire la plus simple, sans ornements, comme pour affirmer qu'elle viendrait à cette rencontre telle qu'elle était, sans artifices, sans armures.

Mathym se tenait près de la porte, une silhouette d'ombre vigilante, ses yeux rouges brillant dans la pénombre croissante comme des braises dans un foyer presque éteint. Salem, quant à lui, était perché sur le rebord de la lucarne, ses yeux dorés fixant l'extérieur, surveillant l'approche de ce qu'ils savaient tous venir.

«Il arrive,» murmura Salem, sa voix mentale empreinte d'une gravité inhabituelle.

Rosemary prit une profonde inspiration, sentant l'air autour d'elle se refroidir—non pas le froid naturel du soir d'automne, mais un froid plus profond, plus ancien, qui semblait venir des espaces entre les mondes. Les ombres dans la pièce s'épaissirent, prenant une substance étrange, comme si elles devenaient plus réelles que les objets qu'elles masquaient. Puis, sans bruit, sans éclat dramatique, il fut là.

Asmodée ne se matérialisa pas comme Rosemary l'avait imaginé—pas dans une explosion de feu ou un tourbillon d'ombres. Il émergea simplement des ténèbres du coin le plus reculé de la pièce, comme s'il y avait toujours été présent, attendant seulement qu'on le remarque.

Et il n'était pas ce qu'elle attendait.

Rosemary s'était préparée à une apparition terrifiante—un monstre cornu, une créature de cauchemar, l'incarnation des peurs humaines les plus primitives. Ce qu'elle vit était bien plus troublant.

Asmodée avait l'apparence d'un homme dans la quarantaine avancée, avec des traits d'une beauté presque douloureuse—des pommettes hautes et ciselées, un nez droit et aristocratique, des lèvres fines mais expressives qui semblaient garder le souvenir d'innombrables sourires, certains cruels, d'autres énigmatiques. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient coiffés en arrière, révélant un front large et intelligent. Ses yeux... ses yeux étaient d'un vert profond, changeant, comme des émeraudes observées à travers l'eau trouble, et ils brillaient d'une intelligence ancienne, d'une conscience qui avait vu des siècles passer. Il était vêtu d'un costume sombre et élégant d'une coupe intemporelle, et dans ses mains—des mains aux doigts longs et pâles—il tenait une canne au pommeau

d'argent travaillé en forme de tête de serpent.

Mais ce n'était pas son apparence qui frappait le plus. C'était son aura—une présence qui remplissait la pièce sans effort, sans ostentation, comme si l'espace lui-même se courbait légèrement sous le poids de son existence.

«Rosemary,» dit-il, et sa voix était comme du velours noir—doux, profond, avec des harmoniques qui semblaient vibrer à des fréquences que l'oreille humaine ne pouvait normalement percevoir. «Ma descendante.» Rosemary se leva, refusant de rester assise en sa présence. Elle se tint droite, regardant directement dans ses yeux verts, refusant de se laisser intimider. «Asmodée,» dit-elle, et sa voix, bien que plus faible, était ferme. «Je ne serai pas une marionnette. Je ne danserai pas au bout de tes ficelles.»

Un sourire lent, presque affectueux, effleura les lèvres d'Asmodée. «Ah,» murmura-t-il, «cette fierté. Cette détermination. Je l'ai reconnue immédiatement. Tu as le même feu que Marie Rose.»

Le nom résonna dans la pièce, étrangement familier bien que Rosemary ne l'ait jamais entendu auparavant dans ce contexte.

«Marie Rose?» répéta-t-elle, un frisson de reconnaissance la traversant.

Asmodée inclina légèrement la tête. «Ton ancêtre. La première. Celle par qui tout a commencé.»

Il fit un pas en avant, et Mathym se raidit, prêt à intervenir, mais Asmodée leva une main dans un geste apaisant. «Calme-toi, petit démon. Je ne suis pas ici pour faire du mal. Pas à elle.»

Il se tourna à nouveau vers Rosemary.

«Puis-je m'asseoir? Cette conversation pourrait prendre un moment.»

Rosemary hésita, puis fit un geste vers le fauteuil vide près du sien. «Asseyez-vous.»

Asmodée s'assit avec une grâce étudiée, posant sa canne contre le bras du fauteuil. Son regard parcourut la pièce—les dessins de Rosemary sur les murs, les livres empilés, les bougies, l'espace transformé en sanctuaire.

«Tu as créé un lieu de pouvoir ici,» observa-t-il. «Humble, mais authentique. Cela me plaît.»

«Pourquoi êtes-vous ici?» demanda

Rosemary, revenant à l'essentiel. «Après tous ces siècles... pourquoi maintenant? Pourquoi moi?»

Asmodée croisa les jambes, un geste étonnamment humain. «Pour m'assurer que tu vas bien. Que tu trouves ta place dans ce monde qui n'est ni tout à fait le tien, ni tout à fait le nôtre.»

«Le nôtre?» répéta Rosemary.

«Le monde des ombres,» clarifia-t-il. «Le monde entre les mondes. Celui que tu commences à percevoir, à travers ton œil perdu et l'autre qui voit trop.»

Il fit une pause, ses yeux verts fixant les siens avec une intensité qui semblait voir jusqu'au fond de son âme. «Je t'ai observée, Rosemary. Tes combats. Tes victoires. Tes doutes. Ta compassion pour les âmes perdues. Ta détermination à ne pas succomber aux ténèbres même quand elles viennent de l'intérieur.»

Il sembla réfléchir un moment, comme s'il pesait ses mots. «Je peux rompre le pacte qui te lie à Mathym, si tu le souhaites. Libérer ton œil. Te libérer de cette alliance avec un démon.»

L'offre tomba dans le silence de la pièce comme une pierre dans un étang calme. Rosemary sentit Mathym se raidir derrière elle, mais elle ne tourna pas la tête. Elle regarda Asmodée, cherchant dans ses yeux la ruse, le piège.

«Pourquoi?» demanda-t-elle finalement.

«Pourquoi m'offrir cela?»

Asmodée sourit—un sourire qui transformait son visage, le rendant presque humain, presque vulnérable. «Parce que c'est ce que ferait un ancêtre soucieux du bien-être de sa descendance. Et parce que...» Il fit une pause, choisissant ses mots avec soin.

«Parce que je veux que tes choix soient les

tiens. Pas imposés par la nécessité, la peur, ou la contrainte.»

Rosemary ferma les yeux un instant, sentant le poids de l'offre. La liberté. La fin de ce lien étrange qui la liait à Mathym. La possibilité de redevenir... normale. Ou du moins, aussi normale qu'une descendante de démon pouvait l'être.

Mais quand elle ouvrit les yeux, sa décision était prise.

«Non,» dit-elle, et sa voix était claire, ferme, sans hésitation. «Je refuse. Mathym n'est pas une contrainte. C'est un allié. Un ami. Ce pacte...» Elle toucha son bandeau. «Ce n'est pas une chaîne. C'est un lien. Et je ne le romprai pas.»

Derrière elle, elle entendit l'expiration silencieuse de Mathym—un soulagement qu'il n'aurait jamais admis ressentir.

Asmodée hocha lentement la tête, son expression étrangement satisfaite. «Je m'y attendais. Tu es fidèle. Comme elle.»

«Marie Rose,» murmura Rosemary. «Parlez-moi d'elle.»

Les yeux d'Asmodée s'assombrirent, prenant une lueur nostalgique, lointaine. «C'était au treizième siècle. Dans un petit village près de ce qui est aujourd'hui la frontière entre la France et l'Allemagne. Elle était... différente. Pas une sorcière, pas une sainte. Juste une femme avec une lumière intérieure si vive

qu'elle attirait les ombres comme une flamme attire les papillons de nuit.»

Il se pencha en avant, ses mains jointes.

«Je devais la corrompre, bien sûr. C'était mon devoir. Mon plaisir même. Les âmes pures étaient toujours les plus gratifiantes à souiller.»

Son expression changea, devenant plus douce, plus complexe. «Mais elle... elle résistait. Pas par la prière ou la piété. Par la simple bonté. Par cette conviction profonde que même les créatures des ténèbres méritaient la compassion.»

Il rit doucement, un son étrangement mélancolique. «J'ai essayé toutes mes ruses. Les tentations. Les menaces. Les promesses. Rien n'y faisait. Elle voyait à travers moi. Elle voyait... l'être derrière le démon.»

Rosemary écoutait, fascinée, oubliant presque qu'elle parlait à un prince des Enfers.

«Et puis,» continua Asmodée, sa voix plus basse maintenant, plus intime, «quelque chose d'étrange se produisit. Je commençai à la courtiser. Pas comme un démon cherchant à corrompre une âme. Mais comme... un homme. Un homme fasciné par une femme.»

Il leva les yeux vers Rosemary. «Je me fis passer pour un voyageur. Un érudit. Je lui écrivais des poèmes—des poèmes humains,

avec des rimes imparfaites et des métaphores maladroites. Je lui apportais des fleurs des champs. Je l'écoutais parler de ses rêves, de ses espoirs.»

«Et elle... elle tomba amoureuse de vous?» demanda Rosemary, incrédule.

«Oui,» dit Asmodée simplement. «Et moi d'elle. C'était la chose la plus étrange, la plus impossible qui me soit jamais arrivée. Moi, Asmodée, prince de la Luxure et de la Colère, amoureux d'une humble femme humaine.»

Il fit une pause, ses yeux perdus dans des souvenirs vieux de siècles. «Nous nous sommes mariés. Dans une église. Devant son Dieu. Moi, un démon, jurant fidélité devant la croix.» Un sourire ironique effleura ses lèvres. «L'ironie n'a pas échappé à mes frères des cercles inférieurs, je peux te l'assurer.»

«Et vous avez eu des enfants,» comprit Rosemary.

Asmodée hocha la tête. «Trois. Deux garçons, une fille. Ils portaient en eux une part de mon essence—mais aussi la lumière de leur mère. Un mélange étrange, puissant, dangereux parfois.»

Il regarda Rosemary directement. «Tu es de leur lignée. La quinzième génération, si j'ai bien compté. Et en toi, je vois les deux—l'ombre et la lumière. La compassion de

Marie Rose. Et... autre chose. Quelque chose de nouveau.»

Rosemary sentait les informations tourbillonner dans son esprit. Tout son héritage, cette malédiction-bénédiction, venait non pas d'une corruption, mais d'un amour. Un amour impossible entre un démon et une humaine.

«Pourquoi êtes-vous venu me voir maintenant?» demanda-t-elle à nouveau, mais cette fois, la question était différente—pleine de la nouvelle compréhension qu'elle venait d'acquérir.

Asmodée se leva, marchant vers la lucarne.

«Parce que tu as atteint un point de transition. Tes pouvoirs s'éveillent. Ta conscience s'élargit. Et tu dois faire un choix—embrasser pleinement ton héritage, ou le rejeter. Vivre entre les mondes, ou choisir un côté.»

Il se tourna vers elle. «Je ne suis pas venu t'influencer. Juste... m'assurer que tu as toutes les informations. Que tu connais toute l'histoire.»

Il regarda Salem, qui l'observait depuis son perchoir. «Continue de la protéger, petit gardien. Ta mission est encore longue.»

Salem inclina la tête. «Toujours, Seigneur.»

Puis Asmodée se tourna vers Mathym, qui était resté silencieux mais vigilant près de la porte. Un sourire malicieux, presque espiègle, joua sur ses lèvres.

«Et toi, Mathym,» dit-il, s'approchant du démon mineur. «Le petit démon qui a trouvé plus qu'il ne cherchait.»

Il se pencha, chuchotant à l'oreille de Mathym, mais assez fort pour que Rosemary l'entende : «Je me demande... à quoi pourrait ressembler un enfant d'un humain et d'un démon comme toi. Le mélange de vos essences... ce serait quelque chose de tout à fait nouveau.»

Mathym devint écarlate—un phénomène étrange sur un démon, comme si le sang humain qu'il côtoyait depuis trop longtemps lui avait donné cette capacité à rougir. Il recula d'un pas, visiblement embarrassé mais essayant de garder sa dignité.

«Je... ma priorité est sa protection, Seigneur Asmodée,» parvint-il à articuler.

Asmodée rit doucement, un son riche et complexe. «Bien sûr. Mais l'amour et la protection ne sont pas mutuellement exclusifs, Mathym. Je devrais le savoir.»

Il revint vers Rosemary, son expression redevenant sérieuse, presque paternelle.

«N'oublie jamais, Rosemary, que tu es bien plus que la somme de tes héritages. Tu es toi. Unique. Avec tes propres choix, tes propres forces, tes propres faiblesses. Et quoi que tu décides... je veillerai.»

Il fit une pause, ajoutant d'une voix plus basse : «De loin. Discrètement. Mais je veillerai.»

Puis, sans autre cérémonie, il commença à se dissiper—non pas en disparaissant brusquement, mais en devenant progressivement moins présent, moins substantiel, comme s'il se retirait doucement de la réalité, laissant derrière lui seulement l'écho de sa présence et le parfum discret de l'ambre et de la myrrhe.

Quand il fut parti, la pièce sembla soudain plus grande, plus vide, et pourtant plus pleine—pleine des révélations qu'il avait apportées.

Rosemary s'affaissa dans son fauteuil, sentant le poids de ce qu'elle venait d'apprendre.

«Marie Rose,» murmura-t-elle, le nom étrangement familier sur ses lèvres, comme si une partie d'elle se souvenait de cette ancêtre lointaine.

Mathym s'approcha, toujours légèrement rouge. «Tu... tu as bien fait, Rosemary. De refuser son offre.»

Elle leva les yeux vers lui. «Tu pensais que j'accepterais?»

Il hésita. «Je ne savais pas. C'était une offre tentante. La liberté.»

«Ce n'est pas la liberté, Mathym,» dit-elle doucement. «C'est l'isolement.»

Salem sauta de la lucarne, venant se frotter contre ses jambes. «Il t'a dit la vérité. Ou du moins, sa vérité. Asmodée a toujours été... complexe. Capable d'amour autant

que de cruauté. Les deux ne s'excluent pas chez les êtres comme lui.»

Rosemary regarda par la fenêtre, vers la nuit maintenant complète. «Un démon amoureux d'une humaine. Marié dans une église. Des enfants...» Elle secoua la tête, un sourire étonné sur ses lèvres. «Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais.»

«L'histoire est toujours plus complexe que les légendes,» observa Salem. «Surtout quand elle concerne des êtres qui existent depuis des siècles.»

Mathym s'assit près d'elle. «Et maintenant? Que faisons-nous de cette connaissance?»

Rosemary réfléchit un moment. «Nous l'acceptons. Nous l'intégrons. Et nous continuons.» Elle regarda Mathym. «Tu fais partie de cette continuité, Mathym. Pas comme un lien imposé, mais comme un choix. Mon choix.»

Il la regarda, et dans ses yeux rouges, elle vit quelque chose qu'elle n'y avait jamais vu auparavant—une vulnérabilité, une ouverture, comme si une barrière intérieure avait été abaissée.

«Merci,» dit-il simplement.

Ils restèrent ainsi un long moment, dans le silence du grenier, chacun absorbant les révélations de la soirée. La rencontre avec Asmodée avait été bouleversante, mais pas de la manière qu'ils avaient craint. Elle avait

apporté non pas une menace, mais une clarification. Une histoire. Une origine. Rosemary se leva finalement, marchant vers ses dessins sur les murs. Parmi les créatures fantastiques et les paysages mélancoliques, elle trouva un espace vide.

«Je vais la dessiner,» dit-elle. «Marie Rose. Comme je l'imagine.»

Salem sauta sur la table à dessin. «Elle avait les yeux verts, comme Asmodée. Mais plus clairs. Plus doux. Et des cheveux bruns, avec des reflets roux au soleil.»

Rosemary le regarda, surprise. «Tu l'as connue?»

Salem cligna lentement des yeux. «J'ai connu beaucoup de choses, Rosemary. Beaucoup de gens. Et parfois, les histoires se transmettent, même à travers les siècles.»

Elle hocha la tête, prenant un crayon. Sa main commença à bouger presque d'elle-même, traçant des lignes, des courbes, créant un visage qu'elle n'avait jamais vu mais qui lui semblait étrangement familier. Mathym la regarda travailler, et dans le silence de la pièce, avec seulement le bruit du crayon sur le papier et le ronronnement apaisant de Salem, il sentit quelque chose se solidifier en lui—une détermination, un engagement, mais aussi cette émotion humaine étrange et merveilleuse qu'il avait appris à reconnaître comme l'amour.

Asmodée était parti, mais il avait laissé derrière lui bien plus que des mots. Il avait laissé une vérité. Une histoire d'amour entre un démon et une humaine. Une origine qui transformait une malédiction en héritage complexe, riche, humain malgré tout.

Et Rosemary, assise à sa table à dessin, créant le visage de son ancêtre lointaine, savait qu'elle faisait désormais partie de cette histoire—non pas comme une victime, mais comme un nouveau chapitre. Un chapitre qu'elle écrirait elle-même, avec ses propres choix, ses propres amours, ses propres combats.

La nuit était profonde, mais dans le grenier, éclairé seulement par la lumière d'une lampe et la lueur des yeux rouges et dorés de ses compagnons, Rosemary se sentait plus en paix, plus entière, plus elle-même qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle avait rencontré son ancêtre démoniaque. Et au lieu de la destruction, il lui avait offert une histoire. Au lieu de la soumission, il lui avait offert le choix. Et elle avait choisi. Elle avait choisi Mathym. Elle avait choisi Salem. Elle avait choisi ce chemin étrange entre les mondes.

Le crayon continuait de bouger, créant des yeux verts, un sourire doux, des cheveux qui semblaient bouger dans un vent que seul le papier pouvait sentir.

Marie Rose. La première.

Rosemary Reed. La dernière, pour l'instant.
Et entre elles, des siècles d'histoire,
d'amour, de douleur, de lumière et d'ombre.
L'histoire continuait.

Épilogue :

Le temps, ce tisserand silencieux des jours et des saisons, poursuit son travail patient, tissant les fils des mois en une tapisserie complexe où les souvenirs douloureux se mêlaient aux moments de paix retrouvée, où les ombres du passé devenaient les contrastes nécessaires à la beauté du présent. L'automne céda la place à un hiver doux, presque timide, qui à son tour s'effaça devant un printemps hésitant, puis un été généreux qui enveloppa la vieille maison victorienne d'une chaleur bienveillante. Et à travers ce cycle éternel, Rosemary Reed apprit l'art délicat de l'équilibre—entre son héritage humain et son sang démoniaque, entre la lumière du monde ordinaire et les ombres qui dansaient à ses marges.

La maison de son grand-père, autrefois simple refuge contre les cruautés du monde extérieur, s'était transformée en quelque chose de plus profond : un sanctuaire, un lieu de pouvoir doux, un foyer où les frontières entre les mondes semblaient s'assouplir, devenant plus perméables, plus accueillantes. Les murs de pierre grise, usés par les siècles, semblaient avoir absorbé les échos de leur histoire récente—les incantations murmurées, les rires partagés, les silences complices, les larmes de libération. Le grenier, en particulier, était

devenu un espace sacré où l'air lui-même paraissait chargé de possibilités, où la lumière qui filtrait à travers la lucarne prenait des qualités différentes selon l'heure du jour, tantôt dorée et chaleureuse, tantôt argentée et mystérieuse.

Rosemary passait ses journées dans un rythme qui aurait pu paraître monotone à un observateur extérieur, mais qui pour elle était riche de significations subtiles. Les matins étaient consacrés à l'université—à ces cours de littérature gothique où les histoires de monstres et de fantômes prenaient maintenant une résonance personnelle, presque intime. Les après-midi, elle les passait dans le grenier, ses doigts tachés d'encre et de peinture alors qu'elle donnait forme à ses visions intérieures : des portraits de Marie Rose, son ancêtre lointaine ; des paysages de forêts où la lumière et l'ombre dansaient un ballet éternel ; des créatures hybrides, mi-humaines mi-démoniaques, qui regardaient le spectateur avec des yeux trop sages, trop anciens.

Les soirées appartenaient à la famille qu'elle s'était créée.

«Tu as ajouté quelque chose de nouveau,» observa Mathym un soir d'été alors qu'il regardait par-dessus son épaule pendant qu'elle travaillait sur un nouveau dessin.

Rosemary ne leva pas les yeux, son crayon continuant son voyage sur le papier. «C'est un arbre. Mais pas un arbre ordinaire.»

En effet, ce qu'elle dessinait était un chêne majestueux dont les racines plongeaient dans des profondeurs obscures tandis que ses branches s'étiraient vers un ciel étoilé. Sur ses branches, des fruits étranges—certains ressemblant à des yeux, d'autres à des cœurs, d'autres encore à des étoiles capturées.

«Les racines sont dans l'ombre,» remarqua Mathym, «mais les fruits sont dans la lumière.»

«Parce qu'on peut puiser dans les ténèbres et pourtant porter des fruits de lumière,» dit Rosemary doucement. «C'est ce que Marie Rose a fait. Ce que j'essaie de faire.»

Salem, qui était enroulé sur un coussin près de la fenêtre, ouvrit un œil doré. «L'arbre de la dualité. Un vieux symbole. Mais tu lui as donné une interprétation nouvelle.»

Rosemary posa enfin son crayon, regardant son travail. «Je ne pense plus en termes de dualité, Salem. D'ombre contre lumière. Je pense en termes d'intégration. D'équilibre.»

Mathym s'assit près d'elle, sa présence chaude et familière. «Tu as changé, Rosemary. Tu n'es plus la jeune femme effrayée que j'ai rencontrée.»

Elle sourit, un sourire paisible, acceptant. «Nous avons tous changé. Toi aussi,

Mathym. Tu n'es plus le démon qui cherchait seulement à conclure un marché.»

Il baissa les yeux, un geste presque timide qui contrastait étrangement avec sa nature démoniaque. «J'ai appris... beaucoup. Des choses que je ne pensais pas possibles d'apprendre.»

Leur relation avait évolué dans des territoires complexes, chargés de significations non dites. Mathym nourrissait des sentiments qui dépassaient l'amitié, l'alliance, même la loyauté—des sentiments qu'il n'exprimait pas en mots, mais qui transparaissaient dans ses actions, dans son regard, dans la manière dont il veillait sur elle avec une dévotion qui n'avait rien de démoniaque. Et Rosemary... Rosemary sentait cette transformation, y répondait à sa manière, par des gestes de confiance, des moments de proximité, des silences partagés qui en disaient plus que n'importe quelle déclaration.

Mais ils ne parlaient pas de ces sentiments. Pas encore. Peut-être jamais. Parce que certaines vérités sont si fragiles, si précieuses, qu'elles risquent de se briser si on les expose trop brutalement à la lumière des mots.

Leur vie était ponctuée de moments de normalité presque banale—des repas partagés avec le grand-père de Rosemary, dont la cécité physique semblait avoir

renforcé sa vision spirituelle ; des promenades dans le parc universitaire où la statue de Florian n'était plus qu'une simple statue, sans écho, sans douleur ; des soirées passées à lire, chacun dans son coin mais ensemble, dans le silence complice de créatures qui n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre.

Mais cette normalité était entrecoupée—et enrichie—par des incursions du surnaturel qui rappelaient que leur monde était plus vaste, plus étrange que celui de la plupart des gens.

Il y eut la nuit où un esprit d'enfant, perdu entre les mondes après s'être égaré dans un rêve, frappa à leur porte métaphorique.

Rosemary l'avait senti avant même d'entendre les pleurs étouffés—une présence jeune, effrayée, qui cherchait un guide pour rentrer chez elle.

«Ce n'est pas un fantôme,» avait expliqué Salem alors qu'ils se préparaient à aider l'esprit perdu. «C'est un rêveur égaré. Son corps dort quelque part, mais son esprit de rêve s'est détaché.»

Ils avaient travaillé ensemble—Rosemary pour établir le contact, Mathym pour stabiliser les frontières entre les mondes, Salem pour guider—et avaient ramené l'enfant à son corps endormi. Le lendemain, dans le monde ordinaire, un enfant se réveillerait avec le souvenir vague d'un rêve

étrange où des gens gentils l'avaient aidé à retrouver son chemin.

Il y eut aussi l'affaire des fenêtres chantantes—des fenêtres dans tout le quartier qui, certaines nuits, se mettaient à vibrer avec une musique étrange, entraînant les habitants dans des rêves éveillés de leurs désirs secrets. Là encore, leur petite famille avait découvert la source : un esprit de musique piégé dans un vieux phonographe, qui cherchait désespérément à communiquer.

«Tu deviens douée pour ce genre de choses,» avait remarqué Mathym après qu'ils eurent libéré l'esprit musical, permettant à sa symphonie inachevée de trouver enfin son public dans les royaumes éthérés.

Rosemary avait souri, essuyant une larme. «Ce n'est pas une question de compétence, Mathym. C'est une question d'écoute. D'entendre ce qui n'est pas dit avec des mots.»

Ces incidents—ces petites aventures surnaturelles—ne menaçaient jamais sérieusement la paix de leur monde. Ils étaient plutôt comme des rappels, des confirmations que le chemin qu'elle avait choisi—ce chemin entre les mondes—était le bon. Qu'elle pouvait utiliser son héritage, ses sensibilités, non pas comme une

malédiction, mais comme un don. Un don pour aider, pour comprendre, pour guérir. Un soir d'automne particulièrement doux, alors que les premières feuilles commençaient à tourner, Rosemary se retrouva assise sur la vieille véranda de la maison, un carnet de croquis sur les genoux, mais sans dessiner. Elle regardait simplement le jardin, observant la manière dont la lumière du couchant transformait les ombres en choses vivantes, mouvantes, presque conscientes.

Mathym sortit de la maison, s'asseyant à côté d'elle sans un mot. Salem les rejoignit, sautant sur les genoux de Rosemary avec la familiarité de ceux qui appartiennent à un même foyer.

«Je pense à Asmodée,» dit Rosemary après un long silence.

Mathym tourna la tête vers elle. «Pourquoi maintenant?»

«Parce que je comprends maintenant,» répondit-elle. «Ce qu'il m'a offert—la connaissance de mon histoire—ce n'était pas une révélation. C'était un cadeau. Le cadeau de savoir que même les créatures des ténèbres peuvent aimer. Que même les lignées maudites peuvent produire de la beauté.»

Salem ronronna, un son profond et satisfait.

«Asmodée est complexe. Comme tous les

êtres qui vivent assez longtemps pour voir au-delà des catégories simples.»

«Je ne suis pas qu'humaine,» continua Rosemary, ses yeux fixés sur l'horizon où le soleil commençait à disparaître. «Mais je ne suis pas un démon non plus. Je suis... le pont. L'endroit où les mondes se rencontrent. Et ce n'est pas une malédiction. C'est une vocation.»

Mathym tendit la main, hésita, puis posa doucement sa main sur la sienne. C'était un geste simple, mais chargé de signification.

«Tu es toi, Rosemary. C'est tout ce qui compte.»

Elle tourna sa main, entrelaçant ses doigts avec les siens. Sa peau humaine était chaude contre sa peau démoniaque, légèrement plus chaude que la normale. La différence était subtile, mais présente. Comme tout entre eux—subtile, mais présente.

«Et toi, Mathym?» demanda-t-elle doucement. «Qui es-tu maintenant?»

Il ferma les yeux un instant, comme s'il cherchait la réponse en lui-même. «Je suis celui qui a trouvé un foyer. Une famille. Une raison d'être qui n'a rien à voir avec les pactes ou les pouvoirs.»

Leurs regards se rencontrèrent, et dans ce regard, il y avait tout ce qui n'avait pas été dit, tout ce qui peut-être ne serait jamais dit en mots, mais qui était réel, présent, vivant.

Salem, témoin silencieux de cet échange, ne fit aucun commentaire. Il n'en était pas besoin. Certaines vérités n'ont pas besoin de voix pour être entendues.

Les semaines devinrent des mois, et les mois tissèrent la tapisserie d'une vie qui, bien qu'enchantée dans le sens littéral du terme, était profondément humaine dans ses préoccupations essentielles : l'amour, l'amitié, la recherche de sens, la création de beauté.

Rosemary continua ses études, découvrant que sa sensibilité aux mondes invisibles enrichissait sa compréhension de la littérature, de l'art, même de l'histoire. Elle pouvait percevoir les échos des émotions dans les vieux textes, voir les ombres des intentions derrière les œuvres d'art, sentir les résidus des drames passés dans les lieux historiques.

Mathym, quant à lui, développa des talents qu'il n'aurait jamais soupçonnés. Il apprit à cuisiner—maladroitement au début, puis avec une compétence croissante. Il découvrit le plaisir de lire pour le simple plaisir de lire, sans autre but que de comprendre d'autres perspectives, d'autres vies. Et il apprit l'art délicat de l'amour silencieux—de veiller sans étouffer, de protéger sans contrôler, d'être présent sans être intrusif.

Salem, le gardien éternel, continua son veille, mais avec une sérénité nouvelle. Sa mission—veiller sur la lignée de Marie Rose—avait pris une dimension qu'il n'avait pas anticipée. Il ne protégeait plus seulement une descendante d'un démon. Il protégeait une famille. Sa famille. Et puis il y eut les rêves.

Rosemary commença à faire des rêves étranges, vivaces—des rêves où elle marchait dans des paysages qui n'existaient dans aucun monde, mais qui lui semblaient étrangement familiers. Des forêts où les arbres avaient des feuilles de cristal qui tintaient doucement dans une brise sans source. Des rivières qui coulaient à l'envers, remontant vers leur source. Des citadelles construites non pas en pierre, mais en souvenirs solidifiés.

«Ce sont les Terres Frontalières,» expliqua Salem quand elle lui en parla. «Les espaces entre les mondes. Ton héritage te donne accès à ces lieux.»

«Dois-je m'en inquiéter?» demanda-t-elle. Salem secoua la tête. «Non. C'est simplement une autre dimension de ce que tu es. Un espace à explorer, à comprendre. Peut-être, un jour, à aider.»

Mathym, en apprenant ces rêves, ressentit un mélange d'inquiétude et de fascination. «Il faudra que je t'accompagne, dans ces rêves. Pour veiller sur toi.»

Rosemary sourit. «Je pensais que tu le faisais déjà.»

Et c'était vrai. Même dans ses rêves les plus étranges, elle sentait parfois une présence familière—une chaleur rougeoyante dans les ténèbres, un écho de protection qui la suivait même dans les territoires les plus inaccessibles de son esprit.

Le temps passa, inexorable, bienveillant. Les saisons tournèrent. La maison victorienne devint un point fixe dans un monde changeant—un sanctuaire non seulement pour Rosemary, Mathym et Salem, mais aussi pour les esprits perdus qui, de temps en temps, frappaient à leur porte, cherchant réconfort, guidance, libération.

Un soir d'hiver particulièrement froid, alors que la neige commençait à tomber doucement sur la ville, les recouvrant d'un manteau silencieux et pur, Rosemary se retrouva debout à la fenêtre du grenier, regardant les flocons danser dans la lumière des réverbères.

Mathym la rejoignit, lui tendant une tasse de thé chaud. «À quoi penses-tu?»

«À la neige,» répondit-elle doucement. «Elle couvre tout. Elle efface les frontières. Elle fait de la ville entière un seul lieu, uni, pur.»
«Comme toi,» dit-il, et la simplicité de la déclaration la rendit d'autant plus profonde. Elle se tourna vers lui, prenant la tasse.
«Merci, Mathym. Pour tout.»

Il ne répondit pas. Il n'en avait pas besoin. Leurs yeux se rencontrèrent, et dans ce regard, tout était dit—la gratitude, l'affection, la complicité, et cette chose plus profonde, plus complexe, qu'ils n'appelaient pas encore amour, mais qui en avait toutes les caractéristiques.

Salem les rejoignit, s'enroulant autour de leurs jambes, son ronronnement un bourdonnement de contentement dans le silence de la pièce.

Ils restèrent ainsi un long moment, regardant la neige tomber, chacun perdu dans ses pensées mais profondément connectés dans leur silence partagé.

Rosemary pensait à son parcours—de la jeune femme solitaire et tourmentée qu'elle avait été à la personne qu'elle était devenue. Elle pensait à ses parents, dont la mort l'avait marquée mais ne la définissait plus. À Asmodée, son ancêtre improbable, qui lui avait offert non pas une malédiction mais une histoire. À Marie Rose, la première, qui avait eu le courage d'aimer un démon et d'en faire un homme, au moins pour un temps.

Elle pensait à toutes les âmes qu'elle avait aidées—Lily, Florian, les étudiants tourmentés par la chanson maudite, les spectres du théâtre, et tant d'autres.

Chaque libération avait été une guérison,

non seulement pour l'âme libérée, mais aussi pour elle-même.

Et elle pensait à l'avenir—aux rêves des Terres Frontalières qui l'attendaient, aux esprits qui auraient encore besoin d'aide, aux mystères qui restaient à résoudre.

Mais surtout, elle pensait au présent—à cette maison, à cette chaleur, à cette famille improbable qu'elle s'était créée. Un démon mineur tombé amoureux d'une humaine. Un chat mystérieux aux yeux dorés qui était bien plus qu'un simple animal. Et elle, Rosemary Reed, descendante d'un prince des Enfers et d'une femme au cœur pur, artiste, étudiante, gardienne des frontières entre les mondes.

La neige continuait de tomber, recouvrant le monde d'un manteau blanc et silencieux. À l'intérieur, dans le grenier transformé en sanctuaire, trois créatures—ni tout à fait humaines, ni tout à fait autres—veillaient, ensemble, unies par des liens plus forts que le sang, plus durables que les pactes, plus réels que n'importe quelle magie.

L'amour. L'amitié. La loyauté.

Et la compréhension silencieuse que certaines vies, bien qu'enchantées, sont les plus humaines de toutes, parce qu'elles embrassent toute la complexité, toute la beauté, toute la douleur et toute la joie de ce que signifie être vivant, être conscient, être connecté.

Rosemary sourit, prenant une dernière gorgée de thé avant de poser la tasse. «Demain,» dit-elle doucement, «il y aura autre chose. Un nouvel esprit à aider. Un nouveau mystère à résoudre. Un nouveau rêve à explorer.»

Mathym hocha la tête. «Et nous serons là. Ensemble.»

Salem ronronna son assentiment.

La neige tombait, le feu crépitait dans la cheminée du rez-de-chaussée, et dans le grenier, trois créatures veillaient, formant un cercle de lumière dans l'obscurité croissante.

Leur histoire n'était pas terminée. Elle ne faisait que commencer.

Mais pour ce soir, sous la neige silencieuse, dans la chaleur de leur foyer improbable, tout était parfait.

Rosemary ferma les yeux, sentant la paix l'envahir—une paix non pas d'absence de conflit, mais d'acceptation profonde, de compréhension, d'amour.

Elle avait trouvé sa place. Non pas dans un monde ou dans l'autre, mais dans l'espace entre les deux—l'espace où les opposés se rencontrent, se reconnaissent, et parfois, se transforment l'un l'autre.

Et cela était plus que suffisant.

C'était tout.